EXPOSITION

DES BEAUX-ARTS

L'ÉCOLE FRANÇAISE [1]

Si je devais parler de tous les ouvrages envoyés au palais des Beaux-Arts par les artistes français, je reculerais devant une pareille tâche, car le nombre de ces ouvrages a de quoi effrayer l'esprit le plus résolu. Heureusement, pour estimer l'état de l'école française, il n'est pas nécessaire de suivre par ordre alphabétique la liste entière des tableaux et des statues qui figurent sur le livret au chapitre de la France. Le parti adopté par l'administration présente à la fois des inconvéniens et des avantages. En permettant aux peintres et aux sculpteurs de notre âge de réunir sous les yeux du public tout ce qu'ils ont fait, elle a donné à l'exposition de cette année un intérêt d'ensemble qui ne se trouve pas dans les salons annuels. Pour la génération nouvelle, c'est un précieux sujet d'étude; pour les hommes d'un âge mûr, c'est un souvenir accueilli avec reconnaissance. Il n'est pas hors de propos de comparer les impressions que l'on éprouve à dix ans, à vingt ans de distance, en présence des mêmes ouvrages : c'est là le beau côté du parti pris par l'administration; mais il manque aux plus importans de ces ouvrages cette

(1) Voyez sur les *Écoles Anglaise* et *Allemande* les livraisons du 1er et du 15 août.

fleur de nouveauté qui séduit la foule et attire son attention. Parmi les visiteurs du palais des Beaux-Arts, il s'en rencontre plus d'un qui promène un regard distrait sur une toile qui devrait l'arrêter. Demandez-lui pourquoi il passe; il vous répondra qu'il n'aime pas les vieilleries, et cependant il y a vingt contre un à parier qu'il ne connaît pas ce qu'il dédaigne : il a entendu dire qu'une partie des ouvrages exposés n'est pas nouvelle, et c'est pour un esprit frivole une excuse suffisante. Il est vrai que l'inattention de tels juges ne mérite pas un regret. Cependant il est évident que la partie française de l'exposition n'excite pas la même curiosité, le même empressement que les salons annuels. Ce malheur, si toutefois c'en est un, disparaît devant l'avantage qui nous est offert d'étudier le développement de l'imagination française depuis cinquante ans.

Par malheur plusieurs ont manqué à l'appel, quelques-uns volontairement, d'autres pour des raisons indépendantes de leur volonté. Ainsi MM. Paul Delaroche et Ary Scheffer se sont abstenus parce qu'ils sont en possession d'une renommée solidement établie ou du moins d'une clientèle nombreuse, ce qui pour le monde signifie la même chose. Assurés de placer leurs ouvrages, ils ne veulent pas s'exposer à de nouvelles discussions. Les remettre en question serait profaner l'inviolabilité qu'ils s'attribuent. L'absence est à leurs yeux tout à la fois une mesure de prudence et une mesure de dignité. Je pense que MM. Paul Delaroche et Ary Scheffer se méprennent sur leurs vrais intérêts. Il est dans la destinée de tous les inventeurs de se voir sans cesse remis en question. Vouloir se dérober à la discussion est un mauvais parti. En voulant maintenir leur position, les absens s'exposent à l'oubli. Malgré la vivacité des objections soulevées par ses premiers ouvrages, l'auteur de *Jane Grey* eût agi sagement en les remettant sous les yeux du public, en y joignant ses ouvrages nouveaux, déjà connus par la gravure, *Marie-Antoinette au tribunal révolutionnaire*, *l'Enfance de Pic de la Mirandole*, *le Passage du mont Saint-Bernard par le général Bonaparte*. M. Delaroche est un homme laborieux et persévérant : il est probable qu'il est devenu plus habile dans le maniement du pinceau; mais à cet égard nous en sommes réduit aux conjectures, puisque l'auteur nous interdit la vue de ses tableaux. Les amis de M. Ary Scheffer assurent qu'il a terminé récemment une composition chrétienne d'une importance capitale. Je le crois volontiers, car si M. Ary Scheffer a montré dans le style de ses ouvrages une singulière inconstance, s'il a tour à tour imité Eugène Delacroix, Rembrandt, Albert Dürer, il a toujours montré pour la pensée un respect profond, ce qui est un titre sérieux à l'attention et à la sympathie. Comment nous prononcer sur le mérite de cette composition chrétienne? comment savoir si depuis

Saint Augustin et sainte Monique il a trouvé moyen de modeler la forme humaine avec plus d'évidence et de pureté? Ses amis l'affirment, et nous ne pouvons ni contredire leur avis ni l'approuver.

Quant aux absens qui ne refusaient pas de comparaître et qui cependant n'ont pas comparu, ou ne figurent que d'une manière incomplète, il y en a plusieurs dont les noms ne manquent pas d'importance. Il me suffira de citer MM. Gleyre et Barye. Pourquoi *le Soir* de M. Gleyre n'a-t-il pas quitté la galerie du Luxembourg? Il dépendait de l'administration de l'envoyer au palais des Beaux-Arts. Nous n'avons de Barye qu'un *Jaguar;* pourquoi *le Centaure et le Lapithe* n'ont-ils pas quitté le musée du Puy? Pourquoi les deux lions des Tuileries ne figurent-ils pas à l'exposition? Qu'on détache de l'Hôtel de Ville *l'Apothéose de Napoléon,* du Louvre *l'Apothéose d'Homère,* ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Cependant, pour nous donner une idée complète de l'école française, il n'eût pas été hors de propos de traiter MM. Gleyre et Barye comme M. Ingres. *Le Centaure et le Lapithe* auraient enseigné aux étrangers la mesure du talent de l'auteur, tandis que le *Jaguar* n'en montre qu'une face. Quant au *Soir* de M. Gleyre, c'est une des compositions les plus délicates et les plus châtiées de notre école; c'est pourquoi je regrette l'oubli complet où l'on a laissé ce charmant tableau. Toutefois, malgré ces fâcheuses lacunes, nous avons devant nous un ample sujet d'étude.

Il y a dans l'école française trois noms qui dominent tous les autres et qui montrent les tendances diverses de notre génération dans le domaine de la peinture : Ingres, Delacroix et Decamps. Quiconque a bien étudié les œuvres de ces trois artistes sait à quoi s'en tenir sur l'état du génie français. Au-dessous d'eux, on trouve des hommes d'un talent éprouvé; mais ils résument l'esprit de notre génération, et, quand on les connaît bien, on possède la notion générale de l'art contemporain. Autour de ces trois noms se rallient des disciples nombreux, des admirateurs fervens; c'est pourquoi, avant d'entamer l'examen des œuvres nouvelles soumises à notre jugement, il convient d'estimer la valeur de ces trois maîtres.

L'Europe entière voit dans M. Ingres le représentant le plus fidèle, le plus persévérant et le plus pur des traditions de la renaissance, et l'Europe ne se trompe pas. L'illustre auteur de *l'Apothéose d'Homère* a choisi dans le passé la période la plus glorieuse et la plus féconde, et cette période est devenue pour lui un sujet d'étude exclusif. On l'accuse d'intolérance, on lui reproche de méconnaître tout ce qui a précédé, tout ce qui a suivi Raphaël. L'accusation serait grave, si M. Ingres voulait enseigner l'histoire de la peinture : une doctrine si étroite le mènerait à l'injustice; mais dans la pratique de

l'art, la sévérité de ses principes n'a pas de fâcheuses conséquences. Qu'il s'enferme dans l'école romaine et ne voie de salut que dans les leçons qui nous sont offertes par le chef de cette école, c'est un fait qui ne doit alarmer personne, puisque cette doctrine signifie le culte de la beauté. Nulle période en effet ne réunit dans une aussi heureuse harmonie que l'école romaine tous les élémens dont la beauté se compose. A ne considérer que la pratique de l'art, il n'est donc pas permis de blâmer le choix de M. Ingres. Qu'il se méprenne sur la valeur de plusieurs écoles, qu'il condamne comme des fléaux des œuvres qui ont droit à notre admiration, qu'il répudie Rubens et Rembrandt, qu'il se montre sévère pour Venise, peu nous importe. Sa profession n'est pas de juger, mais de produire, et il a produit des œuvres admirables.

Doué d'une ardeur infatigable, il conserve toute la jeunesse, toute la ferveur de ses premières années. Élève de David, plein de respect pour les leçons de son premier maître, il comprit bientôt ce qu'il y avait d'incomplet et d'erroné dans cet enseignement, et pressentit le danger de la statuaire dans le domaine de la peinture. Il abandonna l'étude des marbres et se tourna vers Raphaël. Ce second maître est le seul qu'il ait suivi fidèlement dans sa longue carrière. Il n'avait que vingt et un ans lorsqu'il obtint, en 1801, le grand prix de Rome; mais son goût s'était formé de bonne heure, et, dès qu'il eut mis le pied au Vatican, il embrassa d'une foi ardente et résolue la religion de toute sa vie. On se tromperait pourtant, si l'on croyait que M. Ingres, entraîné par l'amour de la tradition, néglige l'étude de la nature. Malgré sa vive admiration pour *l'École d'Athènes*, dont tous les détails ne sont pas réels, personne peut-être n'a consulté aussi souvent que lui le modèle vivant. Ses portraits à la mine de plomb, que je regrette de ne pas voir au palais des Beaux-Arts, prouveraient avec quel soin, avec quelle assiduité il a étudié toutes les variétés du masque humain, et les dessins faits pour son dernier tableau, pour *l'Apothéose de Napoléon*, montrent son amour pour les moindres parties de la réalité. Tous ceux qui ont eu le plaisir de contempler ces dessins et qui sont en mesure de les juger n'hésitent pas à les comparer, pour la puissance et la fidélité, aux plus beaux dessins des maîtres de la renaissance que nous possédons au Louvre. C'est là un côté du talent de M. Ingres que le public ignore généralement. On le croit livré tout entier au culte du passé, et l'on ignore qu'il n'accepte jamais la tradition sans la contrôler par l'étude du modèle vivant. Il consulte l'école romaine pour le goût, pour l'harmonie. L'heure de l'exécution venue, il ne se fie qu'à lui-même, au témoignage de ses yeux. C'est ce qui donne à ses œuvres tant de relief et de solidité. Les figures peintes de mémoire peuvent en effet

nous séduire par leur élégance, mais il est bien rare qu'elles résistent à l'examen. Tôt ou tard l'œil aperçoit des parties incomplètes ou inexactes. M. Ingres, grâce à ses habitudes laborieuses, n'a pas à redouter de pareilles découvertes. Dans son art, ce n'est pas seulement un érudit, comme on se plaît à le répéter; c'est aussi un savant dans l'acception la plus élevée. Non-seulement il connaît toutes les belles œuvres de l'école romaine, mais il sait pourquoi elles sont belles, et il retrouve dans la nature le germe de cette beauté suprême. D'ailleurs, si Raphaël est pour lui le maître des maîtres, comme Mozart pour les mélodistes, il n'ignore pas, il admire sans les imiter les deux grands Florentins que Raphaël a surpassés par la réunion de tous les dons, mais qui le dominent par la précision et la profondeur du dessin, — l'auteur de *la Cène* et l'auteur des *Sibylles* de la Sixtine. Quelque jugement que l'on prononce sur les facultés inventives de M. Ingres, il ne faut parler de lui qu'avec vénération, avec reconnaissance, car de tous les peintres français qui ont paru depuis Nicolas Poussin, c'est celui qui s'est maintenu avec le plus de constance et de bonheur dans les hautes régions de la pensée, et j'ajouterai que pour le maniement du pinceau, pour le choix exquis des lignes, pour l'achèvement des morceaux, il est supérieur à son illustre devancier. Il n'a jamais tenu compte des caprices de la mode, il n'a jamais sacrifié aux engouemens de la foule. Calme et patient, il est demeuré lui-même, attendant sans dépit que le goût public montât jusqu'à lui, et son espérance n'a pas été déçue.

Parmi les œuvres de M. Ingres, qui toutes se recommandent par des mérites particuliers, il y en a quatre que je puis appeler excellentes sans m'exposer au reproche de flatterie : *l'Apothéose d'Homère*, le *Martyre de saint Symphorien*, la *Vénus Anadyomène*, et le portrait de M. Bertin. Ces compositions réunissent tout ce qu'il y a d'exquis et de savant dans le talent de l'auteur. Je rapproche à dessein *l'Apothéose d'Homère* du *Martyre de saint Symphorien* pour montrer toute la variété, toute la souplesse d'imagination qui le caractérise. Je regrette, pour l'instruction de la génération nouvelle, que la chronologie des œuvres de M. Ingres ne soit pas indiquée dans le livret avec plus de précision et de fidélité, car la date n'est pas sans importance. Ainsi le livret attribue *l'Apothéose d'Homère* à l'année 1842. Or tous ceux qui ont suivi les travaux de M. Ingres savent très bien que cette composition se rapporte aux dernières années de la restauration. Il n'est pas inutile de relever cette méprise. Le *Martyre de saint Symphorien*, que le livret donne comme une peinture de 1827, n'a été offert au public qu'en 1834. Or entre ces deux œuvres capitales il y a une différence de style qui s'explique par les dates vraies, et que l'altération des dates rend inexplicable.

M. Ingres avait quarante-sept ans lorsqu'il peignit ou du moins lorsqu'il acheva *l'Apothéose d'Homère*. Après un long séjour en Italie, il voulut montrer sous une forme éclatante et pure le fruit de ses études, et l'espérance de ses plus fervens admirateurs fut pleinement réalisée. On peut discuter en effet le choix des poètes modernes groupés aux pieds du poète déifié, on peut s'étonner de la présence du Tasse, qui, malgré ses mérites, n'appartient certainement pas à la famille d'Homère; mais il faut s'incliner avec respect devant la majesté sereine, devant la merveilleuse harmonie de cette composition. Ce n'est pas l'Italie seule qui l'a inspirée. M. Ingres dans *l'Apothéose d'Homère* a voulu s'élever jusqu'à l'art grec, et quoique le temps nous ait envié les œuvres de Timanthe et de Zeuxis, les murs de Pompeï et d'Herculanum nous en disent assez pour nous permettre d'affirmer que le peintre français n'est pas demeuré au-dessous de son ambition. Il ne s'en est pas tenu aux débris de Pompeï et d'Herculanum, il a consulté avec une égale assiduité, avec une égale sollicitude, les pierres gravées, les camées, et de toutes ces études il a tiré une œuvre d'un caractère vraiment hellénique. Pour justifier mon opinion, il me suffira de citer les deux figures qui représentent l'Iliade et l'Odyssée; on comprend, en les regardant, que l'auteur doit se trouver dépaysé au milieu des compositions prosaïques dont la foule se repaît avidement. *L'Iliade* et *l'Odyssée* sont deux types accomplis d'élégance et de grandeur. Quant au poète déifié, il respire une majesté olympienne.

Sept ans plus tard, M. Ingres achevait le *Martyre de saint Symphorien*. C'est encore la même habileté, le même savoir; ce n'est plus le même style. *L'Apothéose d'Homère* relève de la Grèce encore plus que de l'Italie. Arrivé à la maturité, l'élève de David essaie de remonter jusqu'au génie d'Apelles en consultant le génie de Raphaël. Pour répondre aux envieux qui l'accusaient de ne pas comprendre l'énergie dans le dessin, le pathétique dans l'expression, parvenu à l'âge de cinquante-quatre ans, il achève cet admirable *martyre* qui soulevait en 1834 de si vives, de si orageuses discussions, et que la génération nouvelle connaît à peine. On a prononcé en cette occasion le nom de Sébastien del Piombo, et ce n'est pas sans raison. On sait en effet que Sébastien, Vénitien par sa naissance, peignait presque toujours d'après les dessins de son maître Michel-Ange. *La Résurrection de Lazare*, exécutée en 1520 en même temps que *la Transfiguration*, n'avait pas d'autre origine. *Le Christ à la Colonne*, qui se voit à Saint-Pierre *in Montorio*, appartient également par la conception et le dessin au maître de Sébastien. Il n'y avait donc rien d'injuste à rappeler le nom du Vénitien à propos du *Saint Symphorien;* mais il faut reconnaître que l'œuvre du peintre français se

recommande par une puissante originalité. L'expression extatique et rayonnante du principal personnage, qui marche à la mort comme à une fête, la joie triomphante de sa mère, sont des traits de génie et ne réveillent aucun souvenir. Comparé à *l'Apothéose d'Homère*, le *Martyre de saint Symphorien* acquiert un nouvel intérêt, car il y a dans le dessin des figures une énergie qui va parfois jusqu'à la violence, tandis que tous les personnages groupés autour du père de l'épopée se distinguent par la pureté des lignes, par la simplicité, la sobriété du modelé. Le *Martyre de saint Symphorien* représente dans la vie de M. Ingres quelque chose d'analogue aux *Sibylles* de Sainte-Marie de la Paix dans la vie de son maître bien-aimé. Il a voulu prouver que la grâce n'était pas son domaine exclusif, et nous devons avouer que la démonstration est complète. Cependant il n'a pas persévéré dans ce nouveau style, et je crois qu'il a eu raison, de même que son maître a bien fait, après les *Sibylles* de Sainte-Marie et l'*Isaïe* de Saint-Augustin, de revenir au style de *l'École d'Athènes* et du *Parnasse*. Je n'hésite pourtant pas à mettre le *Saint Symphorien* sur la même ligne que *l'Apothéose d'Homère*. Quoique ma prédilection soit acquise à ce dernier ouvrage, je reconnais dans le premier un savoir prodigieux, une invention pathétique, une variété d'expression qui n'appartiennent qu'aux maîtres consommés.

Le portrait de M. Bertin, exposé pour la première fois en même temps que le *Martyre*, se recommande par les mêmes qualités. Popularisé par le burin d'Henriquel Dupont, qui en a merveilleusement rendu le caractère, il jouit depuis vingt ans d'une renommée européenne. Le masque est modelé avec une fermeté qui n'a jamais été surpassée. Les yeux regardent, et la bouche parle. Pour ceux qui ont connu le modèle, c'est une véritable résurrection; quant aux spectateurs qui ne peuvent pas apprécier le mérite de la ressemblance, ils admirent l'expression du visage. Les mains appuyées sur les genoux sont dessinées avec une habileté magistrale. On peut les proposer comme sujet d'étude à tous les peintres qui veulent imiter ce qu'ils voient sans descendre jusqu'aux détails mesquins. Pour moi, le portrait de M. Bertin est le meilleur et le plus beau de tous ceux qu'a signés M. Ingres. L'auteur n'a rien fait d'aussi vrai, d'aussi vivant. Le portrait de Mme de Rothschild est plein de grâce et d'élégance, mais je n'y trouve pas l'accent de vérité qui me frappe dans le portrait de M. Bertin.

La *Vénus Anadyomène* appartient au premier séjour de l'auteur en Italie, quoiqu'elle n'ait été achevée que dans ces dernières années. C'est une création éclatante de jeunesse et de beauté. C'est bien la divine Aphrodite telle que nous la représente Hésiode dans sa *Théogonie*. La merveilleuse pureté des contours, la mollesse voluptueuse

du mouvement enchantent tous les regards. Si l'on ne savait pas à quelle période se rapporte cet ouvrage d'une perfection si exquise, il serait facile de le deviner, car si la main d'un vieillard peut terminer une telle œuvre, il faut un esprit jeune pour la concevoir. L'*Anadyomène* de M. Ingres peut se comparer, pour l'élévation du style, aux plus belles figures de ce nom que l'antiquité nous a laissées. La déesse se révèle par sa seule beauté. Rien de lascif dans son attitude, rien qui embrase les sens engourdis. Elle sort de l'écume des flots radieuse et nue, et n'a qu'à se montrer pour dominer les hommes et les dieux. C'est à coup sûr une des œuvres les plus parfaites de l'art français depuis son origine jusqu'à nos jours, et c'est pour moi, avec *l'Apothéose d'Homère*, l'expression la plus pure du talent de l'auteur. On peut discuter la forme des enfans qui entourent Aphrodite; on ne peut qu'admirer le torse et les membres de la déesse. Il y a dans ce beau corps une souplesse et une puissance que la statuaire a su exprimer dans ses périodes les plus glorieuses, et que nos yeux aperçoivent bien rarement dans le monde réel. C'est pourquoi l'*Anadyomène* de M. Ingres doit être louée sans réserve, car c'est le type de la beauté idéale dans sa plus haute expression.

Il y a maintenant trente-trois ans que M. Eugène Delacroix est entré pour la première fois dans la lice, car *Dante et Virgile*, le premier tableau qu'il ait exposé, appartiennent au salon de 1822. Depuis trente-trois ans, il soutient contre les traditions de l'école une lutte acharnée. A-t-il gagné toutes les batailles qu'il a livrées? Ses admirateurs les plus fervens n'oseraient l'affirmer : il sait lui-même que chacune de ses tentatives n'a pas été marquée par une victoire; mais, quoi qu'on puisse penser de la valeur de ses doctrines, il faut lui rendre cette justice, qu'il n'a pas abandonné un seul jour la voie où il s'était engagé. Or quelle est cette voie? M. Delacroix n'a jamais visité l'Italie, et pourtant il se rattache à l'Italie; par sa passion pour la lumière, pour la splendeur des tons, il compte parmi les disciples de Paul Véronèse. C'est à l'école de Venise qu'il faut rapporter l'origine de ses premiers ouvrages. Plus tard il s'est épris de la chair, et sans déserter l'école de Venise il a choisi parmi les Flamands le peintre qui avait mis à profit avec le plus d'éclat les leçons de Paul Véronèse, Pierre-Paul Rubens. C'est à ces deux parrains que nous devons rapporter sa manière de comprendre le maniement du pinceau. En déterminant ainsi l'origine de ses habitudes, je n'entends pas contester l'indépendance de son imagination. Lorsqu'il invente, il ne relève que de lui-même. Il ne consulte ni Rubens, ni Paul Véronèse, mais sa pensée : sur ce terrain il peut soutenir la lutte avec les plus puissans, car il possède un don merveilleux, le don de transformation. Il a tour à tour abordé les sujets les plus

divers, et pour traiter chacun de ces sujets, il a trouvé des accens nouveaux qui n'éveillaient aucun souvenir. Imitant tour à tour l'école vénitienne et l'école flamande pour le choix des tons, il est toujours demeuré lui-même dans toutes les questions qui se rattachent à l'invention.

La série qu'il nous offre cette année n'est pas complète; cependant elle nous permet d'apprécier la marche de sa pensée. Elevé dans l'atelier de Guérin, maître austère et impérieux, il a senti de bonne heure le besoin de secouer le joug et de marcher par lui-même dans une voie neuve et personnelle. Les traditions de l'académie ne pouvaient convenir à la nature de son esprit. Il a donc cherché hors de l'académie des leçons assorties à la trempe de son caractère, et c'est à Venise qu'il s'est d'abord adressé. Plus tard, quand il s'est tourné du côté d'Anvers, il n'a pas eu besoin de changer violemment sa méthode, car dans l'histoire de l'art Anvers procède de Venise. A travers ses tâtonnemens, qui ont été nombreux, il est toujours demeuré fidèle à ses premières prédilections.

Pour le choix des sujets, il est vraiment cosmopolite. Il interroge tour à tour l'Ancien et le Nouveau Testament, l'antiquité païenne et l'histoire moderne. Shakspeare et Byron lui ont fourni des thèmes nombreux, dont il a su tirer un excellent parti. Il me suffira de citer *Hamlet et le Fossoyeur*, les *Adieux de Roméo et de Juliette* et le *Naufrage de don Juan*. Envisagées sous l'aspect pathétique, ces compositions méritent des éloges sans réserve. Étudiées sous le rapport linéaire, elles soulèvent des objections nombreuses, que je ne me charge pas de réfuter, et je crois que l'auteur sait aussi bien que personne ce qui manque à ses œuvres pour être classées parmi les œuvres pures. Le quereller sur ce terrain serait une tâche puérile. Eugène Delacroix est avant tout inventeur. Quant à l'exécution, elle demeure presque toujours au-dessous de sa pensée, au-dessous de sa volonté, et j'emploie à dessein le mot de volonté, car l'auteur du *Massacre de Scio* est un des hommes les plus résolus, les plus persévérans de notre âge. Depuis son premier tableau, qu'il a signé à vingt-six ans, jusqu'au salon de la Paix de l'Hôtel-de-Ville, il n'a rien fait, rien tenté, rien achevé sans délibérer mûrement. Ceux qui le prennent pour un improvisateur se trompent d'une manière étrange. Il n'abandonne rien au hasard, et quelle que soit la vivacité de son imagination, il lui arrive bien rarement de trouver du premier coup la composition qu'il doit exécuter. Pour la foule, c'est un faiseur d'ébauches abondantes, variées, splendides; pour ceux qui ont pu suivre, épier, étudier les transformations de sa pensée, c'est un des esprits les plus inquiets, les plus mobiles, les plus défians, je veux dire de ceux qui se défient le plus d'eux-mêmes. Loin

de se complaire dans son œuvre, il n'est jamais content de la toile qu'il vient d'achever. Il aperçoit très bien les défauts qui seront relevés; mais comme il a fait de son mieux, il abandonne sa pensée aux chances de la discussion, et se console des reproches qui lui sont adressés en songeant à ses œuvres futures, à ses œuvres prochaines. Il aime son métier avec passion. Produire est pour lui une joie de chaque jour. Aussi, quoiqu'il ne dédaigne pas la gloire, quoique depuis trente-trois ans il n'ait rien négligé pour établir, pour agrandir sa renommée, il ne garde pas rancune à ceux qui le blâment ou le raillent, il ne boude pas le public et se tient toujours sur la brèche. Il ne veut pas que la foule oublie son nom, et se présente chaque année avec une œuvre nouvelle.

Malgré la richesse et la variété des tableaux signés de son nom qui se trouvent réunis au palais des Beaux-Arts, je suis loin de croire cependant qu'ils donnent une idée complète de son talent. La *Madeleine au Désert*, la *Médée furieuse*, nous révèlent son aptitude singulière pour l'expression de la souffrance; mais pour estimer l'étendue de son savoir, pour comprendre ce qu'il vaut, il faut consulter la coupole de la bibliothèque du Luxembourg, *le Triomphe d'Apollon* dans la galerie du Louvre, et le salon de la Paix à l'Hôtel-de-Ville. C'est là qu'il a mis à profit de la manière la plus puissante les leçons de ses deux maîtres, Paul Véronèse et Rubens. Ce n'est pas que j'entende le comparer pour la correction au peintre vénitien, il n'accepterait pas cet éloge; mais pour l'abondance de l'invention, pour la variété des épisodes, pour l'harmonie lumineuse de la composition, il peut se comparer à Rubens aussi bien qu'à Paul Véronèse. La coupole de la bibliothèque du Luxembourg, dont le sujet appartient à *la Divine Comédie*, se recommande par une grâce exquise, et l'harmonie en est tellement séduisante, qu'on ne songe pas à se demander si le contour des figures est à l'abri de tout reproche. *Le Triomphe d'Apollon*, de l'aveu même de ceux qui n'aiment pas la manière de l'auteur, est une des inventions les plus hardies et les plus heureuses de notre temps. Les Vénitiens n'ont rien fait de plus éclatant. Quant au salon de la Paix de l'Hôtel-de-Ville, c'est, à mon avis, le meilleur ouvrage de M. Delacroix. Non-seulement le sujet principal, *le Triomphe de la Paix*, est traité avec une merveilleuse clarté, mais tous les épisodes de la vie d'Hercule, qui ornent la frise, sont rendus avec un bonheur qui n'appartient qu'aux esprits persévérans. Je ne m'explique pas pourquoi l'auteur n'a pas tenu à montrer au palais des Beaux-Arts, sinon la première, du moins la seconde et la troisième de ces compositions. La peinture de la coupole, conçue pour une surface concave, n'aurait pu se dérouler sur une surface plate; mais *le Triomphe d'Apollon* et *le Triomphe de la Paix* n'of-

fraient pas le même inconvénient. L'auteur a-t-il craint que ces deux peintures, conçues pour servir de plafond, perdissent une partie de leur valeur lorsqu'elles seraient vues comme des tableaux de galerie? Je ne sais. En tout cas, une telle crainte ne me paraît pas légitime.

M. Delacroix a maintenant donné la mesure complète de ses facultés. Arrivé à la maturité après une lutte glorieusement soutenue, il n'est pas à présumer qu'il se révèle sous un aspect nouveau. Il est aujourd'hui ce qu'il sera pour les générations futures. Son imagination féconde, la couleur splendide et harmonieuse dont il sait revêtir sa pensée, assurent la durée de son nom; mais il est permis à ses admirateurs les plus sincères de regretter qu'il n'ait pas su allier l'harmonie et la pureté des lignes à la splendeur, à l'harmonie des tons.

La série de tableaux et de dessins exposés par M. Decamps, quoique nombreuse, n'est cependant pas complète. Tous ceux qui ont suivi ses travaux depuis vingt-cinq ans y remarqueront des lacunes fâcheuses. Il me suffira de signaler l'absence de ces grandes compositions au fusain tirées de l'histoire de la Gaule, et qui avaient excité, il y a quelques années, une admiration si vive et si légitime. *Le Supplice des crochets*, qui attirait tous les regards par l'énergie de l'expression, la variété des physionomies et la richesse des costumes, aurait été revu avec intérêt. Cependant les ouvrages que nous avons devant nous permettent de marquer avec précision le rang qui appartient à l'auteur. Parmi les hommes de notre temps, je n'en sais pas un qui puisse lui être comparé pour la manière de comprendre la nature. Son regard pénétrant saisit avec une merveilleuse sagacité dans un paysage, dans une figure ce qui convient à la peinture, et répudie sans hésiter ce que la peinture répudie. Ce n'est certainement pas dans l'atelier de son maître, M. Abel de Pujol, qu'il a puisé le germe de son talent. Original dans le choix des sujets, il ne l'est pas moins dans l'art de rendre sa pensée. Il donne à toutes les parties de sa composition un relief singulier et les éclaire avec une adresse qui rappelle les prodiges de Rembrandt. S'il fallait en effet établir sa filiation, c'est à Rembrandt que nous devrions remonter. Comme le chef de l'école hollandaise, le peintre français se préoccupe avant tout des caprices de la lumière; mais il n'essaie pas de lutter avec son illustre aïeul et d'emprisonner un rayon pour éclairer les ténèbres. Il aime le soleil avec passion et se plaît à inonder sa toile de lumière. S'il réveille en mainte occasion le souvenir du maître hollandais, on ne peut donc pas dire qu'il le copie. Il est même avéré qu'il n'a jamais essayé de suivre sa trace. Le problème qu'il s'est posé n'est pas celui que Rembrandt a résolu. Il prodigue

la splendeur, tandis que le chef de l'école hollandaise distribuait la lumière avec avarice.

L'Orient et l'Italie ont tour à tour exercé son imagination. Quoiqu'il soit rangé parmi les peintres de genre, il a parcouru d'un pied libre et hardi le domaine entier de son art. Il ne s'est pas contenté de retracer fidèlement ce qu'il avait vu dans ses voyages; il a traité les épisodes les plus touchans de l'Ancien et du Nouveau Testament avec un rare bonheur. Ses compositions bibliques sont à la fois graves et familières; aussi ont-elles un accent tout nouveau. L'histoire de Samson et l'histoire de Joseph ont pris entre ses mains un caractère qui n'a rien d'inattendu pour les hommes initiés aux mœurs de l'Orient, mais qui étonne et déroute les spectateurs engoués des traditions académiques. Pour moi, je ne me lasse pas d'admirer ces poèmes tantôt naïfs, tantôt énergiques, mais toujours vrais. Tous les personnages sont représentés avec une simplicité que les maîtres les plus habiles n'ont jamais dépassée. L'auteur met à profit ses souvenirs de voyage, et dans ses inventions les plus hardies il a l'air de transcrire ce qu'il a vu. Cependant ceux qui rangeraient Decamps parmi les peintres spontanés et dédaigneux de la réflexion se tromperaient étrangement. Si la nature l'a richement doué, il ne s'en est pas tenu aux dons de la nature; il a fécondé, agrandi par un travail assidu, les facultés heureuses qu'il avait reçues. Il n'y a pas un de ses tableaux qui n'ait été gratté plusieurs fois et remanié de façon à frapper de surprise les spectateurs qui connaissaient la première forme de sa pensée. Sans indulgence pour lui-même, il détruit l'œuvre qui semblait achevée et la recommence, comme s'il n'avait rien à regretter. C'est en suivant cette méthode qu'il est arrivé à produire des compositions d'une vérité si évidente et si solidement modelées.

La *Défaite des Cimbres,* exposée pour la première fois en 1834, prouve que Decamps s'élève, quand il veut, aux plus hautes conceptions. Quoi qu'on puisse penser de l'exécution matérielle de ce tableau, il est impossible de méconnaître la grandeur de la pensée. C'est une bataille où l'on se bat, une bataille où le sang coule, où l'épée entame la chair, et cet éloge, qui semble vulgaire, est bien rarement mérité. Que de compositions décorées du nom de bataille devant lesquelles se pâment d'aise les spectateurs ennemis de toute mêlée tumultueuse! On peut trouver que les masses sont trop confuses, que les figures du premier plan ne sont pas dessinées avec assez de précision; mais il faut rendre justice à l'énergie de l'invention. J'aurais voulu que le public vît en même temps la défaite des Cimbres et les épisodes de la guerre soutenue par les Gaulois contre les Romains. L'agrandissement du style de l'auteur eût frappé tous les yeux.

Pour les hommes qui aiment vraiment la peinture, Decamps est un des plus grands artistes que la France ait produits, un de ceux dont le nom n'a pas à craindre l'oubli. Il connaît les limites de son art, et ne lui demande jamais l'expression d'une pensée complexe; aussi toutes ses œuvres nous attirent par leur clarté avant de nous charmer par l'originalité de leur accent. Il sait nettement ce qu'il veut faire, et sa main ne trahit pas sa volonté. Ses paysages d'Orient et d'Italie sont à bon droit regardés par les connaisseurs comme des prodiges de splendeur et de vérité.

Dans les premières années de sa carrière, il a eu plus d'un imitateur; il n'a jamais eu de rival. Sa manière n'appartient qu'à lui, et jusqu'à présent ceux qui ont cru le copier n'ont fait que le parodier. Maître absolu dans le domaine qu'il a conquis, il n'a pas à redouter l'invasion d'un voisin jaloux. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup à gagner dans son commerce, mais il défie toute tentative de plagiat. Pour peindre à sa manière, il faut avoir vu ce qu'il a vu, et surtout se résigner aux mêmes épreuves, aux mêmes tâtonnemens, car Decamps, malgré son habileté, malgré sa renommée, ne fait rien du premier coup. Ses amis, en le voyant partir pour l'Italie, n'étaient pas sans inquiétude; ils se demandaient si le spectacle des peintures murales ne jetterait pas le trouble dans son esprit, s'il n'essaierait pas de changer sa manière. Heureusement il a su résister à cette tentation. En présence des plus belles œuvres que le pinceau ait jamais créées, il est demeuré lui-même et n'a pas renoncé à ses habitudes. Il a compris qu'il valait mieux suivre une méthode personnelle que d'abdiquer sa volonté pour essayer de recommencer le passé. Il est revenu d'Italie plus habile, plus savant; mais son talent n'avait pas changé de nature; en peignant la Cervara, il a gardé le style de ses premières années.

Pourquoi Decamps n'a-t-il jamais abordé ce qu'on est convenu d'appeler la grande peinture? C'est une question que j'ai entendu poser plus d'une fois. Est-ce de sa part un signe d'injuste défiance? N'est-ce pas plutôt une preuve de bon sens? Pour moi, je crois qu'il a bien fait de s'en tenir à la peinture de chevalet. Je ne dis pas qu'il eût échoué en agrandissant le cadre de ses conceptions : ce serait de ma part une ridicule présomption que de vouloir mesurer ses facultés; mais il a préféré le certain à l'incertain, le connu à l'inconnu, et je n'ose le blâmer.

On lui a souvent reproché d'abuser de l'empâtement, et cette accusation n'est pas absolument dépourvue de justesse : plus d'une fois en effet il lui est arrivé de modeler des nuages presque aussi solidement que des terrains; mais cette faute, que je n'entends pas contester, est amplement rachetée par le relief qu'il sait donner à tous les

objets. Et puis, en regardant ses tableaux, il faut se rappeler ce que disait Rembrandt à ceux qui voulaient regarder ses œuvres de trop près : « La peinture n'est pas faite pour être flairée. » Qu'importe en effet que Decamps ait empâté plus d'une toile outre mesure? La question est de savoir s'il a obtenu l'effet qu'il voulait ou s'il s'est trompé dans ses prévisions. Or je ne crois pas que son espérance ait été souvent déçue. Qu'il nous représente *le Christ enfant au milieu des docteurs* ou bien *un Vieux berger par un temps d'orage*, il calcule ses procédés selon l'impression qu'il veut produire, et nous aurions mauvaise grâce à le chicaner sur la route qu'il a suivie, puisqu'il a touché le but.

C'est pourquoi je pense que ses œuvres tiendront une grande place dans l'histoire de l'art français. Je ne crois pas qu'il se soit jamais inquiété des théories qui se discutaient autour de lui. Les idées générales ne sont guère de son goût, il se moque volontiers de ceux qui s'en nourrissent et les appelle mangeurs de viande creuse. Il ne faut voir dans cette ironie que l'exagération d'une pensée vraie. Les théories les plus savantes, étayées des plus solides argumens, ne servent pas à grand'chose lorsqu'il s'agit de faire un tableau. L'étude du modèle vivant, le commerce intime des grands maîtres sont d'un plus grand secours que les livres. Cependant la connaissance technique de la peinture ne dispense pas de l'exercice de l'intelligence, et Decamps lui-même, qui dédaigne à bon droit les peintres parleurs qui veulent expliquer leurs œuvres, ne serait pas arrivé à la renommée, s'il n'eût construit à son usage des idées générales qui ont servi de règle à sa conduite. Il se moque des théories, et s'il n'eût pas été théoricien à son insu, s'il n'eût pas arrangé dans sa tête un ensemble d'idées dont il ne s'est jamais écarté, il ne serait pas aujourd'hui ce qu'il est. Praticien consommé, il a prouvé plus d'une fois qu'il ne s'en tient pas à la partie matérielle de son métier. Quand il a choisi Rembrandt pour maître et pour guide en quittant l'atelier de M. Abel de Pujol, bon gré, mal gré, il a bien fallu qu'il se fît une théorie.

Le public, je dois le reconnaître, continue à prendre M. Couture pour un peintre de premier ordre. On rencontre au palais des Beaux-Arts des hommes de très bonne foi, et qui se donnent pour sérieux, parlant à haute voix de l'école de M. Couture. Les amis de M. Couture et ses élèves, qui sont, hélas! nombreux, ont accrédité dans la foule une idée singulière et dont je suis pourtant obligé de tenir compte, ne fût-ce que pour constater la dépravation du goût public. C'est à lui que commence l'école française; avant lui, tout était confusion et chaos; c'est lui qui a débrouillé les élémens et enseigné à notre pays l'intelligence et l'expression de la beauté! J'éprouve quelque répugnance à répéter de tels enfantillages, et cependant,

si je les omettais, je manquerais à mon devoir d'historien. Quand de tels symptômes se produisent, quand le trouble intellectuel se révèle par de tels signes, il faut les enregistrer. C'est à ce prix seulement qu'on peut suivre les déviations et les défaillances du bon sens. Est-ce à dire que M. Couture soit un homme sans talent? Ce serait aller trop loin et compromettre la cause de la vérité en la défendant à outrance. L'auteur des *Romains de la décadence* ne manque pas d'adresse : il connaît le maniement du pinceau, et dans la pratique matérielle de son métier il peut passer pour habile; mais il ne possède pas les premières notions du goût le plus vulgaire, et quand il s'agit d'inventer, il prend pour conseil les époques de décadence. Ce novateur si vanté, qui n'a pas régénéré, au dire de ses amis et de ses élèves, mais bien fondé l'école française, n'est tout simplement qu'un imitateur laborieux de la peinture française au XVIIIe siècle. Encore faut-il ajouter que tous les hommes de bonne foi, pourvus de lumières suffisantes, c'est-à-dire initiés à l'histoire de la peinture, jugent que l'auteur de l'*orgie romaine* s'est montré souvent inférieur à Vanloo et à Boucher. Quant à la grâce de Greuze, n'en parlons pas, M. Couture ne l'a jamais rencontrée; je ne sais pas même s'il l'a jamais cherchée. Peut-être aurait-il cru déroger en se préoccupant d'un tel modèle. Ce qui demeure établi pour les juges compétens, c'est que M. Couture jouit aujourd'hui d'une renommée que rien ne justifie. Ce qu'il est facile de prévoir, c'est que la vogue acquise à ses ouvrages n'a pas de longs jours à vivre, et que ses admirateurs les plus fervens s'étonneront bientôt d'avoir pu le prôner avec tant d'empressement. Enfant gâté de la mode, dans quelques mois peut-être, on aura oublié jusqu'à son nom. En attendant que le jour de la justice arrive, en attendant que le bon sens reprenne le dessus, contentons-nous de caractériser nettement ce talent dont on a voulu exagérer la valeur : ce n'est pas une manière nouvelle, mais un emprunt fait au XVIIIe siècle.

M. Courbet aurait voulu exposer au palais des Beaux-Arts ce qu'il appelle son œuvre; le jury ne l'a pas permis, et je n'hésite pas à déclarer qu'il a eu tort. Il eût été bon et salutaire de soumettre au jugement public l'ensemble des tableaux créés par cet autre novateur. En refusant une partie de ses ouvrages, dont plusieurs avaient déjà été exposés, le jury fait à l'auteur une position de persécuté, de génie méconnu qui n'est point sans danger pour le goût. Que M. Courbet sache imiter avec fidélité, avec évidence plusieurs parties du modèle vivant, ce n'est pas moi qui essaierai de le contester; mais qu'il soit peintre dans l'acception vraie du mot, c'est une autre question qui ne se résout pas de la même manière. L'auteur de *l'Enterrement d'Ornans* n'est pas seulement un praticien, c'est aussi un

théoricien de première force, et il l'a bien prouvé dans le manifeste signé de son nom, et envoyé sous forme de circulaire à tous les amis de la justice et de la vérité qui n'acceptent pas les yeux fermés les décisions du jury. On l'a baptisé du nom de réaliste, et il regarde cette dénomination comme donnant une idée inexacte et incomplète de son talent. A son avis, la plupart des définitions appliquées aux tendances de l'art sont mensongères, et il ajoute avec une sagacité magistrale que, s'il en était autrement, les œuvres seraient inutiles. La conclusion n'est pas en parfaite harmonie avec les prémisses, mais pourquoi nous en étonner? M. Courbet n'est pas un écrivain de profession; il n'a pas eu le loisir d'étudier la valeur des mots et l'enchaînement des idées; il jette sur le papier l'ébauche de sa pensée et compte sur la pénétration du lecteur. Il n'a pas compris que, pour caractériser les tendances de l'art, il fallait de toute nécessité les avoir surprises. Et comment les surprendre, si ce n'est en étudiant les œuvres? Proclamer l'inutilité des œuvres dans le cas où la définition serait exacte, c'est tout bonnement admettre l'effet en supprimant la cause. Qu'on soit réaliste ou spiritualiste, une telle logique blesse le bon sens, et je conseille à M. Courbet d'y renoncer; mais il faut le remercier de nous avoir livré généreusement le secret de son talent. Les esprits les plus pénétrans s'évertuaient à le deviner, et pour nous servir d'une expression vulgaire qui ne doit pas malsonner aux oreilles de M. Courbet, jetaient leur langue aux chiens. Maintenant nous n'avons plus à souhaiter que la lumière se fasse; grâce à l'auteur du manifeste, la lumière s'est faite, et nous possédons la vérité, la vérité tout entière : le doute n'est plus permis.

Nous savons ce qu'a voulu M. Courbet : puiser dans la notion complète de la tradition le sentiment de sa personnalité. Ce dessein magnifique, cette courageuse résolution vaut la peine d'être notée. Un esprit vulgaire se fût contenté d'étudier le passé pour le connaître; une telle joie n'est pas faite pour un réaliste vraiment digne de ce nom. Dégager sa personnalité de l'intelligence complète de la tradition, à la bonne heure, voilà une ambition digne de tenter un noble cœur! Si M. Courbet a étudié la Grèce et l'Italie, la Hollande et la Flandre, l'Allemagne, l'Espagne et la France, et je veux bien le croire sur parole, ce n'était pas pour savoir ce que valent Phidias et Raphaël, Rubens, Rembrandt, Holbein, Murillo et Poussin, mais pour s'affirmer à lui-même qu'il ne leur ressemble pas, et qu'il aurait grand tort de les imiter. A vrai dire, le public était déjà et depuis longtemps d'accord avec lui, au moins sur le premier point. Quant au second point, il nous permettra de ne pas accepter son avis. La tradition, où il a puisé le sentiment de sa personnalité, n'enseigne pas le culte du laid, et ce n'est pas la peine de l'interroger pour copier

sans choix tout ce qui s'offre à nos yeux. M. Courbet nous dit qu'il a voulu laisser à la postérité l'image fidèle de nos idées, de nos mœurs, de nos coutumes. Si la postérité le croyait sur parole, elle recevrait là un fort vilain cadeau. Les figures peintes par M. Courbet donnent de notre espèce un piètre échantillon, et sans vouloir flatter mon temps, j'aime à croire qu'il l'a calomnié. Si toutes les femmes de France ne possèdent pas la beauté des Arlésiennes, il est difficile de rencontrer, même en notre pays, des types aussi laids que *les baigneuses* de M. Courbet. Pousser aussi loin le réalisme quand on a le malheur de faire une pareille rencontre, c'est abuser du sentiment de sa personnalité.

Je regrette que M. Gérôme, dont les débuts avaient été accueillis avec tant de sympathie, ait compromis une renommée si légitimement acquise en se fourvoyant dans une composition au-dessus de ses forces ou tout au moins au-dessus de son expérience. *Le Siècle d'Auguste* ne vaut pas *le Combat de Coqs*. Est-ce à dire que M. Gérôme soit aujourd'hui moins habile qu'au jour de ses débuts? Assurément non : c'est une des mains les plus alertes et en même temps les plus prudentes que je connaisse; mais quand il s'agit d'une composition aussi vaste, aussi complexe, l'adresse et la prudence de la main ne suffisent pas. Il faut avant tout se préoccuper de la pensée. Or M. Gérôme ne paraît pas en avoir pris grand souci. Il a ordonné ses figures de façon à contenter le regard du spectateur, et n'a pas poussé son effort au-delà. Il y a pourtant une pensée dans son tableau : l'opposition du christianisme naissant et du paganisme à son apogée, confiant dans sa durée; mais cette pensée est demeurée à l'état philosophique telle que nous la trouvons dans le *Discours* de Bossuet *sur l'histoire universelle;* elle n'a pas revêtu, et j'ajoute qu'elle ne pouvait pas revêtir une forme pittoresque. Le Christ au berceau, qui occupe la partie inférieure de la toile, a le double inconvénient de ne pas se relier à l'ensemble de la composition, et de distraire l'attention par un style qui n'est pas celui de l'ouvrage. Toute la partie païenne, soit les dix-neuf-vingtièmes, est traitée d'après les procédés et avec les ressources de la peinture moderne, tandis que le Christ au berceau est traité à la manière de Giotto. L'effet d'un tel rapprochement n'était pas difficile à prévoir, et je m'étonne que M. Gérôme ait pu se méprendre un instant à cet égard. La pensée de Bossuet, qui n'appartient peut-être pas au domaine de la peinture, ou qui du moins, pour arriver à l'esprit en passant par les yeux, devrait se produire sous une autre forme, n'est plus, ainsi traduite, qu'un placage puéril. A quoi bon opposer le style de Giotto au style de la peinture moderne? Est-ce que l'auteur du tableau, en acceptant la pensée de Bossuet, n'en a pas fait sa propre

pensée? Est-ce qu'il ne doit pas peindre toutes les figures, depuis l'empereur jusqu'au Christ, avec le même artifice, en tenant compte des données acquises à la science du dessin? Je ne voudrais pas pousser l'analyse jusqu'à la subtilité. Cependant ou cette singularité n'offre aucun sens, ou elle pourrait signifier que la foi chrétienne n'est plus la foi de notre temps, que pour la trouver vivante il faut remonter jusqu'à Giotto. Ce n'est certainement pas ce que M. Gérôme a voulu exprimer. Quel était donc son dessein? Croit-il que le style du XIVe siècle convienne seul à l'expression de la pensée religieuse? Ce serait une hérésie réfutée surabondamment par l'histoire de la renaissance. Malheureusement le reproche que je lui adresse n'est pas le seul que mérite son tableau. Ses figures païennes, habilement peintes, j'aime à le reconnaître, n'offrent pas des types choisis avec assez de sévérité. Or une composition qui n'a pas pour soi l'intérêt dramatique doit au moins se recommander par la pureté des lignes qui réjouit les yeux et enchaîne l'attention.

M. Hamon est un des plus charmans esprits de notre temps, et c'est avec plaisir que nous lui avons rendu justice. Nous avons appelé l'attention sur le mérite de *la Comédie humaine*, sur les beaux enfans qui regardaient Guignol; nous avons loué comme nous le devions la grâce et l'élégance qui recommandent son idylle : *Ma Sœur n'y est pas*. Cette année, en remettant sous nos yeux les deux ouvrages précédens, il nous donne *l'Amour et son troupeau*. Il nous serait doux de parler de ce dernier ouvrage comme nous avons parlé des deux premiers; mais ce serait mal servir le talent de M. Hamon que de lui cacher le danger auquel il s'expose. Sa fantaisie ingénieuse dédaigne trop résolûment la sévérité de l'exécution. Ce que nous avons accueilli avec indulgence dans *la Comédie humaine* et dans son idylle, nous devons le blâmer dans *l'Amour et son troupeau*. M. Hamon continue à prendre une esquisse pour un tableau, et ses vrais amis trahiraient sa cause en ne l'avertissant pas. La composition nouvelle qu'il soumet au jugement de la foule n'est pas moins heureuse que ses sœurs aînées. Ce qui nous oblige à la juger plus sévèrement, c'est qu'elle est la dernière venue. Le sujet de ce tableau a fourni à M. Leconte de Lisle une pièce de vers qui ne s'accorde pas tout à fait avec l'impression produite par l'œuvre de M. Hamon, mais en explique très bien la pensée : je veux parler des *Damnés de l'Amour*. Entre les mains du poète, la conception du peintre a pris quelque chose de sinistre, et je puis dire d'inattendu. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions hésiter sur le sens de sa composition : l'Amour mène l'humanité comme un troupeau. Je rends pleine justice à la vérité de la pensée. Malheureusement ces figures si ingénieusement conçues, dont le mouvement et la physionomie sont inventés avec tant

de finesse, ne sont pas rendues avec la précision que nous avons le droit de souhaiter. Parlons sans détour : elles sont ébauchées, et l'œil le plus complaisant ne saurait les accepter comme terminées. Que M. Hamon y prenne garde! Ses débuts ont été accueillis avec une légitime sympathie; mais le succès oblige, et il ne paraît pas s'en être souvenu. Il se conduit en véritable enfant gâté, et le public pourrait bien lui rappeler qu'il n'est plus dans l'âge où tout se pardonne. Si l'auteur de *la Comédie humaine* veut conserver la faveur de la foule, il fera bien d'exécuter avec plus de soin ce qu'il conçoit si heureusement, et de traiter avec moins de dédain la partie matérielle de son art. Le terrain sur lequel l'Amour fouette son troupeau n'est pas en perspective, et le mépris de cette condition élémentaire ne permet pas de comprendre la position des figures. Nous verrions avec regret un talent si fin et si délicat persévérer dans le dédain de l'exécution, car il n'y a pas d'œuvre qui puisse durer sans la pureté de la forme.

De tous les genres de peinture, le plus florissant aujourd'hui est à coup sûr le paysage. C'est celui que le public encourage avec le plus d'empressement. Je ne veux pas en rabaisser l'importance. Quand le paysage s'élève à la hauteur de Claude Gelée ou de Ruysdaël, il se place d'emblée à côté des œuvres les plus sérieuses; mais jusqu'à présent nous n'avons encore retrouvé ni Ruysdaël ni Claude Gelée, et le nombre des hommes de talent qui se consacrent au paysage marque dans le goût public un affaiblissement réel. Dans ce genre en effet, et surtout dans ce genre tel qu'il est aujourd'hui conçu, la pensée ne joue pas un rôle aussi important que dans la peinture de figures; souvent même son rôle s'efface complétement. Je ne voudrais pas médire du genre et rappeler l'opinion des Toscans : le vrai peintre, à l'heure du travail, peint la figure, et le paysage à ses momens perdus, dans ses heures d'oisiveté. Ce serait exagérer une pensée vraie. Cependant Titien et Rembrandt donnent raison aux Toscans. Quand ils ont voulu peindre le paysage, ils ont prouvé sans effort qu'ils en savaient autant que les praticiens les plus habiles dans ce domaine spécial. Ce qui me paraît dangereux dans la prédilection du public français pour le paysage, c'est que la faveur attachée à ce genre de peinture égare la pensée de la foule, et lui fait croire que la fidélité de l'imitation est le dernier mot de l'art. Pourtant ce serait bouder contre notre plaisir que de ne pas louer MM. Troyon, Paul Huet, Théodore Rousseau et Français, qui nous ont donné des tableaux charmans. Dans leurs compositions, si la pensée ne tient pas une grande place, la nature est très bien rendue, et l'imitation arrivée à ce point ne saurait être dédaignée. Les *Vaches à l'abreuvoir* de M. Troyon séduisent tous les spectateurs. Ses

Bœufs partant pour le labourage ne produisent pas une impression si heureuse. Ce n'est pas qu'ils soient traités avec moins de vérité, mais ils ne sont pas d'une exécution aussi avancée, et cette différence dans le travail se traduit par un certain étonnement. On se demande pourquoi l'auteur n'a pas achevé ce qu'il avait si bien commencé. Le coupable, je le crains bien, n'est pas M. Troyon, mais le public, qui accueille trop volontiers les esquisses, et se montre ensuite sévère pour ce qu'il avait d'abord encouragé. C'est à lui-même, à lui seul que le public devrait s'en prendre, puisqu'il a accepté comme une œuvre complète ce qu'il traite maintenant comme une simple indication. Les *Bœufs partant pour le labourage* sont très bien conçus. Il y a de la grandeur dans le paysage, la lumière est bien distribuée; mais les bœufs ne sont pas modelés avec assez de fermeté. M. Troyon a trop de talent pour réclamer l'indulgence.

Plus d'une fois j'ai loué les paysages de M. Paul Huet, et c'est à mon avis un des hommes qui comprennent le mieux le sens poétique de la nature. Souvent il lui est arrivé de ne pas écrire avec assez de précision la forme des terrains et des forêts. Cette année, je suis heureux de le dire, il s'est montré plus sévère pour lui-même, et le public lui en saura gré. Son *Inondation à Saint-Cloud* est traitée avec largeur, mais il y a cependant assez de détails pour déterminer la forme. Troncs et feuillages, tout est vrai. L'image des arbres dans l'eau est tracée avec adresse. En somme, c'est un bon ouvrage, un des meilleurs que l'auteur ait jamais signés. Il n'y a pas un coin de cette composition qui soit traité avec négligence, et je vois avec plaisir que M. Paul Huet a compris la nécessité de ne pas s'en tenir à l'ébauche. Éclairé par une longue pratique, il s'est soumis aux conditions qui régissent la peinture comme toutes les manifestations de la pensée. Il n'indique plus ce qu'il veut dire, il le dit.

Le talent de M. Théodore Rousseau est demeuré longtemps la croyance exclusive de quelques adeptes fervens et dévoués, qui ne toléraient aucune discussion à l'endroit de leur maître. A cette époque, il ne prenait pas la peine de rendre ce qu'il avait vu; il se contentait de quelques masses confuses, que les initiés baptisaient sans hésiter du nom de chef-d'œuvre. Aujourd'hui, éclairé par l'incrédulité obstinée de la foule et par l'indifférence des esprits sérieux, il s'est décidé à changer de route. Il abandonne les masses, ou du moins il leur restitue la valeur qui leur appartient; il s'en sert pour diviser ses compositions, et traite les détails avec un soin religieux. Parmi les toiles nombreuses qu'il a envoyées cette année, j'ai surtout remarqué un *Groupe de chênes dans les gorges d'Apremont*. C'est une étude faite avec amour, dont toutes les parties sont traitées avec une exactitude scrupuleuse. Je crains pourtant que M. Théodore Rous-

seau ne soit allé trop loin dans la voie nouvelle qu'il a choisie, et qu'il n'accorde maintenant trop d'importance aux détails. On dirait parfois qu'il veut lutter avec le daguerréotype. Toutefois ses tableaux de cette année signalent un progrès éclatant.

M. Français avait déjà montré la grâce et la finesse de son talent dans un grand nombre de petites compositions. Il a voulu nous prouver qu'il pouvait sans danger choisir un cadre plus étendu, et l'épreuve lui a réussi. *Un sentier dans les blés* marque sa place parmi les plus habiles, et je me plais à louer dans ce tableau un accent de vérité qui frappe tous les esprits attentifs.

Il est fâcheux que M. Jules Dupré ait suivi l'exemple de MM. Paul Delaroche et Ary Scheffer et se soit abstenu. Il eût été curieux d'étudier les métamorphoses de son talent et de compter les efforts auxquels il s'est résolu pour donner à sa pensée une forme précise. Plus d'une fois il lui est arrivé de dépasser le but; en essayant d'exprimer sa volonté avec une netteté inconnue aux paysagistes de son temps, il a rencontré la sécheresse et la dureté. Cependant, malgré ses méprises, il mérite l'attention la plus bienveillante. C'est un homme d'une rare persévérance, qui n'est jamais satisfait de son œuvre, et la série complète de ses tableaux eût été pour la foule et pour les hommes du métier une étude intéressante.

M. Corot ne s'est pas abstenu, mais il n'a pas pris la peine de réunir les toiles qu'il avait exposées depuis vingt ans, et vraiment c'est grand dommage. C'est une des imaginations les plus fraîches, les plus riantes de l'âge présent. Son *Joueur de flûte* avait ravi tous les regards par la naïveté de la composition, et j'aurais aimé à le revoir. Les toiles qu'il a envoyées cette année ne permettent pas d'apprécier l'ensemble de ses travaux. Cependant il y a dans son *Souvenir d'Italie* une grâce charmante qu'il n'a jamais dépassée. N'eût-il signé que cet ouvrage, nous pourrions le classer parmi les talens les plus ingénieux de l'école française. M. Corot vaut mieux que sa réputation. Estimé des praticiens, qui connaissent les difficultés de la peinture, il n'a pas obtenu la popularité que son talent semblait lui assurer. Il ne faut pourtant pas accuser la foule d'injustice, car si M. Corot est excellent dans le domaine de l'invention, ses admirateurs les plus fervens sont obligés de confesser qu'il exécute avec une certaine gaucherie ce qu'il a si parfaitement conçu. Sa main n'obéit pas à sa fantaisie. Figures, arbres et terrains, tout dans ses œuvres est plutôt indiqué que rendu. Les spectateurs capables de compléter par eux-mêmes ces magnifiques ébauches lui tiennent compte du plaisir qu'ils ont éprouvé en les regardant. Quant à la foule, qui n'a pas sondé les secrets de l'art, on ne saurait condamner son indifférence pour M. Corot. Avec une imagination moins riche et

une main plus habile, il rallierait sans peine un plus grand nombre de suffrages.

M. Jeanron nous a donné une *Vue d'Ambleteuse* qui révèle chez lui une grande finesse d'exécution. Il voit très bien et rend fidèlement ce qu'il voit. Ses débuts avaient été accueillis avec sympathie; il a répondu aux encouragemens de la critique par un travail assidu, et il tient aujourd'hui un rang très honorable dans notre école. Ce que j'aime dans son talent, c'est la simplicité. Il n'essaie jamais de produire un effet théâtral, et, sans faire de grands frais d'invention, il réussit à charmer par la seule puissance de la vérité.

J'ai longtemps pensé que la renommée de M. Meissonnier ne reposait pas sur de solides fondemens. L'engouement de la foule pour ses ouvrages me semblait difficile à comprendre. L'exiguité du cadre qu'il avait choisi était à mes yeux la cause principale de son succès. Aujourd'hui je n'ai pas tout à fait changé d'avis; cependant je reconnais volontiers qu'il s'est appliqué à démontrer la valeur de ses compositions prises en elles-mêmes, abstraction faite de la dimension qu'il leur donne. Il dessine avec pureté, il modèle avec soin, il invente des physionomies variées, des attitudes énergiques, et, sans abandonner complétement ma première opinion, je crois qu'il n'a pas surpris l'estime des connaisseurs. Le même talent appliqué sur une plus grande échelle obtiendrait-il d'aussi nombreux suffrages? Je n'oserais l'affirmer. Il est malheureusement vrai que la foule professe un goût très prononcé pour les tours de force. La vérité intime de l'œuvre la touche moins vivement que la difficulté vaincue. Si M. Meissonnier, qui a représenté des scènes de nature très diverse dans un champ large comme la paume de la main, parvenait à réduire encore le cadre de ses compositions, et peignait une idylle sur une toile un peu moins large que l'ongle du pouce, il serait à craindre que la foule ne le proclamât le premier des peintres contemporains. Il faut toutefois lui rendre justice. Il y a chez lui un grand talent de composition, et chacune de ses figures est exécutée avec tant de finesse, qu'elle étonne les plus habiles. Si l'on consent à oublier l'exiguité du cadre, qui excite l'admiration de la foule et la colère de quelques esprits chagrins, on reconnaît dans M. Meissonnier un des talens les plus fins de notre temps. Il lutte de précision avec Miéris, Terburg et Metzu, et ses figures, qui semblent peintes par une fée, tant le travail du pinceau est difficile à saisir, ont un relief qu'on ne trouve pas souvent dans les toiles de grande dimension. Si d'abord son mérite a été un peu surfait, il a pris soin de convertir les sceptiques, en justifiant par ses études persévérantes l'éclat de ses premiers succès.

J'ai revu avec plaisir, et je crois que mon impression est partagée

par un grand nombre de spectateurs, les cartons de M. Paul Chenavard. Je sais toutes les objections que soulève cette série de compositions, je n'ignore pas les reproches adressés à l'auteur de cette histoire universelle; parmi ces reproches, il en est plus d'un qui me semble mérité : cependant cet ensemble de pensées m'inspire une estime sérieuse. Quelques défauts que l'on signale dans l'exécution des figures, on est bien obligé d'avouer que ce n'est pas là l'œuvre d'un esprit vulgaire. Ces cartons pourraient-ils se transcrire sur les murailles d'un palais sans que l'auteur y changeât rien? Je ne le pense pas. Ne serait-il pas forcé de consulter le modèle vivant avant d'achever avec le pinceau ce qu'il a tracé avec le fusain? Je ne crois pas qu'il y ait deux avis sur cette question, et l'auteur se rendrait sans peine à l'évidence. Il comprendrait la nécessité de donner à sa pensée une forme plus précise et plus pure. A cet égard, il n'a pas besoin de conseils; il en sait là-dessus tout autant que les plus difficiles; il connaît depuis longtemps les œuvres les plus savantes, et les défauts que l'on signale dans ses cartons n'ont point échappé à son regard. S'il pouvait voir s'accomplir son premier dessein, je ne doute pas qu'il n'acceptât franchement et sans résistance les conditions nouvelles qui lui seraient faites par la substitution de la couleur au fusain.

On a dit que dans ce travail immense la mémoire jouait un rôle plus actif que l'invention : je ne crois pas que cette accusation soit parfaitement justifiée. Sans doute M. Paul Chenavard a mis à profit avec un soin assidu tous les documens que pouvait lui offrir l'histoire de la peinture, mais il y a dans ses cartons quelque chose de plus qu'une mémoire fidèle. S'il eût été dépourvu d'imagination, il n'aurait jamais réussi à combiner ses souvenirs aussi heureusement qu'il l'a fait. Ayant à retracer le développement de la civilisation depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours, il ne pouvait éviter de rappeler en plus d'un point les compositions inspirées par les sujets qu'il voulait traiter. Il n'y avait pas moyen d'éluder ce danger. Il fallait consentir aux coïncidences pour ne pas se jeter dans la bizarrerie. Or je ne crains pas d'être démenti en affirmant que M. Paul Chenavard a trouvé moyen d'être nouveau en développant des thèmes déjà développés plusieurs fois, et qu'il n'a jamais imité servilement les œuvres qu'il avait consultées. Les peintres qui passent leur vie à copier un bouquet d'arbres, une grappe de raisin, aimeraient à voir dédaigner ces cartons comme un pur exercice de mémoire. Ils trouvent que la nature n'y tient pas assez de place. Il ne faut pas leur donner ce plaisir. Sans doute l'œuvre de M. Paul Chenavard n'est pas aujourd'hui ce qu'elle pourrait devenir, ce qu'elle deviendrait sans doute, si elle retrouvait sa destination primitive;

mais la traiter comme une conception sans portée, c'est une injustice évidente. Les documens qu'il a consultés sont à la disposition du premier venu; pourquoi donc l'histoire de la civilisation n'a-t-elle pas encore trouvé parmi les peintres un narrateur aussi fidèle? Il y a là quelque chose qui ne peut s'expliquer que par l'élévation et l'étendue des facultés de l'auteur.

M. Barye n'est représenté à l'exposition que par son *Jaguar dévorant un lièvre.* Je le regrette d'autant plus qu'il eût été curieux de comparer le talent de cet artiste éminent à celui de Landseer, toute réserve faite pour la différence des lois qui régissent la peinture et la statuaire. Ce jaguar est une des œuvres les plus importantes et les plus exquises qui soient sorties de la main de l'auteur; cependant il ne donne qu'une idée incomplète de ce qu'il peut faire. Sans parler du *Lapithe combattant un centaure*, qui se trouve maintenant au musée du Puy, sans parler des deux lions placés aux Tuileries, au bas de la terrasse du bord de l'eau, l'administration avait sous la main les modèles de quatre groupes destinés à la décoration des pavillons commencés par M. Visconti et terminés par M. Lefuel. Ces quatre groupes sont de véritables chefs-d'œuvre, et nous aurions été heureux de les voir au palais des Beaux-Arts. Parmi les quatre sujets proposés à M. Barye, il y en avait deux au moins qui ne semblaient pas se prêter à la statuaire, l'Ordre et la Force. La Paix et la Guerre convenaient mieux au travail de l'ébauchoir. M. Barye a trouvé moyen de traiter ces quatre données sous une forme excellente. Pour l'Ordre, il a composé un groupe où se montre toute la souplesse de son talent : un homme adulte, un tigre et un enfant; pour la Force, un homme, un enfant et un lion. Chacune des trois figures est modelée avec une science profonde, et prouve que l'auteur n'a pas borné ses études à l'imitation des animaux. Cette opinion, accréditée dans la foule, est complétement démentie par les deux groupes que je viens de mentionner. La Paix et la Guerre, sans révéler des qualités supérieures, obtiendront cependant un succès plus populaire, grâce à la nature du sujet. Un laboureur, un bœuf, un enfant qui joue de la flûte, un guerrier l'épée à la main, un cheval, un enfant qui sonne de la trompette composent les deux derniers groupes. Depuis longtemps la sculpture française n'avait rien produit d'aussi parfait. Conception claire, exécution savante, pureté de goût dans le choix des détails, rien ne manque à ces quatre groupes, qui sont classés par les connaisseurs au nombre des œuvres tout à la fois les plus viriles et les plus gracieuses de l'école française. Le talent de M. Barye se prête admirablement à la sculpture monumentale, et j'ai peine à comprendre qu'il n'ait pas encore été désigné pour le couronnement de l'arc de l'Étoile, car personne ne

pourrait aussi sûrement que lui mener à bonne fin cette difficile entreprise. Hommes et chevaux, il saurait tout concevoir et tout rendre avec un égal bonheur. Lui confier un pareil travail ne serait pas seulement un acte de justice, une récompense accordée à ses études persévérantes : le public aurait la certitude de posséder dans un avenir prochain une composition de premier ordre.

Un grand seigneur qui a su mettre ses loisirs à profit, qui connaît l'histoire de l'art grec, M. le duc de Luynes, s'est passé une fantaisie d'érudit millionnaire : il a demandé à M. Simart une réduction de la Minerve du Parthénon. D'après quels documens cette réduction est-elle conçue? Les monumens figurés font défaut, ou du moins nous ne possédons que des pierres gravées, dont le témoignage ne suffirait pas pour guider le statuaire; mais nous avons les descriptions laissées par Plutarque et par Pausanias, et c'est d'après ces descriptions, contrôlées par les pierres gravées, que M. Simart a entrepris de restituer la Minerve de Phidias. Je dis restituer, quoiqu'il s'agisse tout simplement d'une réduction, car l'œuvre exposée au palais des Beaux-Arts n'est guère que le douzième de l'original. Peut-être M. le duc de Luynes eût-il agi plus sagement en demandant à M. Simart une conception personnelle et indépendante de l'érudition. Cependant je n'oserais le blâmer. De telles fantaisies révèlent un goût trop élevé pour n'être pas accueillies avec sympathie. Il ne faut pas décourager les grands seigneurs qui emploient une partie de leurs revenus à ressusciter l'antiquité. Un tel passe-temps vaut mieux, à coup sûr, que les courses d'Ascot ou de Chantilly. Toutefois l'œuvre de M. Simart, ou plutôt la fantaisie de M. de Luynes, soulève une objection grave. Étant donné la conception de Phidias telle que nous la trouvons dans Plutarque et dans Pausanias, est-il permis, est-il sensé d'en changer les proportions? N'est-ce pas s'exposer de gaieté de cœur à la dénaturer, en modifiant l'effet prévu et voulu par l'auteur? La Minerve de Phidias était une figure polychrome. Les parties nues étaient sculptées dans l'ivoire; les draperies, le bouclier et la Victoire que la déesse tenait dans sa main droite étaient sculptés dans l'or. Or cette alliance de l'or et de l'ivoire, qui, au dire de Plutarque et de Pausanias, produisait un effet merveilleux dans une figure de soixante pieds, peut-elle se réaliser avec un égal bonheur dans une figure de cinq pieds? Je ne le crois pas, et les hommes du métier sont du même avis. Qu'on me permette une comparaison tirée d'un art qui n'a rien à démêler avec la statuaire, mais où l'on a tenté l'accomplissement d'une fantaisie de même nature en sens inverse. Beethoven a écrit un admirable septuor. Un jour on imagina d'en décupler toutes les parties. Je dois avouer qu'il s'est trouvé, qu'il se trouve encore au Conservatoire de Paris des audi-

teurs complaisans pour qui ce tour de force est le comble de l'art. Je dois ajouter que les vrais amis de la musique envisagent à bon droit cette transformation comme une impiété envers la mémoire du maître. Eh bien! théoriquement parlant, je ne fais aucune différence entre les parties décuplées du septuor de Beethoven et la réduction au douzième de la Minerve de Phidias. Je m'empresse de reconnaître que M. Simart a montré dans cette tentative un talent très élevé. Non-seulement toutes les parties nues sont d'une forme élégante et un peu virile, comme le commandait le sujet, mais le casque et le bouclier sont restitués de façon à contenter les érudits et les hommes de goût.

M. Jacquemart, qui avait exposé il y a deux ans le modèle en plâtre d'un *Tigre à l'affût*, remarqué justement comme une imitation fidèle de la nature, nous a donné cette année un lion coulé en bronze, très supérieur à son tigre par la finesse et la précision du modelé. Si pour être un statuaire accompli il ne s'agissait que de copier littéralement ce que nos yeux aperçoivent, l'auteur de ce lion serait bien près du but, car il a reproduit avec un grand bonheur la forme et le mouvement; mais tous ceux qui aiment son talent, qui en comprennent la valeur, qui apprécient l'énergie de ses efforts, doivent se réunir pour lui dire qu'il se méprend sur la nature et le but de son art. En persévérant dans la voie où il est entré, il supprimerait tout simplement la partie la plus élevée de la statuaire, l'invention, celle qui relève directement de l'intelligence, et ne laisserait subsister que celle qui relève de l'œil et de la main. Son lion est très vrai; c'est un ouvrage qui révèle un regard attentif, une main habile : seulement il convient d'ajouter que l'auteur, en copiant ce qu'il voyait, n'a pas tenu compte d'une condition élémentaire qui domine les arts du dessin, et particulièrement la statuaire. Telle figure dont le mouvement peut produire un excellent effet dans un groupe ne réussit pas aussi bien lorsqu'elle est isolée. Quand elle peut être vue librement de tous les côtés, il faut prendre garde de sacrifier la beauté à l'exactitude. Or le lion de M. Jacquemart n'a pas toute l'élégance qu'on pourrait souhaiter dans une figure isolée. Le mouvement des épaules et du cou raccourcit le modèle et lui ôte une partie de sa souplesse. Ce qui eût été excellent dans un groupe ne se comprend pas aussi clairement dans un lion dont le spectateur peut faire le tour.

Le *Faune dansant* de M. Lequesne, le *Faucheur* et *les Gracques* de M. Guillaume, *la Vérité* de M. Cavelier peuvent servir à mesurer le niveau des études en France. Ces trois sculpteurs en effet, tous trois pensionnaires de l'Académie à Rome, représentent assez fidèlement la manière de leurs maîtres, MM. David et Pradier. Le *Faune dansant*

de M. Lequesne est un ouvrage très digne d'estime, dont on a exagéré le mérite, mais qui prouve cependant que l'auteur a profité de son séjour en Italie. Il y a dans cette figure une grande vérité de mouvement. L'approbation ne devait pas toutefois aller jusqu'à la flatterie, et quand on a comparé ce faune aux bronzes du musée de Naples, on a singulièrement altéré la réalité. M. Lequesne est à coup sûr un homme de talent qui fait honneur à Pradier, son maître. Il ne faut pourtant pas lui donner des louanges qu'il ne mérite pas. Sa figure, quoique très habilement modelée, manque d'élégance, et le visage n'a pas l'expression voulue. A proprement parler, c'est plutôt une étude qu'une œuvre inventée. Cependant l'imitation poussée à ce point révèle des efforts courageux dont le public doit tenir compte à l'auteur. Le *Faucheur* et *les Gracques* de M. Guillaume sont deux œuvres bien conçues, où l'invention joue un plus grand rôle. L'auteur est, comme M. Lequesne, un des meilleurs élèves de Pradier. Je regrette pourtant que dans son projet de tombeau pour les Gracques il n'ait pas marqué plus nettement par la différence du travail la différence des vêtemens et de la chair. Sans tomber dans la sculpture pittoresque, il pouvait modeler le nu et l'étoffe d'une manière diverse, ce qu'il a négligé. Pour ne pas manquer à la justice, je dois ajouter que *les Gracques*, fondus au sable, ont été *rifflés* outre mesure. Sous prétexte d'effacer les bavures, on a donné au travail du sculpteur un accent uniforme qui ne pouvait se rencontrer ni dans la terre, ni dans le plâtre. *La Vérité* de M. Cavelier, élève de David, ne mériterait que des éloges, si l'auteur se fût contenté de nous la présenter comme une étude; mais le nom qu'il a donné à cette figure lui imposait des obligations qu'il a méconnues. Il s'est borné à copier une femme jeune, sans élégance, et n'a pas même essayé d'idéaliser le visage. Le regard et la bouche de la Vérité n'ont qu'une expression vulgaire. Il y a pourtant dans cette figure autant de talent que dans la *Pénélope*, dont on a fait grand bruit et dont le motif se trouve dans une statue d'impératrice placée au musée du Capitole; mais le public s'était laissé séduire par la souplesse de la draperie, et *la Vérité* n'a pour elle que la fidélité de l'imitation.

Un autre élève de David, M. Loison, nous a donné une *Nymphe* en marbre qui s'appellerait plus justement *Jeune fille à la fontaine*, car elle n'a rien qui l'élève au-dessus de la condition humaine. L'auteur a cherché à réfuter dans cette figure les reproches très légitimes qui lui avaient été adressés à propos de la statue d'*Héro*. Il a voulu prouver qu'il savait au besoin montrer la jeunesse sous une forme puissante; à cet égard, il a pleinement réussi. Je dois lui dire pourtant que si le corps de sa *Nymphe* est traité avec un soin très digne d'éloge, le visage est vulgaire et ne s'accorde pas avec la

nature du sujet. Le dos et les hanches sont d'une grande richesse, les extrémités sont fines, la poitrine est d'une jeunesse vraie; en somme, cette *Nymphe* est supérieure à *Héro,* mais l'auteur fera bien de ne pas considérer la tête comme un élément secondaire de la beauté.

Nous devons regretter que le maître de M. Cavelier et de M. Loison, M. David d'Angers, n'ait rien envoyé à l'exposition, car il y a dans sa manière une originalité que personne n'a jamais contestée, et ses œuvres nous auraient aidé à compléter la physionomie de l'école française. Le talent de M. Cavelier n'est pas pour nous un dédommagement suffisant.

Si nous comparons le passé de notre école à son présent, nous sommes amené à reconnaître que l'ensemble des tableaux et des statues créés au XIXe siècle est supérieur aux statues et aux tableaux du siècle dernier. Ingres, Delacroix et Decamps, Barye et David, ont une autre valeur que les peintres et les sculpteurs du temps de la régence, de Louis XV et de Louis XVI. Acceptons sans dépit et sans étonnement l'engouement de quelques amateurs pour Watteau, pour Boucher, pour Vanloo, pour Clodion, et rendons justice à notre âge. La sculpture et la peinture qui se font sous nos yeux sont d'un ordre plus élevé que la sculpture et la peinture encouragées par Mme du Barry et Mme de Pompadour. Si nous ne portions pas nos regards au-delà de la régence, nous pourrions donc, en nous servant d'une expression devenue célèbre, dire que l'art est aujourd'hui à un bon point; mais si nous retournons plus loin en arrière, si nous remontons jusqu'à la renaissance, nous sommes obligé de nous montrer plus sévère. Avons-nous aujourd'hui l'équivalent de Jean Goujon, de Germain Pilon, de Puget? Pradier, malgré la grâce de ses œuvres, n'a rien produit qui se puisse comparer à la Diane, à la fontaine des Innocens, au groupe des trois Grâces. David, il est vrai, rappelle, dans plusieurs de ses compositions, la manière de Puget. On peut établir une comparaison entre le *Philopœmen* et le *Milon;* mais cette comparaison donne l'avantage au sculpteur marseillais. Quelle que soit en effet l'excellence du *Philopœmen*, envisagé comme expression de la réalité, il faut bien avouer qu'il n'offre pas les grandes divisions musculaires que nous admirons dans le *Milon*, comme dans le *Thésée* du Parthénon. Quant à la peinture, avons-nous l'équivalent de Lesueur et de Poussin? Personne n'estime plus haut que moi le talent de M. Ingres; cependant, s'il exécute ce qu'il a conçu plus habilement que l'auteur de *l'Enlèvement des Sabines* et du *Déluge*, s'il manie plus adroitement le pinceau, il n'est pas son égal dans le domaine de l'invention. Il a moins de fécondité, moins de variété. S'il doit laisser dans l'histoire de l'art français une trace profonde, je ne crois

pas qu'il ait jamais pour la postérité l'importance de Nicolas Poussin. Les lions et les chevaux de Barye sont plus vrais que le lion de Puget et les chevaux de Coustou placés à l'entrée des Champs-Élysées; mais son talent n'est pas apprécié à sa juste valeur, parce qu'il n'a pas encore trouvé l'occasion de se déployer librement. Il y a dans son esprit tout ce qu'il faut pour concevoir, dans sa main tout ce qu'il faut pour exécuter des œuvres monumentales, et jusqu'à présent il ne s'est pas encore rencontré un architecte qui ait su tirer parti de cette merveilleuse aptitude. Les quatre groupes dont j'ai parlé seront placés à vingt mètres du sol. Pour les étudier, les meilleurs yeux ne pourront se passer du secours d'une lunette. Je suis donc fondé à dire que la foule n'a pas encore été mise à même d'apprécier le talent de Barye. Il y a dans ses œuvres un côté idéal qui se révélerait clairement dans une œuvre monumentale, et qui échappe aux regards de la multitude dans une figure de dix pouces.

Supérieur au siècle dernier dans la peinture et la statuaire, le siècle présent n'occupera donc pas un rang esthétique aussi élevé que le XVI[e] et le XVII[e] siècle. Si j'excepte en effet MM. Ingres, Delacroix et Decamps, MM. Barye et David, je n'aperçois partout qu'une lutte acharnée avec la nature, mais une lutte engagée sur un terrain mal choisi. Ni peintres ni sculpteurs ne veulent tenir compte de la différence des moyens dont l'art et la nature disposent. Ils tâchent de reproduire avec l'ébauchoir, avec le pinceau, ce qu'ils voient, le modèle réel et complet, au lieu d'exprimer l'impression reçue, seul but que l'art puisse et doive se proposer. Parmi les hommes d'un talent éprouvé qui cultivent aujourd'hui le paysage, il n'y en a pas un qui se puisse comparer à Claude Gelée pour la richesse de l'invention, pour la pureté, la majesté du style. Je ne conteste pas à MM. Troyon, Paul Huet et Français le sentiment poétique, mais parmi leurs compositions en est-il une seule qui rappelle le Lorrain? Une telle question n'a pas besoin d'être discutée : tous les esprits éclairés l'ont résolue depuis longtemps. Plus d'une fois déjà j'ai tâché de caractériser la tendance de notre école. L'examen que je viens d'achever m'oblige à formuler la même conclusion, puisque les prémisses n'ont pas changé. Dans les arts du dessin, l'habileté matérielle s'accroît de jour en jour, tandis que le rôle de l'intelligence s'amoindrit et perd crédit. L'imitation pure prend la place de l'invention. C'est pourquoi il faut remettre en honneur Nicolas Poussin, Jean Goujon et Claude Gelée, qui savaient imiter, mais qui inventaient.

GUSTAVE PLANCHE.

LE PÔLE NORD

ET

LES DÉCOUVERTES ARCTIQUES

Les régions polaires sont environnées d'une barrière de glace qui les a longtemps rendues inaccessibles. On ne sait pas encore aujourd'hui d'une manière certaine si le pôle de la terre se trouve au milieu des terres ou s'il est le centre d'une mer intérieure, vaste méditerranée arctique. Deux navigateurs seulement ont atteint le 82e degré de latitude, Henri Hudson en 1607, et de nos jours sir Edward Parry. Ainsi, après des siècles d'efforts et d'héroïques entreprises, nous ne connaissons que les régions à proprement parler *circumpolaires;* encore la géographie en est-elle assez imparfaite et n'a-t-elle pu être tracée en quelque sorte qu'à larges traits. Les marins les plus résolus ne s'engagent pas sans crainte dans ces mornes solitudes et ces labyrinthes de glace où tout devient danger, où la mort se présente avec le hideux cortége du froid et de la faim. Le sort de sir John Franklin et de ses compagnons a encore augmenté le sentiment de danger et presque d'horreur qui s'est de tout temps attaché aux contrées inconnues du Nord; mais de pareilles infortunes, si cruelles qu'elles soient, ne font qu'affaiblir pour un instant et n'arrêtent jamais complétement l'ardeur des entreprises. Les expéditions au pôle nord se continuent, et les documens anglais, d'après lesquels nous essayons cette étude, nous les montreront atteignant, il y a deux ans à peine, un de leurs principaux résultats.

L'histoire des découvertes arctiques est une des preuves les plus éclatantes de ce que peut l'homme en lutte avec les forces naturelles, elle fait voir au service de combien de passions diverses il peut mettre cette activité obstinée qui finit par triompher de tous les obstacles. Là où se hasardèrent d'abord quelques pêcheurs aventureux, des hommes entreprenans se succédèrent, entraînés par l'amour et la soif de l'or, qui s'étaient emparés de l'ancien continent après la découverte mémorable de Christophe Colomb; les plus nombreux allèrent y chercher ce fameux passage du Nord, qui devait être une grande route nouvelle pour le commerce du monde. De nos jours enfin, on a vu partir pour ces régions désolées des hommes animés du seul amour de la science et de l'ambition des découvertes. Quelques-uns, soldats obscurs du devoir, étaient surtout préoccupés du désir de soutenir l'honneur du pavillon national; d'autres, et ceux-là plus héroïques encore, allaient rechercher leurs devanciers perdus et courir volontairement au-devant des dangers mêmes auxquels ils espéraient les arracher.

A l'honneur de l'Angleterre, il faut dire que, depuis le règne de la reine Élisabeth jusqu'à nos jours, c'est la nation anglaise qui a fait les frais de presque toutes les expéditions arctiques; elle a porté dans ces entreprises ce courage patient et cette opiniâtreté résolue qui forment le trait le plus étonnant de son génie. Ce sont des noms anglais qui couvrent les cartes polaires, et plus d'un marque la place d'un tombeau. Ainsi la souveraine des mers a voulu ajouter à son empire jusqu'à ces solitudes oubliées, environnées de mystère et de terreur, d'où la nature semblait vouloir à jamais repousser l'homme.

Pour se rendre un compte exact de l'importance de telles entreprises et des difficultés particulières que présente la navigation dans les régions rapprochées du pôle, il faut en connaître la configuration géographique et le climat. Un rapide tableau de ces contrées peut seul nous aider à mieux comprendre les tentatives d'exploration dont elles ont été le théâtre, aussi bien que les étranges difficultés qu'elles opposent aux efforts du génie humain.

I. — CONFIGURATION ET CLIMAT DES RÉGIONS POLAIRES.

On comprend sous le nom de *zones glaciales* les portions de la terre qui dépassent les latitudes de 66° 32′, et qui forment ainsi, pour parler le langage des géomètres, deux calottes sphériques dont les deux pôles sont les centres, et qui sont séparées des zones dites tempérées par les cercles polaires. Cette limite n'est point arbitraire : en-deçà du cercle polaire, le soleil se lève et se couche tous les jours de l'année; au-delà, il reste à certaines époques de l'année plus d'un

jour au-dessus et au-dessous de l'horizon. Si la terre, en se mouvant sur son orbite, tournait autour d'une ligne qui lui fût exactement perpendiculaire, les nuits seraient égales en tous les points du globe, et des jours égaux leur succéderaient régulièrement; mais en réalité elle tourne autour d'une ligne oblique à son orbite. Un des pôles fait toujours face au soleil, et le mouvement de rotation ne peut pas le dérober à ses rayons; il demeure ainsi éclairé jusqu'à ce que le mouvement de translation de la terre amène insensiblement devant le soleil le pôle qui pendant tout ce temps était resté dans l'obscurité. A la latitude de 70 degrés, le soleil ne se couche point pendant environ soixante-cinq jours, et ne se lève pas pendant soixante jours; à celle de 80 degrés, il reste sur l'horizon pendant cent trente-quatre jours, et au-dessous pendant cent vingt-sept jours. Il a suffi par conséquent qu'une faible inclinaison fût imprimée à l'axe de la terre pour que la lumière et l'obscurité fussent réparties sur certains de ses points d'une manière si exceptionnelle et si peu en harmonie avec les alternances invariables et régulières de nos climats.

Un autre phénomène bien connu est lié à la même circonstance. On sait que tant que le soleil n'est point descendu à plus de 18 degrés environ au-dessous de l'horizon, nous recevons encore ses rayons brisés ou plutôt courbés par la réfraction atmosphérique. Cette lueur crépusculaire est d'autant plus vive, qu'elle est plus rapprochée du point où le soleil s'est couché; elle s'affaiblit par degrés dans la direction du point opposé de l'horizon. Le crépuscule a une durée variable aux différentes époques de l'année : à Paris, par exemple, il dure exceptionnellement toute la nuit à l'époque du solstice d'été. Dans la zone glaciale, le crépuscule peut continuer pendant des journées entières et même des mois, suivant qu'on s'approche davantage du pôle. Au pôle boréal même, du 21 mars au 23 septembre, il règne un jour absolu; un crépuscule de cinquante-trois jours lui succède, puis une obscurité complète de deux mois et demi, puis un nouveau crépuscule de cinquante-deux jours.

Aussitôt qu'on entre dans la zone glaciale, toutes les conditions ordinaires de la vie se trouvent donc altérées. L'homme est habitué dès l'enfance à la bienfaisante périodicité du jour et de la nuit, qui se lie, pour lui, aux alternatives de repos et d'activité : il éprouve je ne sais quel sentiment d'abandon et d'inquiétude quand il ne voit pas remonter sur l'horizon l'astre qui lui verse la chaleur avec la lumière et donne la vie à toute la nature. Les heures de la longue nuit arctique doivent paraître bien lentes aux matelots, condamnés à un loisir forcé et enfermés dans les flancs de leur vaisseau. Dans cette étroite retraite, ils combattent avec peine les rigueurs d'un froid cruel; au dehors, tout est ténèbres, mystère et solitude; les vents

sifflent avec furie, et les glaces, en se heurtant, se brisent avec des bruits étranges, qui ressemblent à des plaintes confuses et remplissent les âmes les plus courageuses de funèbres pressentimens. Cependant, s'il faut en croire les navigateurs arctiques, on s'habitue peut-être plus facilement à l'obscurité continuelle qu'au jour sans fin qui lui succède. La nuit amène avec elle une sorte de langueur et d'engourdissement; mais il semble que cette lumière incessante et perpétuelle, cette netteté même qu'elle imprime à tous les objets, aient quelque chose d'implacable et d'irritant : il y a dans les teintes amoindries du soir comme une douceur secrète qui appelle le repos. Les ressorts de la pensée se détendent avec le jour qui s'évanouit. La nuit n'est point une tyrannie de la nature, elle en est un bienfait.

C'est pendant les périodes crépusculaires que les paysages arctiques ont peut-être l'aspect le plus étrange et le plus poétique. Qui n'a ressenti le charme de ces instans, pour nous si fugitifs, quand le soleil a disparu, lorsque les ombres indéfiniment prolongées ont enfin tout envahi? Quelques rares étoiles brillent dans le ciel, dont l'azur s'assombrit par degrés; on reconnaît encore les objets, mais ils sont en quelque sorte indistincts et comme noyés dans d'épaisses vapeurs. Dans les zônes polaires, cette lueur douteuse et inégale remplit le ciel durant des jours entiers; les vastes plaines de glace et de neige, les sombres falaises des rivages, qui ne s'ouvrent que pour laisser passer les glaciers, se revêtent alors d'un caractère imposant et mélancolique. La nature du Nord a d'ailleurs ses singularités comme ses aspects pittoresques. Tout le monde a entendu parler du mirage : les illusions étranges qu'il détermine se lient presque toujours dans notre pensée aux souvenirs de la fameuse campagne d'Égypte, où elles égarèrent mainte fois l'armée française pendant ses pénibles marches à travers les sables du désert. Les pays chauds ne sont pas le théâtre exclusif de ce phénomène. C'est dans les régions polaires et pendant l'été arctique qu'il se déploie avec une magnificence dont rien n'approche, avec une variété qui défie toute description.

Dans l'état ordinaire de l'atmosphère, les couches d'air diminuent de densité à mesure que l'on s'élève au-dessus de la terre; mais il peut arriver que par suite de l'échauffement rapide et excesssif du sol les couches d'air qui sont en contact avec lui s'échauffent considérablement et deviennent ainsi moins denses que celles qui sont plus élevées. Comme les déviations qu'un rayon de lumière subit en traversant plusieurs couches d'air sont en rapport intime avec la densité de ces couches, il arrive que les rayons qui viennent de l'horizon se courbent et finissent par s'y réfléchir comme dans de véritables miroirs : l'œil voit alors dans le ciel des images renversées au bord de l'horizon, et nécessairement très fugitives. Les couches

d'air qui les produisent sont dans l'état d'équilibre le plus instable, puisque les plus légères sont au-dessous des plus pesantes : le moindre mouvement qui se propage, le plus léger changement de température, ont pour effet d'abaisser, d'élever, souvent même d'incliner ces sortes de miroirs aériens : tantôt les images se confondent en partie avec les objets et les recouvrent, tantôt elles s'en séparent; tout est déformé, en largeur comme en hauteur. Souvent une deuxième image redressée s'élève par dessus la première, parfois même on en voit encore une troisième affaiblie et de nouveau renversée.

Les conditions les plus favorables à ce phénomène du mirage se réalisent au plus haut degré dans les zones glaciales. Au refroidissement excessif et continu de l'hiver succèdent en effet les longues ardeurs d'un soleil qui ne descend pas au-dessous de l'horizon. Il devient souvent complétement impossible aux navigateurs de se rendre compte, à une certaine distance, de la véritable configuration des côtes, et ils se trouvent ainsi privés d'un moyen de reconnaissance très précieux. Quelquefois le mirage a été cause des erreurs les plus graves : c'est ainsi que sir John Ross annonça, en revenant de son premier voyage, en 1818, qu'il avait trouvé le détroit de Lancastre fermé à l'horizon par une chaîne de montagnes, et qu'il fallait renoncer à l'espérance du fameux passage du nord-ouest. Ce fut sans doute un effet de mirage qui causa cette illusion, qui, plus tard reconnue, fut pour un temps fatale à la réputation de celui qui en avait été la victime.

Si le mirage est pour les navigateurs arctiques l'origine de beaucoup de mécomptes en les enveloppant de mille apparences trompeuses, il est aussi pour eux la source des plus vives impressions. Dans toutes leurs relations de voyage, on sent percer une admiration mêlée d'étonnement en présence de ces jeux admirables de la nature, à qui il suffit de mouvoir les couches invisibles de l'air pour créer des horizons nouveaux et suspendre un monde fantastique aux bornes du monde véritable. Qui de nous n'a jamais, dans les lignes arrondies ou les contours bizarres des nuages, cherché à construire des formes ou à saisir de lointaines ressemblances? Surtout quand la mer est recouverte au loin de ces montagnes de glace flottante, voyageurs lents et gigantesques qui se promènent au gré de courans souterrains, les horizons arctiques donnent comme une réalité vivante à ces rêves et à ces fantaisies de l'imagination. Tantôt on croit apercevoir les ruines amoncelées d'une cité de géans; l'œil reconnaît çà et là, dans le vague du lointain, des colonnes encore debout sur des piédestaux irisés, des portiques gigantesques, des aiguilles blanches pareilles à des obélisques, qui dressent leur ligne aiguë dans le ciel et appuient leur pointe contre d'autres obélisques renversés. Parfois

les frissons du vent impriment à toute cette architecture des ondulations légères, comme si un tremblement souterrain venait ébranler à la fois la cité terrestre et la cité aérienne. Un moment après, tout disparaît comme par enchantement : encore un instant, et tout reparaîtra sous des formes nouvelles; ce ne seront plus que d'immenses rochers en tables ou en assises grossières, des dolmens druidiques, des murailles massives et radieuses où s'ouvrent des grottes sombres, qui semblent conduire à un monde inconnu. Ces scènes magiques rompent la triste monotonie des voyages arctiques : là où la terre n'a plus rien qui puisse charmer les yeux, le ciel peut encore créer des spectacles nouveaux et saisissans.

Mais il est temps de parler des glaces et de tous les phénomènes qui sont liés à la formation et aux mouvemens de ces masses flottantes. On sait quelle influence le relief et la configuration des terres ont sur la météorologie d'une contrée; aussi importe-t-il de donner d'abord un aperçu rapide de la géographie des régions polaires. Si l'on suit sur un globe terrestre le prolongement septentrional des continens de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, on verra que les portions de ces continens qui dépassent le cercle polaire dessinent une sorte d'anneau grossier, dont les bords intérieurs sont très irréguliers. Le cercle polaire entre dans la Suède au-dessous des îles Loffoden, au pied des vastes glaciers de Fondalen, sépare la Laponie de la Finlande, pénètre dans la Mer-Blanche, et traverse ensuite toute la Russie et l'Asie septentrionales en coupant presque à angle droit les grands fleuves qui descendent vers l'Océan-Glacial, la Petchora, l'Obi, le Raz, l'Ienissei, l'Anabara, l'Olenek, la Lena, l'Iano, l'Indigiska, la Rovina. En dépassant le détroit de Behring, il divise l'Amérique russe, franchit la rivière Mackenzie, le lac Grand-Ours, le pays des Esquimaux, le canal de Fox, l'île Cumberland, le détroit de Davis; il tronque ensuite la partie méridionale du Groënland, qui avance sa pointe dans l'Océan-Atlantique, et vient raser le Cap-Nord, qui forme l'extrémité la plus avancée de l'Islande.

Les portions du continent européen et asiatique comprises dans la zone glaciale sont à peu près connues, ainsi que le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble et les îles de la Nouvelle-Sibérie. A l'exception de la ligne profondément découpée des *fiords* de la Norvége, qui forme comme une barrière à demi détruite et minée par l'Océan, les côtes de cette zone sont presque partout basses et unies. Le grand continent asiatique semble descendre par degrés sous la mer et lui verse les eaux de ses grands fleuves, qui descendent ses pentes régulières en lignes presque parallèles. Si ces immenses artères s'ouvraient librement sur des mers navigables, des villes riches et populeuses viendraient se grouper sur leurs rives; mais leurs eaux infécondes

vont se perdre dans l'Océan-Glacial, et ne baignent que des contrées incultes, presque désertes, périodiquement désolées par les débâcles et les inondations causées par les glaces qui emprisonnent les embouchures : lieux d'exil et de châtiment, où les rigueurs d'un régime despotique s'ajoutent à celles de la nature. Les côtes et les plaines de l'Amérique septentrionale ont le même caractère de monotonie que celles de la Sibérie : ici encore le continent se perd insensiblement sous les mers arctiques; seulement les inégalités de son relief ont donné naissance à des mers intérieures ou baies réunies entre elles par des canaux et des détroits. Qu'on se figure une surface presque plane, mais couverte en tout sens de rides et de bossellemens légers: à demi plongé dans l'eau, son niveau y tracerait les méandres les plus capricieux, et l'on aurait dans ces lacs, ces îles irrégulières, ces détroits sinueux, une miniature des parties les plus septentrionales de l'Amérique. Les dépressions qui servent de lit à ce qu'on nomme modestement les baies de ces régions sont véritablement énormes. Les baies de Baffin et d'Hudson ont plus de trois cents lieues dans leur plus grande étendue; le grand canal qu'on nomme le détroit d'Hudson a cent soixante-dix lieues de longueur.

La presqu'île du Groënland forme un contraste frappant avec ces contrées basses qui s'étendent au-delà du Labrador. Deux chaînes de montagnes qui viennent se croiser à son extrémité méridionale en ont marqué le relief; l'intérieur des terres est montueux, et les côtes sont anfractueuses et dentelées comme celles de la Norvége, qui leur font face de l'autre côté de l'Atlantique. Il y a bien des siècles que le flot de la mer bat ces noires et gigantesque falaises : les révolutions qui les ont fait surgir du fond des eaux se perdent dans la nuit des temps géologiques. Nos dates et nos ères s'effacent devant ces monumens, qui ne mesurent point les années de l'homme, mais les âges d'un monde.

Il est très intéressant d'étudier l'étendue et la distribution des glaces pendant la saison d'hiver dans toute cette zone boréale : elles remplissent et ferment complétement tous les passages dans ce qu'on pourrait nommer le grand labyrinthe arctique, depuis les approches des détroits d'Hudson et de Davis jusqu'aux plages inconnues du pays de Banks. On conçoit aisément combien ces régions basses et entrecoupées se prêtent à une pareille accumulation : les courans y sont peu rapides; quand les premières glaces se brisent, leurs débris viennent s'arrêter à l'entrée de quelque étroit canal, où le froid les ressoude presque aussitôt. Terres et eaux se couvrent bientôt d'un immense manteau de neige et de glaces, et cette solitude désolée n'a pas moins de huit cents lieues de longueur dans sa plus vaste étendue. En même temps une ceinture de glaces borde

les côtes de l'Amérique russe, ainsi que les alentours du détroit de Behring et du Kamtchatka jusque vers son extrémité méridionale. Elles s'étendent à une énorme distance tout le long de l'Asie, unissent au continent les terres abandonnées de la Nouvelle-Zemble et de la Nouvelle-Sibérie, remplissent toute la Mer-Blanche et s'étendent sur la côte orientale de la Laponie. Enfin une vaste plaine glacée unit le Spitzberg et la partie occidentale de l'Islande aux rives inhospitalières du Groënland.

Si l'on peignait d'une même couleur sur un globe terrestre toutes les régions arctiques qui, pendant l'hiver, sont recouvertes par les glaces, l'observateur le plus inattentif ne pourrait manquer d'être frappé par certaines singularités de leur contour : des côtes situées à la même latitude peuvent être, l'une complétement libre, l'autre défendue par une large barrière de glaces. C'est que la température d'une contrée ne tient pas seulement à son éloignement du pôle; elle est aussi en rapport avec sa configuration, avec la distribution relative des terres et des eaux et avec les grands mouvemens qui se produisent dans le sein des mers sous le nom de courans. Tout le monde sait que les eaux échauffées sous l'équateur se répandent vers le pôle et que les glaces du nord viennent se fondre dans les zones tempérées : il se fait ainsi un perpétuel échange de froid et de chaleur qui tend à niveler les températures, et l'on peut dire de la mer qu'elle est le grand modérateur des saisons. A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur des terres, ces influences régulatrices s'effacent, et la tendance aux températures extrêmes se prononce. M. de Humboldt a depuis longtemps développé ces admirables relations naturelles et distingué ce qu'on peut nommer les climats *insulaires* ou *maritimes* des climats *continentaux*.

Le grand courant chaud, connu sous le nom de *gulfstream,* prend naissance dans le golfe de Floride, suit quelque temps les côtes de l'Amérique, puis s'infléchit fortement, vient passer entre l'Islande et les îles Hébrides, rase la Norvége méridionale et va rencontrer la Nouvelle-Zemble. Pour donner une idée de l'importance de cette masse d'eau, il suffira de dire que si l'atmosphère entière de la France et de l'Angleterre était à la température de la glace fondante, la chaleur que le *gulfstream* vient verser en un seul jour dans les mers arctiques l'élèverait aux températures de nos étés les plus ardens. Par un contraste bien fait pour étonner, c'est pendant que l'hiver exerce ses rigueurs dans la zone boréale que le courant chaud y pénètre le plus profondément. A cette époque, le grand contre-courant qui charrie pendant l'été les glaces polaires vers le sud se trouve arrêté : ces glaces restent encore attachées aux rivages et remplissent les grands fleuves de l'Asie. Il faut se rappeler d'ailleurs que la glace

qui se fond absorbe, aux dépens de ce qui l'environne, une certaine quantité de chaleur, que les physiciens nomment chaleur latente; au contraire, une grande masse d'eau, au moment où elle se convertit en glace, devient une véritable source de chaleur, ce qui ne peut laisser que de paraître bien extraordinaire à ceux qui sont habitués à considérer le chaud et le froid comme deux puissances antagonistes et rivales. Il arrive ainsi que le courant chaud se refroidit plus rapidement quand les glaces flottantes, entraînées dans leur mouvement vers le sud, viennent s'y fondre que lorsqu'il va seulement réchauffer les eaux polaires. Pendant l'hiver, il contourne de loin jusqu'à une très grande distance les côtes de l'Asie, tandis qu'au printemps et en été il est arrêté entre la Nouvelle-Zemble et le Spitzberg.

Les îles Cherry, situées entre le Cap-Nord et le Spitzberg, sont bien placées pour donner une preuve de l'influence que le *gulfstream* exerce pendant l'hiver. Le soleil y reste cent trois jours sous l'horizon : pendant cette longue nuit, le temps y est fort doux, et on y a vu tomber de la pluie le jour de Noël. Leur latitude est pourtant la même que celle de l'île Melville, où le froid est si intense que le mercure y gèle pendant cinq mois consécutifs. On ne s'étonnera pas dès lors que la mer ne soit pas prise plus fréquemment dans le port de Bergen, en Norvége, que la Seine à Paris.

Avec le printemps arrive la débâcle; les grands fleuves se déchargent, les glaces commencent leur migration vers le sud, qui continue pendant tout l'été, et qui fait, si l'on peut s'exprimer ainsi, reculer le *gulfstream*. Il faut en chercher les réservoirs les plus immenses sur les côtes de Sibérie et d'Asie, puis dans le grand labyrinthe arctique. Le courant asiatique dépasse le pôle et descend le long du Groënland oriental en passant des deux côtés du Spitzberg : les glaces rencontrent alors le courant équatorial qui les rejette et qui protége contre elles les côtes de l'Europe. Aussi Léopold de Buch observait-il en 1816 qu'il fallait s'éloigner de 20 à 30 lieues marines des derniers promontoires de la Laponie avant d'apercevoir, bien loin à l'horizon, quelques îlots de glace. On sait d'ailleurs qu'en Europe les hivers sont extrêmement doux, quand on les compare à ceux qui règnent aux mêmes latitudes de l'autre côté de l'Atlantique. Ce contraste avait frappé d'un étonnement douloureux ces hommes courageux qui allèrent les premiers dans l'Amérique du Nord jeter les fondemens de ces colonies qui devaient si vite s'ériger en rivales indépendantes de la métropole, et auxquels leurs descendans donnent encore aujourd'hui ce nom touchant, dont le sentiment est presque intraduisible, *pilgrims fathers*, « nos pères les pèlerins. »

En même temps que s'établit le grand courant asiatique, les ra-

deaux de glace qui encombrent le labyrinthe arctique se fraient péniblement un chemin par les canaux sinueux de ces régions : quand ils débouchent dans la vaste baie de Baffin, ils vont s'accumuler sur les côtes occidentales, sans doute à cause du mouvement de rotation de la terre, et laissent libre un passage étroit et difficile le long du Groënland. A la hauteur du Labrador, ces glaces charriées viennent se mêler à celles qui viennent des côtes de la Sibérie, et elles descendent ensemble vers les zones tempérées. Enfin un troisième courant glacé, d'une importance bien moindre, sort par le détroit de Behring et descend tout le long de la côte du Kamtchatka.

Cependant il ne suffit pas de tracer les routes suivies par les glaces polaires; il faut en étudier de plus près la formation, les vicissitudes et les effets mécaniques pour donner une juste idée des périls auxquels s'exposent les navires engagés dans ce dédale mobile. Supposons-nous transportés, vers la fin de l'été, dans quelque partie du labyrinthe polaire, à l'entrée, par exemple, du canal de Wellington, si obstinément et si infructueusement exploré dans ces dernières années par les navigateurs envoyés à la recherche de sir John Franklin. Les premières couches de glace mince qui se forment pendant le mois de septembre sont presque aussitôt brisées par le mouvement des vagues et flottent quelque temps en fragmens irréguliers; on les voit bientôt se réunir peu à peu et se ressouder graduellement les unes aux autres. Cette surface, d'abord très fragile, se consolide rapidement, et les froids deviennent si intenses, que dès le mois d'octobre elle a déjà près de deux pieds d'épaisseur; la glace, autrefois granulaire et spongieuse, a acquis la ténacité et la dureté du roc. Il ne tombe point de neige jusqu'au mois de novembre : à cette époque, une fine et blanche poussière commence à tourbillonner dans le ciel et à recouvrir la grande plaine de glace. C'est vers le mois de décembre, quand ces masses solides ont atteint plusieurs pieds d'épaisseur et pris leur plus haut degré de consistance, que se déploient, dans toute leur grandeur, ces actions dynamiques qui font courir aux navires un perpétuel danger. Heureux ceux qui sont à l'abri dans quelque profonde anfractuosité de la côte, ou même emprisonnés au milieu d'une des vastes plaines de glace! quand ils sont engagés dans les canaux étroits qui séparent ces grandes îles mouvantes, ou le long de la ceinture étroite de glaces immobiles qui bordent les rivages, leur position est vraiment effrayante. On comprend à peine que le vaisseau le plus solidement construit puisse résister à la pression de ces masses gigantesques, d'une étendue souvent immense et épaisses de plusieurs pieds, quand leurs longues marges viennent à se heurter. Il est difficile de se faire une idée de la puissance d'un semblable

choc. Quand cette rencontre redoutable a lieu, on entend de sourds murmures, des craquemens et des grincemens aigus. Ces blanches plaines, tout à l'heure si unies et si monotones, s'agitent; la neige se met en mouvement et semble onduler; des fissures s'ouvrent dans toutes les directions; on entend les bruits les plus étranges, pareils à des voix et à des cris que les marins, dans leur langage toujours trivial, mais souvent pittoresque, comparent aux jappemens de jeunes chiens. Tout le long des fissures, les glaces se brisent avec fracas et s'élèvent en tables gigantesques : elles montent et s'élancent comme à l'assaut les unes des autres. Les parois, un moment soulagées par cette explosion, se rapprochent de nouveau et recommencent à presser l'une contre l'autre; de nouvelles ruptures se produisent, de grandes tables sont de nouveau rejetées; au bout de quelques minutes, l'horizon entier est sillonné par de longues murailles de débris. Tantôt ces murailles sont formées par des blocs à demi broyés et empilés au hasard, tantôt leurs assises rectangulaires ont des faces si nettement tranchées et sont si régulièrement superposées, que la pensée se refuse à y voir l'œuvre d'un cataclysme instantané et violent. C'est ainsi qu'on se figure, radieuses et diaphanes, les murailles d'émeraude du palais fabuleux d'Odin, où les guerriers du Nord, assis à la table de leur éternel festin, racontent leurs merveilleux exploits.

Les fissures de ces vastes surfaces sont bientôt ressoudées par le froid, et leurs parties, un moment séparées, se rattachent. A chaque rencontre avec une plaine flottante, elles se brisent de nouveau et se hérissent de nouvelles murailles. Une de ces îles, après un certain temps, n'est plus qu'une immense mosaïque composée de champs de glace de tout âge et de toute épaisseur, dont les divisions se trouvent marquées par de longues crêtes aux formes les plus singulières, et souvent assez élevées pour borner l'horizon.

Au printemps, quand la débâcle commence, et que les passages, longtemps obstrués, se débarrassent peu à peu, cette absence d'homogénéité favorise singulièrement la rupture des plaines de glaces et la séparation de leurs diverses parties. C'est alors surtout que la topographie de ces îles éphémères varie presque perpétuellement; aussitôt qu'une fissure se produit, des blocs détachés qui flottaient à leur partie inférieure remontent, et, comme des coins, maintiennent les séparations. La décomposition de ces grandes masses rend ainsi leurs mouvemens beaucoup plus faciles, et ces mouvemens à leur tour, par les chocs qu'ils produisent et les ruptures qui en sont la suite, accélèrent cette décomposition.

Ce sont les glaces superficielles qui font courir aux navires les dangers les plus sérieux et les plus permanens; mais ils ont encore

à redouter les grandes montagnes qui descendent des giaciers et qui encombrent fréquemment les alentours du Groënland et la baie de Baffin. Presque toute la péninsule du Groënland est couverte de neiges perpétuelles; les deux chaînes qui bordent les côtes, et dont les découpures profondes forment les *fiords*, servent de réservoir à de gigantesques glaciers, auprès desquels ceux des Alpes sont bien petits. Les vallées transversales qui leur servent de lit sont très encaissées, et les cimes qui les couronnent ont, depuis le cap Farewell jusque vers la baie de Disco, située à la latitude de 70 degrés, entre 500 et 1200 mètres de hauteur. Au-delà, la côte semble s'abaisser un peu jusqu'au fond de la baie de Baffin. Sur la rive orientale, le rivage a les mêmes caractères, et les côtes vues par Scoresby à la latitude de 78 degrés étaient encore assez hautes.

Le cap Farewell ou des *Adieux*, qui forme l'extrémité méridionale de cette vaste péninsule, est le point où se sont croisés les deux systèmes de montagnes qui ont marqué le relief du Groënland, pour employer une expression aujourd'hui consacrée par l'autorité de M. Elie de Beaumont. Il oppose aux flots de l'Océan la haute barrière de ses falaises abruptes et rappelle complétement, par toutes les particularités de sa position, le cap de Bonne-Espérance et le cap Comorin. Ce n'est qu'à *Baal's-River* et à *Godhaab*, les premiers points habités de la côte occcidentale, qu'on commence à apercevoir les glaciers. Ils ne s'avancent pas encore directement jusqu'à la mer, et descendent seulement par des gorges étroites jusque dans les *fiords*. Les golfes profonds des environs d'Holsteinbourg leur servent pareillement de réservoirs. A la latitude de 70 degrés, où le niveau moyen de la côte s'abaisse légèrement, commence le gigantesque glacier qui borde presque sans interruption tout le fond de la baie de Baffin. Si l'on comparait les glaciers de la partie inférieure du Groënland aux rivières qui descendent des montagnes en suivant la ligne des vallées, ou plutôt, à cause de la lenteur de leur mouvement, aux coulées de laves qui sillonnent les pentes des volcans, alors l'immense accumulation de ces glaces qui viennent descendre dans le fond de la baie de Baffin rappellerait à l'esprit une véritable inondation, ou bien ces grandes masses éruptives qui, dans les anciennes révolutions du globe, se répandaient tumultueusement sur d'immenses étendues. Dans ces hautes régions arctiques, les falaises sont ordinairement droites et profondes, et le glacier, en débouchant lentement de la haute vallée où il se trouvait encaissé, demeure en surplomb dans la mer; peu à peu le poids de cette masse ainsi suspendue, constamment minée par les eaux salées à sa partie inférieure, devient si considérable, qu'elle se brise et se détache avec une détonation plus forte qu'un coup de canon. La montagne ainsi détachée chancelle et

se balance jusqu'à ce qu'elle ait atteint son équilibre, elle devient le centre d'ondulations d'abord effrayantes, et qui, se calmant par degrés, continuent quelquefois pendant des heures Ces géans de glace bloquent les rivages ou sont entraînés au gré des courans jusqu'à ce qu'ils soient entièrement fondus.

C'est dans la baie de Baffin qu'on rencontre les montagnes flottantes les plus considérables. Les plus hautes montagnes de glace qu'on ait vues sur les côtes occidentales du Groënland n'avaient que 40 mètres de hauteur; Scoresby dans la mer du Spitzberg, Beechy dans la baie de la Madeleine, en ont aperçu de 70 mètres de haut. Dans la baie de Baffin au contraire, sir John Ross en a mesuré dont la hauteur dépassait 100 mètres et qui avaient plus de 400 mètres de longueur. On se fera une idée véritable des dimensions de tels blocs, qu'on peut bien sans exagération nommer des montagnes, en songeant que la partie qu'on voit au-dessus de l'eau n'est à peu près que le quart de leur masse totale. Encore paraissent-elles quelquefois plus colossales qu'elles ne le sont véritablement, par suite d'une illusion d'optique qui se renouvelle à chaque instant dans les pays arctiques. On en trouve des exemples presque incroyables dans les relations des navigateurs : j'en citerai un entre cent. Une montagne de glace, jugée haute de 100 mètres à l'œil, n'avait en réalité que trente mètres de hauteur, comme le firent voir des mesures trigonométriques exactes. Souvent on aperçoit une montagne que l'on croit assez rapprochée, et l'on se trouve tout découragé quand après une heure de marche pénible sur la glace ses dimensions n'ont pas sensiblement changé. A quoi tiennent ces étranges illusions? Est-ce seulement à l'état toujours variable d'une atmosphère humide et trompeuse? Scoresby les attribue à une augmentation de la distance apparente des objets. Sans doute nos idées de grandeur sont liées aux idées de distance, et nous apercevons sous le même angle visuel des objets de grandeur inégale, parce qu'ils sont inégalement éloignés; mais à quoi tient précisément cette fausse appréciation des distances dans les pays arctiques? On sait d'ailleurs que dans les plaines de l'Égypte la masse colossale des pyramides produit, quand on s'en approche, les mêmes illusions et le même désappointement. C'est sans doute l'isolement des pyramides au milieu des sables du désert, comme celui des montagnes de glace sur la mer ou sur les vastes plaines de neige où elles sont souvent emprisonnées, qui est la cause de ces déceptions. Sur ces immenses surfaces désertes, où tout point de comparaison manque, l'œil ne sait plus mesurer les objets.

La forme des montagnes de glace est extrêmement variable, et l'aspect seul permet de juger jusqu'à un certain point de leur âge et

des vicissitudes qu'elles ont subies. Quand elles sont détachées depuis peu de temps, elles reposent sur la mer en immenses tables horizontales, et l'on voit encore à leur partie supérieure, incrustés dans leurs flancs, les débris de roches entraînés dans le mouvement du glacier. Quand le fond de ces grandes masses tabulaires n'est pas horizontal au moment de leur rupture, elles basculent aussitôt qu'elles sont séparées et présentent alors une longue pente ondulée qui descend souvent jusqu'au niveau de l'eau et se termine par une falaise abrupte et brillante. Quand elles sont arrêtées dans les glaces, on peut les gravir par cette grande côte inclinée, et parvenir jusqu'à leur cime. A la longue, la mer creuse à la base de ces montagnes de profondes excavations; l'action de l'air et de l'eau les dégrade : leur ligne de flottaison change, et quand elles s'inclinent, on voit sur leur côté une série de cannelures qui marquent les anciennes lignes de niveau. A mesure que l'œuvre de décomposition avance, leurs formes deviennent plus étranges et plus pittoresques; des tours à demi ruinées sont unies par des ponts naturels aux arches colossales; des terrasses superposées servent de réservoir à l'eau fondue qui tombe en minces cascades; des stalactites sont pendues à des pointes grotesques et difformes. Rien n'est imposant comme de voir passer ces monstres gigantesques, souvent si nombreux qu'on se fatigue à les compter. La lumière joue de mille manières sur leurs faces d'un blanc si mat, que de loin ils ressemblent à des masses d'argent fondu. Quand le soleil est très près de l'horizon, ils sont baignés d'une lumière rose et pourprée, nuancés des teintes les plus harmonieuses. Il faut renoncer à peindre la pure et tranquille majesté de ces grandes montagnes mouvantes; les courans qui les entraînent sont si puissans, qu'elles marchent souvent contre le vent, et même contre les trains de glace flottante. Dans le nombre, quelques-unes élèvent démesurément leurs cimes, géans qui conduisent d'autres géans. Quelquefois, par suite d'une rupture soudaine, on voit l'une d'elles s'arrêter et se balancer un moment en cherchant son nouvel équilibre : un instant après, elle reprend sa marche lente, et la troupe serrée va se perdre peu à peu dans le vague de l'horizon.

II. — PREMIÈRES DÉCOUVERTES ARCTIQUES.

C'est entre ces montagnes menaçantes et ces grands radeaux de glace, qui viennent souvent barrer leur passage, que les navires sont obligés de se frayer péniblement un chemin. Aujourd'hui même, à une époque où sont fixés les traits principaux de la géographie arctique, où les courans, les grandes routes suivies par les glaces sont connues, on ne peut s'empêcher de ressentir une admiration pro-

fonde pour ceux qui vont s'exposer à de pareils dangers; mais l'admiration se mêle d'étonnement et de terreur quand on se rappelle les premiers aventuriers qui, sur de frêles embarcations, allèrent explorer pour la première fois ces régions abandonnées, confins mystérieux de notre monde.

Insuetum per iter gelidas enavit ad Arctos.

Trois époques peuvent être distinguées dans l'histoire des expéditions arctiques : — l'une qui s'étend du XVIe siècle au XIXe, — l'autre qui commence avec ce siècle et s'arrête avec le dernier voyage de Franklin, — la troisième, remplie par les expéditions chargées de rechercher ce malheureux navigateur, et que marque la découverte du passage du Nord. Les tentatives des deux premières époques ne comportent guère qu'un exposé rapide, et notre attention se portera particulièrement sur les résultats de la troisième.

Un historien islandais a revendiqué pour ses compatriotes la gloire d'avoir abordé au Groënland et au Labrador, et d'avoir ainsi découvert le Nouveau-Monde bien longtemps avant la fameuse expédition de Christophe Colomb. Les traditions anciennes sur lesquelles il s'appuie ont un caractère trop vague pour que l'histoire puisse les enregistrer, et les explorations sans but et sans résultat de quelques pêcheurs égarés ne peuvent être mises en comparaison avec la tentative féconde de celui qui fraya à l'Europe le chemin d'un monde nouveau. Une conquête qui s'ignore elle-même n'est pas une conquête. Le premier navigateur qui pénétra volontairement dans la zone glaciale fut Sébastien Cabot. Aussitôt après la première expédition de Colomb, son père, John Cabot, marchand vénitien établi à Bristol, avait résolu d'aller explorer ce nouvel hémisphère que l'imagination crédule de cette époque considérait comme un nouvel Éden, où devaient abonder toutes les richesses, et dont la splendeur allait faire pâlir celle même des Indes et de l'empire fabuleux de Cathay. Il obtint en 1496, du roi Henri VII, la concession, comme on dirait aujourd'hui, pour lui et tous ses descendans, de tous les pays où il irait planter le drapeau anglais, à la charge seulement de payer un tribut perpétuel. La générosité calcule rarement avec l'avenir et l'inconnu. John Cabot emmena avec lui son fils Sébastien. Dédaignant de suivre la route ouverte par Colomb, ils s'engagèrent dans un chemin nouveau et des latitudes inconnues, et touchèrent pour la première fois le sol de l'Amérique, sur la côte du Labrador, un an avant que Colomb, dans son troisième voyage, n'arrivât lui-même en vue du véritable continent. Sébastien retourna en Angleterre pour rendre compte de sa découverte; après une seconde expédition, la

rigueur excessive du climat sur ces côtes étranges et inhospitalières le fit bientôt renoncer à l'espoir d'y fonder un établissement.

Renonçant à l'espoir de régner sur le nouvel empire qu'une munificence royale lui avait à l'avance abandonné, Sébastien Cabot tenta plus tard de chercher dans les latitudes élevées le passage pour arriver aux Indes, et, il faut le dire à sa gloire, il ne se laissa point effrayer par les dangers si nouveaux alors des mers arctiques. Il se fraya intrépidement un chemin là où encore aujourd'hui les marins ne s'engagent qu'avec précaution, et pénétra jusqu'au milieu de la baie d'Hudson. La mutinerie seule de ses matelots put l'arrêter et le forcer au retour, lorsqu'il croyait avoir touché le but, au moment où, sur cette mer sans horizon, il pensait n'avoir qu'à ouvrir ses voiles pour être conduit vers l'Océan-Indien. La postérité a été injuste pour ce hardi navigateur : l'histoire de sa vie, si émouvante et si remplie, est mal connue et pleine de lacunes; aucune relation de ses voyages n'est venue à nous. On ignore jusqu'au lieu où repose sa tombe, et l'œil qui se promène sur une carte de ces régions qu'il ouvrit au monde n'y rencontre même pas son nom.

Au lieu de chercher le passage aux Indes par l'ouest, Willougby et Chancellor tentèrent d'y arriver par l'est, en doublant les promontoires les plus élevés de la Laponie. Ce fut Sébastien Cabot lui-même qui dicta les instructions de cette nouvelle expédition. Chancellor arriva jusqu'au port d'Arkhangel et découvrit la Russie septentrionale; mais il ne poussa pas plus loin et revint chercher ses compagnons. Il trouva leur vaisseau dans une baie profonde de la Laponie orientale : tous les hommes étaient morts de froid et de faim. Le malheureux Willougby, couché dans sa cabine, tenait encore dans sa main le journal du bord, qu'il avait écrit jour par jour jusqu'à ce que ses forces l'eussent abandonné.

C'est surtout à partir du règne d'Élisabeth que la recherche du passage du Nord devint pour l'Angleterre une entreprise véritablement nationale. L'orgueilleuse rivale de l'Espagne donna à sa marine un développement extraordinaire, encouragea le commerce, favorisa toutes les expéditions lointaines : l'étude de la géographie devint une science populaire, et sir Humphrey Gilbert, qui plus tard se perdit si malheureusement sur les côtes de Terre-Neuve, écrivit lui-même un livre pour démontrer l'existence du passage du Nord. Le comte de Warwick donna deux petits navires à Martin Frobisher, qui dès longtemps nourrissait le désir d'aller explorer les mers où Cabot seul était entré avant lui. Frobisher estimait que la découverte du passage « était la seule chose qui n'eût pas encore été accomplie, et qui pût satisfaire une âme élevée et la rendre glorieuse. » Il pénétra vers le 66e degré de latitude dans un large canal, et crut pendant

quelque temps que ce détroit séparait les côtes de l'Amérique et de l'Asie, et qu'il allait déboucher dans l'Océan-Indien. Cette illusion, qui témoigne bien de l'état des connaissances géographiques à cette époque, ne fut pas de longue durée : Frobisher fut contraint de revenir et ne rapporta de son voyage que quelques échantillons de terres et de roches. Dans la pensée des hommes de ce siècle, la découverte des métaux précieux était liée intimement à celle même du nouveau continent, qu'ils ne regardaient que comme une mine immense et d'une richesse inépuisable. Les terres rapportées par Frobisher furent examinées par des raffineurs de Londres, qui, peut-être trompés par l'éclat de quelques grains de pyrite, déclarèrent qu'elles contenaient de l'or. Désormais le voyage cessait d'être une déconvenue : ce n'est plus un passage, c'est un nouvel Eldorado qu'il s'agissait de découvrir sous les glaces et les neiges.

Une escadre fut aussitôt formée, et la reine Élisabeth donna un vaisseau de sa propre marine. Frobisher dirigea encore la nouvelle expédition, et ne se laissa point arrêter par les difficultés d'une navigation extrêmement périlleuse dans des mers hérissées de montagnes de glaces. Il ne put néanmoins arriver cette fois aussi loin que dans son premier voyage : on se contenta de débarquer sur les côtes de l'Amérique et de remplir les vaisseaux d'une terre noirâtre; elle devait, à n'en pas douter, contenir de l'or, car on avait trouvé sur les lieux beaucoup d'araignées. Les araignées passaient à cette époque pour avoir la vertu singulière de marquer la place du précieux métal, et les chercheurs d'or furent pendant des siècles les dupes de cette superstition bizarre, dont rien ne peut révéler l'origine ni le sens.

Dès le retour de l'expédition, et avant même de s'assurer si la terre qu'on avait rapportée remplirait toutes ses promesses, on équipa une nouvelle escadre formée de seize vaisseaux. Il fut résolu qu'on fonderait une importante colonie dans ces régions nouvelles, où l'on foulait l'or sous ses pas. Les fils des plus nobles familles s'embarquèrent comme volontaires : on choisit avec le soin le plus extrême ceux qui devaient former le noyau de cette société privilégiée. Contraste étrange, cette terre promise, cet Eldorado arctique ne devait recevoir que des hommes dont la naissance et l'éducation fussent un gage de leur dévouement à la mère patrie! L'Australie au contraire, cet Eldorado moderne, ne fut d'abord peuplée que de condamnés et de criminels! La nouvelle expédition échoua misérablement : les navires coururent les plus grands dangers, et l'un d'eux fut brisé par les glaces; les autres s'égarèrent et furent plusieurs fois séparés. On finit cependant par aborder dans une île où fut trouvée cette terre noire si ardemment convoitée; mais les per-

plexités de la traversée avaient bien refroidi le zèle des nouveaux colons, qui se décidèrent à retourner en Angleterre avec leur butin. On ne dit pas ce qui fut fait de cette terre cherchée si loin et obtenue au prix de tant de périls. Les erreurs et les mécomptes de la folie humaine s'oublient rapidement. L'histoire n'enregistre que les succès de l'audace, les hasards heureux, et l'homme est toujours prêt à se laisser tromper par de nouvelles illusions et à se précipiter dans de nouvelles aventures.

Les Hollandais, qui à cette époque étaient encore les rivaux de l'Angleterre, poursuivaient avec non moins d'ardeur la découverte d'un passage pour arriver aux Indes. Deux fois dans le XVI[e] siècle ils cherchèrent à le trouver par le nord-est, entre la Nouvelle-Zemble et la Russie. En 1596, William Barentz hiverna dans le nord de la Nouvelle-Zemble, et l'un des souvenirs de son séjour dans cette île mérite d'être recueilli. Dès le commencement de l'hiver, les glaces de la côte furent peu à peu détachées et finirent par être entraînées au loin vers le nord. Le rivage, au grand étonnement du navigateur hollandais, demeura presque entièrement libre pendant toute la saison. C'est le *gulfstream* qui, pénétrant pendant l'hiver à une distance plus grande, venait ainsi balayer la mer jusqu'à ces latitudes élevées. Ce ne fut qu'après six ans de souffrances inouïes et de tentatives infructueuses que Barentz et son équipage finirent par se sauver sur deux petits bateaux et par aborder à Arkhangel.

Hendrich Hudson fut bientôt envoyé par une compagnie de marchands anglais à la découverte du passage du Nord. Il réussit à suivre les côtes orientales du Groënland jusqu'au 82[e] degré de latitude, et fut obligé de revenir du côté du Spitzberg. Après une seconde tentative inutile, il se mit au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales; il essaya de dépasser la Nouvelle-Zemble, mais les glaces l'obligèrent à se tourner vers l'ouest, du côté du Groënland et de Terre-Neuve. C'est dans ce fameux voyage qu'il découvrit le Cap-Cod, la baie de Delaware et le fleuve d'Hudson. Il revint en Europe, où il dépeignit sous les couleurs les plus enthousiastes les magnifiques contrées qu'il avait explorées; mais ce résultat n'était pas celui que la compagnie hollandaise avait attendu, et nous voyons dès 1610 Hudson s'engager de nouveau au service de l'Angleterre pour rechercher le passage vers l'Océan-Pacifique. C'est pendant ce voyage à jamais mémorable qu'Hudson entra dans le détroit et dans la baie qui portent son nom, et où Cabot seul l'avait précédé. Comme lui, il se crut enfin sur une mer ouverte; mais il vit bientôt qu'elle était fermée de toutes parts, et il parcourut en vain dans toutes les directions ces rivages qui l'arrêtaient. Aucun obstacle ne put décourager son courage et sa patience. Bien que rien ne fût préparé

pour un pareil projet, il résolut d'hiverner dans cette mer intérieure pour recommencer ses recherches au printemps; mais comme les provisions s'épuisaient, les matelots se révoltèrent et l'obligèrent au retour. Il y consentit en pleurant. Cependant l'équipage voulait une vengeance : on jeta Hudson dans la chaloupe avec son fils et sept autres matelots restés fidèles à leur maître; le charpentier demanda volontairement à partager son sort. Quand le vaisseau fut sorti des glaces, la corde qui retenait la chaloupe au navire fut coupée, et ces infortunés se trouvèrent abandonnés sur une mer furieuse, sans vivres, sans voiles, sans espérance. Barbarie atroce et inutile, qui excite autant d'étonnement que d'indignation! Cette triste fin, couronnant toute une vie d'audace et de dangers, donne à la figure d'Hudson quelque chose de tragique et de touchant; son nom, pour toujours populaire, est resté attaché au détroit et à la grande baie où il pénétra, et désigne encore l'un des plus beaux fleuves de l'Amérique.

Ce n'est que plus d'un siècle après la mort lamentable de Hendrich Hudson que des découvertes importantes furent faites dans la zone arctique, et, comme les siennes, elle furent signalées par la fatalité et le malheur. En 1741, Pierre le Grand, dont la passion pour la marine est bien connue, envoya Behring explorer les côtes d'Asie. Behring partit d'Ochotsk avec deux vaisseaux et découvrit le célèbre détroit qui sépare l'Amérique de l'Asie. Il aperçut les montagnes du nord-ouest de l'Amérique, traça la ligne de l'archipel des îles Aleutiennes; enfin, toujours battu par de terribles tempêtes, il finit par périr de froid et de fatigue, au milieu des neiges et des glaces, dans une île déserte.

Pendant de longues années, la géographie de la zone glaciale ne fit point de nouveaux progrès : aucune expédition n'y fut envoyée, et le passage du Nord fut presque oublié. Toutes les forces de l'Angleterre étaient absorbées par les impérieuses nécessités des guerres qu'elle soutint à une époque mémorable : il ne pouvait être question de recherches lointaines et de conquêtes pacifiques quand les conquêtes anciennes étaient compromises, et à l'heure suprême où les destinées du monde étaient remises au hasard de la force. Aussitôt cependant que la paix vint mettre un terme à cette longue et opiniâtre lutte d'où l'Angleterre finit par sortir triomphante, l'attention publique fut de nouveau ramenée vers le passage inconnu, et dès les années 1818 et 1819, Ross, Franklin et Parry reprirent le chemin des mers arctiques. Les expéditions se succédèrent depuis cette époque avec tant de rapidité, qu'il serait fatigant de les énumérer par ordre de dates, et qu'il convient peut-être mieux de raconter séparément l'histoire de ces navigateurs modernes dont le nom mérite

d'être mis à côté de ceux de Cabot, de Frobisher et d'Hudson. Avec cette histoire commence la seconde époque des expéditions arctiques.

En 1818, le capitaine Ross partait pour les mers du pôle, emmenant avec lui son neveu James C. Ross, Parry et Édouard Belcher, qui tous depuis commandèrent eux-mêmes des expéditions arctiques. C'est dans ce premier voyage qu'il arriva jusqu'au détroit de Lancastre, et crut le voir fermé à son extrémité par une vaste chaîne de montagnes, qu'il nomme les *Croker mountains.* Quand cette erreur singulière fut reconnue par Parry dès l'année suivante, le commandement fut retiré à Ross, et sans la générosité d'un simple particulier, ce capitaine n'aurait jamais pu retourner dans la mer arctique. Un distillateur de Londres, Félix Booth, lui donna généreusement 18,000 livres pour entreprendre un nouveau voyage. Ross partit donc en 1829 au mois de mai, entra dans le passage de Barrow et dans le canal du Prince-Régent; ce fut là qu'il vit le vaisseau *Fury,* que Parry avait été forcé d'abandonner en 1825; les nombreuses et excellentes provisions qu'il y trouva dans un état presque parfait de conservation furent pour lui une ressource vraiment providentielle. La première année, il explora le pays qu'il nomma *Boothia* en souvenir de son généreux protecteur; mais les glaces empêchèrent son départ, et il fut obligé d'hiverner dans le port Félix, à 150 milles au sud du Cap-Parry. Dès le printemps, Ross fit faire une expédition par terre, sur des traîneaux, et recueillit ainsi de nouveaux renseignemens sur la géographie de ces contrées. Il ne put pas mieux cette fois dégager son navire des glaces, et il fallut se résoudre à passer un nouvel hiver dans le vaisseau.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de tant d'efforts et de misères : Ross passa six hivers de suite dans ces affreuses solitudes, et dès la troisième année la santé de son équipage commença à s'altérer sensiblement; mais Ross et ses compagnons opposèrent le plus héroïque courage à leurs souffrances. Chaque année, ils essayaient, au prix de fatigues sans nombre, d'approcher des parages fréquentés par les pêcheurs de baleine; trois fois il fallut revenir au navire pour reprendre les tristes quartiers d'hiver. Enfin en 1833, ayant quitté Fury-Beach sur des bateaux, ils parvinrent à atteindre la côte orientale du canal du Prince-Régent et à suivre les côtes du passage de Barrow. Au mois d'août, les infortunés furent aperçus par un vaisseau baleinier; le second vint les reconnaître sur un bateau; il leur apprit que son vaisseau était *l'Isabelle,* autrefois commandé par feu le capitaine Ross. Ross eut beaucoup de peine à le convaincre qu'il était lui-même l'ancien capitaine de *l'Isabelle.* Tout le monde en Angleterre le croyait perdu depuis deux ans; il y fut reçu à son retour avec une joie qui alla jusqu'à l'enthousiasme; le parlement lui

vota une récompense de 5,000 livres, et le roi le nomma baronnet (1).

Ce fut pendant la deuxième année de son séjour dans la zone glaciale que Ross envoya une expédition pour déterminer la position du pôle magnétique de la terre, c'est-à-dire le point où l'aiguille d'inclinaison se tient complétement verticale. Tout le monde sait que l'aiguille qu'on nomme de déclinaison, et qui n'est autre que celle qu'on voit dans toutes les boussoles ordinaires, ne marque pas exactement le nord et fait avec sa direction un angle soumis à des variations séculaires et périodiques. A Paris, par exemple, M. Arago avait trouvé pour cet angle la valeur extrême de 22 degrés 1/2 vers l'ouest en 1816, et dès 1853, M. Laugier n'observait plus que 20° 17'. Ce n'est pas non plus au pôle de la terre que l'aiguille d'inclinaison magnétique se tient verticale; ce point se déplace aussi d'un siècle à l'autre. En 1831, James Ross, le neveu de John Ross, le même qui plus tard devait faire de si brillantes découvertes dans la zone antarctique, planta le pavillon anglais sur le pôle magnétique qu'il crut trouver à la latitude de 70° 17' nord et à la longitude de 96° 46' 44" (méridien de Greenwich), mais il ne paraît pas que cette détermination ait pu être faite avec l'exactitude nécessaire.

Aussitôt après la première expédition de sir John Ross, le lieutenant Parry partit à son tour en 1819 pour les mers polaires, et son voyage s'opéra dans les circonstances les plus favorables. Il arriva très tôt devant le détroit de Lancastre, et s'assura que les montagnes que Ross avait cru voir n'existaient point; il parcourut rapidement le long détroit auquel il donna le nom de Barrow, alors secrétaire de l'amirauté, découvrit le premier et nomma le canal de Wellington, le canal du Prince-Régent, les îles Cornwallis, Byam Martin, Melville, dont le groupe est maintenant, et avec justice, connu sous le nom d'archipel Parry. Il poussa encore plus loin du côté de l'ouest, et aperçut les côtes du pays de Banks, qui forment les lignes extrêmes du grand labyrinthe polaire. Il traça ainsi, en quelques mois, à larges traits la topographie générale de ces contrées, jusqu'alors complétement inconnues; il visita le premier ces quatre grandes avenues qui forment comme une immense croix, — le détroit de Lancastre, le passage de Barrow, le canal de Wellington et celui du Prince-Régent. Presque toutes les expéditions arctiques qui suivirent la sienne n'eurent pas d'autre théâtre, et l'on ne put qu'étudier avec plus de détail les diverses parties de cette vaste région. Hasard des entreprises humaines! dans ce voyage si court et si constamment heureux, Parry recueillit plus de résultats que n'en obtinrent tous ceux qui le suivirent, année par année, pendant trente ans, dans les zones gla-

(1) Ce titre fut depuis donné à presque tous les commandans des expéditions arctiques.

ciales. Si l'histoire ne devait sanctionner que les succès et rester indifférente aux plus nobles efforts quand ils sont infructueux, le nom de Parry serait peut-être le seul qui resterait lié dans un avenir lointain à ces voyages de découvertes.

En 1821, Parry explora avec le *Fury* et l'*Hécla* les eaux de la baie d'Hudson; il visita la péninsule de Melville, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'île Melville, qu'il avait découverte dans son premier voyage. La péninsule de Melville est au nord de l'île Southampton, en face de l'île Cumberland, et avance sa pointe allongée dans le large détroit de Fox, qui communique avec la baie d'Hudson.

En 1824, il fit avec les mêmes navires son troisième voyage. Il pénétra encore dans le passage de Barrow, mais fut forcé d'hiverner à Port-Bowen, dans le canal du Prince-Régent. Au printemps, il alla étudier, sur la rive occidentale de ce canal, les côtes du Sommerset du nord; mais il fut contraint subitement d'abandonner le *Fury* et de revenir. C'est dans ce navire que sir John Ross en 1829 trouva les vivres sans lesquels il eût probablement péri avec tout son équipage.

Enfin en 1827 Parry entreprit cette audacieuse excursion sur les glaces, où il atteignit jusqu'au 82ᵉ degré de latitude. Sans continuer à suivre plus longtemps les passages tortueux et les inextricables canaux du labyrinthe arctique, il conçut la pensée hardie de s'avancer directement vers le pôle, en ligne droite, sur les glaces mêmes. Pour abréger la distance, il fallait choisir le point le plus septentrional qui fût connu. Ce point est l'extrémité avancée du Spitzberg; Parry partit en traîneau d'un groupe de rochers que l'on nomme les Sept-Iles, et avança de 435 milles vers le nord, mais il lui fut bientôt impossible de lutter de vitesse avec les glaces : pendant qu'il marchait vers le pôle, les courans entraînaient vers le sud les grands trains de glace qui le portaient. Il revint sans avoir pu s'approcher à moins de 200 lieues du pôle. A ces hautes latitudes, on ne trouvait point le fond de la mer à une profondeur de 9,000 mètres; on ne voyait point la terre à l'horizon, et, quoiqu'à une distance assez faible du pôle, la pluie tombait presque continuellement. Dans cette excursion audacieuse, Parry acquit la conviction qu'il existe une grande mer polaire libre, ouverte, et sans glaces.

L'année même où Parry entreprit son premier voyage arctique, si fécond en résultats et qui éclaire d'une lumière si nouvelle la géographie des zônes glaciales, Franklin entreprenait aussi sa première expédition. Il est difficile de trouver une carrière maritime plus glorieusement remplie que la sienne. Entré en 1800 dans la marine anglaise, Franklin assista au combat naval livré par Nelson devant Copenhague, fit partie d'un voyage d'exploration sur les côtes de l'Australie, et fit naufrage sur des bancs de corail en 1803. Il prit part à

la fameuse bataille de Trafalgar et fut chargé de conduire à Rio-Janeiro le duc de Bragance, qui fuyait devant Junot. En 1814, il fut blessé au fameux siége de la Nouvelle-Orléans, que Jackson défendit avec tant de résolution et de courage. Enfin en 1819 il reçut l'ordre d'aller examiner les côtes de l'Amérique septentrionale depuis l'embouchure de la rivière Coppermine. Il partit de York-Factory, sur la baie d'Hudson, établissement principal de la compagnie anglaise qui, depuis bien longtemps déjà, fait seule le commerce d'échange avec les Esquimaux. Les agens de cette compagnie sont disséminés depuis la baie d'Hudson jusqu'au lac de l'Esclave et au lac Grand-Ours; leurs habitations, qu'on a pompeusement décorées du nom de forts, ne sont que d'assez pauvres huttes en bois, sur lesquelles flotte le pavillon anglais, et qui rappellent un peu par leur situation et leurs dispositions principales ce qu'on nomme en Afrique les blokhaus. Les postes de la compagnie sont distribués sur cette grande chaîne de lacs qui forme un des traits les plus singuliers de cette portion de l'Amérique. Franklin dépassa le lac Winnipeg, suivit la rivière Seskatchawan et arriva successivement au fort Chipewyan sur le lac Athabasca, au fort Providence, au fort Entreprise près du lac de l'Esclave. Il descendit de là la rivière Coppermine jusqu'à la mer arctique, dont il suivit les rivages sur deux canots jusqu'à la pointe Turnagain, sur une distance de 550 milles. A ce point, les provisions commencèrent à manquer : il fallait retourner au fort Entreprise à travers une immense contrée complétement déserte, abandonnée et couverte de neige. Au bout de plusieurs jours, le peu de *pemmican* (1) qui restait encore était épuisé, et il fallut se contenter pour nourriture d'une mousse nommée *tripe de roche*. L'expédition se composait de Franklin, du docteur Richardson, de deux jeunes officiers, MM. Hood et Back, d'un matelot anglais, Hepburn, de dix Canadiens et de deux Indiens. Ils réussirent à tuer quelques animaux qui calmèrent un peu les tortures de la faim; mais ils n'avancèrent que lentement et péniblement dans ce grand désert de neige, entrecoupé fréquemment par des ravins profonds. Franklin se trouva bientôt tellement affaibli, qu'il perdit une fois complétement connaissance. M. Back prit l'avance avec trois hommes pour aller chercher du secours dans le fort Entreprise. Franklin continua de s'avancer lentement avec le reste de la troupe; il ne pouvait plus faire que 5 ou 6 milles dans un jour. Deux Canadiens périrent dans la neige, et l'on se partagea les semelles de leurs souliers. Richardson, le matelot anglais et un des Iroquois furent obligés de s'arrêter sous une tente; Franklin con-

(1) Le *pemmican* est une préparation de viandes très nutritive sous un faible volume.

tinua sa marche désespérée et perdit encore trois Canadiens. Enfin on aperçut le fort Entreprise. Hélas! il était désert, et on ne put y trouver aucune provision : ainsi toute espérance était perdue au moment même où les infortunés se croyaient sauvés. Après cette fatale découverte, ils se regardèrent les uns les autres, et, sans prononcer une parole, fondirent tous en larmes. Franklin demeura dans le fort avec trois hommes et fit de la soupe avec des os abandonnés dans un tas d'ordures. Deux jours après, il vit arriver Richardson et le matelot anglais Hepburn, qui lui apprirent que l'Iroquois Michel avait assassiné M. Hood. Pour punir l'assassin, le docteur Richardson l'avait tué d'un coup de pistolet. Ainsi le crime même venait mêler ses horreurs à celles de la faim, du froid et de l'abandon. Le 1er novembre, deux Canadiens périrent encore dans le fort. Enfin le 7, quand Franklin essayait déjà de s'habituer à la pensée d'une si horrible fin, arrivèrent des Indiens envoyés par M. Back et chargés de nombreuses provisions. Il faut lire dans la relation du voyage de Franklin le récit simple et émouvant de cette lamentable expédition : on admire ce courage, cette grandeur d'âme, cette douleur qui s'oublie elle-même pour ne songer qu'à celle des autres.

Comment ceux qui ont subi de pareilles tortures peuvent-ils volontairement s'engager dans les mêmes aventures et courir au-devant des mêmes dangers? On est presque effrayé d'un tel mépris de la vie et de l'audace de ces défis répétés de l'homme à la nature. Dès 1825, Franklin retourna dans l'Amérique septentrionale. Il avait ordre d'explorer les côtes de l'Amérique depuis l'embouchure du Mackenzie jusqu'au détroit de Behring; mais il ne put remplir cette mission, et dut revenir sans avoir obtenu de résultats. C'est à son retour qu'il épousa sa seconde femme, Jane Griffin, devenue, sous le nom de lady Franklin, célèbre par les infatigables efforts qu'elle tenta pour retrouver son infortuné mari, perdu dans les mers arctiques. Ce n'est qu'en 1845 que Franklin partit pour sa troisième expédition arctique, avec *l'Érèbe* et *la Terreur*, noms de funeste augure. Son équipage se composait de 138 hommes, et il emmenait avec lui le capitaine Fitz-James et le capitaine Crozier. Les instructions qu'il reçut de l'amirauté lui enjoignirent de chercher à atteindre le détroit de Behring, en prenant dans la direction du nord-ouest à partir du cap Walker, situé à l'extrémité du détroit de Barrow. Dans le cas où il ne pourrait s'avancer dans cette direction, il devait essayer de passer par le canal de Wellington. Le capitaine Martin, baleinier, le rencontra dans les eaux de Baffin le 20 juin 1845. Franklin lui dit qu'il avait à bord des provisions pour cinq ans, et, si cela devenait nécessaire, qu'il pourrait les faire durer pendant sept ans. Le 26 juin, il rencontra encore le capitaine baleinier Dennett, et depuis on ne reçut plus de lui aucune nouvelle.

III. — VOYAGES A LA RECHERCHE DE FRANKLIN. — DÉCOUVERTE DU PASSAGE DU NORD.

La disparition de Franklin marque le début de ce que nous avons appelé la *troisième époque* des expéditions arctiques. Les voyages de recherche, en se multipliant, imprimèrent aux études sur les régions du pôle une activité nouvelle, que devaient bientôt signaler d'importans résultats (1).

C'est en 1848 que l'on commença à s'émouvoir de la longue absence de Franklin; à partir de cette année l'on vit se succéder sans interruption les expéditions de recherche au pôle. Quelques-unes passèrent par le détroit de Behring; mais leur grande route en quelque sorte fut la baie de Baffin, le détroit de Lancastre et celui de Barrow. Les navires qui prennent ce chemin suivent, le long de la côte occidentale du Groënland, le canal ouvert qui reste libre entre la côte et les grands radeaux de glace qui occupent le centre de la baie. C'est d'Uppernavik, le dernier établissement danois de la côte, à 72°, que les officiers anglais datent leur dernier rapport : c'est leur adieu au monde. Désormais les seuls êtres humains qu'ils peuvent encore rencontrer sont quelques pêcheurs de baleine ou des familles errantes d'Esquimaux.

Les trains de glace encombrent complétement la grande indentation en fer à cheval qui forme le fond de la baie de Baffin, et que les marins appellent la baie de Melville. Le canal qui reste libre entre cette grande barrière et la côte du Groënland devient de plus en plus étroit, et il faut trouver un passage pour pénétrer dans le détroit de Lancastre, qui s'ouvre de l'autre côté de la baie. L'accumulation des glaces dans la baie de Melville vient de sa position très septentrionale, du changement de direction des glaces au moment où elles sortent du détroit de Lancastre, des montagnes de glaces qui descendent en masse de la côte, et qui souvent s'avancent presque en sens contraire des grands radeaux superficiels. Une fois engagé dans un canal interrompu par des langues de glace, il faut souvent faire avancer le navire mécaniquement, le traîner à la remorque dans un passage laborieusement ouvert avec la hache et le cabestan. Sa marche ne se mesure plus dès lors par milles, mais par mètres. C'est là qu'ont eu lieu tous ces désastres qui, parmi les pêcheurs de baleine, ont donné à la baie Melville une si terrible réputation. Les baleines se réfugient aujourd'hui à l'ouest de la baie Melville, dans les détroits de Lancastre et de Barrow et dans le canal du Prince-Régent, et les navires qui traversent le passage de

(1) Nous avons consulté, pour raconter ces dernières expéditions, les documens de l'amirauté anglaise et les documens présentés à la chambre des communes

bonne heure sont sûrs d'une excellente pêche; mais depuis 1819 deux cent dix ont été brisés en tentant ce passage redouté.

Il est bien difficile de jeter quelque ordre dans le récit des nombreuses expéditions qui furent envoyées à la découverte de Franklin. Il vaut peut-être mieux, pour éviter la confusion, rendre compte d'abord de celles qui ont pu obtenir quelques nouvelles de l'infortuné navigateur, et revenir ensuite sur celles qui, tout en échouant dans l'entreprise principale qui leur était confiée, réussirent à ajouter des résultats nouveaux à la géographie arctique.

Ce fut au mois d'août 1850 que le capitaine Ommaney, et quelques jours après le capitaine Penny, trouvèrent les premières traces de l'expédition de Franklin, dans l'île Beechy, à l'entrée du canal de Wellington; ils découvrirent un poteau indicateur destiné à montrer le chemin des navires, des restes de cordes et d'habits, plusieurs centaines de caisses à provisions en ferblanc, et les tombes de trois hommes de l'équipage. Les inscriptions placées sur ces tombes apprenaient que Franklin avait hiverné dans cette île pendant l'hiver de 1845 à 1846. On adopta généralement l'opinion qu'il s'était engagé ensuite dans le canal de Wellington pour arriver jusqu'à la mer polaire et redescendre de là vers le détroit de Behring. Presque tous les efforts furent obstinément dirigés vers le nord et vers l'ouest de l'île Beechy. Par une malheureuse fatalité, on s'écarta ainsi complétement de la bonne voie : c'était au sud qu'il fallait aller. On persista à croire qu'après cinq ou six ans passés dans les glaces arctiques, Franklin se serait encore obstiné à chercher la mer polaire ou le passage du Nord plutôt que de revenir vers les parages plus fréquentés du détroit de Lancastre, ou de descendre le canal du Prince-Régent jusque dans les eaux de la baie d'Hudson. L'erreur a été reconnue depuis que, dans son exploration de la côte occidentale de Boothia, le docteur Rae recueillit d'une tribu d'Esquimaux le récit suivant. — Dans le printemps de 1850, des Esquimaux aperçurent une troupe de soixante hommes blancs qui voyageaient lentement avec un canot le long de la côte de la Terre du roi Guillaume, au sud de Boothia. (Pour y arriver, il faut descendre jusqu'à une très grande profondeur le canal du Prince-Régent.) Les hommes blancs étaient tous fort amaigris; ils firent comprendre par signes aux Esquimaux que leurs vaisseaux avaient été détruits par les glaces, et qu'ils s'occupaient à chasser. Plus tard, on n'en trouva plus que trente, et tous ils étaient morts. Quelques-uns, sans doute les premières victimes, étaient enterrés, les autres étaient couchés sous des tentes ou sous le bateau renversé, quelques-uns isolément. Parmi eux était un officier de haute taille, avec une lunette et une carabine près de lui. L'état de ces corps montrait que les infortunés avaient été réduits à l'horrible

ressource du cannibalisme, — *the last resource,* comme l'appelle le docteur Rae dans son rapport.

Ce récit rencontra en Angleterre beaucoup d'incrédules, et souleva par ses derniers détails une véritable indignation. On se refusait à croire que les souffrances de la faim pussent transformer en cannibales des hommes civilisés, des marins anglais, choisis parmi l'élite de la marine royale. On fit remarquer, et avec raison, que les Esquimaux qui avaient transmis cette histoire lamentable à Rae ne la tenaient que de seconde main. On rappela que ces peuplades craintives et misérables n'ont aucun respect pour la vérité, qu'elles se plaisent à forger les fables les plus invraisemblables et les plus grossières. On accusa enfin les Esquimaux eux-mêmes d'avoir assassiné les hommes blancs pour s'emparer de la poudre, des armes, des instrumens de toute sorte qu'ils possédaient. Pour l'honneur des nations civilisées, on doit refuser de croire la dernière partie du récit des Esquimaux; mais on ne peut pas le rejeter tout entier. Les objets que Rae racheta des Esquimaux, et qui avaient appartenu sans aucun doute à la troupe de Franklin, compas, boutons, couverts d'argent, etc., donnent la preuve à peu près certaine qu'il s'était dirigé vers ces régions après l'hiver passé dans l'île de Beechy. Pourquoi fut-il obligé de descendre vers la Terre du roi Guillaume plutôt que de suivre les rivages du détroit de Barrow, si fréquenté par les baleiniers? C'est ce qui reste encore inexplicable.

Toutes les expéditions qui se dirigèrent vers le nord et l'ouest du détroit de Barrow firent donc fausse route. Les seules qui avaient quelque chance de sauver Franklin étaient celles de sir James C. Ross, du capitaine Bird, et plus tard de Forsyth et de Kennedy, qui seuls explorèrent le canal du Prince-Régent.

Sir James Ross devait visiter le détroit de Barrow jusque vers le cap Walker et les rives occidentales du canal du Prince-Régent, le long du Sommerset du nord et de Boothia jusqu'aux environs du pôle magnétique. La troupe de Franklin suivit les mêmes rivages dans l'intervalle des années 1846 et 1850. Or c'est précisément en 1848 et 1849 que Ross fit son expédition : malheureusement il ne s'avança pas assez profondément vers le sud; il s'arrêta au 71e degré de latitude. Quelques lieues seulement le séparaient peut-être à ce moment de Franklin.

En 1851, le capitaine Kennedy alla explorer à son tour le canal du Prince-Régent. Il emmena avec lui un jeune officier français, M. Bellot; ils établirent que le Sommerset du nord, qu'on avait toujours cru lié au continent, est une île séparée de Boothia par un passage qui fut depuis nommé passage Bellot. Leur voyage fut semé de nombreuses péripéties : ils furent séparés un moment de leur vaisseau

et ne durent la vie qu'à un miracle. Ils hivernèrent dans le passage du Prince-Régent, partirent ensuite en traîneau et firent un voyage d'exploration qui dura deux mois.

C'est lady Franklin elle-même qui avait envoyé le capitaine Kennedy dans le passage du Prince-Régent : déjà auparavant, par son ordre, le capitaine Forsyth l'avait parcouru sur *le Prince-Albert;* malheureusement aucune de ces expéditions n'y entra assez avant. L'insistance de lady Franklin ne pouvait tenir qu'à un de ces pressentimens secrets qui, dit-on, ne trompent jamais et qui ne sont des raisons que pour ceux qui les éprouvent, car, pendant le même temps, les hommes expérimentés qui composent l'amirauté anglaise persistaient à diriger les expéditions vers le canal de Wellington, le détroit de Behring et la mer polaire.

Après avoir raconté les campagnes qui avaient donné quelques indices sur le sort de Franklin, il nous reste à examiner les expéditions qui, sans avoir pu se diriger exactement sur les traces de l'infortuné navigateur, ont pourtant contribué à étendre ou à rectifier les notions obtenues sur les contrées du Nord. Ce qu'il faut surtout admirer dans ces dernières campagnes, c'est le soin remarquable qu'on apporta dans les préparatifs. L'expérience des années précédentes fut mise à profit : jamais navires ne furent mieux pourvus et mieux approvisionnés; l'emploi des bateaux à vapeur remorqueurs rendit la navigation beaucoup plus rapide et plus aisée dans ces difficiles passages, et les expéditions en traîneaux, en emportant des provisions et en établissant des dépôts faciles à retrouver, permirent d'étudier ces contrées désertes dans tous leurs détails et dans toutes les directions. Rien ne fut oublié, depuis les voiles que l'on déploie sur les traîneaux quand le vent est favorable jusqu'au canot en caoutchouc (dit canot Halkett) qui sert à traverser les passages ouverts entre deux bancs de glace.

L'escadre envoyée en 1850 était commandée par le capitaine Austin, et se composait de deux vaisseaux à voiles et de deux *steamers.* La campagne du printemps suivant s'ouvrit sous les plus heureux auspices.

En même temps que l'escadre principale, on comptait encore les deux vaisseaux du capitaine Penny, deux navires américains, le yacht de sir John Ross, et *le Prince-Albert,* équipé par lady Franklin elle-même. Austin et Penny concertèrent leurs opérations. Ommaney, l'un des lieutenans d'Austin, alla explorer les côtes solitaires et désolées d'une grande terre parallèle au Sommerset du nord, et qui fait partie de cette île énorme, encore sans nom, dont les diverses côtes portent le nom de terre Victoria, terre Wollaston, etc., et qui dans ses autres parties a été explorée par Rae, Mac Clure et Collinson. Un autre des officiers d'Austin, Mac Clintock, que nous re-

trouverons encore dans l'escadre de sir Edouard Belcher, explora les alentours de l'archipel Parry, où il devait plus tard faire d'importantes découvertes.

Quant à Penny, il alla reconnaître le canal de la Reine, qu'un de ses lieutenans avait entrevu au-delà de l'île Baillie-Hamilton : il s'avança en traîneau jusqu'au 77e degré de latitude, dans ce grand estuaire entrecoupé de nombreux îlots et toujours hérissé de glaces; mais l'épuisement de ses provisions le força à revenir sans avoir pu dépasser ce point et arriver à la grande mer polaire, qu'il espérait atteindre. Ce fut en souvenir de cette excursion hardie que le passage qui sépare le pays de Grinnell, extrémité la plus avancée du Devonshire du nord, de l'île Cornwallis, et qui termine le canal de la Reine, fut depuis nommé passage de Penny. Sur ses côtes opposées s'avancent les deux caps, auxquels Penny donna le nom de sir John et de lady Franklin, monumens lointains et éternels, dont la sauvage majesté s'accorde si bien avec le souvenir d'un si grand malheur et d'une si héroïque constance.

Il serait injuste de ne pas mentionner ici l'expédition américaine envoyée, avec le docteur Kane, par un simple particulier, M. Grinnell de New-York. Les deux navires furent emprisonnés par un train de glaces dans le détroit de Lancastre : le courant les entraîna ensuite dans le canal de Wellington; plus tard heureusement il changea de direction et les ramena par les détroits jusque dans la baie de Baffin : ils parcoururent, dans cette position critique, 1,060 milles en deux cent soixante-sept jours. Avant son voyage arctique, le docteur Kane avait été successivement attaché à la légation de Chine, il avait remonté le Nil, parcouru la Nubie, le royaume de Dahomey, visité l'Europe, et pris part à la guerre du Mexique. Il est depuis reparti pour une nouvelle expédition dans la zone polaire. Son plan était d'entrer dans le passage de Smith, qui s'ouvre vers le nord au fond de la baie de Baffin, et une fois arrivé à un point où les glaces l'empêcheraient d'avancer, de continuer son voyage par terre dans la partie septentrionale encore inconnue du Groënland, jusqu'à ce qu'il pût atteindre le pôle ou la vraie mer polaire. On n'a encore aujourd'hui aucune nouvelle de lui, et l'on commence même à s'émouvoir de son absence déjà bien prolongée (1).

Dès 1851, une nouvelle expédition à la recherche de Franklin avait été préparée en Angleterre, et le commandement en avait été confié à sir Edward Belcher. Il emmena avec lui trois vaisseaux à voiles, *l'Assistance*, la *Resolute* et *l'Étoile du Nord*, et deux *steamers*, *le Pionnier* et *l'Intrépide*. On se dirigea directement vers l'île Beechy,

(1) Une expédition commandée par le propre frère de M. Kane vient de se mettre à sa recherche.

où *l'Étoile du Nord* resta comme vaisseau de dépôt, sous le commandement du capitaine Pullen. Belcher lui-même s'engagea dans le canal de Wellington, et envoya le capitaine Kellett vers l'île Melville, dans la direction de l'ouest. Belcher visita les îles Dundas et Baillie-Hamilton, les côtes orientales du canal de la Reine; puis il alla jeter l'ancre à Northumberland Sund, dans le passage de Penny. Avant le commencement de l'hiver, il fit une excursion avec ses lieutenans Richards et Osborn, et arriva en traîneau jusqu'à la partie septentrionale du pays de Grinnell. De là il se dirigea en canot vers le nord, jusqu'à une grande terre inconnue, qu'il nomma la Cornouaille du nord. La traversée ne fut pas sans danger: le canot était beaucoup trop chargé, et dans toute la largeur du passage qu'il fallait franchir, la mer roulait d'énormes glaçons, dont quelques-uns avaient jusqu'à quarante pieds d'épaisseur. La puissance et la régularité du flux dans ce détroit firent croire à Belcher qu'il était lié aux passages de Smith et de Jones, qui s'ouvrent dans le fond de la baie de Baffin, et qu'il formait avec eux une communication aboutissant à la grande mer polaire. Il fallut revenir aux quartiers d'hiver; mais aussitôt que les mois fastidieux de la nuit arctique furent écoulés, on se prépara à de nouvelles excursions. Pour multiplier les recherches, chacun des officiers se mit à la tête d'une expédition.

Cette fois Belcher se dirigea vers l'est pour retrouver, s'il était possible, le passage de Jones. Il dépassa les hautes falaises qui forment l'extrémité orientale du pays de Grinnell, franchit le golfe qui le séparait du Devonshire du nord proprement dit, et découvrit bientôt une mer dont les flots se déroulaient librement devant lui, où s'élevait une île, la plus méridionale d'un archipel qui reçut le nom de Victoria. On ne pouvait aller plus loin en traîneau, et Belcher dut revenir sans avoir atteint le passage Jones, de crainte qu'il ne lui fût plus possible de repasser les glaces, et qu'il ne se trouvât séparé de ses communications dans ces horribles solitudes. Pendant ce temps, un de ses lieutenans, Richards, allait explorer la partie septentrionale de l'île Cornwallis et visiter le capitaine Kellett à la petite île Dealy, où il avait établi ses quartiers d'hiver. Le lieutenant Osborn entreprenait l'exploration des côtes occidentales du canal de la Reine, et faisait plus de 1,200 milles le long de ces falaises sauvages et abruptes.

Mais c'est aux officiers emmenés par le capitaine Kellett qu'il était réservé de faire les plus importantes découvertes de cette campagne. Avant même le commencement du premier hiver, le lieutenant Mac Clintock était déjà allé établir ses premiers dépôts et visiter les alentours de la grande baie, ouverte dans la partie septentrionale de l'île Melville, et qui porte le nom des deux vaisseaux que Parry

commandait dans son célèbre voyage de découverte, l'*Hécla* et le *Griper*. Dès le printemps, il traversa de nouveau le grand plateau raviné qui forme le centre de l'île Melville et en suivit les côtes septentrionales dans la direction de l'ouest. Il aperçut de ses derniers promontoires, vers le nord, une île qu'il nomma Émeraude, et vers l'occident une grande terre inconnue qu'il appela l'île du Prince-Patrick. Il redescendit ensuite la côte occidentale de Melville, et donna à l'un des caps — d'où l'on découvrait le mieux les lignes de l'île encore inconnue — le nom de M. de Bray, jeune officier français qui l'accompagnait dans son expédition. Mac Clintock découvrit bientôt une autre île située au milieu du détroit qui sépare les îles de Melville et du Prince-Patrick. Il franchit en traîneau ce passage, et alla examiner la pointe avancée de cette île nouvelle (nommée Eglinton) et toute la partie septentrionale de la grande île du Prince-Patrick. Il suivit sur une grande longueur des côtes unies, si basses que sous le manteau des neiges il devenait souvent difficile de tracer la ligne qui les sépare de leur ceinture de glace. L'île du Prince-Patrick est sans doute la dernière du grand archipel Parry, et si Mac Clintock avait pu dépasser la dangereuse barrière des glaces, il lui eût peut-être été donné de voir en face cette mer polaire inconnue, qu'aucun vaisseau n'a jamais sillonnée, et où nul bruit humain ne s'est jamais mêlé au gémissement monotone des vagues et des vents.

Les pluies et la fonte des neiges rendirent le retour extrêmement pénible : il fallait franchir des torrens grossis, avancer lentement, souvent avec de l'eau jusqu'à mi-corps, à travers d'immenses marécages entrecoupés par de profonds ravins; Mac Clintock revint heureusement auprès des vaisseaux dont il avait été séparé pendant cent cinq jours. Les résultats de cette expédition furent complétés par le lieutenant Mecham, qui découvrit de son côté, quelques jours après Mac Clintock, les îles du Prince-Patrick et Eglinton, mais qui en visita seulement les côtes méridionales.

Cette campagne, si heureusement conduite et si féconde en renseignemens précieux sur la géographie de la vaste zone arctique comprise entre le 89e et le 125e degré de longitude (1), se termina malheureusement par des désastres. Belcher fut contraint d'abandonner deux de ses navires dans les glaces du canal de Wellington; deux autres restèrent à l'entrée occidentale du canal de Barrow. Il fallut laisser à la mer arctique cette proie, au risque de ne jamais revenir et d'être anéantis, corps et biens, sous le formidable assaut des glaces dont il n'était plus possible de se dégager.

J'arrive aux expéditions qui furent envoyées par le détroit de Beh-

(1) Voyez sur la géographie de cette zone les *Mittheilungen aus Justhus Perthes Geographischer Anstalt* du docteur Petermann.

ring. Dès 1848, le capitaine Kellett et le commandant Moore, sur le *Herald* et le *Plover*, partirent dans cette direction. Le capitaine Kellett trouva au-delà du détroit de Behring une terre très escarpée et très étendue, où les tempêtes l'empêchèrent constamment d'aborder. Cette découverte importante doit être rapprochée du récit déjà ancien d'un navigateur russe, Serjeant Andreyev, qui fit une expédition le long des côtes de la Sibérie en 1762. Andreyev affirme qu'il atteignit une contrée dont la côte était presque parallèle à celle du continent et habitée par une race encore inconnue.

Les capitaines Collinson et Mac Clure furent envoyés au détroit de Behring en 1851. Collinson revint après trois ans de dangers et d'infatigables explorations. C'est à Mac Clure qu'était réservé l'honneur de se frayer un chemin au-delà du détroit de Behring jusqu'aux parages parcourus auparavant par les navires venus de la baie de Baffin, et de découvrir ainsi le fameux passage du Nord, cherché inutilement depuis des siècles. Il franchit heureusement la barrière dangereuse de l'archipel aleutien, passa le détroit de Behring, et suivit un passage demeuré libre tout le long de la côte américaine : il arriva ainsi jusqu'à l'embouchure du Mackenzie, aux caps Bathurst et Parry, et devant une grande île encore inconnue, qui porte aujourd'hui le nom d'île Baring, et dont le pays de Banks, autrefois aperçu par Parry, forme seulement la côte septentrionale. Mac Clure entra dans un long détroit qui suit la côte orientale de cette île et la sépare de la terre du Prince-Albert; il y pénétra très profondément, et n'était plus guère loin des eaux des îles Parry, quand les glaces vinrent l'arrêter. Il hiverna en ce point : au printemps, il revint sur ses pas et tourna le long des côtes de l'île Baring jusqu'à sa partie septentrionale. Là encore il fut emprisonné par les glaces; mais de ce point il put communiquer avec un officier de l'escadre de Belcher. On envoya ses dépêches par traîneau jusqu'à l'île Beechy, d'où elles furent emportées par le capitaine Inglefield. Mac Clure passa trois hivers dans ces régions, et fit de nombreuses expéditions dans l'île Melville et dans tous ses alentours.

Inglefield, qui rapporta les dépêches de Mac Clure, venait lui-même de faire une exploration très heureuse dans les deux grands canaux qui s'ouvrent au fond de la baie de Baffin, et qu'on nomme passage de Jones et de Smith. Il pénétra dans ce dernier jusqu'au 77e degré de latitude; mais une furieuse tempête le ramena au sud. Les plateaux élevés qui bordent ce large passage, et qui s'ouvrent çà et là pour laisser descendre des glaciers, étaient recouverts de belles mousses; des herbes marines flottaient en abondance sur les eaux, où l'on observait un courant très marqué. Inglefield rapporta de cette course la conviction que le canal de Smith établissait une

communication avec la mer polaire, et que le Groënland est par conséquent une île complétement isolée et non pas une péninsule, comme on l'avait cru pendant longtemps.

Le canal de Jones, qui s'ouvre à l'ouest de la baie de Baffin, n'est sans doute aussi qu'un détroit, comme ceux de Wellington et de la Reine, et l'on voit que dans leur ensemble la masse des terres situées au nord du long détroit de Barrow, depuis l'île de Melville jusqu'à la baie de Baffin, ne forme qu'un immense archipel (1).

Les principaux objets de ces voyages sont aujourd'hui atteints; le problème du passage du Nord est en effet résolu. Depuis longtemps il n'avait plus qu'un intérêt purement scientifique. Un passage difficile et constamment encombré par des radeaux de glace inextricables ne peut jamais devenir une des grandes routes commerciales du monde, et il faut renoncer à pénétrer dans les eaux du Pacifique en franchissant le labyrinthe polaire. Quant au sort de John Franklin et de ses compagnons, aucun doute ne reste permis. Enfin la géographie de ces contrées est aujourd'hui fixée dans ses détails les plus importans. Sur la plupart des cartes ordinaires, les contours du labyrinthe arctique étaient jusqu'à ce jour à peine ébauchés; on a pu, sur les cartes les plus récentes, les tracer enfin avec exactitude. Que reste-t-il donc à étudier dans les régions polaires? Les physiciens savent aujourd'hui qu'il n'est pas besoin de se rapprocher beaucoup du pôle magnétique, si l'on veut étudier le phénomène des aurores boréales. Pour voir se déployer dans toute leur magnificence ces grandes arches radieuses d'où jaillissent des colonnes de lumière agitée et nuancée des teintes les plus magnifiques, il faut aller dans le nord de l'Europe, en Laponie, en Islande, à Terre-Neuve, au Groënland, dans le Haut-Canada, où Franklin, Richardson, Thieneman, Gieseke, Bravais, Lottin, Wrangel et Anjou firent leurs remarquables observations. L'on connaît aujourd'hui l'explication du mirage et de tous ces jeux de lumière si fréquens dans la zone arctique, halos, couronnes, cercles tangens, parhélies, anthélies, parasélènes. Enfin l'on a peu de choses à ap-

(1) Le capitaine Inglefield avait emmené avec lui le lieutenant français Bellot, qui se rendait pour la seconde fois dans les mers arctiques, et dont la fin fut si malheureuse. Bellot s'était offert volontairement pour porter des dépêches importantes aux environs du cap Becher. Parti en traîneau avec quatre hommes seulement, il se trouva séparé de la côte avec deux d'entre eux, sur les glaces qui s'étaient subitement détachées Il alla le premier reconnaître la fissure qui s'était produite : quand les matelots qui le suivaient et l'avaient perdu de vue derrière des monceaux de glace arrivèrent à leur tour, il avait disparu, et ils ne retrouvèrent que son long bâton ferré avec lequel il avait essayé de franchir la crevasse béante. On pleura en Angleterre comme en France cet homme si jeune, si vaillant, qui, pressé par les seuls besoins de l'activité généreuse qui tourmente les grands cœurs, s'était deux fois offert volontairement à partager les souffrances et les dangers des expéditions arctiques.

prendre sur la formation des glaces, leurs mouvemens, et l'on a tracé les grandes routes de leur migration annuelle.

Il est cependant encore un problème dont les régions polaires disputent la solution aux efforts des navigateurs : c'est l'existence d'une grande mer polaire intérieure libre de glaces. Il y a longtemps qu'on l'a soupçonnée, et les Russes donnent à cette méditerranée arctique encore inconnue le nom de *Polynie*. Les peuples du Nord ont conservé la tradition d'une expédition faite autrefois par des pêcheurs hollandais, qui, dit-on, purent s'avancer sur la mer mystérieuse jusqu'à un degré du pôle; mais de nos jours on peut invoquer des témoignages plus positifs. Wrangell et Anjou, dans leur expédition sur les glaces de la Sibérie, trouvèrent partout devant eux un océan sans limites au-delà de la grande barrière qui emprisonnait les rivages. Tous les navigateurs qui ont exploré les passages de Wellington, de la Reine, de Smith et de Jones, ont admis que ces vastes canaux sont des détroits qui conduisent à la haute mer. On sait que Parry rapporta la même opinion de sa célèbre et aventureuse expédition au nord du Spitzberg. Une mer très profonde et traversée par des courans très puissans ne peut sans doute jamais être prise, quelle que soit la rigueur du froid. Nous avons déjà fait remarquer que l'excessive accumulation des glaces dans le labyrinthe polaire s'explique par la configuration des terres, par ce large développement de côtes qu'entrecoupent des passages tortueux et de grands estuaires semés d'îlots. On conçoit aussi aisément qu'une immense plaine de glace puisse s'étendre tout le long du continent asiatique, car il vient en quelque sorte mourir insensiblement sous la mer, dont le fond ne s'abaisse que très lentement à mesure qu'on s'éloigne du rivage; mais tout semble faire croire au contraire qu'il y a au pôle une mer profonde, où de grands courans entretiennent une constante circulation.

L'Océan polaire reçoit le tribut de trois continens : dans le nord de l'Europe ou de l'Asie, 1,200,000 lieues carrées y déchargent leurs eaux par ces fleuves immenses qui tous descendent du sud vers le nord. En Amérique, le Mackenzie seul, avec les lacs qu'il traverse, sert de réservoir aux eaux de 200,000 lieues carrées. Cette immense invasion d'eau douce ne peut se faire que pendant la saison où les embouchures sont débarrassées de glace. Le bassin polaire, ainsi surchargé pendant une partie de l'année, n'a que trois sorties : le détroit de Behring, les passages du labyrinthe arctique qui communiquent avec la baie de Baffin et d'Hudson, et le plus important de tous, entre le Groënland et la Norvége, qui se trouve encore divisé par l'Islande et le Spitzberg, et qui sert en même temps d'entrée au grand courant du *gulfstream*. Pendant l'été, le courant principal y a la direction du nord au sud, et pendant l'hiver du sud

au nord. Wrangell a aussi remarqué le long des côtes de la Russie et de la Sibérie que le courant va de l'est à l'ouest pendant l'été, et que pendant l'hiver un courant opposé va des îles Faroë au nord-est vers le détroit de Behring. Il est donc hors de doute que la zone polaire est le siége d'une vaste circulation qui doit s'opérer dans un grand bassin intérieur.

L'étude des températures et de leur distribution dans la zone arctique confirme également l'existence d'une mer polaire. Le pôle de la terre en effet n'est pas le point où le froid est le plus grand, pas plus qu'il n'est le pôle magnétique. Il existe dans la zone glaciale deux pôles de froid maximum autour desquels viennent tourner ces courbes que l'on nomme isothermes, parce qu'elles représentent la suite des points de la terre où les températures moyennes sont les mêmes. Ces deux pôles se déplacent dans le courant de l'année, par suite du mouvement des glaces pendant l'été, mais ils restent toujours assez éloignés du pôle même de la terre. On comprendrait difficilement ce fait, si ce pôle était le centre d'un vaste continent recouvert d'un linceul glacé; il faut donc admettre qu'il se trouve dans une vaste mer, traversée par de puissans courans compensateurs. Il ne serait donc pas impossible peut-être, comme l'a soutenu avec beaucoup de talent un géographe allemand, M. Petermann, en dépassant la Nouvelle-Zemble dans une saison convenable, de se diriger directement vers le pôle, et pourtant l'on a constamment négligé cette route si naturelle pour s'obstiner à fouiller péniblement les détours du labyrinthe polaire.

Tout fait croire désormais qu'il se passera de longues années avant que de nouveaux explorateurs aillent s'aventurer dans les parties les plus reculées des régions du Nord. La voix de l'homme ne troublera plus chaque année le silence des hauts déserts arctiques, et ses pas n'y fouleront plus le manteau vierge des neiges. Les pêcheurs iront encore s'aventurer l'été à l'entrée des détroits, à la poursuite des phoques et des baleines : les passages redoutés seront encore sillonnés par les frêles *kayacks* où l'Esquimau s'emprisonne, flèches vivantes qui fendent les vagues, et volent comme les mouettes dans la tempête; mais l'on ne verra probablement plus de véritables escadres pénétrer dans ces canaux longs et tortueux, où la navigation est un continuel danger. L'homme fait ainsi, comme pour attester sa puissance, des invasions hardies dans les régions d'où il semblait à jamais exclu; mais quand il a surpris le secret de la solitude, il rentre dans son domaine habituel, comme ces tribus conquérantes qui envahissent subitement une contrée, répandent autour d'elles l'étonnement et la terreur, puis se retirent avec leur butin pour ne plus jamais revenir.

AUGUSTE LAUGEL.

LA VIE INTIME

ET

LA VIE NOMADE EN ORIENT

SCÈNES ET SOUVENIRS DE VOYAGE.

IV.

LES EUROPÉENS A JÉRUSALEM. — LA TURQUIE ET LE KORAN.

I. — LES MONTAGNES DE GALILÉE ET L'ANCIEN ROYAUME DE JUDA.

Arrivée à la dernière période de mon voyage, je n'attendais pas sans impatience quelques compensations aux fatigantes journées que je venais de passer depuis plusieurs mois sur les routes de l'Asie-Mineure (1). Cette attente fut-elle remplie? Malgré les vifs et doux souvenirs que je garde de mon séjour à Jérusalem, je dois avouer que plus d'un mécompte m'était réservé encore, et que ma disposition à devancer en imagination l'aspect des lieux célèbres, puis à rester froide devant la réalité, ne fut que trop souvent mise à l'épreuve. Heureusement je cherchais en Orient autre chose que des sites ou des monumens. C'est la vie orientale, mais la vie de l'Orient chrétien cette fois, qui, dans l'ancienne cité juive, appelait surtout mon attention, et c'est sur l'hospitalité des couvens que j'allais pouvoir m'édifier. Après m'être reposée tour à tour sous le toit des muphtis, dans

(1) Voyez les livraisons du 1er février, du 1er mars et 1er avril 1855.

le palais des princes montagnards et dans les villas des consuls, j'allais, de Beyrouth à Jérusalem, vivre de plus en plus au milieu des nombreux représentans que le monde catholique a conservés en Orient. C'était un nouveau sujet d'étude qui allait s'offrir à moi, et me distraire des âpres émotions de la vie nomade.

Je n'en avais pas fini avec cette vie cependant, et à peine sortis de Beyrouth, nous nous retrouvâmes aux prises avec les mille obstacles d'un voyage d'Orient. Ce n'est qu'après une marche des plus pénibles, commencée le jour, continuée la nuit, que nous atteignîmes Seïda, notre première étape. Une fois à Seïda, nous eûmes hâte d'aller frapper à la porte du *khan* français, car Seïda possède un khan français, et les voyageurs européens de passage dans cette ville le connaissent bien. Le maître du khan est en même temps un des plus aimables agens consulaires que la France compte en Orient. Munie d'une recommandation du consul de France à Tripoli pour son collègue de Seïda, je fus accueillie avec une cordialité qui me fit regretter vivement de ne pouvoir faire une halte plus longue sous le toit du khan français. Le consul qui me faisait une réception si charmante a une nombreuse famille, dix enfans peut-être. Il touche d'assez faibles appointemens, garantis en grande partie par le revenu du khan, dont le chiffre décroît chaque jour. La caravane qui venait le surprendre se composait d'environ vingt personnes, sans compter les guides, les muletiers et mon escorte indigène. Nous n'avions pas mangé depuis près de vingt-quatre heures, et nous avions passé une nuit sans sommeil. Cependant nous nous serions gravement reproché de déjeuner aux dépens d'un hôte dont nous connaissions la position difficile, et notre projet était, après une courte visite au consul, d'aller faire notre repas du matin, avec des provisions achetées au bazar, sous les premiers ombrages rencontrés au sortir de la ville. L'extrême obligeance du consul ne nous permit pas d'exécuter ce plan si bien conçu. Les instances de notre hôte n'étaient pas, nous le comprîmes sans peine, de vaines formules de politesse. A nos objections multipliées il opposa des argumens irrésistibles en nous menant dans une salle à manger, où, sur une table servie à l'européenne, un splendide déjeuner fumait en notre honneur. Dès lors il fallut céder, et le consul français eut d'autant plus aisément raison de mes scrupules, que l'Asie n'était représentée dans sa collation que par des fruits exquis et de merveilleuses confitures.

Pendant que nous déjeunions si comfortablement, nos gens étaient traités avec la même profusion, et nous quittâmes le khan français avec un sentiment de reconnaissance que le meilleur repas n'excite pas toujours. Restait maintenant à gagner Jérusalem le plus promptement possible. Le consul de Seïda nous donna toutes les indications

nécessaires, et nous nous dirigeâmes d'après son avis, non vers Jaffa, mais vers Nazareth, d'où un jour ou deux de marche devaient nous conduire à Jérusalem.

Le reste de cette journée si agréablement commencée se passa sans accident; elle s'acheva, après une marche assez longue, dans une hôtellerie de Sur (l'ancienne Tyr). Le maître de l'établissement était une espèce de métis, demi-européen, demi-asiatique, dont l'air triste et abattu nous promettait maigre chère, promesse qui ne fut que trop bien tenue. Faut-il croire que l'ancienne Tyr a existé là où s'élèvent aujourd'hui les humbles maisons de Sur? S'il en est ainsi, jamais grande et puissante ville n'a disparu aussi complétement sous d'affreux plâtras. Quoi! pas un fût de colonne! pas une arcade! pas un pavé! Palmyre, Balbek, Ninive, ont laissé des vestiges de ruines précieuses. Où sont les ruines de Tyr? La mer a sans doute englouti la capitale tout entière du roi Hiram. Quant à Sur, c'est une laide petite ville sans caractère ni originalité, bâtie dans une plaine où le soleil de Syrie ne laisse croître aucune végétation.

La journée du lendemain fut une des plus tristes de notre voyage. A peine le soleil avait-il paru au-dessus des montagnes de Galilée, que nous étions en route, heureux de quitter notre triste hôtellerie de Sur. Le chemin que nous devions suivre le long de la mer n'avait cependant rien d'attrayant; il avait été récemment le théâtre d'une scène sanglante. Un petit bâtiment commandé par un capitaine arabe et frété par des pèlerins grecs, poussé par les vents sur des écueils, était venu échouer près de la côte. Les malheureux pèlerins, parmi lesquels les femmes et les vieillards étaient en majorité, remplirent aussitôt l'air de cris de détresse. Aperçus par une vingtaine de cavaliers qui s'étaient rassemblés sur le rivage, ils furent transportés à terre par le capitaine et les matelots arabes du petit navire; mais à mesure qu'ils débarquaient, ils tombaient sous les coups d'assassins qui les massacraient et s'emparaient de leurs dépouilles. Pas un de ces infortunés n'avait échappé à la mort, et le capitaine arabe était soupçonné d'avoir préparé ce naufrage pour piller les passagers de concert avec les cavaliers de la côte. Le capitaine avait été arrêté, mais il s'était tiré d'affaire en payant une partie du prix du sang. Quant aux cadavres des naufragés, ils étaient restés exposés sur le rivage sans que personne daignât les ensevelir. Tel était du moins le bruit public; nous eûmes le bonheur de ne rencontrer aucun vestige de ce récent massacre. Selon toute apparence, les oiseaux de proie des montagnes voisines avaient déjà achevé leur festin.

L'aspect des lieux que nous traversions n'était guère fait pour me distraire des impressions qu'éveillait en moi le récit du massacre de Sur. Une chaleur accablante pesait sur nous. Les pieds de nos

chevaux s'enfonçaient jusqu'au-dessus de la cheville dans un sable brûlant. Sur notre gauche, au lieu du Liban couronné de villages, nous avions les arides montagnes de la Galilée. Après quelques heures de marche, nous atteignîmes une sorte d'oasis formée par quelques buissons au travers desquels serpentait un mince filet d'eau. Nous crûmes prudent de faire halte et d'attendre patiemment à l'ombre des broussailles que le soleil fût sur son déclin. Nous eûmes à nous repentir cruellement de cette résolution. Lorsque nous voulûmes nous remettre en marche, il se trouva qu'une étrange maladie avait frappé nos chevaux. La plupart de nos montures, qui avaient paru jusque-là jouir d'une excellente santé, ne se traînaient plus qu'avec une lenteur extraordinaire. Baignées de sueur, l'œil terne et la peau froide, ces pauvres bêtes semblaient toucher à l'agonie. Nous prîmes alors le parti d'envoyer en avant les plus malades, sous la surveillance d'un de nos gens, brave Allemand du duché de Bade, très dévot et très honnête à ce qu'il nous semblait; puis, pensant que les autres chevaux rejoindraient toujours facilement notre avant-garde, nous leur donnâmes quelques instans de repos. Cette nouvelle halte ne fut malheureusement pas moins fatale que la première. A peine nous étions-nous remis en marche, qu'un de nos chevaux, d'une bonne race d'Anatolie, s'arrêta en gémissant; le cavalier qui le montait mit pied à terre et se résigna à nous suivre lentement en le traînant par la bride. Un autre cheval donna bientôt les mêmes signes d'épuisement, et quelques pas plus loin nous rencontrâmes notre Badois qui nous attendait à côté d'un cheval turcoman étendu sur le sol et près d'expirer. Cet homme avait manqué de patience, il nous l'avoua plus tard, et pour combattre l'affaissement du cheval, il avait eu recours à un moyen peu charitable, celui de le chasser devant lui en le rouant de coups.

Nous continuâmes tant bien que mal notre marche au milieu des gémissemens de nos chevaux et des jurons des cavaliers; mais nous eûmes beau faire, le soleil se coucha sans que nous eussions pu atteindre un village désigné pour notre halte de nuit, et dont nous croyions avoir parfaitement retenu le nom. Pour éviter le retour des accidens de la journée, j'étais décidée à ne plus m'arrêter avant d'avoir atteint notre gîte. Je poussai donc en avant malgré l'obscurité, m'en rapportant aux indications du drogman et croyant me trouver sur la route du village. Tout à coup je m'aperçus que dans ma précipitation j'avais laissé derrière moi presque toute mon escorte. Je ne voyais plus à mes côtés que ma fille Marie, le drogman et deux domestiques. Ceux-ci me rassurèrent sur le sort de mes compagnons, qui nous suivaient, disaient-ils, en faisant de leur mieux pour entretenir le courage de leurs montures. Je pressai alors de

nouveau mon cheval. Notre drogman nous précédait de l'air d'un homme dont la place désignée par la nature est toujours au premier rang. Fascinés par sa présomptueuse assurance, nous chevauchions derrière lui avec une crédulité naïve qui devait être bientôt punie. Le drogman ne savait pas plus que nous en effet où nous allions. L'obscurité croissait cependant, les rochers prenaient autour de nous des formes étranges, le moindre buisson se transformait à nos yeux en un groupe de voyageurs attardés, les cris des oiseaux de nuit retentissaient à nos oreilles comme des voix humaines. Quant à nos compagnons, nous en avions décidément perdu la trace.

Quelles heures que celles qu'on passe ainsi luttant contre la fatigue de la marche combinée avec les hallucinations des sens! mais avec quelle joie fiévreuse on accueille après de tels instans les premiers indices d'une habitation humaine! C'est cette joie que nous fit éprouver un parfum d'orangers qui nous enveloppa tout à coup comme un nuage. Parfum béni! Il nous annonçait la proximité d'un jardin, d'une maison, d'un village peut-être. Ranimés par l'espoir, nous poussons nos chevaux dans la direction de ces senteurs enivrantes; nous pénétrons dans un labyrinthe de frais bosquets arrosés par des eaux courantes. Nous sommes bientôt au milieu d'un épais verger, puis au pied d'un coteau que couronnent des habitations. Un feu de broussailles, près duquel se chauffe une vieille femme au visage tatoué de blanc et de noir, nous attire sur une plate-forme voisine du coteau. Nous demandons des renseignemens sur le reste de notre escorte. — Y a-t-il des voyageurs dans le village qu'on aperçoit d'ici? — Personne, nous répond la vieille. — Personne! mais qu'allons-nous devenir?... Une femme, un enfant, deux hommes et un drogman, sans argent et presque sans armes, le tout monté sur des chevaux malades : il y avait de quoi s'inquiéter sérieusement. Le drogman ordonna à la vieille femme de nous conduire chez le *cheik* du village voisin. Après quelques momens d'hésitation, elle se mit à courir devant nous. Comment nous la suivîmes dans un autre village que celui où nous attendait notre escorte, comment cette fraude fut découverte, comment nous rejoignîmes enfin nos compagnons campés tant bien que mal dans une maison arabe du premier hameau que nous avions aperçu, tous ces détails que j'épargne au lecteur me rappelèrent des ennuis dont j'ai déjà eu occasion de parler en racontant mes premières journées de voyage. La nuit qui suivit une course si laborieuse ne me procura, pour surcroît de malheur, aucun repos. La chambre qui m'attendait n'était couverte qu'à demi par la toiture, et le vent qui s'engouffrait à l'aise y faisait tourbillonner les cendres du foyer de façon à rendre tout sommeil impossible.

Malgré les inconvéniens de ce triste gîte, nous nous décidâmes à y passer la journée du lendemain pour médicamenter nos chevaux et compter nos pertes. Nous n'avions que trois chevaux morts et trois autres gravement malades (1). On avait transporté ces pauvres bêtes dans une prairie ombragée de figuiers où nos tentes étaient dressées. Le cadavre d'un de mes chevaux favoris qui était au nombre des morts avait été déposé un peu plus loin; un gros dogue s'était établi près de là comme pour chasser les oiseaux de proie et les chacals qui rôdaient à l'entour : nous eûmes beaucoup de peine à l'arracher de son poste quand l'heure du départ fut venue. Chose étrange que ces affections qui s'établissent entre certains animaux, et qu'on peut observer surtout en Orient! Dans un pays où les animaux ont peu de rapports avec l'homme, c'est entre eux qu'ils tendent à s'associer, et ils conservent une sorte d'indépendance beaucoup plus digne d'intérêt à mon avis que la soumission de nos espèces apprivoisées.

Le mardi de la semaine sainte nous trouva de grand matin en marche vers Nazareth par une pluie battante, au milieu des vallons que dominent les monts de la Galilée. Rien de plus délicieux que ces vallons, où des lauriers, des myrtes de la taille de nos chênes entrelacent leurs ombrages sur des tapis de verdure et de fleurs. Sauf une chute que je fis, mais qui, grâce à l'adresse de mon bon cheval Kur, n'eut pas de suite dangereuse, la journée se passa sans accidens. Notre plus grave mésaventure fut de n'arriver à Nazareth qu'en pleine nuit. Quelques lumières disséminées dans la campagne nous annoncèrent seules le fameux village. Nous entrâmes dans ses rues sans rien distinguer autour de nous. Enfin notre caravane s'arrêta devant la porte d'une maison d'aspect européen. Un moine franciscain se tenait sur le seuil un flambeau à la main. Nous avions atteint notre gîte. Ce ne fut pas sans une profonde émotion que j'entendis le moine me souhaiter la bienvenue en italien et avec cet accent du nord de la péninsule auquel mon enfance a été accoutumée. J'éprouvais une joie singulière à entendre résonner sous la voûte d'un cloître d'Orient les pieuses formules qui avaient si souvent frappé mes oreilles dans les campagnes lombardes. Pourquoi ne l'avouerais-je pas d'ailleurs? les chants des muphtis et la glorification du saint nom d'Allah commençaient à me fatiguer un peu. Je n'avais rien à dire contre le Dieu des musulmans; mais je savais à quoi m'en tenir sur ceux qui l'invoquent du sein des plaisirs sensuels

(1) Quelle était cette maladie? Avaient-ils mangé de quelque herbe vénéneuse? avaient-ils bu trop tôt après avoir pris leur orge? Prématurément abreuvé, le cheval d'Orient est en effet souvent frappé de paralysie. On le guérit alors par des bains froids combinés avec des promenades forcées. Nul de nous au reste n'a pu découvrir la cause du mal qui nous avait fait passer une journée si pénible au sortir de Sur.

avec des lèvres souillées de mensonge. Il me semblait que le Dieu des chrétiens était bien différent de celui-là; aussi mon âme, restée froide aux solennelles invocations des muphtis, s'associait-elle avec bonheur aux humbles prières du père de Nazareth invoquant la sainte Vierge et saint François.

Cette arrivée à Nazareth me plaçait dans un monde tout nouveau. J'avais vu la société musulmane, je savais quels étaient dans l'Asie-Mineure les résultats du régime créé par le Koran. Quelle pouvait être en Orient l'action du catholicisme? Comment maintient-il son influence au milieu de sectes rivales et en face même de la religion musulmane? Je me faisais ces questions tout en admirant la jolie petite chambre où j'allais passer la nuit. La maison où j'étais descendue à Nazareth appartient au couvent des capucins; elle est spécialement destinée aux voyageurs, les femmes n'étant pas admises dans l'intérieur du couvent. Ma chambre était voûtée, comme le sont tous les appartemens en Palestine; elle était pratiquée dans une sorte de tourelle. Un lit de fer, un ameublement simple et commode, tout m'y rappelait la bonne hospitalité d'Europe... Et cependant j'étais à Nazareth! J'entrais dans une région consacrée par l'adoration de tous les âges! J'avais regretté d'abord d'arriver la nuit; quelques heures plus tard, je m'en félicitai, car j'avais ainsi retardé une épreuve pénible et singulière, — dont j'ai déjà parlé, — l'impuissance de tirer de la vue réelle des lieux célèbres les émotions que m'en procure en quelque sorte la vue intérieure et anticipée. C'était une déception de ce genre que j'avais éprouvée à Athènes et à Rome. Je me souviens encore d'avoir envié dans la plaine de Marathon l'émotion que le souvenir de Thémistocle éveilla chez un de mes compagnons de voyage. Cet homme, lettré et intelligent, avait pourtant l'esprit plus positif que poétique. Je vis une larme rouler sur ses joues, et pour moi, je l'avoue à ma honte, tout ce que je pus noter en visitant Marathon, c'est qu'il faisait bien chaud ce jour-là.

Le jour parut enfin. Je courus à ma fenêtre, impatiente de comparer la réalité avec le spectacle entrevu dans mes rêves. Voici ce que je vis. Bâtie dans la partie basse de la ville, qui est échelonnée sur le versant d'une montagne, la maison des franciscains dominait d'un côté le fond de la vallée, de l'autre elle avait vue sur la ville, qui se déroulait en amphithéâtre au-dessus de ma tête. Le coup d'œil était admirable. De petites maisons blanches séparées par de frais ombrages, où dominaient les fleurs rouges du grenadier, se détachaient vigoureusement sur un sol rougeâtre. Tout ce paysage enchantait les yeux; mais, hélas! c'est en vain que je cherchais parmi les femmes arabes de Nazareth les types que mon imagination s'était

créés; c'est en vain que j'évoquais les grands souvenirs de la Bible et de l'Évangile : rien ne réussissait à exciter en moi cet enthousiasme que tant d'âmes d'élite avaient éprouvé en présence des mêmes lieux. Humiliée et découragée, j'allai trouver le père capucin chargé de me faire les honneurs de Nazareth. Il me conduisit à l'église de l'Annonciation d'abord, puis dans les divers sanctuaires élevés sur les lieux nommés dans les Écritures. Je ne discuterai pas l'authenticité des monumens de Nazareth, je dirai seulement en quoi ils consistent. L'église de l'Annonciation, petite et de construction singulière, — la nef du milieu étant moins profonde que les nefs latérales, — domine une chapelle souterraine où l'on montre la colonne devant laquelle la Vierge était agenouillée lorsqu'elle fut visitée par l'envoyé céleste. C'est dans des grottes souterraines, remarquons-le en passant, que les pères de Terre-Sainte placent le théâtre de tous les grands événemens de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cette circonstance s'explique par les habitudes encore persistantes de la population, qui creuse volontiers ses demeures dans le flanc des montagnes. La vie à Nazareth a dû être il y a plusieurs siècles ce qu'elle est maintenant. On me montra encore une chapelle bâtie sur l'emplacement d'un lieu où Jésus-Christ fit un repas avec ses disciples, une autre destinée à consacrer les restes de la maison habitée par Joseph. La chapelle a des murs blanchis à la chaux et des fenêtres ornées de rideaux blancs à bordure rouge. On répugne à placer en pareil lieu les scènes de l'enfance de Jésus. A vrai dire, l'origine des indications qu'on donne ici sur les divers lieux illustrés par les scènes de l'Évangile ne remonte pas au-delà de l'établissement des pères de Terre-Sainte à Jérusalem. Ces bons moines ont été les grands collecteurs des traditions locales. Sur tous les points qu'elles signalaient à leur vénération, ils ont élevé des sanctuaires et des couvens. Peut-on les blâmer d'un excès de crédulité qui atteste après tout une foi ardente? Mieux vaut accueillir leurs récits avec la sympathie que mérite tout élan de piété naïve, mais avec la réserve aussi qu'on doit apporter toujours en présence de témoignages transmis et souvent altérés peut-être par la tradition orale.

Le pays qu'on traverse de Nazareth à Jérusalem est l'ancien royaume de Juda; la population qui l'habite est aujourd'hui comme autrefois redoutée pour son caractère féroce et son immoralité. Sur la route de Nazareth à Jérusalem, on rencontre d'abord Naplouse, l'ancienne Samarie, après avoir dépassé une plaine inculte et déserte à la gauche de laquelle s'élève le Thabor. Le voyageur a devant lui des contrées vouées à la sécheresse; un air embrasé y fatigue la poitrine de l'homme et dépouille le sol de toute verdure. Les tourmens de la soif deviennent insupportables. Quant

aux bons Samaritains dont parle l'Évangile, ne les cherchez pas dans ces petites villes perchées au sommet des montagnes voisines, et que tout pèlerin évite prudemment. Nos guides, deux chrétiens catholiques de Nazareth, nous racontaient, chemin faisant, des histoires peu rassurantes, qui ne s'accordent que trop bien avec l'aspect sinistre du pays. Notre première nuit se passa à Djenim, petite bourgade où nous fûmes reçus dans la maison d'un médecin qui se trouvait pour le moment à Jérusalem. Le lendemain, nous reprîmes notre marche à travers des solitudes montagneuses dont les grandes lignes n'étaient pas sans beauté. Des rochers aux formes bizarres s'échelonnaient autour de nous, et des taches sombres, éparses çà et là sur leurs flancs rougeâtres, y indiquaient des habitations humaines. Au bord des torrens desséchés croissaient des lauriers-roses et des oliviers séculaires. Aux approches de Naplouse, le sombre caractère de ces lieux désolés s'accusa de plus en plus. Je me rappelais involontairement l'histoire sanglante des rois de Juda. Sur ces cimes abruptes s'élevaient les temples de Baal; dans ces âpres vallons retentissaient les chants blasphématoires. Avec quel charme ne salue-t-on pas les oasis qui jettent au milieu de ces sables et de ces pierres la fraîcheur des eaux vives et le parfum des fleurs sauvages! Les oasis sont malheureusement trop rares. Je ne conseillerais jamais, comme distraction, aux tempéramens mélancoliques une course dans l'ancien royaume de Juda. Le plus intrépide touriste, s'il était amené les yeux bandés de Marseille aux environs de Naplouse, serait saisi d'une sorte de terreur en ôtant son bandeau et en découvrant pour la première fois cette terre de malheur.

Naplouse contraste avec l'âpreté des lieux qui l'environnent. Protégée par des bois d'oliviers et de figuiers, l'ancienne Samarie me parut une délicieuse retraite, et j'aurais été heureuse de m'y reposer des tristes impressions qui m'avaient accompagnée depuis Nazareth; mais nous étions au vendredi saint, il ne nous restait plus qu'un jour pour atteindre Jérusalem avant les fêtes de Pâques. C'est dans un village à deux lieues de Naplouse que nous devions passer la nuit. Nous prîmes bravement notre parti, et sans entrer dans Naplouse, nous nous dirigeâmes vers notre gîte, encore éloigné, à travers les montagnes où l'on montre encore le puits de Jacob, le même auprès duquel Christ rencontra la Samaritaine. Aux dernières lueurs du crépuscule, nous aperçûmes un amas de pierres entouré d'un petit mur ruiné : c'était là le puits célèbre. Je dois dire que quelques-uns de mes compagnons, qui nous rejoignirent près de là après avoir pris une autre route, avaient vu de leur côté un puits qu'on désignait comme le théâtre de la rencontre de Jésus et de la femme

de Samarie. De quel côté est la vraie tradition? C'est ce qu'il me fallut renoncer à découvrir.

La journée du lendemain devait s'achever à Jérusalem. Pendant notre marche vers la ville sainte, nous rencontrâmes plusieurs Arabes revenant d'une fête qui était, me dit-on, la pâque musulmane. Pour la première fois, je pus observer des témoignages non équivoques de la haine des musulmans contre les chrétiens. Les hommes que nous rencontrions nous poursuivaient d'injures et de malédictions grossières. Je fus au moment de perdre patience et de demander compte à ces farouches pèlerins de leur conduite peu courtoise. Heureusement j'avais mis ce jour-là dans l'arçon de ma selle un volume de *Don Quichotte*, et il ne me fallut, pour recouvrer le calme, que jeter les yeux sur l'ironique roman de Cervantes. Plus tard, à Jérusalem, je reconnus qu'un air de franchise et quelques plaisanteries maintiennent aisément les bonnes relations entre le chrétien et l'Arabe le plus fanatique. Il faut bien se garder de montrer à ce dernier crainte ou colère, ce sont pour lui des signes de faiblesse, et l'Arabe est dès lors sans pitié. Miss Harriett Martineau attribue à son costume le mauvais accueil qu'elle recevait souvent chez les Orientaux. La malveillance dont elle se plaint attend tous les chrétiens qui, au milieu des populations musulmanes, n'apportent pas une forte dose de tact et de bonne volonté.

Au moment où je faisais ces réflexions, la journée tirait à sa fin. Depuis quelque temps déjà, je remarquais que les villages situés sur les montagnes étaient plus nombreux, et que les groupes de voyageurs allant et venant se multipliaient autour de moi. Le soleil allait se coucher derrière les montagnes voisines de la mer, lorsque j'aperçus mes deux guides, immobiles et la tête découverte, au haut d'un plateau qui s'élevait à quelques pas de moi. Je courus les rejoindre. Ce que mes guides venaient de découvrir, c'étaient les murs crénelés de Jerusalem couronnant une colline qui faisait face au plateau. Au-delà de ces murs, une ligne bleuâtre, se confondant avec l'horizon, indiquait la mer de Galilée. Je donnai un moment à la contemplation de ce grand spectacle. Un tumulte étrange se faisait en moi; je sentais ma gorge se contracter et mes yeux se remplir de larmes, comme si j'avais retrouvé une patrie plus ancienne que celle d'où j'étais exilée. Chose étrange, cette sensation de bien-être et de joie profonde ne me quitta pas pendant mon séjour à Jérusalem. Cette arrivée dans une ville inconnue avait pour moi tout le charme d'un retour.

Quelques minutes de bon galop nous conduisirent sous les murs de Jérusalem et devant la porte de Damas. Non loin de cette porte s'élève la maison que les franciscains tiennent à la disposition des

voyageurs, et les ombres de la nuit descendaient à peine sur la cité quand nous mîmes pied à terre devant la retraite hospitalière. La maison des pères était encombrée de voyageurs. On m'y trouva cependant une chambre assez commode, meublée dans le style européen, ce qui pour moi était d'un grand prix. J'y fus bientôt installée, et j'y passai, dans un recueillement plein de sérénité, la première nuit de mon séjour dans la ville du Christ.

II. — LES MONUMENS DE LA BIBLE ET DE L'ÉVANGILE A JÉRUSALEM.

Le lendemain j'étais levée de bonne heure, prête à me rendre avec un des pères à l'église du Saint-Sépulcre et au Calvaire. Je m'étais toujours représenté le Calvaire comme une colline dominant la ville sainte, et je fus assez surprise d'avoir à suivre, pour y arriver, une rue en pente. L'église du Saint-Sépulcre est bâtie dans un fond; je ne m'arrêterai pas à décrire l'intérieur. Si on n'a pas lu les nombreux récits des pèlerins qui l'ont visitée, on peut se figurer une église chrétienne du moyen âge non encore achevée, et présentant les lignes arrondies, les larges arcades que l'on remarque dans les anciens monastères lombards de Pavie et de Monza. A gauche de la porte s'élève une grande tour à moitié ruinée; à droite, une petite chapelle, surmontée d'une coupole, s'avance en saillie. Quand on entre dans la basilique, on se trouve d'abord dans un grand vestibule dont le mur de gauche contient une espèce de loge réservée au kadi musulman et à ses assesseurs. Il y a là un tribunal permanent dont l'établissement a été réclamé, m'a-t-on dit, par les chrétiens eux-mêmes, comme le seul moyen de mettre un terme aux conflits des trois communions chrétiennes qui se rencontrent dans l'église. Quelques pas plus loin, on se trouve dans le corps principal de la basilique, c'est-à-dire dans une rotonde dont les côtés sont garnis de chapelles, et dont un maître-autel occupe le centre. Près de l'autel, une petite porte basse donne entrée dans le sanctuaire qui renferme le tombeau du Christ. Une pièce carrée faisant face à la porte d'entrée est réservée au culte grec : voilà tout le monument. Mais qu'on ne s'arrête pas à cet aspect général assez insignifiant; l'intérêt naît de l'examen des détails, et surtout des diverses chapelles renfermées dans l'enceinte de l'église.

Mon attention se porta d'abord sur la chapelle des chrétiens d'Abyssinie. Les Abyssins étaient assez nombreux ce jour-là devant l'autel, et leur extérieur me frappa. C'étaient des hommes de haute taille, aux traits réguliers, et qui ne rappelaient la race africaine que par leurs cheveux crépus, leur teint noir et leurs lèvres un peu épaisses. Une sorte de sayon en toile bleue, un manteau de même couleur,

un ample turban et des sandales composaient leur costume. Après la chapelle des Abyssins, j'en visitai plusieurs autres. A chacun des incidens de la passion correspond un sanctuaire. Comment imaginer qu'un espace aussi exigu que celui de l'église du Saint-Sépulcre, bâtie sur l'emplacement même du Calvaire, ait suffi à contenir tant d'épisodes divers du grand mystère? Les protestans se récrient contre cette prétention des catholiques à retrouver et à vénérer tous les lieux mentionnés dans les Évangiles. J'avoue que sur toute cette topographie sacrée je n'ai moi-même que des doutes; quant à la bonne foi des pères, elle me paraît évidente, mais j'ai déjà dit avec quel sentiment il me semble qu'on doit accueillir leurs naïves indications.

Sortons maintenant du Saint-Sépulcre, cherchons les souvenirs de Jérusalem dans des lieux un peu moins fréquentés par les voyageurs. Les murailles de la ville sainte ne sont pas un de ses moins curieux monumens. S'il est une cité au monde qui conserve intactes les fortifications qu'elle a reçues au moyen âge, c'est assurément Jérusalem. Les bases de ces fortifications du côté de la vallée de Josaphat et du mont des Olives sont d'immenses pierres de taille de quinze à vingt pieds de long sur sept ou huit de haut, et on les fait remonter jusqu'au roi Salomon. J'ai vu à Balbek un pan de mur à peu près semblable, qui est attribué aux Assyriens, et il est certain que de pareilles constructions n'appartiennent à aucun style d'architecture européenne. D'ailleurs ce côté des fortifications de Jérusalem est précisément celui qui touche presque au temple construit par Salomon, ou du moins à l'emplacement que celui-ci occupait. Rien ne s'oppose donc, il me semble, à ce que ces pierres gigantesques aient été mises en place du temps et par les ordres du grand roi des Hébreux.

Jérusalem est assise sur une hauteur qui s'élève graduellement du côté du nord et qui domine à pic une étroite vallée du côté opposé, tandis qu'à l'est et à l'ouest le sol qui l'entoure s'affaisse lentement jusqu'aux bords du Cédron, ou plutôt de son lit, car c'est tout ce qui reste de ce torrent. En suivant au dehors les murs de Jérusalem du nord à l'ouest et de l'ouest au midi, on trouve d'abord un petit mamelon peu élevé, qui s'étend vers la droite, formant ainsi un plateau presque de niveau avec la ville sainte; c'est le seul point où les murs de fortification ne dominent pas immédiatement le pays extérieur. Ce monticule, c'est la *cité de David*, dont les Arméniens ont fait leur cimetière, et qui, sans conserver aucune trace de son ancienne splendeur, n'en est pas moins visitée par tous les pèlerins, qu'y attirent deux monumens célèbres. L'un est la salle où Jésus-Christ s'assit pour la dernière fois à table avec ses disciples; l'autre est la petite pièce où il passa la première nuit après son

arrestation, et d'où il entendit le chant du coq qui rappela à saint Pierre la prophétie du divin maître et sa propre faiblesse. Le premier de ces monumens est aujourd'hui la demeure d'un derviche ou d'un santon musulman, qui le souille de la malpropreté inhérente à cette misérable classe d'hommes. C'est un spectacle pénible et repoussant que celui d'un pareil lieu transformé en tanière et occupé par ce que l'humanité a de plus immonde et de plus méprisable. Il est juste pourtant d'ajouter que cette profanation n'indique ni le mépris, ni des intentions hostiles. Tout en méprisant, tout en haïssant les chrétiens, les musulmans n'étendent ces sentimens ni sur le Christ, ni sur le christianisme. C'est même probablement dans une pensée respectueuse qu'ils ont établi en pareil lieu un être que leur religion leur apprend à vénérer; mais c'est la faute des choses plus encore que des hommes, si la divine personnification de la pureté ne peut être convenablement honorée par les adorateurs des sens. Quand on a vu la demeure d'un santon, on ne peut plus douter de l'étroite liaison qui existe entre l'impureté de l'âme et celle du corps.

Le second de ces monumens, dont les Arméniens se sont emparés au détriment des Latins, qui le possédaient jadis, présente un aspect bien différent. Une petite cour pavée en marbre blanc et entourée d'un portique voûté et assez bas renferme les tombeaux des évêques de la communion arménienne. Une chapelle forme le côté méridional de la cour, et rien n'est plus élégant, plus propre et mieux tenu que l'intérieur de ce sanctuaire, tout incrusté de petits carreaux en faïence émaillée, genre d'ornement assez répandu en Orient. Une porte sur la gauche de l'autel s'ouvre sur une cellule si petite, que l'on a quelque peine à croire qu'elle ait jamais été destinée à renfermer une créature humaine. Ce serait là que le Christ aurait été laissé aussitôt après qu'on l'eut arrêté au mont des Olives. Ce n'est pas là en effet une prison proprement dite, mais un lieu passager de détention où l'on déposait les captifs jusqu'au moment de leur interrogatoire. Telle qu'elle est aujourd'hui, cette cellule ressemble au vestiaire de la chapelle d'un beau château de campagne.

En continuant de suivre extérieurement les murs de Jérusalem de l'ouest au sud, on découvre bientôt la vallée de Josaphat, qui n'est véritablement que le lit du Cédron desséché, enfermé d'un côté par la colline qui sert de base à Jérusalem, de l'autre par le mont des Olives. Un petit village arabe qui porte encore le nom de Siloé occupe le fond de la vallée à l'extrémité occidentale, là où elle commence à s'ouvrir un peu. Presque en face de ce village, au pied de la colline de Jérusalem, coule doucement l'eau de la fontaine de Siloé. Un mur quadrilatère et grossièrement construit contient d'abord ses eaux, qui vont ensuite arroser les jardins du village. Plus loin, toujours

dans le fond de la vallée, mais du côté de Siloé, trois petits édifices de forme étrange renfermeraient les restes d'Absalon et de deux de ses compagnons. Bientôt on aperçoit presque au pied du mont des Olives un mur blanc et servant de clôture à un carré de terrain sur lequel croissent en se contournant des oliviers séculaires. C'est là le jardin des Olives, qui fut la retraite favorite de celui dont la demeure est dans les cieux. Pour le coup, personne ne saurait contester que ce soit là le jardin des Olives. Quoique le mur de clôture soit moderne et qu'il puisse renfermer quelques toises de plus ou de moins que l'ancien jardin, toute cette partie de la colline est couverte de vieux oliviers, et si ce n'est pas sous l'un d'eux que s'assit le Christ pour pleurer sur Jérusalem, quelques-uns de ceux que nous voyons aujourd'hui descendent certainement de celui-là.

Un père de Terre-Sainte passe chaque jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, enfermé dans cet enclos; il y cultive quelques fleurs et reçoit les voyageurs que la piété ou la curiosité y attire. Ces arbres sont immenses, et de nombreux rejetons entourent leurs racines, à moitié découvertes. J'ai envié l'existence de ce moine. La solitude dans un beau jardin, sous des arbres auxquels se rattachent les plus grands souvenirs dont l'esprit de l'homme puisse être rempli, possède un charme sans égal peut-être au monde.

Un pont jeté sur le fond de la vallée où coulait le Cédron réunit la ville au mont des Olives. Ce pont et la route qui gravit la montagne séparent le jardin des Olives d'un grand monument dans lequel les restes mortels de la Vierge sont conservés. Telle est du moins la croyance de tous les chrétiens d'Orient, qui se sont disputé et se disputent encore la propriété de ce tombeau avec un acharnement passionné. La chapelle, car c'en est une, à laquelle on descend par un large escalier, est vaste et belle; mais le clergé latin n'a pas la permission d'y célébrer l'office divin. C'est derrière cette chapelle que se trouve la grotte où Jésus-Christ se serait retiré en voyant approcher les soldats qui venaient pour l'arrêter, et où il aurait été en effet saisi et garrotté. Quelques autels élevés dans l'intérieur de cette grotte sont la propriété du clergé latin.

Le mont des Olives n'est qu'une petite colline sur le sommet de laquelle s'élève une mosquée. La pierre où le Christ se tenait debout lorsqu'il fut enlevé dans les cieux, et qui garde, dit-on, son empreinte, est conservée dans l'enceinte de cette mosquée, et reçoit les hommages des chrétiens comme des musulmans. La distance de ce lieu à Jérusalem est peu considérable, et c'est de la fenêtre d'un petit belvédère attenant à la mosquée que j'ai vu la ville sainte sous son aspect, je ne dirai pas seulement le plus beau, mais le plus satisfaisant. L'œil en embrasse l'ensemble sans perdre aucun détail.

Pour nous autres chrétiens surtout, qui sommes condamnés à ne voir le temple (aujourd'hui la mosquée d'Omar) que du toit d'une caserne turque, c'est un véritable bonheur que ce belvédère. Les érudits affirment que tout ce qui existe maintenant là où Salomon avait élevé son merveilleux édifice est de construction musulmane, et je m'abstiendrai, suivant ma prudente coutume, de me mêler à une discussion de ce genre. Je puis dire pourtant que la mosquée d'Omar ne ressemble à aucune des nombreuses mosquées qui couvrent l'Asie. Les mosquées sont précédées d'ordinaire par une cour entourée de hautes murailles, plantée d'arbres et rafraîchie par une fontaine. La mosquée d'Omar est située au centre d'un immense espace vide, dont la forme carrée est déterminée par des fractions de portiques placées de distance en distance. Les mosquées sont formées généralement d'un assemblage de constructions diverses, telles que tombeaux, cellules pour loger les derviches, faquirs ou santons; d'une salle pour la danse des derviches, etc., sans compter l'espace ouvert à tous les fidèles musulmans qui vont y faire leurs prières. J'ignore la disposition intérieure de la mosquée d'Omar; on peut y avoir pratiqué autant d'appartemens qu'il y a de jours dans l'année, mais rien à l'extérieur ne révèle cet arrangement, qui est d'une parfaite évidence dans toutes les autres mosquées. J'ouvre maintenant la Bible, et au chapitre sur la construction du temple de Salomon je retrouve le grand espace vide, le portique et la colonnade à l'entour, enfin tout ce qui rend la mosquée d'Omar si différente des autres. Pour moi, puisqu'après tout les opinions sur le temple de Salomon et sur la mosquée d'Omar sont libres, je préfère penser qu'il reste quelque chose du premier dans la seconde.

Le salut du monde, à en croire les musulmans, est attaché à la stricte exécution de la règle qui écarte les infidèles de la mosquée d'Omar, et j'ai failli m'attirer une mauvaise affaire, parce qu'apercevant, sous une voûte aboutissant à cette mosquée, des fenêtres à ogives qui me rappelaient la vieille et chère Europe, j'avais fait quelques pas pour mieux les examiner. J'étais encore sous la première arcade, et je m'y étais arrêtée pour regarder mes ogives, lorsqu'un géant fluet, presque noir et presque nu, accosta non pas moi, mais les hommes qui se trouvaient près de moi, avec une violence de gestes et d'intonations qui rendait son baragouin trop intelligible. Il était évident qu'il nous menaçait de tout son courroux, si nous ne consentions à nous retirer sur-le-champ. Mon aversion pour ce que nous autres Italiens nous appelons *prepotenza* me donnait une furieuse envie de marcher droit devant moi; mais un excellent petit vieillard, qui s'était constitué ce jour-là mon cicérone, se montra si alarmé, si désolé, il parla à l'Arabe si vite et si longuement, que je crus devoir

m'en rapporter, pour le redressement de mes torts, à la prudence et à l'éloquence de mon guide, et c'était sans contredit le meilleur parti à prendre. L'Arabe ne nous quitta qu'après nous avoir vu rebrousser chemin.

Jérusalem n'est pas seulement la cité du Christ, elle est aussi la ville des rois et des prophètes. A côté des souvenirs de l'Évangile, on y rencontre ceux de la Bible. A Jérusalem d'abord, il y a les grottes d'Isaïe et les tombeaux des rois; aux environs de la ville, les jardins de Salomon; plus loin encore, le Jourdain et la Mer-Morte. En résumant quelques impressions sur ces lieux qu'on a souvent décrits, j'achèverai ma promenade à travers la Jérusalem historique et ses environs, pour arriver ensuite à la Jérusalem vivante, au milieu de laquelle j'ai passé les premiers jours du printemps de 1851.

Les grottes d'Isaïe m'ont offert l'occasion de remarquer une fois de plus l'intelligence avec laquelle les Orientaux, Turcs ou Arabes, savent choisir pour leurs habitations les sites les plus pittoresques. A quelques pas de Jérusalem, au milieu de champs abrités par de magnifiques oliviers, s'élève une colline rougeâtre, entre les parois de laquelle un étroit passage a été pratiqué. Ce passage mène à la grotte d'Isaïe, vaste cavité toute tapissée de plantes grimpantes. Entre le passage et l'entrée de la grotte, on remarque une sorte de petit jardin ombragé par les larges rameaux d'un vieux figuier. C'est là que vit un santon qui m'a paru fort heureux. Je ne sais si ces moines musulmans font vœu de pauvreté, mais je suis convaincue qu'ils ne possèdent rien, et que ce dénuement extrême ne leur est nullement à charge. Le santon de la grotte d'Isaïe a un avantage sur ses confrères, c'est de mener cette vie singulière en face d'une nature admirable. Il a fait preuve d'un goût exquis dans le choix de sa résidence, et ce goût caractérise, je le répète, les Arabes aussi bien que les Turcs. Les uns et les autres savent toujours trouver pour leurs villages l'emplacement le plus commode, les plus frais ombrages et les plus belles eaux.

De la grotte d'Isaïe, on n'a pas un long chemin à faire pour arriver au tombeau des anciens rois d'Israël. Pour peu qu'on s'avance au milieu de ce labyrinthe de bosquets et de rochers, on rencontre bientôt un vieux mur, qui sert d'enceinte à une espèce de cour. Sur la porte est sculpté un bas-relief représentant une guirlande de pampres, qu'il me paraît difficile d'attribuer à l'époque des rois d'Israël et à la nation juive. On passe à genoux sous ce portail; on entre moins aisément encore dans les salles souterraines qui forment le tombeau. Ces salles sont vides; autrefois elles communiquaient entre elles par de massives portes en pierre qu'on a enlevées de leurs gonds, et qui gisent sur le sol. La seule impression qu'on éprouve

dans cette nécropole, c'est le désir de s'en éloigner et d'en franchir le plus tôt possible l'issue, tellement étroite qu'elle semble condamner les visiteurs à une captivité éternelle.

Éloignons-nous maintenant un peu; traversons Bethléem, joli village presque entièrement construit en pierre blanche, et situé sur le flanc escarpé d'une montagne : nous allons aux jardins de Salomon. On aime à croire que le Cantique des Cantiques a été inspiré par ces frais ombrages. L'impression produite par cette délicieuse retraite est d'autant plus vive, que pour l'atteindre il faut s'imposer une marche pénible à travers une des plus arides parties de la Judée. En vérité, jamais plus riches tapis de fleurs odorantes n'avaient enchanté mes yeux, jamais chants d'oiseaux plus mélodieux n'avaient frappé mon oreille. Allais-je voir apparaître le roi et la Sunamite au milieu de ce féerique paysage? C'est ce que j'étais presque tentée de croire, quand un spectacle fort inattendu vint dissiper les visions que je cherchais à évoquer : j'étais au milieu d'une *party* anglaise. Une de ces colonies britanniques qu'on rencontre sur tous les points du monde avait pris possession, pour la saison d'été, des jardins de Salomon; elle les avait loués comme on loue une maison de campagne à Saint-Cloud, ou une *villa* à Capo-di-Monte. Des tentes de forme et de couleur diverses formaient l'habitation de la société; mais pendant le jour ces tentes étaient vides, et tout l'essaim prenait ses ébats dans la prairie ou sous les bosquets. Il y avait là des dames en toilette du matin aussi correcte que si elles eussent habité un château au cœur de l'Angleterre, puis une nuée de petites demoiselles en robe blanche, laissant pendre leurs cheveux nattés, parsemés de rubans bleus et roses, sur leurs épaules découvertes. Un peu plus loin, j'apercevais un groupe de *gentlemen* en costume de chasse et s'occupant de travaux rustiques. Je m'informai, et j'appris que la colonie se composait de missionnaires qui s'étaient donné pour tâche de montrer aux Arabes, et principalement aux Juifs, les effets salutaires des sociétés bibliques et des charrues à brevet. C'est une aimable et poétique pensée que celle d'introduire les bienfaits de la civilisation en Palestine par les jardins de Salomon; mais c'est une pensée stérile, et qui viendra certainement échouer contre l'invincible force d'inertie des populations musulmanes.

Veut-on savoir maintenant ce que c'est qu'une excursion au Jourdain et à la Mer-Morte? Pour ce complément obligé d'un pèlerinage à Jérusalem, il est prudent de s'assurer une bonne escorte. Le pacha de Jérusalem, auquel j'avais annoncé mon intention de visiter les bords du Jourdain, m'avait placée sous la protection d'un cheik arabe, singulier protecteur, qui était, j'en fus bientôt convaincue, l'agent des

cheiks du désert, chargé de rançonner les voyageurs à domicile. Le cheik arabe, vieillard d'une soixantaine d'années, vint me trouver en effet deux jours après ma visite au pacha, me présenta une espèce de passeport qui me garantissait, à l'entendre, contre tout mauvais traitement des tribus du désert pendant mon voyage, mais qui ne me dispensait pas cependant de prendre une escorte, et qui m'obligeait même à payer cent piastres par tête de voyageur, partie avant le départ et le reste au retour. Cette nouvelle et pacifique méthode de tirer argent des voyageurs doit être extrêmement productive, car notre seule promenade au Jourdain faisait passer dans les mains arabes douze cents piastres. Tout cela étant arrêté et quelques personnes du consulat français s'étant jointes à nous, on se mit en route vers les neuf heures du matin.

J'avais le cœur oppressé et l'esprit inquiet. Je redoutais pour ma fille l'action des chaleurs accablantes qui règnent sur les bords du Jourdain et de la Mer-Morte. Notre excursion n'eut heureusement aucune suite fâcheuse, bien qu'elle eût mis plus d'une fois notre courage à l'épreuve. De Jérusalem au couvent de Saint-Saba, but de notre première étape, la distance n'est pas longue, mais on peut beaucoup souffrir en quelques heures. Nous chevauchions entre des roches dont l'éclatante blancheur et l'aridité complète nous rendaient doublement cruelle la réverbération de la chaleur et de la lumière. Enfin nous oubliâmes un moment nos souffrances à la vue d'un étroit ravin que dominaient deux hautes montagnes, et dont le fond disparaissait sous un entassement de blocs gigantesques. Ce ravin était le lit du torrent desséché de l'Hébron. Une des montagnes qui l'enferment nous apparaissait creusée de grottes innombrables, où vécurent, dit-on, saint Saba et ses disciples; l'autre, située sur la rive gauche du torrent, est couverte d'édifices divers, maisons, églises, forteresses, qu'entoure un seul mur de clôture. Ce groupe de bâtimens n'est pas une citadelle comme on pourrait le croire, c'est le couvent de Saint-Saba, propriété de l'église grecque et habitée par des moines qui ont eu à soutenir plus d'un siége pour défendre leurs riches possessions contre les tentatives des Arabes. L'hospitalité des moines grecs de Saint-Saba est d'ordinaire très fastueuse, mais il leur était arrivé peu de jours avant notre visite une singulière aventure. Plusieurs jeunes Anglais, munis de lettres de recommandation du patriarche grec pour le supérieur du couvent, ayant eu à se plaindre de la réception des moines, n'avaient trouvé rien de mieux que de rosser d'importance les vénérables pères, plus habitués à faire usage de leur artillerie contre les Arabes qu'à repousser un assaut de boxe et de bâton. Depuis que ces redoutables hôtes les avaient quittés, les moines grecs de Saint-

Saba avaient fait serment de ne plus ouvrir leur couvent à aucun étranger, apportât-il une lettre du tsar orthodoxe lui-même. Aussi, quand nous frappâmes, haletans de soif et de fatigue, à la porte du monastère, ne réussîmes-nous qu'à attirer sur les remparts un moine armé d'une énorme pierre qu'il menaçait de nous jeter à la tête, si nous nous arrêtions davantage. Notre cheik arabe intervint alors, il demanda non pas l'entrée du monastère, mais quelques provisions contre argent. Ces pourparlers amenèrent sur les remparts d'autres moines armés de fusils, qui nous couchèrent en joue. Nous étions au moment d'accepter le combat quand un nouvel effort d'éloquence du cheik triompha enfin de la résistance des pères, qui consentirent à nous descendre du haut des murs, avec des cordes, quelques seaux remplis d'une eau tiède qu'on se partagea avec avidité. Les cavaliers arabes de notre escorte refusèrent seuls d'y tremper leurs lèvres. Ces hommes, habitués à la vie sobre du désert, n'éprouvaient aucune des souffrances de nos compagnons européens : à l'heure de midi, après une demi-journée de marche, ils étaient aussi calmes, aussi dispos qu'au moment du départ.

N'ayant pu nous arrêter à Saint-Saba, nous ne cessâmes de marcher jusqu'à la fin du jour. On bivouaqua la nuit au pied d'une tour ruinée, voisine de Saint-Saba, où les moines daignent tolérer la présence des voyageurs. Le lendemain, nous nous remîmes en marche avant le lever du soleil, et nous étions parvenus au sommet des dernières montagnes qui forment la vallée du Jourdain, lorsque le jour commençait à poindre. Nous n'aperçûmes d'abord qu'un tapis de brouillards étendu à nos pieds. Peu à peu ces brouillards se massèrent et se formèrent en pavillon au-dessus de nos têtes. C'était l'heureux présage d'une de ces journées nuageuses si rares en Orient à cette époque de l'année. La vallée du Jourdain s'ouvrait devant nous, vaste et dépouillée. Sur notre droite, elle était fermée par une nappe d'eau noirâtre sur laquelle planaient encore les vapeurs matinales. C'était cette Mer-Morte dont les vagues roulent sur les ruines de Sodome. A gauche, la vallée s'étendait aussi loin que la vue pouvait atteindre, toujours aride et stérile; mais où donc était le Jourdain? Par quelle voie se jette-t-il dans la Mer-Morte? De la hauteur où je me trouvais, je n'apercevais rien qui annonçât le cours d'un fleuve, rien, si ce n'est à une grande distance, se détachant comme sur un fond de craie, une ligne d'un vert sombre presque imperceptible.

Après une courte halte, nous prîmes le chemin de la vallée. La descente dura plus de deux heures, car la Mer-Morte est l'un des points les plus bas du globe. Nous nous arrêtâmes un moment sur ses bords. Un de nos compagnons prétendait transporter dans la vallée du Jourdain les habitudes parisiennes, et trouvait l'endroit commode pour

y déjeuner à la fourchette. Nous eûmes beaucoup de peine à lui démontrer l'imprudence d'un pareil repas en l'absence de toute eau potable, et à un moment où une étape assez longue nous séparait encore du Jourdain. Enfin nous l'emportâmes, et je m'éloignai du lac asphaltite, non sans penser à mes beaux lacs de Lombardie. L'idée de lac se marie tellement en moi, je l'avoue, à des impressions de calme et de joie, qu'il m'était difficile, même en vue de la Mer-Morte, de penser à sa terrible origine. Oui, sans doute, la région qui entoure cette terre est âpre et triste, mais le limpide miroir de ces eaux salées ne réfléchit-il pas admirablement les beautés du ciel? On dit qu'aucun poisson ne vit dans la Mer-Morte, qu'aucun oiseau n'en approche, qu'aucune végétation ne l'ombrage. Eh bien! poissons alertes et bien vivans, arbustes en fleurs où chantent les oiseaux, rien ne manque, je puis l'assurer, à ce lac maudit, rien, si ce n'est l'eau potable; aussi, malgré ma prédilection d'enfance pour tous les lacs, quittai-je la Mer-Morte sans trop de regret.

Deux heures de marche s'étaient écoulées depuis notre halte près de la Mer-Morte, et nous n'apercevions rien encore. Notre route suivait une pente partagée en immenses gradins, et qui se déroulait devant nous comme un escalier gigantesque dont nous n'entrevoyions pas la fin. Tout à coup je remarquai une certaine agitation parmi nos Arabes. Ils étendaient le bras vers le sud en prononçant de rauques monosyllabes; nos chevaux hennirent et redressèrent la tête; ils prirent le galop, et nous les laissâmes courir, bien qu'aucun fleuve ne nous apparût. Cependant je commençais à entendre un sourd murmure. Enfin, arrivés en bas du bizarre escalier de roches qui nous cachait le fleuve, nous aperçûmes un des plus saisissans spectacles que j'aie admirés pendant mon voyage. Devant nous, le Jourdain roulait bruyamment ses eaux un peu bourbeuses, mais profondes et abondantes, entre deux rives couvertes d'arbres immenses et entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres. Nous entrâmes dans cette forêt, mais ce ne fut pas sans peine que nous nous frayâmes un chemin à travers les taillis et les plantes grimpantes que des myriades d'insectes ailés remplissaient de leur bourdonnement. Une fois au bord des eaux courantes, j'eus hâte de chercher un endroit solitaire où, après avoir pris quelque nourriture, je me livrai à la contemplation du fleuve sacré. Je passai ainsi plusieurs heures dans un recueillement qu'une alerte donnée à notre escorte par l'apparition d'une tribu pillarde bientôt dispersée ne réussit pas à troubler. J'espère garder toute ma vie le souvenir clair et distinct de ces heures d'enchantement et de repos passées au bord du Jourdain; j'espère que l'image de ces eaux, de ces rivages et de ces bois ne s'effacera jamais de ma mémoire. Le Jourdain n'est pas seulement un grand fleuve

historique, c'est un fleuve merveilleux, et qui transforme comme par enchantement la nature autour de lui.

Le retour à Jérusalem se fit par un chemin différent de celui qui nous avait si péniblement conduits au Jourdain. Parmi les souvenirs de cette dernière partie de notre excursion, le seul que j'aie gardé est celui d'une heure passée près d'une tour en ruines de construction arabe, au milieu d'un bosquet délicieux. Cette tour s'élève aux abords de la ville de Jéricho, ou plutôt de l'amas d'informes cabanes qu'on appelle ainsi, et qui a remplacé la forteresse renversée par les trompettes de Josué. L'heure de repos que je goûtai sur l'emplacement de l'ancienne Jéricho fut des plus agréables. Notre campement était établi sous des arbres fruitiers, au milieu de frais gazons que les plus beaux parcs d'Angleterre eussent pu envier à la plaine du Jourdain. Ces vertes oasis jetées au milieu des sables sont une des singularités de la terre arabe. L'imagination y évoque involontairement des types poétiques, et voudrait leur créer une population digne d'elles : pourquoi faut-il que l'humanité n'apparaisse guère que sous ses traits les plus misérables en présence de cette grande et magnifique nature?

Le lendemain, revenus à Jérusalem, nous n'avions plus rien à apprendre sur les sites et les monumens de la Terre-Sainte; c'est sur les habitans que notre attention allait se reporter.

III. — LES PROTESTANS ET LES JUIFS A JÉRUSALEM. — LES HOSPICES.

Quand même les sites et les monumens auraient manqué à ma curiosité, j'aurais trouvé à Jérusalem un agréable sujet d'études, — l'hospitalité chrétienne en Orient. C'est au milieu des moines et des sœurs de charité que j'ai passé quelques-uns des meilleurs instans de mon pèlerinage. Les uns me charmaient par leur bonhomie naïve, les autres veillaient avec une maternelle sollicitude sur ma fille, jeune néophyte, que la directrice de cette communauté, aimable et douce femme, jugea digne d'approcher de la sainte table, grand sujet de surprise pour quelques-uns des frères et des sœurs qui me croyaient vouée au culte et à la pratique des doctrines de Voltaire et de Rousseau. Le jour de la première communion arriva, et la cérémonie me parut fort touchante. Le sacrement n'était donné qu'à deux jeunes filles, l'une que je n'ai pas besoin de nommer, l'autre, jeune Allemande, qui venait d'abjurer le protestantisme et à qui l'on commença par conférer le baptême. Le but avoué de cette dernière cérémonie était de faire croire aux simples que les luthériens ne sont pas chrétiens. L'acte n'en était pas moins contraire aux véritables intentions de l'église, qui ne permet un second baptême

conditionnel que dans les cas où l'administration du premier est réellement douteuse. La seule excuse qu'auraient pu invoquer les inventeurs de cette manifestation hostile aux protestans, c'étaient les témoignages de malveillance que ces mêmes protestans ménageaient si peu à la minorité catholique, de concert avec les musulmans, les Grecs, les Juifs et les Arméniens schismatiques, très nombreux aujourd'hui à Jérusalem.

Toutes les sympathies des protestans de Syrie sont, il faut bien le dire, pour les Juifs. Je dois avouer aussi que les Juifs à Jérusalem sont entourés d'un certain prestige poétique. Il est un jour de la semaine surtout, il est une heure où l'intérêt se porte volontiers sur cette race étrange. C'est l'heure de midi de chaque vendredi. Alors on voit les Juifs se rassembler en dehors des murailles extérieures de leur temple transformé en mosquée, sur un point où les anciennes pierres sont encore debout : là ils pleurent, ils se lamentent, conformément aux paroles du prophète, sur leurs péchés et leur chute. Il me prit envie d'écouter une fois ces lamentations hebdomadaires, et je me retirai profondément émue. Il y a dans cette coutume un sentiment vrai et touchant. Depuis la prise de Jérusalem par Titus, les lamentations des Juifs se renouvellent chaque vendredi sur les débris sacrés. Semble-t-il à ces éternels proscrits que la vieille patrie réponde une fois par semaine à l'appel de leurs voix plaintives? Je ne sais; mais ce culte de l'ancien Israël est assez fort pour entraîner chaque année vers Jérusalem des bandes d'émigrans israélites du sein des plus rians villages de l'Allemagne. Ces étranges colons peuplent presque exclusivement les villes de Safed et de Tibériade. Ils ne viennent pas cultiver la terre, ils ne viennent pas échanger les marchandises d'Europe contre les produits d'une contrée lointaine : non, ils viennent demander un tombeau à la terre qui recouvre les ossemens de leurs aïeux; ils sont convaincus que s'ils meurent dans l'enceinte de certaines villes de Palestine, ils n'ont rien à craindre des tourmens de la vie future. Tous les Juifs d'Orient ne sont malheureusement pas des colons de Safed et de Tibériade; mais comment les chrétiens ne se montreraient-ils pas pour ces derniers bienveillans et miséricordieux?

Au moment de mon séjour à Jérusalem, le consulat d'Angleterre témoignait aux Juifs de Palestine une très vive sympathie. Le consul était un digne *gentleman*, d'humeur bienveillante. Quant à sa femme, personne d'ailleurs très-distinguée, elle n'avait pas tout à fait un caractère aussi pacifique. Quoique toute jeune, elle était profondément versée dans les langues et les littératures orientales. Fille d'un des principaux agens de l'Angleterre dans l'extrême Orient, elle avait apporté à Jérusalem des habitudes d'activité politique qui

étaient sans doute un héritage de famille. C'était elle qui, de concert avec l'évêque protestant, dirigeait divers établissemens de bienfaisance fondés en faveur des Juifs. Parmi ces établissemens, j'ai vu les deux principaux : l'hôpital et l'école. J'ai peu de chose à dire de celle-ci; mais l'hôpital est une charmante retraite, bien située, bien tenue, bien meublée, et où les gens bien portans ne sont pas exposés à tomber malades, comme cela peut arriver dans plus d'un hôpital d'Europe. Il y a là une excellente pharmacie, une administration soutenue par d'abondantes ressources. Cet hôpital protestant, qui n'est destiné qu'aux Juifs, contraste profondément avec l'hôpital catholique, pauvre établissement que les faibles ressources des fidèles ont peine à soutenir, mais où l'on accueillerait même un protestant, s'il se présentait.

Puisque je suis à parler d'hôpitaux, je dirai que j'allai visiter l'asile des lépreux, et j'ajouterai en passant qu'il est fort heureux que M. de Maistre n'ait pas fait comme moi, car nous n'aurions pas son admirable récit. Dans la plupart des villes de Syrie, les lépreux mènent une singulière, mais heureuse existence. Ils sont logés aux frais de la commune ou des particuliers charitables, qui se cotisent en leur faveur. Ce logement n'est ni cher ni somptueux, puisqu'à Jérusalem, par exemple, il consiste en un petit espace dans lequel les lépreux eux-mêmes ont construit quelques huttes, où les derniers venus remplacent successivement les plus anciens qui disparaissent. Chacun d'eux emploie son temps comme il lui plaît, et leur goût uniforme les porte à la mendicité. Aussi les rencontre-t-on dans les rues et sur les promenades, une sébile à la main, leur visage à découvert, ce qui suffit d'ordinaire pour expliquer leur situation et leurs besoins. A la chute du jour, tous rentrent dans leur parc, y font leur cuisine et leur repas, et s'endorment comme des justes qui ont étanché leur soif.

Ceux qui prennent soin des lépreux leur font une petite pension de quelques paras (1) par jour, somme plus que suffisante du reste pour subvenir à leur existence. La lèpre n'est considérée par personne en Orient comme une maladie contagieuse, ni même comme une honteuse et dégoûtante infirmité, le sentiment du dégoût étant d'ailleurs fort peu développé en ce pays. L'aspect du lépreux est pourtant bien propre à l'inspirer. Sa peau, celle de son front surtout, se couvre d'abord de loupes qui se fendent bientôt en formant soit des écailles, soit des escarres. Ses lèvres et ses paupières s'enflent et perdent leur forme primitive, tandis que les cartilages des oreilles et du nez s'allongent démesurément, et de telle sorte que les oreilles

(1) La moitié d'un centime.

tombent parfois jusque sur les épaules. Leur tête se dépouille, ils n'ont plus ni sourcils au-dessus des yeux ni cils aux paupières. Ajoutez à tout cela une teinte livide et blafarde qui leur est particulière, et vous aurez une image assez fidèle des moins maltraités parmi les lépreux, car il en est qui sont couverts d'horribles plaies, et dont les os mêmes, consumés par la putréfaction, sortent par esquilles de leurs dégoûtans ulcères, tandis que chez d'autres ils se contournent et se disloquent, sans pourtant se dissoudre. Ce fut plutôt avec satisfaction qu'avec répugnance que je vis les parens de ces malheureux établis auprès d'eux partager leur abri et leur donner les soins qu'ils leur auraient accordés en toute autre situation; mais ce qui me fit reculer d'horreur, ce fut d'apprendre que les passions et les faiblesses de l'humanité n'étaient éteintes ni pour eux ni pour ceux qui les entouraient. Les mariages sont fréquens dans le quartier des lépreux, et, la religion musulmane prédominant, ces mariages ne sont guère que l'union passagère d'un homme avec plusieurs femmes. Je n'oublierai de ma vie une petite fille lépreuse qui, sans être encore sortie de l'enfance, était déjà complétement défigurée par la maladie, et qui se tenait tranquillement assise sur les genoux d'une espèce de Titan sans forme humaine. Celui-ci, ayant complétement perdu la voix, approchait ses lèvres gonflées des oreilles pendantes de l'enfant pour se faire entendre d'elle. Je remarquai qu'elle semblait l'écouter avec plaisir, et que le tiraillement des muscles de son visage serait devenu un sourire, si la chose eût été possible, d'où je conclus que j'avais devant les yeux un déplaisant, mais respectable tableau d'amour paternel et de tendresse filiale. — Cette enfant est à vous? dis-je au colosse. Il fit entendre un grognement inintelligible, mais la petite se hâta de faire valoir ses titres à ma considération. — Je suis sa femme, dit-elle en se redressant, et depuis un mois!... L'expression de vanité satisfaite qui parvint à se montrer sur ce hideux visage à la pensée de la longue durée de son empire, l'espèce de flamme qui pétilla un instant dans les yeux dégarnis de l'époux, tout cela me causa une horreur mêlée de pitié et de dégoût qui mit fin à ma visite.

J'avais vu les moines et les sœurs de charité, j'avais pénétré dans les hospices protestans et autres; il me restait à visiter le couvent des Arméniens. Je m'y rendis, et j'y trouvai le plus aimable accueil. Les Arméniens de l'Asie-Mineure ne ressemblent pas aux Grecs de ce pays, qui, sous la domination de leurs maîtres barbares, ont contracté je ne sais quelle rudesse étrangère à la race hellénique. Placés au-dessus des Grecs par l'intelligence et la richesse, les Arméniens de Syrie et de Palestine les dominent aussi par une grâce et une dignité toutes particulières.

Rien n'est plus beau, plus riche et de meilleur goût que leurs édifices, leurs ornemens d'église et leurs demeures. Dans toutes les villes de l'empire ottoman, les plus belles maisons leur appartiennent, et ces maisons, non plus que leurs églises, ne sont pas seulement magnifiques; elles sont propres, bien tenues, élégantes et commodes. Leurs manières sont celles de grands seigneurs, et l'intérieur de leurs palais répond parfaitement à l'idée que nous nous faisons en Europe d'une demeure princière en Asie. Le couvent arménien de Jérusalem est immense, composé de plusieurs bâtimens et entouré de jardins délicieux. Une bibliothèque riche en beaux manuscrits et en miniatures sur parchemin, leur trésor rempli de pierreries montées avec un goût exquis, enfin leurs vêtemens sacerdotaux tissus d'or, d'argent et des soies les plus éclatantes, tout cela éblouit la vue et charme l'imagination. Le patriarche arménien, entouré de ses moines à longues barbes bien soignées, à la robe violette, au bonnet et au voile flottant de la même couleur, ne ressemble guère à un chef de communauté monastique européenne. Il a dû leur en coûter beaucoup de s'humilier comme ils l'ont fait pendant tant de siècles devant le pouvoir de leurs conquérans, ou plutôt ils ont dû tirer de grands avantages de cette humiliation si patiemment supportée, car ce ne sont point des hommes à se prosterner dans la poussière seulement parce qu'il est dangereux de demeurer debout.

Cependant l'heure du départ avait sonné. J'étais depuis un mois à Jérusalem, le but de mon voyage était atteint, et je n'avais plus de temps à perdre, si je voulais gagner des régions plus tempérées avant la canicule de Syrie. Je partis donc, je sortis de l'enceinte crénelée où j'étais entrée si émue, et, arrivée au sommet de la colline d'où j'avais un mois auparavant aperçu Jérusalem, je me retournai pour adresser à la ville sainte un dernier regard. — Un dernier? Mais sais-je bien si ce sera le dernier? Telle est la question que je me fis en quittant Jérusalem, et que je me fais encore aujourd'hui.

IV. — LE KORAN ET LA RÉFORME EN TURQUIE.

Les lieux que je visitai après avoir quitté Jérusalem, — Damas, Alep, le Liban, m'offrirent des aspects de la vie nomade et de la vie intime peu différens de ceux que j'avais observés à Angora, Latakié, ou dans les montagnes de Djaour-Daghda. Je n'ai donc plus qu'à résumer les impressions que me laissait cette longue course à travers l'Orient turc et arabe. De retour dans ma paisible vallée d'Anatolie, je comprenais mieux les conditions faites aux populations qui m'entouraient par les traditions qui les dominent et les institu-

tions qui les régissent. Mieux éclairée sur le vrai caractère de l'islamisme, je m'interrogeais sur ses destinées probables avec une sollicitude mêlée de sympathie. Sera-ce trahir une hospitalité généreuse et cordiale que d'exposer ici toute ma pensée sur un sujet dont l'Europe aujourd'hui se préoccupe à si bon droit? Je ne le crois pas, car si j'ai des plaies profondes à signaler, j'ai aussi des qualités réelles à faire connaître, et à côté de reproches sévères je puis placer de légitimes éloges. Ma sévérité d'ailleurs s'explique aisément. C'est au point de vue chrétien que j'entends juger les principes et les institutions de l'Orient. Ce que j'ai à dire de la morale et de la religion des Osmanlis sera donc l'expression de croyances et de doctrines diamétralement opposées aux leurs.

Qu'est-ce que le principe du gouvernement turc? quels germes de vitalité renferme-t-il? quelles prises offre-t-il à une réforme? quelles relations peuvent exister entre lui et l'Europe chrétienne? Ce sont là de bien graves questions, mais qu'il est impossible de ne pas se poser après plusieurs années de séjour au milieu des populations musulmanes. Qu'on se rassure, je n'entreprends point ici une longue discussion; je me borne à présenter quelques vues, à recueillir quelques observations.

L'empire ottoman est un état théocratique; il a pour législateur son prophète, pour code son livre sacré, pour jurisconsultes ses prêtres. Si l'on se place dans un milieu barbare, en face de populations impuissantes à se diriger elles-mêmes, si l'on ne se préoccupe que de donner au pacte entre les gouvernans et les gouvernés le plus de solennité possible, nul principe de gouvernement, ni celui du droit divin, ni celui de l'élection populaire, ne peut rivaliser avec le principe théocratique. Quelle source plus directe, quelle origine plus noble que la révélation, les prophéties, les miracles? Une fois la donnée admise, des rapports immuables s'établissent entre le prince et les sujets. Les questions de droit et de législation ne relèvent plus de la raison humaine; résolues par le dogme, elles échappent, comme lui-même, à toute discussion. Si l'immobilité est un signe de force, l'état théocratique peut donc prendre en pitié les perturbations des autres gouvernemens. Le malheur de ce régime, c'est qu'aux époques de barbarie, où il prospère, succèdent des époques où le besoin du progrès se fait sentir. Les populations elles-mêmes qui ont grandi sous la protection du système théocratique viennent à en reconnaître les inconvéniens. Elles sentent qu'il est condamné, qu'il ne répond plus à l'esprit d'un temps nouveau; elles sont alors placées entre deux alternatives, ou se résigner au maintien de ce système avec la certitude qu'elles donneront au monde le spectacle d'une affligeante agonie, ou se jeter dans les hasards d'une crise

qui peut être funeste, si la décadence amenée par la longue durée des institutions théocratiques est déjà trop avancée.

L'empire ottoman est-il arrivé à l'époque critique où se pose une telle alternative? Avant de répondre, qu'on examine bien quel est le caractère particulier de la théocratie musulmane.

Bien des années me séparent de l'époque où je lus le Koran pour la première fois. Je ne fus frappée alors que du côté bizarre de ce livre, et je comprenais à peine comment des doctrines faites en apparence pour étonner plus que pour séduire avaient pu captiver tant d'âmes et soumettre tant d'intelligences. Mon étonnement a cessé. J'ai vu l'Orient, et, le christianisme excepté, je crois la législation de Mahomet supérieure à toutes celles qui régissaient avant lui ou qui régissent encore aujourd'hui les populations asiatiques. Les Druses ont leurs rites mystérieux, les fellahs de Syrie leur étrange naturalisme, les Métualis du Liban ou de l'Anti-Liban ont fait leur idole du feu; les Yezidj, tribu kurde selon les uns, arabe selon les autres, rendent hommage à l'esprit de ténèbres (1). Quelle distance sépare ces superstitions grossières de la doctrine de Mahomet, il est superflu de l'indiquer. Remarquons aussi que la plupart des coutumes musulmanes qui blessent notre sentiment de moralité chrétienne, telles que la polygamie, l'esclavage, le mépris pour la vie humaine, etc., ne sauraient être imputées sans injustice au législateur arabe, qui a plié sa doctrine aux mœurs des peuples dont il voulait faire ses instrumens. Son but n'était ni de créer une société nouvelle et meilleure, ni même de former une nation : ce qu'il voulait, c'était créer une armée, une phalange d'hommes dévoués, façonnés à toutes les exigences d'une grande tâche militaire. Interdire à ses partisans les douceurs de la vie sédentaire, en leur accordant toutes les jouissances qu'on peut se procurer dans l'enceinte d'un camp, leur promettre le bonheur éternel en retour d'une soumission sans limites, telle fut la préoccupation qui domina sans cesse le législateur musulman.

Les affections de famille attachent naturellement l'homme au foyer domestique, elles affaiblissent trop souvent son ardeur guerrière : la famille fut, je ne dirai pas abolie ni détruite, car elle n'existait pas chez les peuples qui embrassèrent l'islamisme, elle fut condamnée à ne jamais prendre place dans leurs institutions. La femme, ce labo-

(1) L'explication qu'ils opposent aux nombreux adversaires de leur culte est assez ingénieuse : « A quoi bon nous prosterner devant l'auteur de tout bien? disent-ils. Nous n'avons rien à en craindre. Il ne sera jamais notre ennemi. Quant à l'esprit du mal, nous ne l'aimons pas, et nous serions charmés qu'il disparût du monde; mais puisqu'il y demeure et qu'il y manifeste hautement sa puissance, nous sommes bien forcés de rechercher ses bonnes grâces, et la prudence nous ordonne de l'adorer. »

rieux et infatigable artisan de la douceur des mœurs et de la politesse des nations, fut reléguée au rang des instrumens du vice et de la débauche. Une fois la femme anéantie moralement, le grand capitaine dont l'âpre génie pouvait seul concevoir un tel acte et l'exécuter semblait n'avoir plus de rival à craindre. Là où l'amour conjugal n'existe pas, l'amour paternel n'exerce qu'une faible influence. Les liens de la famille deviennent ainsi illusoires. D'autres liens cependant que ceux-là attachent l'homme à la vie sociale : l'étude des sciences et des arts, le sentiment de l'élégance et du bien-être matériel, ont aussi leur influence, incompatible avec les devoirs d'une population organisée pour la conquête et le combat. Mahomet proscrivit le culte des arts : la peinture et la sculpture furent condamnées comme des inventions du malin esprit, la musique et la poésie dédaignées comme des jeux puérils. L'amour des richesses fut placé parmi les penchans les plus dangereux de l'humanité, et la politique des successeurs de Mahomet fut de le combattre sans pitié. Il n'y a guère plus de vingt ans qu'on peut être riche impunément en Asie. Jusqu'à l'avénement d'Abdul-Medjid, ni le négociant arménien ni le pacha turc n'osaient mettre des carreaux aux fenêtres de leur maison, de peur d'attirer sur eux la jalousie du pouvoir, et de perdre la vie avec leurs trésors. Condamner la richesse à se cacher, c'était lui enlever ce qu'elle a de meilleur, son action civilisatrice. Il arrivait ainsi que les capitaux, plus nombreux peut-être en Turquie chez les individus que partout ailleurs, se transformaient en diamans et en piastres enfouis dans les jardins, sans jamais servir aux améliorations si nécessaires dans la vie matérielle et morale du pays.

Restaient encore certains appétits grossiers qui pouvaient retenir les hommes des dernières classes au milieu des cités plutôt que dans les camps. L'usage du vin, les plaisirs de la table furent donc proscrits (1); enfin il s'agissait de protéger la population ainsi façonnée contre l'influence des civilisations étrangères. L'impitoyable génie qui aspirait à soumettre le monde sut inspirer à ses fidèles le plus farouche mépris de tous les peuples qui ne reconnaissaient pas sa loi. « Les Osmanlis seuls sont des hommes, leur disait-il. Ils ont été

(1) En proscrivant le vin, le législateur des musulmans n'interdit cependant ni la sombre ivresse de l'opium, ni l'extase, cent fois plus terrible, produite par le hachich. J'ai observé en Orient les effets de ces ivresses sur divers individus, et j'en ai conservé un profond sentiment d'effroi. Les effets du hachich surtout sont terribles. Le patient (je ne saurais l'appeler autrement) éprouve au diaphragme et à la région cardiaque des spasmes qui couvrent ses joues d'une pâleur livide et son front d'une sueur glacée. Les angoisses ainsi provoquées ressembleraient à celles de l'agonie, si elles n'étaient brusquement traversées par des éclats d'une gaieté folle. Le plus étrange résultat de cette ivresse est une sorte d'effrayante et complète confusion des sensations du plaisir et de la douleur.

choisis par Dieu pour connaître la vérité, et la preuve en est que je suis au milieu d'eux. Méprisez les autres nations, regardez-les avec horreur et dégoût. Qu'importe que vos vêtemens soient souillés de poussière, que vos habitations soient ouvertes à tous les vents? Qu'importe que les peuples de l'Occident prennent soin de leur costume et parent leur demeure? Ils sont impurs. En vous seuls est toute pureté. » Des témoignages trop persistans montrent assez quelle influence exerça ce raisonnement sur les populations musulmanes.

Je ne dirai qu'un mot de la doctrine du Koran sur la vie future, sur le paradis. On a dit que les femmes en étaient exclues, et que le don d'une âme immortelle leur était refusé. Il n'est pas question d'elles, en effet, dans la description de ce lieu de délices, où d'immortelles houris rendent leur présence superflue. Ce que je crois sincèrement, c'est que le silence de Mahomet relativement à l'admission des femmes dans le paradis équivaut, dans la pensée du législateur, à une exclusion complète.

En retour de ces promesses et de la liberté de conduite presque absolue accordée par les institutions, que demandait Mahomet à ses fidèles? Trois choses : obéir, combattre et mourir. On sait si le pacte conclu entre le chef et son peuple fut religieusement exécuté. Un moment, ce rude et audacieux génie put croire que son rêve était accompli; le héros oriental avait voulu créer une nation de héros, et d'éclatans résultats commencèrent par couronner une téméraire entreprise. En lisant les récits de la marche victorieuse des Turcs et des Arabes à travers l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Europe orientale d'une part, l'Afrique, l'Espagne, la France méridionale et l'Italie de l'autre, on se demande si c'étaient bien là des hommes accessibles aux faiblesses et aux affections humaines, ou une race d'êtres supérieurs créée pour d'inexplicables succès. Aussi l'Europe fut-elle frappée de surprise, et une série d'étranges catastrophes vint l'effrayer. La cité de David et celle de Constantin virent flotter sur leurs remparts l'étendard infidèle. L'Espagne obéit à des hordes invincibles venues de Tunis; la Méditerranée fut un lac d'Asie; puis, quand l'Europe engagea décidément la lutte, l'œuvre des croisades ne put s'accomplir qu'après plusieurs siècles d'expéditions sanglantes, et même, au terme de cette lutte, l'Orient presque tout entier resta le domaine de la théocratie musulmane.

On voit maintenant quel était le caractère de cette théocratie. Essentiellement liée à une œuvre militaire, elle pouvait grandir dans la guerre, mais elle avait tout à craindre de la paix. Nous savons ce que la guerre fit des musulmans; plaçons-nous dans l'empire ottoman tel qu'il était avant la dernière crise, et nous verrons ce qu'en a fait la paix.

L'aspect général de la Turquie pendant les années de paix qui ont précédé la lutte actuelle n'attestait nullement, il faut bien le dire, ce progrès matériel qui se manifeste en d'autres pays par l'embellissement des villes, l'intelligente exploitation du sol et l'accroissement de la population. Les proscriptions lancées par le Koran contre la richesse et les arts n'étaient que trop sévèrement jugées par les résultats. L'influence morale du livre sacré s'était-elle maintenue avec la même puissance? Les scènes d'intérieur que l'hospitalité orientale m'a permis d'observer pendant mon voyage m'obligent à répondre affirmativement, mais je dois ajouter que le plus souvent cette influence est largement corrigée par l'excellent naturel du peuple turc, et c'est ici que l'occasion m'est offerte de mêler quelques vœux sympathiques aux jugemens sévères que j'ai dû porter sur les institutions musulmanes. Je me suis souvent demandé ce que deviendrait, non pas une nation, mais seulement une famille européenne qui prétendrait ne suivre d'autre loi que celle de l'islam, et c'est à peine si j'ai osé formuler une réponse à ma propre question. Cependant les déplorables résultats qu'aurait pour des Européens l'établissement de la loi musulmane ne sont pas visibles ici. Quoique autorisé à mépriser et à maltraiter ses femmes, le Turc les entoure d'égards et de tendresse. La loi la veut esclave; l'homme, qui pourrait commander, préfère lui complaire. Souvent aussi elle abuse de cet empire, auquel elle ne peut faire valoir aucun titre; mais quoi qu'elle fasse, jamais la force de l'homme n'est employée à la faire rentrer dans l'ordre. Il y a quelque chose de touchant dans le spectacle de cette indulgence sans bornes que le tyran légal accorde à sa légitime esclave, dans ce complet abandon d'un droit qu'il lui serait si facile de faire respecter, dans cet oubli volontaire de sa puissance illimitée et de ses prérogatives. Et ce n'est pas seulement l'indulgence sans bornes qu'on accorde à la femme, le respect non plus ne lui est jamais refusé, et Dieu sait si elle en est digne. Le naturel doux et élevé du Turc se plaît, à son insu peut-être, dans la stricte observation des lois de la pudeur. J'ai habité pendant plus de trois ans au milieu des populations les plus grossières et les plus ignorantes de l'Anatolie; nous étions trois femmes d'Europe, et jamais aucune de nous n'a entendu un mot, n'a aperçu un geste ni même une intention dont nous eussions à rougir (1).

Les vertus naturelles du peuple turc ne sont pas renfermées d'ailleurs dans les bornes étroites de ses rapports avec les femmes. La

(1) Je me souviens qu'un jour un paysan turc des environs étant venu, selon l'habitude du pays, nous apporter son offrande de lait et de miel, et ne connaissant pas la disposition intérieure des appartemens, pénétra dans une de nos chambres au moment de notre réveil. Le Turc ne fit qu'entr'ouvrir la porte, car un cri d'alarme poussé de

même douceur, la même délicatesse, je dirais presque la même grâce de sentiment le suivent partout. Presque jamais l'enfant ne souffre de la mauvaise humeur de son père, ni l'esclave de celle de son maître. Les querelles sont rares, même dans les dernières classes du peuple, et lorsqu'elles éclatent, elles donnent rarement lieu à ces démonstrations grossières et brutales qui n'ensanglantent que trop souvent les lieux de réunions populaires dans notre Europe. Un certain instinct de dignité préserve le Turc de toute ignoble violence. Il expose ses griefs ou se défend avec calme, et si l'accord ne se rétablit pas de lui-même, les parties adverses se rendent auprès d'un homme dont l'âge et le caractère inspirent le respect, et dont ils acceptent le jugement comme ils accepteraient l'arrêt d'un magistrat. Un sentiment de piété sincère, une foi aveugle, la plus admirable patience, la résignation la plus touchante dans l'adversité, le goût du beau, du vrai et de l'honnête, l'abnégation de soi-même, tels sont les traits principaux du caractère turc. Je ne parle pas ici des habitans des grandes villes, ni des membres des classes élevées, qui copient les dehors des étrangers, bien qu'ils affectent de mépriser et de haïr tout ce qui n'est pas turc. Je n'aime pas le Turc élégant, maniéré, esprit fort. Je parle seulement du peuple des campagnes et des pauvres habitans des villes de province. La conduite de ces derniers n'est pas toujours d'accord avec leurs sentimens, mais ces sentimens n'en existent pas moins : ils ont de fortes et de profondes racines dans les cœurs; ils ont résisté à de rudes épreuves, à la corruption de l'exemple, de la loi et des mœurs, et celui qui saura leur donner carrière, les mettre à l'œuvre et les féconder sera le régénérateur des Osmanlis.

Tel qu'il est aujourd'hui, quel sera donc l'avenir du peuple turc? Subira-t-il jusqu'à leurs dernières limites les conséquences funestes de la théocratie? N'y a-t-il pour lui que cette cruelle alternative, de mourir ou de racheter sa vie au prix de son indépendance? Dieu le préserve d'une aussi triste destinée! Je ne veux me poser ni en prophète ni en docteur; mais je crois avoir montré qu'il y a dans ce peuple les élémens d'une meilleure vie morale. Comment faire pour les développer, pour l'arracher aux malheurs qui le menacent? L'Europe a aujourd'hui pour première tâche de préserver son indépendance; mais l'heure d'un autre travail, d'un effort de régénération, peut venir. Et que fera-t-on alors? Je me borne à indiquer deux nécessités qui se produiront sans aucun doute, — celle d'installer sur le territoire ottoman les forces matérielles qui puissent en déve-

l'intérieur par une voix féminine l'avertit de son erreur, et lui fit aussitôt prendre la fuite. On le retrouva quelques instans après la tête cachée dans ses mains et tremblant de confusion à la pensée de reparaître devant nous.

lopper les richesses, celle de préparer aussi une modification reconnue indispensable dans le régime créé par Mahomet en vue d'une tâche aujourd'hui incompatible avec les intérêts et la civilisation du monde.

Le territoire ottoman appelle par l'abondance, par la diversité de ses ressources, les plus larges applications du travail agricole. J'ajouterai que ce sol dans lequel germent toutes les semences, depuis celles des arbres immenses jusqu'à celles de la fleur des prés, qui nourrit d'innombrables et de précieux troupeaux, ce sol n'est pas moins riche en produits minéralogiques. Chaque vallée, chaque montagne possède des filons de cuivre, de fer, de plomb et même d'argent. Tel ruisseau charrie de la poussière d'argent que les habitans des villages voisins connaissent fort bien, mais qu'ils ne songent pas à recueillir. Ce pays possède donc tous les élémens nécessaires pour devenir le plus riche, comme il est déjà le plus beau peut-être des états du vieux monde. Nul doute qu'il ne puisse offrir aux puissances européennes qui le défendent aujourd'hui l'équivalent des services qu'il en reçoit.

Reste une autre œuvre, qui ne dépend plus seulement de l'Europe, mais des Ottomans eux-mêmes.

S'il est vrai que la constitution de l'islamisme, qui a formé de si intrépides soldats, ait été fatale au développement de la vie civile, s'il est vrai en outre que les théocraties répugnent à toute pensée de progrès et de changement, et si pourtant une transformation au moins partielle est aujourd'hui nécessaire au salut du pays, que faudra-t-il en conclure? Se résoudra-t-on à l'abandon de la forme et des principes théocratiques du gouvernement? La chose serait impraticable à cette heure. Lors même que les chefs de ce gouvernement auraient l'héroïque courage de renier le dogme qui leur assure une autorité sans limites, le peuple, sincèrement et profondément attaché à ses croyances religieuses, n'accepterait pas ce sacrifice. Il existe un moyen terme entre abandonner complétement un système et le pratiquer dans toute sa rigueur. Ce terme moyen s'appelle *réforme*, mot odieux pour l'ordinaire aux membres des théocraties, mais qui dans ce cas spécial a déjà été prononcé bien des fois par les hommes les plus illustres de la Turquie. Il est vrai que la faveur populaire ne s'est pas attachée à ce mot, ni aux choses qu'il annonce et qu'il exprime. La raison en est évidente à mes yeux. Quoique sages et tendant à abaisser la barrière élevée par l'islamisme entre l'Europe chrétienne et l'Asie musulmane, les réformes introduites jusqu'ici dans la constitution de l'empire ottoman ne pouvaient apporter aucun soulagement immédiat aux souffrances des Osmanlis; elles avaient d'ailleurs pour but la destruction des entraves auxquelles les sujets chrétiens

de la Porte avaient été assujettis par le passé, et cette délivrance, que la justice et la politique réclamaient également, froissait les préjugés des zélés musulmans. La haine et le mépris des chrétiens font partie de leur symbole de foi religieuse; y toucher, c'était se révolter contre les prescriptions de leur livre sacré, et cela dans des vues politiques que peu d'entre eux comprenaient. Une réforme politique ne sera jamais agréée par un peuple si profondément croyant, si elle n'est appuyée sur une réforme religieuse. Reste à savoir comment cette dernière réforme devrait procéder.

Le christianisme a eu aussi au XVIe siècle ses réformateurs. Que firent-ils? Ils s'adressèrent aux consciences les plus délicates, aux esprits les plus exaltés en matière de religion; les tièdes seraient demeurés neutres dans cette grande question. Les chrétiens zélés s'en préoccupèrent et se rangèrent sous l'une ou sous l'autre bannière. Pourquoi n'en serait-il pas de même en Orient? Que les sages s'abaissent au niveau des simples d'esprit, que les grands se fassent petits, qu'ils ne dédaignent pas même d'employer un langage mystique, de revendiquer leur part de l'inspiration divine, qui peut seule leur obtenir la confiance et la soumission. Qu'au nom de ce même pouvoir et de ce même principe qui transformèrent jadis les Osmanlis en soldats, ils en fassent aujourd'hui des hommes. Qu'ils renversent et foulent aux pieds la fatale barrière qui sépare l'Orient de la civilisation, qu'ils enseignent à leur peuple à se tourner vers l'Occident lorsqu'il dit ses prières, car c'est de ce côté que le soleil se lève et se lèvera désormais. Qu'ils lui ouvrent les voies de l'étude et de l'action; qu'ils lui donnent une famille en abolissant la polygamie, car si une femme constitue la famille, plusieurs femmes la détruisent. Que sans prononcer le nom du Christ, ils les initient aux doctrines civilisatrices et à la morale du christianisme; qu'en se disant les commentateurs du Koran, ils en modifient profondément les principes et les commandemens. Ce plan n'est pas d'une exécution facile, je le sais, et il serait impraticable en Europe dans le siècle où nous vivons; mais l'Asie n'est pas l'Europe. Les circonstances sont d'ailleurs impérieuses, et il est urgent de prendre un parti.

Je crois en avoir dit assez pour montrer à quelles conditions une transformation salutaire pourrait s'accomplir en Turquie. Je m'arrête devant des perspectives où il serait téméraire de trop hasarder ses regards. Je tenais cependant à les laisser entrevoir, et après le récit d'un voyage qui m'avait montré sous des aspects si tristes l'application des doctrines du Koran, je voulais combattre celles-ci au nom du caractère même et des intérêts du peuple qu'elles gouvernent.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

SCULPTEURS MODERNES

LORENZO BARTOLINI.

I. *Dell' Arte secondo la mente di Bartolini*, par M. Bonaini, Florence 1852. — II *Di alcune moderne Opere di scultura in Firenze*, par M. Achille Rossi. — III. *Del Purismo*, par MM. Milanesi, Guasti et Pini, Florence 1852.

Si l'on ne consultait que les tableaux ou les peintures monumentales pour apprécier la situation et les tendances de l'art moderne en Italie, on serait autorisé à porter un jugement sévère sur l'abaissement des doctrines et du talent dans ce pays des maîtres par excellence. Les écoles italiennes de peinture ne sont même plus en décadence; la plupart d'entre elles ont cessé d'exister, et, sauf l'espèce de rénovation tentée aujourd'hui en Toscane par un petit groupe d'artistes et d'écrivains qu'inspire au moins le respect du passé, on ne surprendra nulle part des signes de volonté studieuse ou de mémoire : partout au contraire l'oubli manifeste des origines et des anciens exemples. — Des médiocrités plus ou moins nombreuses, qui semblent s'accommoder de leur impuissance, ou dont l'ambition négative ne vise qu'à façonner l'art national sur les patrons de l'art étranger, voilà ce qui reste à Rome comme à Venise, à Milan comme à Naples, de la postérité de tant de grands maîtres; telles sont, depuis soixante ans, les tristes gloires d'une école qui ferait presque regretter les aberrations pittoresques de l'école du XVIIIe siècle. N'y avait-il pas en effet au fond des excès de cette époque une certaine force native, un reste de sève et de distinction, et comme une *fantasia* héroïque qui accusait encore la haute race?

L'art italien se ruinait sans doute par ses prodigalités et ses folies, mais il se ruinait avec la bonne grâce d'un grand seigneur et ne dissipait, après tout, que son propre patrimoine. Lorsqu'il en vint plus tard à user des ressources d'autrui, lorsqu'il essaya de cacher sa pénurie sous une magnificence d'emprunt et des vêtemens à la mode française, il ne réussit qu'à compromettre pour le moins sa dignité et à porter assez gauchement une livrée. On doit être surpris que cette servitude acceptée dès le commencement du siècle par M. Benvenuti à Florence et M. Camuccini à Rome ait été ouvertement recommandée par les derniers représentans de la vieille manière idéaliste. Pompeo Battoni, — c'est tout dire, — ne légua-t-il pas sa palette et ses pinceaux à David? En confiant au peintre des *Horaces* ces pinceaux accoutumés à caresser des allégories galantes, il leur imposait certes une besogne bien imprévue; il prescrivait du même coup de nouveaux devoirs et une foi nouvelle aux élèves qu'il avait formés, aux peintres qui viendraient après lui. Le malheur est que ceux-ci aient suivi le conseil trop à la lettre, et que depuis cette abdication l'art italien n'ait guère fait d'efforts que pour s'assouplir au joug de l'art français.

La peinture, de l'autre côté des monts, semble aujourd'hui vouée à l'inertie, mais nous ne prétendons pas en conclure que la régénération soit impossible et désespérer d'un pays qui a su trouver souvent pour se relever de sa déchéance d'admirables retours de vigueur et des élans inattendus. Peut-être la réaction, encore timide, qui s'essaie à Florence contre l'esprit de routine déterminera-t-elle bientôt un mouvement plus énergique et de plus sérieux progrès. M. Louis Mussini, le chef des nouveaux *puristi*, ne nous semble pas, il est vrai, doué de la résolution nécessaire pour avoir pleinement raison des préjugés académiques et détrôner les faux talens qui se prélassent dans leur dogmatisme suranné : puisse-t-il au moins, par l'exemple si opportun qu'il donne, encourager l'étude des vieux chefs-d'œuvre et préparer la venue d'un véritable réformateur! Ce rôle souverain auquel jusqu'à présent aucun peintre italien ne paraît en mesure de suffire, un sculpteur d'un rare mérite, un descendant des anciens maîtres l'avait pris et le soutenait naguère avec une incomparable autorité. Bartolini n'honore pas seulement, en la représentant mieux que personne, la sculpture moderne dans son pays; il résume aussi l'art italien tout entier, les plus nobles aspirations de son époque, et par l'influence qu'il exerça, aussi bien que par l'éclat de son talent, il relève et vivifie une école qui, sans lui, n'aurait qu'une fort douteuse importance. Nous voudrions appeler l'attention sur les travaux de cet éminent artiste et montrer sa double supériorité dans la pratique et dans l'enseignement, en nous aidant,

pour l'accomplissement de notre tâche, de nos propres souvenirs, des intéressans opuscules qu'ont publiés assez récemment MM. Bonaini, Rossi, quelques autres écrivains encore, et surtout de documens inédits recueillis par la main pieuse d'un ami de Bartolini.

Et d'abord faut-il s'étonner que le seul homme qui ait continué de nos jours la gloire de l'art italien, — je ne parle, bien entendu, ni des musiciens ni des poètes, — faut-il s'étonner que ce seul maître, dans le sens exact du mot, soit non pas un peintre, mais un sculpteur? Les conditions différentes où se trouvent en Italie la peinture et la statuaire, conditions particulièrement favorables à celle-ci, peuvent jusqu'à un certain point expliquer le fait. Pour nous Français, la sculpture est un art en dehors des mœurs et des besoins actuels, un luxe tout exceptionnel, ou même contrariant l'instinct qui nous pousse vers un certain beau familier. Aussi ne lui prêtons-nous un reste d'attention qu'autant qu'elle se réduit aux proportions d'une industrie frivole. Les statuettes et les petits groupes d'animaux réalisent un idéal à notre portée, le seul qui ait encore le pouvoir de nous séduire, et nous oublions de grand cœur, en face de ces humbles produits, des travaux plus conformes aux sévères lois de la statuaire. Il en est autrement à Florence ou à Rome. Là du moins une statue, un bas-relief réussissent encore à passionner la foule, quelquefois il est vrai assez mal à propos et sans grand profit pour le goût; mais ce goût, malgré ses déviations, n'en existe pas moins, plus vif et plus sincère qu'ailleurs. Faute de mieux, il se portera volontiers sur des objets d'une beauté suspecte, ou même tout à fait indignes : vienne un chef-d'œuvre, personne n'attendra pour l'admirer que les experts en aient défini le sens et le mérite. Chacun aura senti tout d'abord et apprécié par pur instinct, chacun aura aimé en un mot ce que nous hésiterions peut-être à regarder, ce que nous respecterions tout au plus sur la foi des hommes du métier.

La certitude d'être compris ou même d'être étudié est un stimulant qui manque aux sculpteurs français; les sculpteurs italiens au contraire sont sûrs de n'avoir affaire ni à des juges défavorablement prévenus, ni à des esprits indifférens. Quoi de plus naturel après tout? Des gens qui ne sauraient traverser une rue, se promener sur une place ou entrer dans une église sans rencontrer à chaque pas des chefs-d'œuvre de toutes les époques reçoivent presque à leur insu l'éducation la plus profitable. Pour les artistes de profession l'avantage semble plus considérable encore. Les peintres, comme les statuaires, ont perpétuellement sous les yeux d'admirables monumens de l'art, et les grands exemples ne leur font certes pas défaut : d'où vient donc qu'ils tirent pour la plupart un si chétif parti de ces leçons? Leur étrange obstination à chercher loin de chez

eux des modèles et leur insuffisance personnelle expliquent sans doute la faiblesse de leurs travaux, mais il faut dire aussi que les occasions et les tâches importantes sont assez rares aujourd'hui pour qu'un véritable talent ait peine à faire ses preuves et à grandir. La peinture monumentale et même la peinture d'histoire sont presque hors d'usage en Italie. Plus de palais, peu ou point de chapelles à décorer; plus de corporations, encore moins de Médicis pour encourager les débutans, se disputer les services des maîtres et préparer à tous les talens une ample besogne. Les familles patriciennes bornent leur ambition à conserver les tableaux anciens qu'elles possèdent. C'est donc le plus souvent pour des amateurs de second ordre ou pour quelques étrangers de passage que les peintres italiens sont réduits à travailler. De là l'obligation où ils se trouvent de traiter des sujets plutôt agréables que graves, et (condition radicalement contraire au génie et aux antécédens de l'école) de ne couvrir que des toiles d'une dimension restreinte. Il y a dans cette situation des empêchemens dont il est juste de tenir compte, et si l'avilissement de la peinture italienne est un fait très regrettable, il ne faut voir pourtant dans ce fait ni le résultat de fautes absolument volontaires ni un déshonneur sans excuse.

Les entraves imposées à la hardiesse du pinceau ne gênent pas au même degré le ciseau des statuaires. Toute haute entreprise n'est pas interdite à ceux-ci, et ne leur restât-il que la sculpture des tombeaux dans les églises et dans les cloîtres, ils seraient richement partagés encore. La mort, cliente sûre, livre chaque jour à l'art des souvenirs à consacrer, des traits à faire revivre, des dogmes religieux à commenter. Qu'il s'agisse d'un monument dédié à quelque illustre mémoire ou d'une sépulture chère seulement à la piété de quelques amis, la destination du travail et le voisinage de l'autel inspireront l'artiste, ou du moins inclineront son âme vers le recueillement et les graves pensées. On sait combien d'œuvres éloquentes, combien de nobles images les sculpteurs italiens ont accumulées dans les églises. Pour ne parler que de la sculpture florentine, les plus beaux morceaux dont se glorifie l'école sont en général des monumens funéraires, et, depuis Nicolas de Pise jusqu'à Verocchio, depuis Michel-Ange jusqu'à Bartolini, tout statuaire de génie ou de talent s'est révélé surtout dans des productions de ce genre. Les tombeaux résument, à vrai dire, les progrès successifs de la sculpture en Toscane : aussi l'histoire de l'art ne saurait-elle négliger un ordre de travaux auxquels l'inhumation en dehors des églises ôte ailleurs en partie leur vraie signification esthétique et religieuse. Les conditions faites à la statuaire étant ainsi préférables à celles qu'a dû accepter la peinture, on ne s'étonnera pas de nous voir trouver

dans la vie et l'œuvre d'un sculpteur le témoignage le plus significatif des tendances actuelles de l'art italien.

I.

La vie de Bartolini, qui devait être un combat perpétuel contre la médiocrité, l'envie et la routine, commença par d'autres luttes tout aussi difficiles et des souffrances patiemment supportées. Les rudes traitemens, l'impossibilité de s'instruire et de travailler selon ses goûts, telles sont les premières épreuves imposées au courage de l'enfant, en attendant la misère et les cruelles anxiétés qu'amèneront les années suivantes. Lorenzo Bartolini naquit en 1777 à Savignano, petit village aux environs de Prato, où fra Bartolommeo avait vu le jour trois cent huit ans auparavant. Son père, Liborio Bartolini, était serrurier-forgeron, et, contrairement à la coutume des plus humbles artisans de son pays, il n'avait pour les arts et les artistes qu'une grossière indifférence. Qu'un des plus grands peintres de la fin du xve siècle fût né à quelques pas de sa chaumière, ou que le fils qui lui était donné annonçât pour le dessin une rare aptitude, le tout ne lui importait guère, ou plutôt il ne remarquait cette vocation précoce que pour s'en irriter et la maudire. On pense bien qu'un tel homme n'était pas d'humeur à s'en tenir aux injures et que son mécontentement se traduisait souvent par des brutalités d'autre sorte. Le pauvre Lorenzo, outrageusement battu, n'en persévérait pas moins dans sa volonté de devenir artiste, et recommençait, au risque d'être châtié de nouveau, à laisser là marteau et enclume pour le crayon qu'il s'essayait à manier.

Au bout de quelques années, Liborio Bartolini vint s'établir à Florence avec son fils. Un pareil séjour n'était pas propre à modifier les déterminations de celui-ci et à lui inspirer plus de goût pour l'apprentissage qu'on lui imposait. Si la seule force de ses instincts l'avait poussé à la résistance lorsqu'il vivait à Savignano loin de tout encouragement et de tout exemple, à coup sûr le spectacle des chefs-d'œuvre réunis à Florence ne pouvait que stimuler encore son zèle et accroître son ambition. Aussi tout se passa-t-il entre le père et le fils conformément aux circonstances : redoublement de colère d'un côté, de l'autre aversion plus prononcée que jamais pour le métier et résolution bien arrêtée d'y renoncer au premier jour. Ce jour ne tarda pas à venir. A la suite de châtimens plus violens que de coutume, Lorenzo s'enfuit auprès d'un de ses oncles à Savignano, et ne rentra sous le toit paternel qu'après avoir obtenu la permission de suivre les cours de l'académie de Florence. Moitié de guerre lasse, moitié par déférence aux conseils de ses amis, Liborio Bartolini

en vint à se rendre, non sans stipuler la condition d'être absolument déchargé à l'avenir de toute dépense et de tout soin matériel. Lorenzo, âgé seulement de douze ans, se vit donc obligé de se suffire à lui-même et de chercher, en même temps que les occasions de s'instruire, le moyen de gagner son pain. Rude tâche qu'il entreprend pourtant avec joie et qu'il poursuit avec une incroyable force de volonté! Tantôt il consacre ses soirées et une partie de ses nuits à des travaux à l'aiguille que lui a procurés un tailleur; tantôt il court, au sortir de l'académie, s'enfermer dans une boutique de vitrier et racheter, au moyen de ses minces profits de *garzone*, les heures que lui ont coûtées ses études d'artiste. Plus tard, il entre comme apprenti chez un sculpteur d'albâtre à Volterre, et là du moins il n'est plus condamné à des occupations tout à fait étrangères à l'art; mais les bénéfices de cette nouvelle situation lui semblent si précieux, qu'il s'empresse d'en élargir un peu trop la mesure, et se prépare ainsi de nouveaux mécomptes.

A l'époque où Bartolini commençait son apprentissage de sculpteur, les compositions gravées de Flaxman étaient déjà répandues dans les divers pays de l'Europe; toutefois, au lieu de cette popularité qu'elles ont acquise depuis un demi-siècle, elles avaient alors l'intérêt d'objets d'art assez rares encore et en quelque sorte de curiosités. En Italie surtout, on recherchait avidement les œuvres de l'artiste anglais, et l'occasion de se les procurer était une bonne fortune que peu de gens réussissaient à rencontrer. Corneil, — tel était le nom du patron de Bartolini à Volterre, — se trouvait au nombre de ces favorisés du sort. En voyant les pièces gravées d'après Flaxman entre les mains de son maître, le jeune garçon avait aussitôt demandé la permission de les calquer. Jusque-là rien que de fort naturel et de très légitime; mais en répondant par un refus, Corneil était, de son côté, pleinement dans son droit. Bartolini eut le tort de ne pas en juger ainsi et d'essayer de dérober ce que l'on ne consentait pas à lui donner. Utilisant assez mal à propos le souvenir de son premier métier, il applique un morceau de cire sur la serrure de la porte qui ferme la chambre où sont les précieuses estampes; il fabrique ou fait fabriquer une clef d'après cette empreinte, et, lorsque tout dort dans la maison, il se glisse crayon en main auprès du trésor convoité. C'était, il faut l'avouer, pousser loin l'amour de l'art et sacrifier un peu trop formellement les scrupules de la conscience à la passion de l'étude. Raphaël, en pénétrant à l'insu de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, était du moins introduit par Bramante, que ses fonctions autorisaient à y entrer, et qui pouvait à la rigueur y amener un de ses amis. Ni l'un ni l'autre n'avait forgé de fausse clef pour ouvrir la porte, et si Michel-Ange les eût surpris

tous deux en contemplation devant ses peintures, il n'eût pu guère les accuser que d'indiscrétion. Corneil avait quelque chose de plus à reprocher à son élève, et l'on devine la confusion de celui-ci lorsqu'il vit apparaître au milieu de la nuit l'homme dont il croyait avoir trompé la vigilance. Le lendemain, Bartolini, vertement semoncé, reprenait le chemin de Florence, où il allait chercher un nouveau patron.

Moitié ouvrier, moitié artiste, il ne pouvait espérer d'autres travaux que ceux qui lui seraient procurés dans une *boutique*. Le mot, même au XVIe siècle, servait à désigner l'atelier d'un sculpteur ou d'un peintre aussi bien qu'un établissement de menu commerce, un lieu où se débitent des objets d'art industriel; mais, à la fin du XVIIIe siècle, il ne gardait plus cette double signification, et il y avait alors entre un statuaire et un *bottegajo* (marchand) de sculptures la même différence qu'entre un élève et un apprenti. Bartolini n'en était qu'au premier degré de l'apprentissage; il lui fallait donc pendant quelque temps encore se contenter des leçons d'un praticien, quitte à se réserver l'avenir et à guetter le moment de se former auprès d'un artiste. La condition qu'il avait trouvée à Volterre, il la rencontra de nouveau à Florence, et il fut successivement employé par plusieurs marchands de sculptures en albâtre. L'ouvrage venait-il à manquer, il essayait d'autres ressources et s'enrôlait parmi les musiciens de quelque orchestre, dans quelque troupe de chanteurs, jouant du violon ou faisant sa partie vocale suivant le cas, le tout non sans applaudissemens parfois, témoin ce jour où il parut sur le théâtre de Piazza-Vecchia et y chanta avec succès, dit-on, une cavatine écrite expressément pour sa voix.

Cependant cette vie incertaine et tiraillée commençait, non à décourager Bartolini, mais à lui inspirer quelque doute sur la possibilité de développer à Florence même le talent sérieux qui germait en lui. Le moyen d'abandonner les travaux obscurs auxquels la pauvreté le condamnait? Et, d'autre part, comment compter sur des progrès décisifs alors qu'il n'avait d'autre objet d'étude que des modèles inertes, d'autre besogne que l'ornementation de vases ou de pendules? Une fois seulement il avait entrepris un ouvrage d'après la nature vivante; encore ce premier essai, — c'était le portrait de son frère, — n'avait-il pu être mené à fin, faute d'un peu d'argent et de loisir. Ajoutons qu'au chagrin de se sentir confiné dans une boutique se joignait pour Bartolini le regret de ne pouvoir suivre ceux de ses camarades qu'il voyait chaque jour partir pour la France. Un voyage à Paris, un séjour dans cette ville que la renommée de David et la révolution opérée sous son influence présentaient aux imaginations italiennes comme la métropole de l'art, quelle bonne fortune pour

un jeune artiste, quel plus sûr moyen de se perfectionner et d'arriver promptement au succès! Tandis qu'Alfieri, mettant son animosité et ses rancunes personnelles sous le couvert du patriotisme, maudissait avec apparat la domination française et « les nouveaux barbares, » Bartolini acceptait l'événement de grand cœur, et n'aspirait qu'à en tirer profit. Aussi, loin de faire mystère de ses désirs, en parlait-il à tous venans, aux Français surtout qui s'arrêtaient pour quelque emplette ou pour quelque commande dans la boutique où il faisait son apprentissage. Un jour, l'un des généraux de notre armée entre chez le patron de Lorenzo et choisit divers objets qu'il veut, dit-il, rapporter en France, et qu'on devra lui envoyer sur-le-champ, parce qu'il se met en route le lendemain. S'il consentait à prendre le jeune apprenti pour domestique, ce voyage tant désiré pourrait s'accomplir. La négociation s'entame et réussit. Bartolini, que recommandent sa bonne mine et sa physionomie intelligente, devient sur l'heure, non pas un des serviteurs du général, mais une sorte de secrétaire à l'essai dont on verra plus tard à régulariser la position.

Après quelques semaines passées à Livourne ou sur les routes, et quelques croquis tracés chemin faisant, le jeune artiste est autorisé à prendre l'uniforme en qualité de dessinateur attaché à l'état-major : titre à peu près équivalent à celui que portait Gros pendant la campagne d'Italie. Jusque-là tout allait au mieux. Déjà on avait gagné Gênes; encore un peu, et l'on franchissait la frontière de France; malheureusement des événemens imprévus vinrent séparer brusquement Bartolini de son protecteur, et le pauvre dessinateur, désormais sans emploi, dut oublier ce rêve de quelques jours pour rentrer en lutte avec de tristes réalités. Poussin condamné à ne pas dépasser Lyon lorsqu'il s'acheminait une première fois vers Rome n'avait été ni plus cruellement déçu, ni même réduit à une telle misère. Si méconnu que fût encore le grand peintre, son talent avait suffi du moins pour lui assurer dans ce dur exil du travail et du pain. Ici, au contraire, nul moyen de subvenir aux nécessités actuelles, nulle apparence de travail pour le lendemain. N'importe, Bartolini n'en était pas à se mesurer pour la première fois avec l'adversité, et, bien déterminé à ne pas être vaincu par elle, il continue à tout hasard son voyage et finit par atteindre le but après des difficultés de toute espèce et des fatigues auxquelles, en dépit de sa jeunesse, il est souvent bien près de succomber. Cependant que trouve-t-il d'abord, sinon de nouvelles souffrances dans cette ville qui lui apparaissait comme un port de salut? Que de fois, pendant les premiers temps de son séjour à Paris, n'est-il pas obligé de recourir aux expédiens qui l'avaient aidé à vivre à Florence, et que de fois aussi la faim et la maladie ne le visitent-elles pas dans sa pauvre mansarde! Rien ne l'abat néan-

moins, aucun malheur ne peut avoir raison de son courage. Plus tard, Bartolini n'épargnait pas les épigrammes à qui se complaisait un peu trop dans les plaintes, et certaine école littéraire de notre pays, l'école larmoyante, pourrait-on dire, de *René* et d'*Obermann*, excitait sa verve railleuse, ou étonnait pour le moins sa raison. Nous n'avons pas ici à prendre parti pour ou contre les œuvres de cette école; mais il faut avouer que jamais homme n'eut mieux que celui-là le droit de montrer peu de sympathie pour le découragement et les souffrances oisives, peu de respect pour leurs apologistes.

Bartolini, à l'époque où il vint se fixer à Paris, n'avait fait preuve encore que d'une rare force de volonté, d'un ardent amour de l'étude. Une vocation spéciale l'entraînait vers les arts, mais, en dehors de ces dispositions naturelles, rien n'annonçait chez lui un talent déjà exercé. Les courts momens passés à l'académie de Florence, ou, çà et là, dans l'atelier de quelque statuaire, quand ses occupations d'apprenti *alabastraio* lui en laissaient le loisir, n'avaient pu donner à Bartolini ni des principes fort sérieux de science ni une grande habitude pratique. En entrant dans l'école de David, il commençait donc en réalité son éducation d'artiste, et se trouvait pour la première fois sous l'autorité d'un maître. Celui qu'il avait choisi était bien en mesure de démêler ses inclinations secrètes, et de le diriger en conséquence. David, nous avons eu occasion de le faire remarquer ailleurs (1), avait, entre autres mérites, une aptitude singulière à discerner les dispositions propres à chaque élève et le courage d'oublier en face d'elles son goût personnel et sa manière. Il reconnut bientôt dans les essais du jeune sculpteur un sentiment simple et fin à la fois, quelque chose de cette largeur naïve qui caractérise l'ancien art florentin et exprime la vérité sans mélange de réalité vulgaire. Approuvé par David, Bartolini laissa à d'autres le soin de contrefaire dans leurs études les statues antiques, et continua de traduire la nature comme il l'entendait, sans interposer à tout moment entre elle et lui les types officiels de la beauté. Qui sait la part d'influence qu'eurent sur les progrès et la forme définitive de ce talent les premiers encouragemens donnés par le maître? Un peu moins de clairvoyance ou d'abnégation chez celui-ci, et peut-être l'avenir tout entier de l'élève était-il compromis; une organisation d'élite se trouvait faussée ou tout au moins gênée pour longtemps par des habitudes mal à propos imposées. Qu'on ne se méprenne pas pourtant sur l'étendue du service rendu à Bartolini par David. Nous ne prétendons pas attribuer aux leçons du peintre français une autorité telle que l'on puisse réclamer comme un des nôtres l'habile

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1855.

artiste qu'elles ont guidé : notre école est assez riche de ses propres gloires pour se passer d'emprunts et n'escamoter à son profit la renommée de personne. Que Bartolini ait senti son talent grandir et se développer en France, qu'il ait été utilement secouru par les conseils de David, rien de plus vrai; mais il n'en demeure pas moins italien par le style et le caractère de ses œuvres. C'est là son mérite principal, sa physionomie essentielle, et ce qui lui assure une place à part entre les élèves de David aussi bien que parmi les artistes contemporains de son pays.

Cette physionomie ouvertement nationale au milieu de gens affublés, comme MM. Benvenuti, Camuccini et tant d'autres, des dépouilles de l'art français, ces traits de la race qu'on retrouve chez Bartolini, et qui accusent la descendance des maîtres, parurent d'abord n'exprimer qu'une sorte de bizarrerie et des inclinations assez peu dignes d'estime. Dans l'atelier de David, la foi dégénérait volontiers en intolérance. Le culte absolu de l'antique, l'asservissement à certaines lois mieux faites peut-être pour régenter des érudits que pour inspirer des artistes, tels étaient les fondemens de la doctrine et comme les conditions nécessaires du salut. Tandis que le maître encourageait l'indépendance avec mesure, mais non sans un véritable zèle, les disciples, plus royalistes que le roi pour ainsi dire, entendaient ne rien sacrifier du dogme académique, et condamner comme hérétique quiconque ne se montrait pas exclusivement dévot à Lysippe et à Praxitèle. Bartolini était donc assez mal venu à parler de Donatello, de Ghiberti ou de Michel-Ange devant ces fanatiques de l'art grec, et à interpréter sous leurs yeux la nature avec plus de souci de la vérité que de respect pour les formules classiques. L'accent de sincérité que portaient ses ouvrages semblait une marque de dérèglement, comme, à la même époque, les premiers essais d'un grand peintre paraissaient extravagans par cela seul qu'ils attestaient une volonté libre. M. Ingres était au nombre des condisciples de Bartolini, et il partagea avec lui l'honneur d'une réprobation dont ils se consolaient tous deux en se rendant mutuellement justice.

Sur les bancs de l'école de David, un peu plus tard au couvent des Feuillans, où s'ouvrait, à côté de leur atelier ignoré, l'atelier déjà célèbre de Gros, en Italie enfin, où ils se retrouvèrent en pleine possession de leur talent, mais non classés encore parmi les maîtres, Bartolini et M. Ingres ne cessèrent de se prêter appui et de conspirer en quelque sorte leur renommée future. Ces encouragemens réciproques, cette sympathie qui devançait l'admiration publique, nous apparaissent aujourd'hui avec l'autorité d'un pressentiment largement justifié. Au commencement du siècle, on ne voyait dans

la liaison entre les deux artistes qu'une association d'intérêts personnels, dans l'isolement où ils vivaient que le châtiment de leur vanité. Un crayon satirique les représentait agenouillés l'un devant l'autre et se dédommageant de l'indifférence de la foule par un échange d'adorations et d'encens. En mentionnant de pareils enfantillages, nous ne voulons pas, — est-il besoin de le dire? — attribuer une importance sérieuse à des espiégleries d'atelier. Si nous notons ces menues injustices, c'est parce qu'elles tournent parfois au profit du talent. Une blessure profonde peut paralyser l'amour-propre, une égratignure l'agace, et de cette irritation même résultent chez quelques hommes une résistance plus opiniâtre et un surcroît de volonté. Telle fut du moins l'influence qu'exercèrent sur Bartolini les erreurs de jugement et les dédains dont il se vit d'abord victime. Qu'étaient d'ailleurs ces nouvelles souffrances auprès de celles qu'il lui avait fallu, qu'il lui fallait encore supporter? Lui qui s'était accoutumé de longue main à ne pas fléchir sous des épreuves bien autrement pénibles pouvait-il se laisser abattre maintenant qu'il se sentait sûr de lui-même et à la veille peut-être du succès? Encore quelque temps en effet d'obscurité et de patience, et s'il ne doit que plus tard maîtriser tout à fait l'opinion, il prendra rang déjà parmi les artistes dont elle s'occupe.

Le premier ouvrage de Bartolini au sortir de l'atelier de David fut un morceau de concours pour le prix de Rome. Par suite des changemens survenus dans l'état politique de l'Europe, le jeune statuaire florentin pouvait, en dépit de son origine, avoir sa part dans les priviléges accordés aux artistes français, et comme Léopold Robert, qui, né en Suisse, allait bientôt disputer le prix de gravure aux artistes qu'il avait rencontrés à Paris, Bartolini se présenta pour être admis au concours annuel de sculpture. Malheureusement l'argent lui manquait pour les modiques dépenses qu'exigeaient les épreuves préalables. Il lui fallut acheter à crédit la terre à modeler dont il avait besoin, et, sans l'assistance d'un potier qui consentit à lui faire cette avance en lui fournissant par surcroît un morceau de pain à la fin de chaque journée, il eût été contraint de se retirer de la lutte. Bartolini se plaisait à raconter cet épisode de sa vie, et il ne parlait pas sans quelque orgueil du courage avec lequel il travaillait alors tout le jour, mourant de faim, inquiet du succès et certain seulement du maigre repas que lui procurerait la soirée. Cependant le moment approchait où tant d'efforts allaient recevoir leur récompense. Bartolini, il est vrai, ne remporta pas le premier prix, son œuvre n'obtint qu'une seconde médaille; mais soit passion, soit justice, on se récria contre la décision des juges. Les élèves de David, passant assez vite du dédain à l'enthousiasme, prirent bruyam-

ment parti pour leur condisciple et résolurent de venger sa défaite. La mode était alors parmi les artistes aux ovations, aux couronnes décernées en public, et les talens nouveaux, que de nos jours la presse seule signalerait à l'attention de la foule, recevaient une sorte de consécration et de brevet de la main même des sculpteurs ou des peintres. On se rappelle les palmes attachées à certains tableaux du Salon, au *Marcus Sextus* et au *Déluge* entre autres, par ces mains que dirigeaient tantôt une admiration sincère, tantôt des rivalités d'école ou des jalousies d'atelier. Le triomphe de Bartolini eut moins de retentissement et d'éclat : il suffit toutefois pour émouvoir l'opinion en sa faveur. A coup sûr, un concurrent malheureux, que ses camarades promèneraient aujourd'hui sur les quais en le saluant de leurs *vivats,* n'intéresserait guère même les passans, et une telle solennité paraîtrait, non sans raison, une forme de protestation assez ridicule. La chose réussit mieux à Bartolini qu'elle ne réussirait sans doute à ses imitateurs. On voulut dédommager le jeune statuaire de son insuccès en lui confiant quelques travaux dont il s'acquitta avec honneur. Sa réputation s'étendit assez vite pour qu'au moment où fut érigée la colonne de la place Vendôme, on ne le jugeât pas indigne de participer à la décoration de ce glorieux monument; il fut chargé d'exécuter le bas-relief qui représente la *bataille d'Austerlitz* (1). Bien peu après, la princesse Élisa Bonaparte nommait Bartolini professeur de sculpture à l'académie de Carrare, et l'artiste, déjà aguerri par l'expérience contre les excès de la pratique et les faux systèmes, revenait en Italie, où il allait avoir à combattre tant de préjugés et d'abus.

Pour se rendre compte des obstacles suscités à Bartolini dans sa double carrière d'artiste et de professeur, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la situation de l'art italien au commencement de ce siècle, et de constater les progrès qu'avait déjà faits à cette époque la doctrine ou plutôt la manie de l'imitation antique : doctrine personnifiée surtout dans un homme dont on ne saurait nier à certains égards le mérite, mais qui exerça une bien regrettable influence sur l'école de son pays. Très inférieur à David, à qui l'on a l'habitude de le comparer, Canova fut le représentant autorisé d'une des phases de la décadence beaucoup plutôt qu'un véritable réformateur. Les meilleurs spécimens de ce talent ont, comme les autres productions de l'époque, une expression amoindrie, une grâce molle

(1) La *Bataille d'Austerlitz* est placée à une telle hauteur, qu'il est au moins difficile d'en entrevoir même l'ordonnance. Pour apprécier le style de ce bas-relief, l'un des moins académiques et des plus énergiquement composés du monument, il faut consulter l'ouvrage de Baltard, — *la Colonne de la Grande Armée,* — publié en 1810 par ordre de l'empereur.

et maniérée, une élégance chétive. Ce style énervé qui affadit les peintures d'Appiani, les estampes de Volpato et de Morghen, on le retrouve, sous des formes moins débiles, il est vrai, et plus correctes, dans les statues de Canova. Ici encore l'adresse matérielle tient lieu de sentiment profond. Le beau tourne à l'agréable, la vérité se rapetisse sous les caresses pour ainsi dire de ce ciseau, comme la matière même qu'il effleure semble changer de nature et perd son apparence robuste; le marbre devient albâtre en passant par les mains de Canova. Un artiste de cette trempe pouvait, en raison de ses qualités moyennes, satisfaire aux exigences du temps; mais il ne suffisait certes pas pour régénérer l'art et restaurer utilement le culte de l'antique. En popularisant les copies enjolivées des sculptures grecques ou romaines, il ne faisait que propager une mode assez récente encore, et donner une direction nouvelle à l'esprit d'imitation.

La nouveauté des modèles proposés aux artistes, tel fut en effet le principe des succès de Canova et le secret de son excessive importance. Depuis l'époque de la renaissance, les monumens antiques avaient à peu près perdu toute faveur auprès des peintres et des sculpteurs italiens. A partir de la seconde moitié du XVIIe siècle seulement, quelques archéologues s'étaient mis en devoir d'étudier soigneusement les ruines de l'ancienne Rome; mais leurs travaux, entrepris au point de vue de la science, n'intéressaient que d'assez loin l'art contemporain et les artistes. Dans le siècle suivant, les découvertes partielles de Pompeï et d'Herculanum, et surtout le musée fondé au Vatican par le pape Clément XIV, vinrent généraliser ce goût pour les recherches et activer le zèle des admirateurs de l'antiquité. Toutefois le mouvement n'était encore que scientifique. Nombre de savans étrangers s'établissaient à Rome et se groupaient autour de Winckelmann; mais, Raphaël Mengs excepté, aucun artiste de quelque renom n'avait essayé, avant les vingt dernières années du XVIIIe siècle, de mettre en pratique les théories et les préceptes reconstitués d'après l'antique. Canova arriva donc à propos. Il trouvait le terrain préparé et avait affaire à des gens en humeur d'applaudir aux premiers simulacres de style grec que leur fournirait l'art moderne. Une fois proclamé le « continuateur de l'antique, » il garda jusqu'au bout les priviléges attachés à ce titre et l'autorité d'un chef d'école : autorité fâcheuse en ce sens qu'elle n'aboutit qu'à remplacer par une méthode tout aussi arbitraire l'ancienne méthode académique et à modifier seulement les formes de la convention. La révolution accomplie par Canova ne pouvait être et ne fut en effet favorable qu'au développement de quelques qualités artificielles, et les artistes crurent avoir assez fait pour la gloire de l'école, lorsqu'ils se furent épuisés à reproduire certains types en

dehors desquels il n'y avait plus à leurs yeux ni grandeur, ni beauté.

A l'époque où Bartolini revint se fixer en Italie, cette imitation à outrance avait acquis force de loi parmi les sculpteurs. Tous semblaient ne rivaliser que d'abnégation, ou, comme on disait, de *canovianisme*, mot qui changerait de sens aujourd'hui, mais dont on se servait alors pour exprimer un heureux rajennissement de l'art antique et la doctrine classique par excellence. Quant à la nature, à force de la réformer et de l'interpréter suivant les règles, chacun avait à peu près fini par voir dans ses exemples un danger plutôt qu'un secours, et quel que fût le genre de travail, on la consultait avec beaucoup moins de confiance que l'Apollon du Belvédère ou la Vénus de Médicis. Bartolini, au contraire, se renseignait de préférence auprès du modèle vivant. Tout en étudiant les statues antiques, — et quel sculpteur pourrait se passer de cette étude? — il prétendait ne s'inspirer en face d'elles que de la vérité qu'elles expriment. Pour tout le reste, il faisait ses réserves et ne consentait ni à humilier son sentiment personnel devant ces traductions du sentiment d'autrui, ni à déshonorer son talent par des plagiats. Une pareille fierté n'était guère de mise au milieu de gens qui s'arrangeaient à merveille de la servitude : aussi les tentatives indépendantes de Bartolini furent-elles hautement condamnées par quelques artistes. D'autres, mieux avisés, firent mine de prendre en pitié ces innovations, et ils réussirent pendant quelque temps à les déconsidérer par le silence.

Cependant un moment vint où il fallut bien compter avec le maître et combattre ouvertement son influence. Depuis son arrivée à Carrare, Bartolini avait terminé plusieurs morceaux en désaccord si formel avec les productions ordinaires de l'époque, qu'il en était résulté dans le public une sorte d'émotion et de curiosité. En outre, les doctrines qu'il professait à l'académie commençaient à séduire les élèves. Il y avait dans ce double fait une menace sérieuse à l'autorité des hommes qui avaient jusque-là régenté l'école, et l'irritation de ceux ci croissant en raison des résistances qu'on leur opposait, peu s'en fallut que, comme au temps de Josépin et d'Annibal Carrache, on ne prît le parti de vider la querelle sur un autre terrain que le terrain de l'art. Bartolini, peu enclin, il est vrai, à ménager l'amour-propre de ses adversaires, se vit provoqué à son tour dans le sein même de l'académie, et sans l'intervention du professeur de peinture, M. Desmarets, il eût été obligé de défendre du même coup son talent et sa vie. Quelques années après (1813), cette vie se trouvait de nouveau compromise, mais il ne s'agissait plus alors ni de duel académique, ni de combat à armes égales. La haine politique armait cette fois d'autres ennemis du maître, et ils essayaient de se débarrasser de lui par l'assassinat. Tandis qu'une

partie de la populace de Carrare envahissait la nuit son atelier et y brisait groupes et statues (1), d'autres bandits parcouraient la maison de fond en comble pour égorger le partisan avoué de Napoléon. Bartolini heureusement put s'échapper par une fenêtre; il gagna la campagne, et après quelques semaines passées en secret aux environs de Carrare, il s'achemina vers Florence, qu'il ne devait plus quitter désormais que pour des voyages de courte durée.

Bartolini rentrait dans Florence avec un talent déjà éprouvé, de fortes convictions et une importance personnelle assez grande pour mériter dès le début la considération de tous. Par malheur le goût qui régissait alors le public et les artistes florentins n'était pas de nature à concilier au nouveau-venu plus de suffrages qu'il n'en avait obtenu à Carrare. L'indifférence fut telle à son égard, qu'il se vit obligé pour vivre de revenir à son ancien métier et de se mettre comme autrefois aux gages des marchands d'albâtre. Peut-être eût-il été condamné à sculpter longtemps encore des vases et des chambranles de cheminée, s'il n'eût eu pour juges que ses concitoyens. Singulier contraste : tandis que les Florentins laissaient ce noble talent se consumer dans des travaux indignes de lui, quelques étrangers, pressentant seuls sa force, lui fournissaient les occasions de se venger d'un aussi injuste oubli. Ce fut ainsi que Bartolini fit pour le ministre d'Angleterre en Toscane, et pour plusieurs autres Anglais, un assez grand nombre de statues et de bustes, — le portrait de *lord Byron* entre autres, — et pour M. Pourtalès le *Vendangeur foulant des raisins*, figure pleine de naturel, de jeunesse et de grâce (2). La Russie recevait de lui des bustes et une figure de femme assise. A Londres, il envoyait une *Bacchante*, un groupe de deux *Danseuses* et la *Vénus couchée*, répétition en marbre du tableau fameux peint par Titien. La célébrité que ces divers ouvrages avaient acquise au maître dans d'autres pays revenant par un long détour dans son pays même, les amateurs italiens commencèrent à se déclarer pour

(1) Un groupe représentant l'empereur, l'impératrice et le roi de Rome fut, entre autres morceaux importans, mis en pièces par ces mains furieuses. Le modèle en plâtre d'une statue colossale de Napoléon eut le même sort, et la statue en marbre conforme à ce modèle ne fut sauvée que parce que le sculpteur, faute de place, l'avait fait transporter dans l'ancienne église del Carmine. Une fois établi à Florence, Bartolini reprit dans son atelier ce marbre, qui avait dû orner une des places de Livourne, et qui maintenant n'avait plus de destination. Après la mort du sculpteur, le *Napoléon* fut acquis par le gouvernement français et donné à la ville de Bastia.

(2) Cette jolie figure, l'une des plus heureusement imaginées par le maître, orne encore aujourd'hui la galerie Pourtalès. *Le Vendangeur*, une *Nymphe* appartenant à M. le prince de Beauvau, le bas-relief de la colonne de la place Vendôme et quelques bustes sont, à ce que nous croyons, les seuls ouvrages de Bartolini qui se trouvent à Paris.

celui qu'ils dédaignaient naguère. Quant aux artistes, ils se liguèrent si obstinément contre lui, ils persévérèrent si bien dans leur dépit et dans leur prétention à défendre ce qu'ils appelaient la bonne cause, que Bartolini ne put être nommé qu'en 1839 professeur titulaire de sculpture à l'académie de Florence. Quatorze ans auparavant, il avait osé solliciter cette place : qui lui préféra-t-on tout d'une voix? Stefano Ricci, l'auteur du fâcheux monument élevé dans Santa-Croce à la mémoire de Dante, monument dont le moindre tort est d'avoisiner des chefs-d'œuvre de Bernardo Rossellini, de Desiderio da Settignano et de Bartolini lui-même!

Que recelait donc de si pernicieux la doctrine nouvelle? jusqu'à quel point l'homme qui s'en était fait l'apôtre pouvait-il être accusé d'hérésie, et qu'y avait-il dans son attitude dont on pût se prévaloir pour le proscrire ainsi au nom de l'art? Bartolini n'était certainement pas un de ces audacieux génies qui bouleversent à la façon de Michel-Ange le champ de l'invention et y implantent d'autorité un art nouveau. Essayer de le transformer en titan serait exagération pure, et le mieux est de le laisser pour ce qu'il fut, un révolté à la mesure de l'olympe où trônaient Canova et les siens. Pour être assez modeste en apparence, ce rôle n'en exigeait pas moins une résolution peu commune. L'insoumission de Bartolini à des principes qui, sous couleur de vérités absolues, ne représentaient que des vérités de circonstance suffit en effet pour lui donner le relief d'un novateur sans frein, d'un irréconciliable ennemi de la règle, bien qu'il n'y eût chez lui ni excentricités de commande, ni bizarreries systématiques. Sa manière exprimait seulement la volonté de remonter aux sources où avaient puisé les maîtres des XV[e] et XVI[e] siècles; au lieu de se borner à l'imitation textuelle de la statuaire antique, elle accusait une étude choisie de la nature et l'intelligence du vrai sans excès de réalité. Or ce fut précisément cette sage mesure entre la reproduction servile du fait et une interprétation trop libre que l'on taxa de radicalisme aveugle. On confondit ou l'on feignit de confondre ces tentatives pour renouveler l'art italien avec d'autres tentatives qui n'avaient autrefois abouti qu'à le matérialiser. A en croire les Josépins de l'époque, Bartolini était un second Amerighi, un de ces artistes à courte vue qui ne demandent pas à la figure humaine de penser, qui ne lui demandent que d'être : le tout parce qu'il ne révisait pas la nature suivant la méthode prescrite, et qu'il refusait de s'armer à chaque instant d'un compas pour proportionner les formes de ses modèles à certaines formes réputées classiques!

Certes, s'il y avait quelque part tendance matérialiste, elle existait bien plutôt chez les représentans de ce *classicisme* sans entrailles, chez ces peintres ou sculpteurs qui, tout en s'intitulant idéalistes,

ne voyaient du beau que les surfaces, et ne savaient que sacrifier le sentiment à un semblant de correction extérieure, l'inspiration à la syntaxe. Bartolini ne voulait pas renfermer l'art dans de si étroites limites. Il entendait bien rendre sa pensée dans un style noble et sévèrement châtié; seulement ce qui pour d'autres était le but n'était à ses yeux qu'un moyen dont il se réservait de modifier l'emploi suivant les sujets à traiter et la destination particulière du travail. Sous l'influence de Canova et de David, mais de David mal compris et mal à propos copié, tout artiste italien aurait cru faire acte de félonie en s'affranchissant, même dans les cas les plus légitimes, de la discipline académique. Qu'un tableau ou un marbre dût figurer dans une église ou dans un palais, qu'il s'agît de traduire un verset de la Bible, une page de l'histoire ou une allégorie païenne, les types et le style demeuraient invariables. Partout même mode de composition, même goût jusque dans les ajustemens, et la *Judith* de M. Benvenuti à Arezzo aussi bien que ses peintures profanes, le tombeau de Pignotti au Campo Santo de Pise aussi bien que les autres sculptures chrétiennes ou mythologiques de M. Ricci, montrent assez cette manie d'archaïsme qui s'appliquait uniformément à tous les sujets.

Bartolini au contraire variait avec une sagacité remarquable non-seulement les données premières, mais le style même de ses compositions. Un vif amour de la nature, une volonté persistante d'étudier de près et de rendre la vie là où ses confrères ne visaient qu'à la réduire à une apparence figée, voilà ce qui distingue avant tout ses travaux, quels qu'ils soient; voilà le caractère dominant et la marque essentielle de ce talent. Mais la nature telle qu'il l'interprète a tantôt un sens gracieux, tantôt une signification pathétique ou une expression de grandeur. Elle ne se montre pas en quelque sorte pour se montrer, on comprend ce que l'artiste a senti en face d'elle, et les formes de ce sentiment, appropriées aux conditions de chaque scène, intéressent d'autant plus sûrement l'esprit que le regard n'est fatigué par l'étalage d'aucun procédé d'école. On ne saurait mentionner ici parmi les œuvres de Bartolini toutes celles qui témoignent de son aptitude à changer de manière en changeant de modèle. Il suffira de citer comme spécimens de cette rare souplesse d'intelligence et de pratique trois morceaux de caractère bien opposé, également vrais pourtant, chacun selon le genre de vérité qui lui convenait : *la Charité* du palais Pitti, le *Machiavel* des Offices, et le beau groupe d'*Astyanax précipité du haut des remparts de Troie*, — morceau supérieurement conçu et traité dans un goût plus ample, plus profondément antique que telle composition contemporaine où tout est littéralement conforme aux exemples de l'antiquité. Enfin

les monumens funéraires qu'a sculptés Bartolini prouvent non moins clairement que ses autres ouvrages les ressources de son imagination et l'habileté variée de son ciseau. Peut-être même est-ce dans les travaux de cet ordre qu'il donne le plus exactement sa mesure, et qu'en accusant le mieux son origine, il laisse voir le mieux aussi en quoi il diffère des anciens maîtres florentins.

La sculpture des tombeaux, nous le disions en commençant, a été dès longtemps pratiquée en Italie avec un éclat incomparable. Toutefois, là comme ailleurs, certaines alternatives se succèdent qui résultent des influences régnantes, de la situation générale où se trouve l'école à mesure que le goût se modifie et par momens s'égare dans la recherche de la beauté païenne. La sculpture funéraire, par ses conditions mêmes et sa destination, est avant tout une manifestation de l'art et de la foi modernes. Les modèles que nous a légués l'antiquité, très précieux en tant d'autres cas, deviennent inutiles quant aux idées, vicieux quant au style, là où il s'agit de consacrer une sépulture chrétienne. Lors donc que les artistes du moyen âge entreprirent d'élever des monumens de ce genre dans les églises et dans les cloîtres, ils eurent tout à créer, tout un ordre de sentimens à définir, tout un système symbolique et décoratif à formuler. Ce système une fois trouvé, plusieurs générations de sculpteurs le continuèrent sans altération fort sensible, et les tombeaux sculptés par les *trecentisti* et leurs élèves sont conçus et exécutés en vertu d'une méthode à peu près invariable. Le personnage à la mémoire duquel on a dédié le monument est ordinairement représenté, à l'état de portrait, étendu sur un lit funèbre. Des anges soulèvent les rideaux de ce lit ou se groupent autour de l'ogive qui le surmonte, comme pour recevoir l'âme immortelle et bénir le corps qu'elle a quitté. Le reste du monument complète le rapprochement entre cette vie qui vient de finir et cette autre vie qui commence. Les armoiries du mort, des inscriptions à sa louange rappellent le rang qu'il a tenu et la part qu'il a prise aux affaires humaines : la croix, l'agneau, les pieux symboles font allusion aux promesses évangéliques et à l'éternel repos qu'il a conquis.

Au xve siècle, on ne se départit pas encore de ce mode traditionnel. Le fond des intentions et l'ensemble architectural restèrent conformes aux données antérieures, mais les détails et le style des ornemens prirent un tout autre caractère. Rien de moins funèbre en apparence que les tombeaux de cette époque, rien qui exprime d'une façon moins sombre la pensée de l'infini. Tout dans ces œuvres charmantes respire la délicatesse, la grâce, l'élégance la plus raffinée. Il semble que sous le ciseau de Mino da Fiesole, de Benedetto da Majano et de tant d'autres aimables artistes, les images de deuil

soient un prétexte pour séduire le regard des vivans, et qu'un cadavre même doive garder des dehors exquis. Survint Michel-Ange; on sait de quelle animation puissante, de quel luxe de vie il revêtit la mort dans sa *chapelle des Médicis :* œuvre prodigieuse que lui seul pouvait tenter sans aboutir à un contre-sens absurde, et qu'il faut regarder comme un effort suprême du génie humain et comme le plus violent des paradoxes! Plus tard, les prétentions dramatiques, les effets outrés ou repoussans achevèrent d'avoir raison de la manière subtile inaugurée par les sculpteurs du xvᵉ siècle. Les squelettes soulevant leurs linceuls, les têtes de mort grimaçantes furent les élémens de composition adoptés pour émouvoir les spectateurs. Enfin, lorsque l'imitation de l'antique fut devenue pour l'art une loi générale, la sculpture des tombeaux se fit, comme le reste, ouvertement profane; puis on chercha à établir une sorte de compromis entre la mythologie et le dogme catholique. Même dans les mausolées des papes, il n'y eut plus ni saints ni anges à côté de l'image du mort; il y eut, comme au tombeau de Clément XIII par Canova, des génies fort dévêtus figurant la douleur chrétienne, ou, comme au tombeau de Clément XIV par le même artiste, des *Modération* et des *Mansuétude*.

Les monumens dus au ciseau de Bartolini ne sont pas toujours exempts de ces fautes contre le goût et les convenances morales du sujet. L'un d'entre eux, par exemple, nous montre assez étrangement rapprochées *la Muse des festins* et *la Miséricorde*. Sur quelques autres s'accoudent ces malencontreux génies dont le caractère païen ne s'accorde guère avec le sentiment qu'on leur prête; mais, en général, le style ne dément pas les intentions, et sans être aussi pieusement convaincu que le style des maîtres primitifs, il a parfois une force et une justesse pénétrantes. Le tombeau de la comtesse Zamoïska, dans l'église Santa-Croce à Florence, mérite à ce titre d'être classé parmi les meilleures productions de Bartolini, et quoique celui-ci n'ait fait que le modèle d'après lequel le marbre a été travaillé, quoique la tête, dit-on, soit le seul morceau tout entier de sa main, l'ensemble n'en a pas moins une physionomie complète et cette expression d'unité propre aux œuvres magistrales. Aucune dissonance ne trouble ici l'harmonie générale, aucun ornement parasite ne vient surcharger la sobre majesté de la scène. La comtesse Zamoïska est représentée au moment même où elle expire. Le geste des mains, le mouvement presque souriant des lèvres qui se ferment en murmurant une dernière prière, indiquent la résignation et la ferveur. On peut dire sans exagération qu'en face de cette figure si calme dans son attitude, si immatériellement expressive, on sent une âme qui s'exhale plutôt qu'on ne voit des muscles qui s'affaissent.

Les lignes, le modelé des chairs et des draperies, tout a l'accent de la vérité palpable; mais cette vérité, au lieu de préoccuper le regard outre mesure, ne sert qu'à mieux révéler le rayonnement intérieur de la mourante et l'extase sereine où elle s'endort.

Assez près de ce tombeau, Bartolini a sculpté un autre monument où se retrouvent les mêmes qualités et le même sentiment profond, quoique sous des formes dissemblables et sous une apparence de pompe, bien justifiée d'ailleurs par la noblesse exceptionnelle du sujet. Il s'agissait d'honorer la mémoire d'un des plus grands maîtres du xve siècle, Leon-Battista Alberti, architecte, sculpteur, peintre, poète et auteur d'écrits célèbres sur les arts, les sciences et la morale. Un tel nom imposait à Bartolini le devoir de combiner les idées et les images funèbres avec l'idée de gloire que ce nom implique : alliance délicate et rarement heureuse dans les monumens élevés aux grands hommes plusieurs siècles après leur mort! Si en effet la personnification des regrets semble de mise là où il faut traduire un sentiment contemporain, elle n'est ailleurs qu'une banalité pittoresque et une allusion sans justesse aux sentimens de la postérité. Le moyen de s'identifier avec une douleur à si longue échéance, et comment admettre la sincérité des pleurs que versent, suivant la coutume, des figures nées deux ou trois cents ans plus tard que l'homme dont elles font mine de déplorer la perte? En composant le tombeau d'Alberti, Bartolini n'a eu garde de recourir à ces simulacres vulgaires et de tomber dans ces redites. Il a voulu, à l'exemple des anciens maîtres, exprimer en même temps l'idée religieuse et l'idée de gloire humaine, et (comme il le dit lui-même dans une notice qu'il fit distribuer à l'époque de l'inauguration du monument) « consacrer par une allégorie chrétienne » la double immortalité de son héros. La figure de l'illustre artiste se dessine entre deux anges. L'un, élevant un flambeau, guide l'âme vers les régions infinies à la lueur de cette clarté céleste; l'autre, couronné de lauriers et tenant aussi une torche allumée, symbole du génie dont la gloire luit encore au-delà du tombeau, rappelle fièrement à la patrie ce qu'Alberti a fait pour elle. La donnée, on le voit, est aussi loin de la mesquinerie que de l'emphase; quant à l'exécution, elle a une valeur du même ordre, un caractère de précision et d'ampleur qui ne trahit pas plus la servilité que la licence, et qui ne relève ni d'un *naturalisme* sans idéal, ni de l'*idéalisme* sans naturel.

Cette juste proportion, qu'attestent si clairement les tombeaux de Santa-Croce, Bartolini ne l'a pas, à notre avis, aussi bien gardée dans un travail très célèbre pourtant, et que l'on regarde assez généralement en Italie comme son chef-d'œuvre, — le *Monument à la mémoire de M. Nicolas Demidof*, — travail immense, vingt fois inter-

rompu, comme si l'artiste avait par momens douté de lui-même, manié et remanié pendant bien des années et en définitive resté inachevé, mais qui n'en a pas moins inspiré, par anticipation, nombre de sonnets et d'épîtres, — que dis-je? — un poème en cinq chants (1)! Il y a dans le style de ce monument quelque chose d'excessif et de tendu, et dans l'ordonnance une grandeur d'apparat qui semble empruntée aux vastes *machines* allégoriques du XVII[e] siècle plutôt qu'à des pensées funèbres. L'idée de grouper autour d'un tombeau *la Sibérie, la Nature se révélant aux arts, la Miséricorde* et cette *Muse des festins* dont nous parlions tout à l'heure, n'était-elle pas une idée peu heureuse, ou du moins sans à-propos au point de vue chrétien? Envisagés isolément, plusieurs de ces groupes ne manquent certes ni de beauté, ni de naturel. Celui qui représente *la Miséricorde* sous les traits d'une femme soignant son enfant malade, tandis que la sœur de celui-ci s'inquiète de ses gémissemens et du silence de la mère, a surtout une expression passionnée et une véritable puissance pathétique. *La Sibérie* et *la Nature* respirent, l'une la majesté un peu farouche, l'autre la grâce féconde et la sérénité; mais ces beautés d'ordres si différens perdent leur prix là où elles se produisent. Elles ne ressortent que pour se contredire dans ce pêle-mêle d'intentions graves et d'arrière-pensées d'allégresse, de formes idéales et de réalités, de nudités antiques et d'effigies modernes. En essayant de concilier des élémens nécessairement ennemis, Bartolini s'imposait une tâche impossible. L'art religieux ne saurait transiger avec les principes qu'il a mission de formuler : il n'a de sens et de portée qu'autant qu'il procède en droite ligne de l'Évangile et qu'il en traduit strictement la morale. Variez les formes de la traduction, rien de mieux, pourvu qu'elle demeure fidèle au texte; mais ce texte, ne le dénaturez pas en prétendant le compléter, et ne nous donnez pas pour un progrès un retour déguisé au polythéisme.

Bartolini, du reste, ne persévéra pas dans ce système de composition, et la plupart des nombreux travaux pour lesquels il suspendit l'exécution du *Monument Demidof* ont une signification fort nette, une apparence conforme aux exigences du sujet. Que son ciseau décore les sépultures de la princesse Charlotte Bonaparte, du ministre Fossombroni, de tant d'autres personnages illustres soit par leur nom, soit par l'éclat de leurs talens; qu'il groupe dans un beau bas-relief que possède M. Demidof *l'Amour, la Débauche* et *la Sagesse*, ou qu'il sculpte pour M. Ala Ponzoni de Milan cette poétique figure de la *Nymphe du Désert* que la mort l'empêcha de terminer, il em-

(1) *Il Monumento di Niccolò Demidof*, poema di Giunio Carbone. Florence, 1837.

plit avec une habileté supérieure les conditions particulières de la tâche qu'il a acceptée. Ce qui domine, il faut le répéter, dans les œuvres de Bartolini, à quelque ordre de sujets qu'elles appartiennent, c'est un vif sentiment de la nature. La beauté conventionnelle et les types consacrés de la force ou de la grâce l'attirent beaucoup moins que les formes imprévues; mais sa soumission raisonnée à l'autorité du modèle vivant ne dégénère pas en docilité aveugle; sa volonté d'être vrai n'étouffe pas en lui, tant s'en faut, le désir d'épurer et d'ennoblir les réalités qu'il transcrit. Cette recherche simultanée du beau sans préjugés d'école et du vrai sans la trivialité est le caractère principal de la manière de Bartolini et le fonds même de ses enseignemens, — ses enseignemens, avons-nous dit : de ce côté encore le maître eut à soutenir bien des luttes, à combattre bien des préventions lorsqu'il entreprit de continuer par la parole le rôle de réformateur qu'il avait pris en vertu de son talent, et que l'on s'obstinait à confondre avec les emportemens d'un révolutionnaire. Il nous reste à le suivre dans cette nouvelle carrière et à exposer les théories qu'il professa en regard des travaux qu'il a laissés.

II.

Bartolini était fixé à Florence depuis vingt-six années quand il réussit enfin en 1839 à obtenir la place de professeur titulaire de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts. Les morceaux diversement importans exécutés par lui durant cette période avaient rendu son nom célèbre dans les pays étrangers, puis en Italie, où il était devenu plus populaire que le nom d'aucun sculpteur. A Rome même, celui de M. Tenerani n'avait pas acquis auprès de la foule autant d'autorité ni de crédit. Seuls, les artistes de profession ou tout au moins les membres de l'académie florentine persévéraient dans leur dédain; ils protestaient courageusement par le style de leurs œuvres contre les doctrines du novateur, et, il faut l'avouer, ce moyen n'était pas le plus sûr pour triompher de son influence. Bartolini, se sentant soutenu par l'opinion, jugea qu'il pouvait s'imposer à l'assemblée où dominaient ses adversaires. A la mort de M. Ricci, son ancien compétiteur, il sollicita de nouveau la chaire qui lui avait été autrefois refusée, et par un acte tardif de justice il fut appelé à l'occuper. Une lettre écrite par lui à l'un de ses amis prouve l'importance qu'il attachait au succès de sa candidature : « Le professeur de sculpture Stefano Ricci vient de mourir, dit-il; voilà sa chaire vacante, et je serais enchanté qu'elle me fût donnée. Si je l'obtiens, je renonce de bon cœur à mon voyage en France, où je dois aller faire le portrait du

roi; je renonce aussi à mes projets de départ pour Saint-Pétersbourg. Aucune consolation ne me serait plus douce que cette nomination. »

Sans doute, en s'exprimant ainsi, Bartolini pressentait avant tout les services qu'il pourrait rendre et l'action utile qu'il exercerait sur la marche des études. Il est assez présumable toutefois que la perspective d'une vengeance à tirer sur place et le plaisir d'entrer en vainqueur dans un pays ennemi ne lui semblaient pas non plus des consolations à dédaigner. Ses premiers actes en effet n'annoncèrent pas des dispositions à la clémence. Un haut personnage l'ayant consulté sur les réformes à introduire dans l'organisation de l'académie, Bartolini, dit-on, proposa comme mesure préalable l'expulsion de tous les professeurs, lui excepté. Quelques mois plus tard, il donnait pour modèle aux élèves de sa classe un bossu et pour sujet de composition *Ésope méditant ses fables*. Un bossu dans ces murs accoutumés à n'abriter que les types classiques du beau, les exemplaires choisis de l'art antique! l'imitation de la difformité prescrite comme moyen de progrès! quelle injure aux vieilles traditions, quel audacieux défi aux artistes qui s'évertuaient à les représenter! La guerre une fois déclarée dans le sein de l'académie, les hostilités se poursuivirent au dehors, et, l'émotion gagnant jusqu'aux hommes les plus désintéressés en apparence dans les questions de ce genre, peu s'en fallut qu'on ne vît se renouveler les ardentes querelles du XVIIe siècle. Le malheur était seulement qu'en se passionnant un peu trop vite, on courait grand risque de méconnaître le fond des principes et de n'aboutir, en vertu de ce malentendu général, qu'à des convictions de surface et à un enthousiasme stérile. C'est ce qui arriva en effet. Les nouveaux *naturalisti* acceptèrent, sans en étudier fort attentivement le sens, le mode de protestation choisi par Bartolini, et prirent pour une apologie formelle de la laideur ce qui n'avait été de sa part qu'une critique en action des doctrines et de la beauté conventionnelles. Les *idealisti* de leur côté s'indignèrent de cet apparent outrage à la majesté de l'art. Ils crièrent de confiance à la barbarie et surtout au barbare, sans se demander si *le Sanglier* antique, *le Possédé* de Raphaël, *les Parques* de Michel-Ange et d'autres morceaux aussi peu attrayans ne prouvaient pas que la force du style peut ressortir de la laideur même. En réalité, rien n'était changé encore aux habitudes pratiques de l'école. Aucune œuvre n'était venue démentir ou confirmer la justesse des opinions émises. On ne se battait même pas pour des théories; on guerroyait tout uniment pour savoir si un bossu avait pu légitimement ou non figurer quelques jours sur les tréteaux ordinaires des modèles.

La dispute durait depuis un an sans grand bénéfice pour l'art italien, lorsqu'un journal assez répandu, le *Diario di Roma*, essaya de

la terminer ou du moins de lui donner une portée plus sérieuse en rattachant le méfait commis dans l'académie de Florence aux principes qu'une pareille innovation tendait soit à mettre en honneur, soit à ruiner. Malheureusement le long réquisitoire publié par le *Diario* contre celui qu'il qualifiait sans marchander de « nouvel Érostrate » était au fond très peu concluant. Bon nombre de citations empruntées à Tacite, à Pline, aux poètes latins, force attaques personnelles et très peu d'argumens, voilà ce qu'on opposait comme sauvegarde de l'idéalisme aux envahissemens de la doctrine contraire. L'occasion était belle pour Bartolini de se justifier une fois pour toutes et de définir publiquement ses principes. Il fit insérer dans le *Commercio* de Florence (1) une réponse « au très anonyme écrivain, » sorte de profession de foi qui résume en même temps ses inclinations et ses idées acquises, sa manière de sentir et sa méthode d'enseignement. Après avoir lestement fait justice de l'érudition littéraire étalée par l'accusateur et de son incompétence en matière d'art, Bartolini vient au fait qui d'un bout à l'autre de l'Italie a soulevé ces mépris ou ces colères : « Sachez bien, dit-il, que l'imitation de la nature est, dans tous les cas, également difficile. Pour moi, je n'ai pas entendu présenter un bossu comme le modèle des proportions et de la beauté humaines, mais j'ai voulu accoutumer les élèves à étudier de près et à comprendre ce qu'ils voient, sans système préconçu, sans préjugés, sans faux idéalisme. J'ai voulu qu'ils apprissent à trouver dans la réalité même les élémens conformes à l'esprit de chaque sujet, qu'ils s'exerçassent à démêler le beau naturel, ce beau que peuvent révéler seulement l'expérience personnelle et l'examen des œuvres où les grands maîtres l'ont si fidèlement exprimé : noble recherche assurément, fort étrangère à l'idéalisme, qui réduirait volontiers les exemples de la nature en règles architectoniques. L'*Ésope méditant ses fables* avait pour avantage de rompre la monotonie des modèles proposés aux élèves, monotonie telle que ceux-ci sont obligés d'adopter le même type pour un Jupiter ou pour un apôtre. Il leur fournissait l'occasion de reproduire des formes caractéristiques. »

Puis, loin de désavouer les paroles qu'il avait prononcées dans sa classe, et que le *Diario* signalait à la réprobation de tous comme une hérésie esthétique, Bartolini les répète et les commente en face du dénonciateur. « Oui, monsieur, je l'ai dit : tout dans la nature a sa beauté, eu égard au sujet qu'il s'agit de traiter. Oui, je l'ai dit encore, quiconque se sera rendu capable d'imiter pleinement la nature saura tout ce qu'un artiste doit savoir. Les sculptures du Parthénon,

(1) 12 janvier 1842.

celles du temple de Thésée, le *Mercure* de Naples, les *Colosses* de Monte-Cavallo à Rome et *l'Orateur* du musée de Florence sont des spécimens achevés de ce grand art de l'imitation. Le *Teigneux* de Murillo occupé à se délivrer de l'immonde fléau que logent ses guenilles est estimé soixante mille écus, uniquement parce que le peintre a réussi à faire que le cœur se soulève lorsqu'on regarde son tableau. Telle vache peinte par Paul Potter et haute d'un demi-bras ne pourrait être acquise au prix de dix mille écus, par cela seul qu'elle ressemble parfaitement à une vache... Si au lieu de s'épuiser contre moi en insinuations ridicules, en témoignages pompeux d'érudition ou en prédictions lamentables, le très anonyme écrivain avait pris la peine d'analyser mes leçons, il se serait convaincu que je ne veux, pour me rendre célèbre, ni incendier les temples, ni jeter bas les musées. Mon plus vif désir au contraire est de leur préparer des richesses nouvelles en faisant rentrer l'école dans cette voie droite et sûre où marchèrent nos glorieux *quattrocentisti* : hommes admirables, qui nous ont laissé pour témoignage de leur génie le merveilleux *Saint George*, le *David* colossal, et tant d'autres œuvres dignes d'être rapprochées des œuvres du divin Phidias. »

Ces derniers mots expliquent et corrigent ce que la poétique de Bartolini peut avoir au premier abord de matérialiste ou de trop absolu. Ainsi, en s'autorisant du tableau de Murillo, il semble poser en principe et recommander, à l'exclusion de tout le reste, la reproduction brute de la réalité : il n'entend toutefois prouver par cet exemple que l'importance des vérités relatives et l'appropriation nécessaire des formes au sujet. L'accent de la nature a un tel prix à ses yeux, fatigués du spectacle des grâces factices, qu'il s'incline devant l'imitation sincère d'un objet même repoussant, à peu près comme Mme de Sévigné, lasse de ne respirer que des parfums, demandait à sentir un moment « la bonne odeur du fumier. » Cependant on ne saurait conclure de là qu'il dédaigne de choisir entre les différens genres de vérité, et que peu lui importe l'expression de la vie morale, si la vie extérieure est suffisamment formulée. Son admiration pour le *Saint George* de Donatello et le *David* de Michel-Ange ne peut laisser de doutes sur ce point. D'ailleurs les œuvres de son ciseau ne montrent-elles pas dans quelle mesure il admet la transcription littérale du fait? Non, le judicieux *naturalisme* de Bartolini n'a rien de commun avec ce plat *réalisme* qu'on essaie aujourd'hui d'exhausser au niveau d'un système, et qui n'est qu'une étiquette sur le vide, un expédient pour décorer à peu de frais l'indigence de la pensée. La nature, suivant le maître florentin, voilà l'unique source du beau; l'expression du vrai, voilà l'objet de l'art; mais ce vrai et ce beau n'auront de signification dans un marbre ou sur une

toile qu'autant qu'ils seront contrôlés par le sentiment personnel de l'artiste.

Rien de moins facile au reste à déterminer que les limites en pareil cas de la docilité et de l'indépendance; rien de plus délicat que cette proportion à garder entre l'effigie absolue et la libre interprétation du réel. Où s'arrête le devoir, où commence le droit? S'il ne s'agissait pour faire acte de sculpteur ou de peintre que de copier servilement un modèle, nul doute que les conditions de la tâche ne fussent fort simples et les devoirs clairement tracés. Une comparaison mathématique entre les formes de l'original et les formes de la copie suffirait pour démontrer en quoi celle-ci est bonne ou mauvaise; mais l'épreuve ne saurait être à ce point décisive pour une œuvre d'art véritable. Ici le travail a un caractère complexe. D'une part, il doit reproduire les objets sous leur apparence exacte; de l'autre, il doit exprimer ce que l'artiste a senti à propos de ces objets : il sera à la fois une restitution du fait et une image de la pensée, un témoignage positif et un symptôme. Or, ces deux principes une fois admis, faudra-t-il que l'art s'interdise tout ce qui manque de charme extérieur, et ne lui sera-t-il donné de nous émouvoir qu'à la condition de mettre toujours sous nos yeux des types de beauté parfaite? Faudra-t-il en un mot proscrire Socrate et Ésope, le premier à cause de sa laideur, le second à cause de sa bosse? Les anciens maîtres n'avaient pas de pareils scrupules. Ils recherchaient au contraire dans la nature les singularités caractéristiques, non par amour du laid, mais par souci constant de la physionomie, et, pour n'en citer qu'un parmi les plus grands, on sait avec quel soin Léonard enregistrait sur ses cahiers de croquis chaque expression bizarre, chaque irrégularité distinctive. De ces élémens difformes en eux-mêmes il tirait ensuite ce « beau naturel » dont parle Bartolini, et qui n'est que la vérité profondément ressentie, vérité de fait, complétée par une intention morale que ne sauraient ni anéantir ni dégrader les conditions physiques les plus ingrates en apparence. Un être, si disgracieux qu'il soit, peut, à un moment donné, avoir sa noblesse et fournir à l'art un type digne de lui. Tout dépend de la sagacité avec laquelle on saura saisir ce moment et transfigurer par la passion ces dehors misérables.

Telle était sans doute la pensée de Bartolini quand il donnait à ses élèves pour thème de composition *Ésope méditant ses fables;* il leur proposait par là une alliance entre l'autorité matérielle de la nature et les exigences morales du sujet. On s'opiniâtra pourtant à ne voir dans ce fait et dans les explications qu'il amena qu'un témoignage d'aberration et de forfanterie. Que Bartolini ait un peu exagéré ses théories dans la chaleur de la discussion, qu'il ait eu recours ensuite

à des formes de protestation un peu puériles ou plus pompeuses que de raison, il faut le reconnaître sans doute. Certain cachet dont il se servit jusqu'au dernier jour, et sur lequel il avait fait graver la figure d'un bossu étouffant un serpent, allusion assez prématurée d'ailleurs au triomphe du maître sur les haines qui l'avaient assailli; certain monument élevé dans son jardin et décoré, en manière d'inscription votive, des mots dont le *Diario* s'était si fort scandalisé; d'autres provocations du même genre durent servir à alimenter la guerre plutôt qu'à décider la réforme. Il faut reconnaître aussi que ces exagérations ou ces vengeances avaient pour le moins une excuse dans l'état actuel de l'école et dans la situation personnelle de Bartolini. Il avait affaire à des gens empoisonnés de si longue main, qu'il lui était bien permis de forcer quelque peu la dose des antidotes, et, d'un autre côté, les attaques dont il était l'objet avaient un tel caractère de violence et d'injustice, qu'il devait se raidir malgré lui dans la résistance, sous peine de paraître atteint, sinon vaincu. On ne saurait croire quelles critiques amères, quels longs ressentimens valurent au sculpteur florentin ses efforts pour régénérer l'enseignement. Tantôt, dans une séance solennelle de l'académie de Milan, académie dont Bartolini était membre, le secrétaire de la compagnie lit un discours où il relègue parmi « les présomptueux, » parmi « les hommes qui confondent la vanité avec la gloire, » le seul artiste vraiment éminent que possédât alors l'Italie. Tantôt, au sujet de changemens proposés dans le mode de concours académique, on imprime, — et cela à Florence même, — une diatribe contre le maître, à qui l'on fait mine d'opposer comme des rivaux sérieux les autres académiciens et jusqu'aux élèves formés à leur triste école. Tantôt enfin c'est un journal de Rome, et après celui-ci un journal de Modène, qui l'accusent de professer le mépris pour l'antique, et l'engagent à méditer je ne sais quelles théories sur l'invention, la composition et l'exécution, — le tout entremêlé d'un projet de *giardinetto ideale* où Bartolini aurait pu se contenter de laisser errer en paix ceux qui s'offraient à lui servir de guides. On conçoit néanmoins l'impatience que dut lui causer cette affectation à tourner en dénigrement systématique de l'antiquité ce qui n'était chez lui que discernement entre les chefs-d'œuvre et les morceaux secondaires. Cette fois encore il voulut en appeler au public des sentimens qu'on lui prêtait. « Personne, dit-il dans une réponse publiée par le *Commercio* le 24 août 1842, personne ne peut être intéressé plus que moi à rendre clairs certains points de mon enseignement qu'on a jusqu'ici fort mal compris ou interprétés... Soyez persuadé que moi aussi je vénère les monumens de l'art antique partout où ils se trouvent, et particulièrement les débris si précieux des ouvrages du divin Phidias et de son

élève Alcamène. Ces fragmens m'ont appris à étudier et à admirer l'homme créature de Dieu plutôt que l'homme imaginé par les *idealisti.* »

C'est en effet par ce côté humain, par ce caractère saisissant de vérité, que l'étude des sculptures grecques doit être surtout profitable à un artiste. Elle lui rendra familiers non certains tours de style, certaines formules convenues, mais les secrets de l'art lui-même, c'est-à-dire de la correction dans le naturel. Toutefois autant ces grands exemples sont d'un secours puissant pour apprendre à voir et à exprimer la nature, autant ils peuvent devenir dangereux lorsqu'au lieu de les envisager comme renseignemens, on les prend pour objet même de l'imitation. Copier matériellement l'antique, c'est seulement s'approprier les dehors du sentiment d'autrui; ce n'est plus rendre le sens d'un texte original, c'est traduire une traduction, et l'on sait les innombrables redites en ce genre de la statuaire moderne. Bartolini s'efforçait de prémunir ses élèves contre des tentations si périlleuses. Tout en leur recommandant d'étudier l'antique, il leur interdisait de le parodier; il voulait de plus, assez contrairement à l'usage, qu'on distinguât entre les modèles, et qu'une statue grecque ou romaine ne fût pas réputée admirable par cela seul qu'on la savait authentique. Aussi ne craignait-il guère, quant à lui, de faire bon marché des œuvres même les plus renommées, lorsqu'elles ne lui semblaient propres à intéresser que les archéologues. Ses lettres familières prouvent à cet égard une singulière indépendance d'opinion. S'agit-il du célèbre groupe des *Grâces* que l'on voit à la *Libreria* de Sienne, il le compare délibérément à « trois navets. » Une autre fois il dit de l'Apollon du Belvédère, qu'il « s'en irait en morceaux, s'il essayait de marcher. » Il n'en fallait pas plus pour qu'on oubliât ses admirations en face d'autres sculptures antiques, et qu'on taxât de parti-pris aveugle ces marques d'un goût difficile et d'une louable bonne foi.

Bartolini d'ailleurs eût-il, à propos de l'antique, poussé la réserve jusqu'à la défiance, il n'eût fait après tout que mettre à profit certains enseignemens puisés dans l'histoire même de l'école italienne. A aucune époque en effet, l'influence de l'art grec sur l'art de Florence ou de Rome n'a été ni très heureuse ni très féconde, soit que le génie des peintres et des sculpteurs fût rebelle à l'archéologie, soit que leur sentiment, essentiellement chrétien, ne pût, sans se fausser, revêtir les formes païennes. Raphaël lui-même n'a-t-il pas plutôt perdu que gagné à se préoccuper de l'imitation antique? Si grand qu'il se montre encore dans les *Loges* et à la *Farnésine*, il n'a plus cette incomparable harmonie, cette aisance suprême qui marquent les ouvrages où il ne s'est inspiré que de lui-

même et des vieux maîtres de son pays. Le restaurateur de la sculpture italienne, Nicolas de Pise, et après lui nombre de sculpteurs ou de peintres ont étudié assidûment les monumens de l'art grec et de l'art romain, cela est certain; mais toutes les fois qu'ils se sont laissés aller à répudier absolument pour cette étude leurs instincts personnels ou les traditions de leurs devanciers, ils ont à la fois amoindri leurs modèles et jusqu'à un certain point dépravé l'art national. L'école italienne n'a eu tout son éclat et toute sa force qu'aux époques où elle ne cherchait pas en dehors d'elle-même ses types et ses moyens d'expression.

Un des mérites de Bartolini est d'avoir travaillé à régénérer cette école en vertu de ses conditions originelles, de ses lois spéciales, de ses tendances éprouvées. Winckelmann et les autres théoriciens du dernier siècle, Canova et ses élèves semblaient s'être proposé beaucoup moins une restauration de la sculpture italienne qu'un replâtrage des doctrines antiques. Où était le progrès, le profit pour l'avenir? Lors même que l'art grec, implanté de vive force dans un terrain qui n'était pas le sien, se fût développé à souhait, qu'eût-il pu produire, sinon des rejetons éternellement semblables à lui-même et par conséquent en désaccord avec les premiers produits du sol? Bartolini voulait à bon droit déraciner cet art parasite. Tout en l'admirant là où il avait été en rapport avec les croyances et les mœurs d'un peuple, tout en l'étudiant comme un modèle de vérité et de goût, il le condamnait sans hésiter à titre de remède actuel et de point de foi moderne. Une occasion se présenta entre autres où il eut à formuler nettement les réserves sous lesquelles il entendait accepter les exemples antiques. Le consul de Grèce à Livourne lui avait écrit pour lui recommander un jeune sculpteur, son compatriote; Bartolini promet de bien accueillir celui-ci, mais il a soin d'ajouter en manière de pétition de principe ou de leçon anticipée : « Les Grecs furent d'excellens statuaires, parce que la religion leur ordonnait de montrer dans l'effigie de leurs dieux le type complet de la beauté humaine. Ils durent donc apprendre avant tout à copier la nature, et ceux qui surent le mieux l'imiter s'immortalisèrent; mais les plus grands d'entre eux, Phidias et Alcamène, ne firent pas longtemps école. Beaucoup de leurs successeurs subordonnèrent à un système pour ainsi dire géométrique l'imitation des formes du corps; ils s'imposèrent des règles qu'ont perpétuées malheureusement leurs nombreuses œuvres parvenues jusqu'à nous, et dont s'emparèrent les érudits. Sous l'étalage d'un fâcheux savoir, la naïveté disparut, c'est-à-dire ce qui avait été le fond même et l'origine des beaux-arts en Italie... » Et plus loin : « Nous nous sommes laissé tromper, et nous devons certes en gémir. Quant à vous autres Grecs, en ve-

nant étudier parmi nous, vous ne ferez que vous tromper à votre tour; vous rapporterez dans votre pays les détestables fruits de l'esthétique germanico-italienne, et vous ne pourrez avoir l'espoir de redevenir ce que vous avez été. Contentez-vous donc d'imiter la nature vivante : vous atteindrez ainsi le sublime dans l'art, et nous serons obligés de vous admirer en regrettant les méprises où nous ont jetés nos prétendues conquêtes. Je recevrai de bon cœur votre jeune artiste; mais dès que je l'aurai persuadé en lui répétant tout ceci, je vous prierai de lui faire reprendre bien vite le chemin de son illustre patrie. Ce n'est pas que je songe à m'épargner une peine, je veux seulement m'acquitter d'un devoir de conscience. »

On le voit, Bartolini ne reconnaissait d'autre moyen de salut pour l'art moderne que l'étude sincère de la nature, d'autre progrès à réaliser qu'un retour vers cette simplicité primitive dont l'école italienne avait depuis si longtemps perdu la tradition. Qu'on ne croie pas toutefois qu'il entendît prescrire, à l'exemple de certains artistes allemands, une naïveté archaïque, une assimilation extérieure de la manière des vieux maîtres. Rien n'était plus loin de sa pensée. Il aspirait à un renouvellement de l'art italien, non par l'imitation des anciennes formes, mais par le respect des anciens principes. Il voulait, en un mot, qu'on reprît cette question du *naturalisme* au point où l'avaient laissée les glorieux fondateurs de l'école, — question si loin d'être résolue, selon lui, qu'il écrivait peu d'années avant de mourir : « Le statuaire parfait dans les siècles chrétiens est encore à naître; le sublime *David* est le seul ouvrage qui ait pu le faire pressentir (1). » De là ses courageux efforts pour déblayer le terrain et préparer la voie à cet homme privilégié; de là aussi ses élans de joie lorsqu'il entrevoyait parmi ses élèves ou ailleurs, — et malheureusement ces occasions étaient rares, — quelque témoignage de bon vouloir, quelque symptôme rassurant pour l'avenir.

Un jour même Bartolini put croire qu'il avait trouvé un lieutenant digne de lui, un artiste capable de recueillir son héritage et d'achever la régénération de l'école. Ce fut lorsque le statuaire siennois

(1) Il n'est pas inutile de noter cette admiration toute particulière de Bartolini pour le *David*, parce qu'elle est un témoignage de plus de ses tendances et de ses prédilections dans l'art. Le *David*, on le sait, est une œuvre de la jeunesse de Michel-Ange, et, malgré d'assez graves incorrections, la plus naturelle peut-être que ce grand maître ait produite. Les jambes surtout ont une beauté simple et une perfection de vérité qu'on ne retrouve plus dans les morceaux qui suivirent; mais ceux-ci, suivant l'opinion générale, signalent avec plus d'éclat le prodigieux génie de Michel-Ange. Dans l'opinion de Bartolini au contraire, ils attestent, — on n'oserait dire une décadence, — mais une regrettable concession à l'esprit de système. « L'art au xve siècle, dit-il, prit un essor sublime parce qu'alors il empruntait tout à la nature. Lorsque le grand Raphaël et le grand Michel-Ange tentèrent de s'élever au dessus du simple vrai, la *Madone de Foligno* resta

Dupré eut exposé à Florence son *Abel mourant*, figure véritablement belle, exécutée avec une habileté discrète fort différente à tous égards de la manière académique. « Je viens de voir, écrivait Bartolini, la statue qu'a faite Dupré..... Bravo, la victoire est à nous, et les *maniéristes* sont perdus à jamais. » Non, la partie ne devait pas être si tôt ni si définitivement gagnée. Douze ans se sont écoulés depuis cette époque sans que l'auteur de l'*Abel* ait tenu encore tout ce qu'il promettait au début. Peut-être les espérances de Bartolini ne seront-elles justifiées qu'à demi, et celui qu'il semblait regarder comme son successeur et son émule n'est-il appelé qu'à figurer au premier rang parmi ses disciples. Du moins le maître se survit en partie à lui-même dans ces élèves qu'il a directement ou indirectement formés. La méthode inaugurée par lui se propage en dépit de quelques résistances obstinées, la tradition se continue, et le moment n'est pas éloigné peut-être où elle achèvera d'avoir raison des doctrines surannées et de l'esprit de routine.

Les écrivains, de leur côté, travaillent à activer ce mouvement, à décider le progrès que jusqu'ici on a pu seulement pressentir. M. Bonaini en résumant dans quelques pages judicieuses les *Opinions de Bartolini sur l'art* et l'histoire de ce noble talent, — M. Rossi dans son *Examen de quelques sculptures florentines modernes*, — MM. Milanesi, Guasti et Pini en rétablissant fort à propos, dans leurs *Réflexions sur le purisme*, les notions du vrai et du style, — quelques autres érudits encore n'auront pas, il faut l'espérer, défendu inutilement la gloire du maître et la cause de l'art en Italie. Puisse l'événement démentir ainsi les tristes prédictions et les appréhensions de Bartolini lui-même, lorsque, peu de temps avant de mourir, il écrivait dans une heure de découragement : « Le jour viendra où l'on essaiera en vain de reprendre mes idées..... Il suffit..., ajoutait-il en parlant de ce qu'il laissait après lui; le corps est bien malade, Dieu veuille au moins sauver l'âme! »

Sauf ces accès d'inquiétude sur l'avenir et les luttes que par momens encore il fallait soutenir à l'Académie des Beaux-Arts, les der-

supérieure à *la Transfiguration*, et la statue de *David* au *Moïse*. Aussi jusqu'à la fin de sa vie Bartolini ne cessa-t-il de solliciter pour ce chef-d'œuvre par excellence une place qui le sauvât d'une destruction imminente : « J'ai recours à toi, écrivait-il en 1843 à l'un de ses amis, pour que tu essaies de réchauffer le zèle de notre bon président, que j'ai déjà ardemment supplié de mettre à l'abri de l'air et de la pluie la plus belle statue de Michel-Ange. Je voudrais qu'elle fût placée précisément au milieu de la loge d'Orgagna et qu'on l'adossât au mur. Figure-toi l'effet qu'elle produirait là... » Et dans une autre lettre : « Mille choses affectueuses au bon président. Dis-lui qu'il immortaliserait son nom et qu'il s'attirerait la reconnaissance des catholiques florentins ou plutôt la reconnaissance de tous les catholiques des deux mondes, en préservant des injures du temps l'incomparable statue de *David*. »

nières années de Bartolini furent assez calmes et son talent plus généralement apprécié que dans le cours des années précédentes. L'accueil qu'il reçut en 1847 à Rome, où il était allé faire le portrait du pape, le vengea des attaques que de cette ville même on avait autrefois dirigées contre lui. Les artistes s'empressèrent autour de celui qu'ils n'hésitaient plus à proclamer leur chef, et lorsqu'il fut de retour à Florence, le gouvernement pontifical lui envoya, avec le brevet de l'ordre de Saint-Grégoire, une lettre dans laquelle le maître est mis au nombre des hommes qui honorent le plus l'Italie. En France, on n'avait pas marchandé si longtemps à Bartolini la justice, et les hautes distinctions qui de notre pays surtout vont chercher et récompenser les talens étrangers lui étaient venues précisément à l'époque où ses tentatives de réforme rencontraient en Italie le plus d'opposition ou de dédain (1).

La fin de Bartolini fut douce : il mourut le 20 janvier 1850, au milieu de sa famille, de ses élèves et de ses amis. L'un de ceux-ci a recueilli dans une sorte de procès-verbal respectueux et ému les détails de la scène funèbre. Nous extrayons de son récit quelques lignes qui, par leur simplicité même, rendent cette scène au naturel et attestent les sentimens de vénération dont Bartolini fut entouré à ses derniers momens : « Lorsque j'entrai dans la chambre du mourant, dit M. Milanesi, le prêtre prononçait les redoutables paroles : *Proficiscere, anima christiana, ex hoc sæculo.* Déjà la mort commençait à triompher de la vie dans ce corps jusque-là si robuste.... Nous reçûmes le dernier soupir du grand artiste, — Delo Dauphinè, l'un de ses élèves les plus affectionnés (ce fut lui qui soigna le maître pendant sa maladie avec un dévouement tendre et infatigable, et qui ensuite lava le cadavre, l'habilla et le plaça sur le lit mortuaire), le sculpteur Tommaso Gasperini, Benericetti Talenti, le peintre Francesco Floridi, » plusieurs autres encore dont les noms sont pieusement enregistrés, « moi enfin, Carlo Milanesi. Eliso Schianta, premier élève de l'atelier et le plus fidèlement attaché à son maître, pleurait, appuyé contre le mur, au pied de l'escalier..... » Bartolini mourut à l'âge de soixante-treize ans. Ses restes furent transportés à l'église de l'*Annunziata* et inhumés dans la chapelle où le corps de Benvenuto Cellini avait été déposé près de trois siècles auparavant

Si l'on examine les œuvres de Bartolini en regard de celles qu'ont produites les sculpteurs modernes les plus renommés, non-seulement en Italie, mais dans les diverses écoles, la comparaison tournera tout

(1) Bartolini avait été nommé membre de la Légion d'honneur en 1840, et, l'année suivante, membre associé de l'Institut.

à l'avantage du sculpteur florentin. Canova, malgré sa grande habileté matérielle, n'a d'importance véritable que relativement au temps où il vécut. Considérée en elle-même, la manière de l'auteur de la *Madeleine*, des *Danseuses*, de la *Vénus* du palais Pitti, est plutôt agréable que belle. Elle se ressent du désir qu'a l'artiste de se conformer aux exemples antiques; mais ces exemples, Canova les amoindrit en les ajustant aux proportions un peu étroites du goût moderne. Il complique la simplicité grecque d'une grâce prétentieuse et d'une élégance équivoque; en un mot, il traite l'antiquité comme la nature : il enjolive l'une et l'autre, et en abritant à peu près sa responsabilité personnelle sous un semblant de style classique, il réussit à contrefaire adroitement une apparence, mais non pas à exprimer magistralement une vérité.

Thorwaldsen, dont la réputation égala presque la réputation de Canova, eut un talent et des aspirations d'un tout autre ordre. Quoiqu'il lui soit arrivé de rechercher l'élégance et de la rencontrer, par exemple dans sa *Nuit* ou dans son *Mercure au moment où il vient d'endormir Argus*, il ne vise ordinairement qu'à la grandeur, et ce but, il l'atteint quelquefois. Son *Lion de la Suisse*, ses bas-reliefs représentant *le Triomphe d'Alexandre* et plusieurs de ses figures allégoriques, portent l'empreinte de l'imagination et de la force; mais cette force est ailleurs employée hors de propos, où elle dégénère en emphase. Ainsi les compositions religieuses de Thorwaldsen sont traitées dans un style pompeux qui dénature jusqu'à un certain point le sens de l'Évangile. Elles ont plus d'apparat que de vraie majesté, et l'exécution, à force de prétendre à la largeur, y est souvent insuffisante ou vide. En général le ciseau du sculpteur danois manque de précision et de finesse. Dans les dernières œuvres de Thorwaldsen, le mode même du travail matériel peut expliquer ce défaut, le maître ayant fini par laisser aux praticiens le soin de reproduire jusqu'au bout les modèles qu'il leur livrait et par se dispenser de toute retouche sur le marbre; mais les morceaux appartenant à une autre époque, les statues qu'il a travaillées de sa main ont aussi une apparence inachevée, une correction ébauchée et attendant encore la lime. Le talent de Thorwaldsen n'est certes ni sans vigueur, ni sans portée; cette vigueur toutefois ne réside guère que dans les intentions. Il semble que l'artiste, après avoir profondément senti et médité son sujet, n'ait plus pour les formes de la traduction qu'un zèle un peu désintéressé et une indulgence trop facile.

En France, après la fin de l'école *portraitiste*, école dont Houdon est le dernier représentant considérable, la plupart des statuaires s'inspirèrent de l'antique, mais de l'antique commenté par Canova. Dès lors plus de naturel ni de franchise, plus de ces qualités d'ex-

pression qui constituaient jusque-là l'originalité de l'art français. Une pratique habile, mais froide, une grâce immobile, quelque chose de tendu et de pédantesque dans le style, voilà ce qui caractérise les œuvres de la sculpture nationale vers le commencement de ce siècle, et les meilleurs morceaux produits à cette époque, le *Cyparisse* de Chaudet entre autres ou la *Pudeur* de Cartellier, attestent moins encore un sentiment personnel que des habitudes académiques. Depuis lors, il est vrai, on renonça en partie à cette méthode conventionnelle. M. David, M. Rude, M. Duret, quelques autres statuaires, firent de louables efforts pour réagir contre les entraînemens de l'école et la ramener au goût de la vérité. Enfin un artiste dont le talent, très digne d'éloges à certains égards, mérite sous d'autres rapports des reproches sévères, Pradier réhabilita avec plus de succès que personne l'étude si longtemps abandonnée de la nature. Malheureusement Pradier eut un grand tort : il outrepassa la limite, et il lui arriva trop souvent de sacrifier la vérité chaste à la vérité sensuelle, la pure expression du beau à un art de harem ou de boudoir.

Sans doute le talent de Bartolini a aussi ses défauts, et, comme les artistes que nous venons de mentionner, le maître florentin n'est pas en mesure de défier absolument la critique. Il n'y aurait que justice, par exemple, à accuser chez lui un besoin de produire tournant souvent à l'abus de la facilité, et, comme conséquence de cette précipitation dans le travail, des inégalités ou de graves négligences. Certaines figures de *Nymphes* et beaucoup de portraits en buste sont des œuvres tantôt insignifiantes, tantôt ouvertement faibles, que Bartolini semble avoir improvisées pour se libérer tant bien que mal d'engagemens qui lui pesaient ou pour remédier au plus vite au désordre d'ailleurs assez habituel de ses affaires. Toutefois, si au lieu de le juger sur ces travaux secondaires qui ne peuvent rappeler que les agitations ou les nécessités de sa vie, on prend pour objets d'examen les travaux qui résument le mieux l'histoire de son talent, nul doute que ce talent ne se montre plus foncièrement robuste, plus souple en même temps et à tous égards plus complet qu'aucun autre. Les qualités propres à chacun des artistes dont nous avons cité les noms, Bartolini les a possédées réunies, et il n'est pas de morceau de sculpture, parmi les plus remarquables de notre siècle, qui ne puisse trouver dans quelqu'un de ses ouvrages un type supérieur ou tout au moins un équivalent. L'*Enfant jouant avec une tortue*, par M. Rude, le *Pêcheur napolitain* de M. Duret et les meilleures figures de Pradier n'ont pas plus de grâce juvénile ni de délicatesse que le *Vendangeur foulant des raisins*. La *Madeleine* de Canova, fût-elle par l'expression aussi pathétique que *la Miséricorde* de Bartolini, manquerait à coup sûr de l'ampleur de style qui complète la signi-

fication de ce beau groupe. Encore moins rencontrera-t-on dans les autres statues de femmes qu'a laissées Canova les intentions grandioses et la majesté de formes qui distinguent *la Charité* du palais Pitti. Thorwaldsen a-t-il rien créé de plus vigoureux, de plus mâle que le soldat dans la mort d'*Astyanax?* Et les lignes générales du groupe, l'attitude d'Andromaque que le désespoir a vaincue, la terreur éperdue de l'enfant n'accusent-elles pas une puissance d'imagination et de sentiment égale pour le moins à la force du statuaire danois? Où trouver, parmi les sculptures contemporaines, un portrait d'une physionomie plus individuelle, d'une expression mieux déterminée que celui de la comtesse Zamoïska? L'artiste qui a produit de tels ouvrages et bien d'autres encore, non moins dissemblables quant au style, mais reliés entre eux par la vérité qui domine partout, l'auteur des tombeaux de Leon-Battista-Alberti, de Fossombroni, et de vingt autres monumens funéraires hautement remarquables, doit être salué du titre de maître.

Par la variété et le mérite supérieur de ses travaux, Bartolini a droit à la première place parmi les sculpteurs du XIXe siècle. Par la nature de son talent, il est digne de ses aïeux, digne du pays où il est né : pays privilégié même aujourd'hui, et, malgré ses périodes de stérilité, fécond encore à ses heures, comme ces terres abandonnées où croissent de loin en loin, au-dessus des ronces, des arbres d'autant plus sains qu'ils ont germé par la seule puissance du sol. L'Italie n'a pas perdu toute sa force de production naturelle. En dépit de ses malheurs et de bien des fautes, elle n'est pas, dans le domaine des arts, si complétement déchue de sa vieille gloire, qu'elle ne puisse encore défier les autres nations par quelque acte imprévu d'excellence, par quelque témoignage éclatant de vigueur. Le médiocre, le mauvais même abondent là où il n'y avait place autrefois que pour le beau : mais l'instinct, pour se manifester plus rarement, n'en vit pas moins au cœur de la race. L'étincelle jaillit par momens et vient révéler la permanence du foyer. Au milieu des erreurs et des faiblesses actuelles, qu'un véritable artiste surgisse en Italie, il sera certainement de premier ordre, lors même qu'on le comparerait aux artistes d'une autre origine. Le théâtre fournissait récemment une preuve de cette renaissance spontanée du talent sur une terre usée en apparence, et tout en se gardant de confondre dans une admiration égale Rossini et Bartolini, il est permis de rappeler qu'après tout cette Italie en défaillance a vu naître le plus grand génie musical et le plus habile sculpteur de notre temps.

HENRI DELABORDE.

DES INTÉRÊTS

DU NORD SCANDINAVE

DANS LA GUERRE D'ORIENT.

III.

RELATIONS ENTRE LA SUÈDE ET LA RUSSIE SOUS CHARLES XIII. — ÉLECTION DE BERNADOTTE.

I.

L'acte du 13 mars 1809, qui plaçait sur le trône de Suède le frère de Gustave III (1), n'avait pas été seulement un heureux coup de main opéré par les chefs de l'armée pour retenir le royaume sur le penchant de l'abîme où l'entêtement de Gustave IV menaçait de l'entraîner; il fut aussi le signal d'une révolution déjà faite dans les esprits, et qui allait s'établir dans les mœurs. La Suède ne voulait plus de l'absolutisme, et elle entendait mettre en pratique les idées libérales que le commencement du siècle avait vues de toutes parts se développer et grandir. Une constitution fut préparée, discutée et rédigée en quatorze jours par la diète suédoise. Le duc de Sudermanie, frère de Gustave III, l'accepta le 5 juin et fut élu roi. Il s'était distingué pendant sa jeunesse à la tête de la marine suédoise contre les Russes. Régent après la mort de Gustave, il avait laissé le pouvoir à un favori. C'était alors un vieillard précoce, faible d'esprit, tout livré aux appâts d'un mysticisme bizarre, épris des sciences occultes,

(1) Voyez, sur la révolution du 13 mars, la livraison du 1er juillet dernier.

sans défense contre les séductions du magnétisme et prosélyte ardent de la franc-maçonnerie. Il n'avait certainement pas recherché le trône, mais il crut volontiers que son étoile l'y conduisait.

On raconte ainsi la part que prit le duc de Sudermanie à la révotion de 1809. L'un des conjurés, le colonel Skiöldebrand, alla le trouver : « Dans quelques jours, dit-il au prince, la Suède sera peut-être devenue une province de la Russie; quel rôle compte remplir en de telles circonstances votre altesse royale? » Le duc, qui devinait sans doute, commençait à se troubler et à pâlir. « Nous ne demandons de votre altesse, reprit Skiöldebrand, rien autre chose que de rester neutre jusqu'à ce que tout soit accompli; mais alors le petit-fils de Vasa se montrera-t-il? Votre altesse royale peut seule nous sauver et nous aider à sauver la Suède. » En écoutant ces dernières paroles, le duc avait repris ses sens et changé de physionomie : d'un ton presque irrité, il demanda qui donc osait venir lui faire de pareilles propositions; mais Skiöldebrand ne se laissa pas émouvoir. « Votre altesse, dit-il d'une voix ferme, a déjà promis... — Comment cela? que voulez-vous dire? — Votre altesse n'a qu'à se rappeler les paroles prononcées autrefois par elle-même pendant son sommeil magnétique : « Quand le navire de l'état est menacé de périr dans l'orage, le vieux pilote s'élance au gouvernail et le conduit au port. » — D'où tenez-vous ces paroles? interrompit le duc interdit. — Je les ai longtemps gardées comme une espérance. — En effet, cela semble écrit. Promettez-moi de vous taire et de ne pas révéler ce secret... »

Charles XIII vieillissait dans un affaiblissement à la fois intellectuel et physique; à chaque émotion, ses yeux laissaient échapper des larmes abondantes; il pleura quand on lui offrit la couronne, il pleura quand il dut choisir son héritier, et la nation lui sut gré d'abord de ce qu'elle attribuait à la vivacité de son patriotisme. Il rencontra un ministre doué d'une pareille facilité d'émotion. Le comte d'Engeström, par suite d'une faiblesse d'organisation qui contrastait avec sa taille gigantesque digne des anciens Scandinaves, avait toujours des larmes prêtes à couler avec celles de son souverain. Il devint et resta son plus intime confident. Ministre des affaires étrangères, on le vit déployer un grand dévouement aux intérêts de son pays pendant la difficile période de 1812 et 1813.

Le nouveau gouvernement avait deux choses à faire en toute hâte. Il fallait, s'il était possible, conclure une paix générale, tout au moins des traités particuliers avec la Russie et la France; il fallait ensuite affermir le trône en désignant un héritier de la couronne, puisque Charles XIII n'avait pas de fils.

Les Russes étaient à quelques lieues de la capitale; déjà quelques familles avaient quitté Stockholm et s'étaient réfugiées dans le centre

du pays. Il n'y avait, à ce qu'il semble, qu'à faire savoir à Saint-Pétersbourg qu'après la révolution du 13 mars, destinée à vaincre l'obstination du souverain qui refusait d'obéir aux sommations d'Alexandre, on était prêt à signer la paix. Un autre sentiment prévalut. Les Russes étaient plus que jamais détestés à Stockholm après l'invasion perfide de la Finlande; on était bien convaincu que c'était là l'ennemi naturel et irréconciliable, et que la conquête de 1808 et de 1809 était bien moins un accident né des complications européennes qu'un résultat longtemps préparé par l'ambition moscovite. On oublia Tilsitt et Erfurt; on invoqua la France, on voulut se jeter dans ses bras. Le nouveau gouvernement pensait d'ailleurs que la France ne dédaignerait pas l'alliance d'un peuple brave et généreux, qui pouvait, dans le cas toujours à prévoir d'une rupture avec la Russie, devenir si importante et si utile. C'était l'alliance indiquée par l'ancien système politique et la plus conforme aux traditions du passé.

« Il est permis d'espérer, disait le cabinet suédois dans ses instructions au baron de Schwerin partant pour Saint-Pétersbourg, que la France ne cédera pas désormais un des plus beaux droits que les siècles lui ont transmis à l'égard de la Suède, celui de fixer son sort et son indépendance. » Dès le 29 mars, le duc de Sudermanie (Charles XIII) écrivait à Napoléon : «.... Je souhaite de trouver dans votre majesté impériale un appui et un médiateur, persuadé que les intérêts de la Suède, de tout temps appréciés par elle, ne sauraient jamais devenir indifférens au souverain magnanime à qui la Providence a confié les destinées de tant de nations. Celle que je gouverne est digne d'un sort prospère, digne de ne pas succomber à la suite d'événemens aussi contraires à ses intérêts qu'à ses vœux. Elle possède encore tous ces élémens de courage et d'énergie qui, depuis des siècles, ont rendu son sort si intéressant à la France. » Le duc demandait ensuite, afin d'éviter une paix particulière avec la Russie, que Napoléon voulût se faire le médiateur des négociations et permettre qu'elles fussent ouvertes sous ses yeux, aux lieux mêmes de ses résidences.

Napoléon ne témoigna aux différens envoyés de la Suède aucune mauvaise volonté; il leur sut gré de la révolution qui avait renversé son adversaire opiniâtre et insensé; il les en félicita. Toutefois il ouvrait en ce moment même une campagne contre l'Autriche; le concours d'Alexandre lui était indispensable contre cette puissance et contre l'Angleterre : ce n'était pas alors qu'il pouvait s'en priver, et il se voyait obligé de ménager en tout le tsar. D'ailleurs il avait promis de laisser toutes les affaires du Nord à la disposition du cabinet de Saint-Pétersbourg, et il entendait tenir sa parole; Tilsitt

et Erfurt, issus des fautes de Gustave IV, commençaient à peser sur lui comme ils pesaient sur les Suédois. « Votre révolution vient trop tard, répondit Napoléon aux envoyés suédois, j'ai échangé la Suède contre l'Espagne. Tournez-vous vers l'empereur Alexandre, il est grand et généreux. » Et il refusa de traiter avec eux avant que leur paix n'eût été conclue avec la Russie. Une fois cette condition remplie, il devait leur restituer la Poméranie et l'île de Rugen.

Après avoir recherché avec tant d'empressement l'alliance de la France, les Suédois se tournèrent vers elle avec la même confiance dans leurs négociations particulières pour l'élection d'un successeur au trône. Espérant ménager à l'avance une réunion de la Norvége à la Suède pour se dédommager de la perte de la Finlande, Charles XIII, sur l'avis de la diète, avait adopté pour fils et prince royal héréditaire Charles-Auguste, prince d'Augustenbourg, gouverneur et comme vice-roi de la Norvége; mais l'adoption n'avait été faite qu'après qu'on eut consulté Napoléon. Il avait été question d'élire, dans l'intention de lui plaire, soit le prince Eugène, soit Berthier. On avait tenté ensuite d'obtenir pour le prince royal la main d'une princesse de la famille impériale, par exemple celle de la princesse Charlotte, fille de Lucien Bonaparte. Napoléon avait fermé l'oreille à toutes les propositions et à toutes les insinuations pour ne pas rompre ses engagemens de 1807. S'il avait tort, au moins était-ce à ses risques et périls, et en restant fidèle à sa parole.

On voit quelles étaient les dispositions de la Suède envers la France. Veut-on savoir ce qu'elle avait à attendre de la Russie? Bien que la révolution de 1809 eût été faite pour répondre aux vœux des cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg, l'armée russe n'en continuait pas moins les hostilités. C'est qu'Alexandre, en dépit de son prétendu désintéressement et loin de dédaigner la conquête de la Finlande, entendait tirer d'Erfurt et de Tilsitt tout le profit possible et exploiter jusqu'aux derniers avantages de cette bonne aubaine. Il ne s'agissait plus pour lui seulement de la Finlande à conserver; il exigeait encore les Aland et même une partie du territoire primitivement suédois, c'est-à-dire le pays entre les rivières de Kalix et de Kemi, celle-ci à l'est et la première à l'ouest de Tornéo. Le cabinet de Stockholm reçut avis de ces conditions avec désespoir; il représenta que la Finlande, occupée par les ennemis comme un moyen de forcer la Suède à se joindre au système continental, devait être rendue au moment où celle-ci cessait toute résistance, que les Aland n'avaient jamais été finlandaises et que ces îles étaient l'avant-poste de leur capitale, comme le territoire entre le Kalix et le Kemi était le seul boulevard au nord contre une surprise. Le Kemi, distant du Kalix d'environ quinze lieues de France, avait toujours

été frontière entre la Finlande et la Suède. De là on pouvait tirer une ligne divisant le golfe de Botnie en deux parties à peu près égales; mais en tirant une ligne pareille du Kalix, c'était presque la totalité du golfe qui tomberait au pouvoir de la Russie, avec les îles nombreuses qu'il contient (1). Qui assurait que les chancelleries russes ne se prévaudraient pas un jour de cette ligne naturelle de partage : à la Suède toutes les terres à l'ouest, tout l'orient à la Russie, y compris l'île de Gottland, qui naguère, en 1808, avait si vigoureusement repoussé l'invasion?

Les représentations de la Suède n'étaient pas écoutées cependant, et la prolongation des hostilités ruinait le pays; on devait craindre l'occupation même de la capitale, tout au moins l'intervention du tsar dans les affaires intérieures : il fallut nécessairement traiter. On essaya d'obtenir que la Russie se chargeât d'une partie de la dette publique afférente à la part de la Finlande dans le budget, on demanda qu'elle s'engageât à ne point fortifier les Aland : efforts inutiles. Les plénipotentiaires suédois, Stedingk et Skiöldebrand, réunis avec le ministre russe Romanzof dans la petite ville de Frederikshamn pour les négociations, recevaient mille politesses; ils se voyaient servis par un nombreux domestique portant la livrée du tsar, qui semblait leur faire les honneurs de ses nouveaux domaines. Romanzof surtout, dont l'éducation et la politesse étaient toutes françaises, les traitait avec la plus grande courtoisie, mais ne leur faisait aucune concession. « Songez bien, leur dit-il un jour, qu'en signant la paix et en rétablissant une légation à Stockholm, nous reconnaissons votre révolution et votre nouveau gouvernement, sans nous mêler en rien de vos affaires intérieures. Ne comptez pas sur la France. Elle vous a livrés à nous. En pareilles circonstances, les événemens décideront, et ce qui vous est offert aujourd'hui pourrait bien vous manquer demain. »

On comprend la douleur des négociateurs suédois. Skiöldebrand ne put contenir son ressentiment. Il osa dire en face au ministre russe : « Comment l'histoire jugera-t-elle votre maître, qui, non content de nous avoir attaqués injustement, abuse de nos embarras actuels pour nous dépouiller de tout ce qu'il peut nous ravir? » Alexandre consentit cependant à une légère concession. Le 15 septembre 1809, Romanzof vint trouver les plénipotentiaires suédois; il avait reçu du tsar une lettre autographe avec une petite carte de Suède et de Finlande : « Tenez, messieurs, dit-il, l'empereur mon maître, pour la fin de notre négociation, a réservé au roi de Suède,

(1) *Mémoire* adressé par Essen et Lagerbielke au duc de Cadore, octobre 1809. Manuscrit conservé aux affaires étrangères, à Paris.

son bon ami, un bouquet. Il vous laisse le pays entre le Kalix et le Tornéo. » En effet, Alexandre avait lui-même, au crayon rouge, marqué sur la carte le fleuve Tornéo comme devant former définitivement la frontière, et il terminait son message par ces lignes : « Le Tornéo et le Mounio seront donc désormais la limite commune. Je ne consentirai jamais à céder la ville de Tornéo. Si la paix n'est pas signée immédiatement après que vous aurez reçu cette lettre, je vous ordonne de rompre toute négociation, et le sort des armes décidera quelles seront mes conditions ultérieures. » Il fallait bien se soumettre. Deux jours après fut signé l'acte célèbre qui, en reculant la limite actuelle de la Russie jusqu'à l'extrémité nord-ouest de la Baltique, a consacré le plus bel accroissement de puissance qui lui soit échu depuis le commencement du siècle, fondé sa marine et ruiné son ennemi. On lit dans les dépêches de Stedingk au sujet de cette mutilation de la Suède : « La vengeance divine effacera un jour, j'en ai la ferme espérance, cette page de nos annales. Le ciel m'est témoin que j'eusse mieux aimé signer ma mort que de signer cette paix. Cette paix est un malheur pour la Suède, mais un malheur inévitable. » Skiöldebrand, l'autre négociateur, fit graver sur le cachet qui lui avait servi de sceau cette simple parole : *exoriare*, qu'il était facile d'interpréter pour peu qu'on se souvînt du vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Les Suédois avaient cru en traitant acheter leur indépendance intérieure; tel devait être le premier fruit de la paix conclue avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, celui dont se prévalent les modernes défenseurs de cette politique et de ce traité. « La Suède, disent-ils, tant qu'elle fut en possession de la Poméranie et de la Finlande, était un corps mal constitué, exposé de tous côtés, partout vulnérable, entraîné dans tous les conflits du continent, toujours sur le qui-vive, menace perpétuelle pour ses voisins, qui, par conséquent, étaient intéressés à l'affaiblir, en proie à leurs menées et à leurs intrigues, sans cesse agitée, fiévreuse, démoralisée (1).... » Voyons

(1) Article publié dans le second numéro du journal russe *le Nord*, de Bruxelles, et daté de Hambourg. Cet article contient une sorte de réponse aux idées que nous avons publiées sur les intérêts du Nord dans la question d'Orient. La thèse générale mise en avant par l'auteur en opposition avec la nôtre, c'est que la Russie est l'amie et la protectrice naturelle de la Suède. La Suède d'aujourd'hui avec la Norvége annexée serait plus puissante que la Suède maîtresse de la Finlande et de la Poméranie. — Il nous paraît inutile de soumettre à une discussion en règle ces étranges assertions du publiciste russe. Tout notre travail a justement pour objet d'apporter successivement, suivant l'ordre des temps, des preuves contraires à de telles affirmations, et l'époque de l'histoire de Suède que nous retraçons en ce moment même nous les offre, on peut le voir, surabondamment.

donc si la perte de la Finlande mit en effet la Suède, comme on l'affirme, à l'abri des intrigues et des menées de ses redoutables voisins.

Stedingk avait repris, aussitôt après la paix de Frederikshamn, son ancien poste de ministre de Suède auprès du cabinet de Saint-Pétersbourg. Il est curieux de lire dans ses dépêches le récit de sa première audience. Alexandre le reçut dans ce même cabinet où Stedingk, dix-huit mois auparavant, avait vu se former l'orage et avait essayé, mais en vain, de le conjurer. Le vieux diplomate ne pouvait sans émotion reprendre en ce lieu sa carrière interrompue par un si cruel malheur, et son deuil était visible. L'empereur en fut embarrassé, et d'un ton qui essayait d'attirer la confiance: « Comment se porte le roi ? dit-il. — Sa majesté, répondit Stedingk, est loin d'être en bonne santé; les derniers et tristes événemens qui ont accablé notre malheureuse patrie l'ont trop affligée. — Oui, reprit Alexandre, qui voulait éviter de parler du passé, les terribles circonstances qui nous ont assaillis ont amené des changemens qui doivent vous être pénibles; mais soyez convaincu que la Russie ne veut plus désormais que mériter l'amitié de la Suède, et que nous ferons tout pour l'obtenir. » L'empereur se mit alors à répéter tout ce qu'il avait fait pour entraîner Gustave IV dans le système continental. Il raconta qu'à Erfurt Napoléon l'avait engagé à s'emparer des plus belles provinces de la Suède, et qu'il s'y était refusé, de quoi Stedingk le loua fort « dans l'intérêt de son honneur. » Alexandre finit en disant : « Veuillez, mon cher ambassadeur, assurer le roi votre maître que je l'estime, et que nos intérêts seront dorénavant les mêmes. Son bonheur et celui de la Suède me tiennent au cœur, et je souhaite que rien ne vienne troubler le repos dont j'espère qu'il va jouir. Je veux agir à l'égard de votre nation de manière à faire oublier tout le passé... » Le tsar se tut, comme s'il craignait d'aller trop loin. Il reprit bientôt, et parla avec enthousiasme de Napoléon; mais Stedingk, dont Marie-Antoinette avait été la protectrice, et qui se rappelait les beaux jours de Versailles, était dévoué aux Bourbons. Alexandre le savait : « Vous êtes prévenu contre lui, dit-il, je ne l'ignore pas. Moi, je le connais depuis longtemps. Sans parler de ses qualités comme grand politique et de ce noble projet de fonder une paix européenne, qu'il exécutera, quelle noblesse et quelle droiture! quelle fidélité à sa parole envers moi! Son cœur m'est ouvert; il ne me cache rien. Il a toute ma confiance, tout mon dévouement, et notre amitié ne finira qu'avec la vie. » La conversation revint ensuite sur les affaires de Suède, et, à ce propos, sur le prince Vasa, fils de Gustave IV. « Comment est-il possible, dit Alexandre, que toute la nation ait été unanime pour exclure du trône un jeune

prince qui n'était pour rien dans les fautes de son père? Tout cela m'inquiète, je l'avoue, et je ne sais qu'en penser. » Ces dernières paroles avaient été dites par l'empereur comme en confidence, et point du tout officiellement; il l'avait fait lui-même remarquer à Stedingk, en déclarant qu'il ne prétendait s'immiscer en rien dans les affaires intérieures de la Suède. La suite du récit nous montrera, ou bien qu'Alexandre ne resta pas fidèle à cet engagement, ou bien que la Suède détestait assez la Russie pour lui attribuer sans cesse tous ses maux.

Il faut avouer que les apparences étaient peu à l'honneur de la Russie. Après la révolution du 13 mars, Alexandre n'avait pas reconnu le nouveau gouvernement suédois. Il avait témoigné ensuite son peu de goût pour la constitution votée par la diète. Chose curieuse, on lui avait attribué en Suède l'intention d'y substituer, par son influence toute-puissante, l'ancienne constitution de 1720, cet instrument d'anarchie auquel Catherine et Frédéric II s'intéressaient si fort lorsqu'ils voulaient préparer à la Suède le sort de la Pologne. Fondé ou non, le soupçon fait voir quelle était l'opinion en Suède à l'endroit des menées russes. De plus, Alexandre n'accepta jamais franchement le prince royal élu en 1809. Il est vrai que les motifs et les espérances qui avaient dirigé cette élection ne devaient point lui plaire. Les Suédois avaient compté que l'avénement du prince d'Augustenbourg, élu prince royal, réunirait la Norvége à la Suède. Or le cabinet de Saint-Pétersbourg était alors l'allié du Danemark; c'était son devoir de ne pas consentir à cette réunion. Les Suédois en outre croyaient trouver dans les talens et dans les sentimens du prince un ferme appui, une défense contre la Russie. Dans les pourparlers qui avaient précédé son élection, le comte de Platen avait représenté au prince qu'une fois la Suède écrasée par cette puissance, viendrait le tour de la Norvége, et que les intérêts des deux pays étaient communs aussi bien que leurs affections. « Permettrez-vous notre ruine, lui disait-il, pour devenir ensuite vous-mêmes la proie des barbares? — Non, avait répondu le prince avec chaleur, et malgré ses précédens scrupules, mille fois non! Plutôt succomber et m'exiler en Amérique! » Et il avait promis qu'en attendant il supplierait le roi de Danemark de l'autoriser à occuper, de concert avec l'armée suédoise, une partie du territoire menacé pour s'opposer aux progrès de l'invasion russe. Alexandre n'ignorait pas ces menaces. Enfin le nouveau prince royal promettait à la Norvége une constitution libérale; il acceptait en Suède celle que la diète et Charles XIII venaient de proclamer. La Russie pouvait-elle accepter sans déplaisir le voisinage d'un gouvernement constitutionnel?

Les difficultés qui entouraient le nouveau gouvernement pouvaient

du moins servir à calmer pour un temps les appréhensions du tsar. Charles XIII n'avait pas consenti sans scrupules à l'exclusion du fils de son neveu. Le prince d'Augustenbourg était l'élu des hommes de 1809, mais leurs ennemis allaient être les siens. L'ancienne aristocratie suédoise, les Ruuth, les d'Ugglas, les La Gardie, les Fersen, se voyaient menacés par la révolution dans leur crédit, dans leurs priviléges et leurs richesses. Ils étaient résolus à tout risquer pour renverser la nouvelle constitution et rétablir l'ancienne dynastie. Ils formèrent un club qui eut son organisation régulière, sa police secrète, et où s'élaborèrent, avec leurs différens projets, les calomnies qu'ils crurent utile d'inventer et de répandre. Avant l'élection du prince royal, ils avaient essayé, s'appuyant sur le crédit de la reine et soutenus auprès d'elle par la comtesse Piper, sœur des Fersen, de faire désigner par Charles XIII le prince Vasa, fils de Gustave, comme héritier de la couronne. Après l'élection, contraire à leurs vœux, on les vit imaginer les desseins les plus extrêmes, tantôt un soulèvement populaire en Dalécarlie, tantôt une délivrance par surprise ou par force de la famille royale prisonnière à Gripsholm. Puis, invoquant la séduction et la ruse, ils voulaient arriver à faire élire le fils de Gustave par le prince royal lui-même pour son futur successeur; ils répandaient le bruit de cette promesse, comme si elle était réelle, et affirmaient que le prince royal s'était engagé à ne pas se marier. Contre ces intrigues, le parti du gouvernement, ayant recours aux mêmes armes que ses ennemis, forma, lui aussi, un club qui eut comme l'autre ses espions et ses pamphlétaires, et ne dédaigna pas d'employer également les fausses nouvelles et la calomnie. Chacun des deux partis se pressait, car le roi malade semblait n'avoir plus que quelques jours à vivre (1). Adlersparre, celui que nous avons vu projeter et commencer la révolution, prit contre la ligue aristocratique quelques précautions utiles : il essaya, sans réussir il est vrai, de faire épouser au prince d'Augustenbourg une princesse de la famille de Napoléon; il fit sortir secrètement de Suède la famille royale, et se mit en route, au commencement de décembre 1809, pour ramener à Stockholm le prince royal, qui, bien qu'élu, était resté en Norvége, et qu'il était important d'avoir sous la main, soit pour le soustraire aux suggestions ennemies, soit pour le proclamer roi immédiatement dans le cas où Charles XIII viendrait à mourir.

Ici commence tout un drame qui ne doit pas être omis dans le tableau de cette période agitée, et dont les conséquences se font sentir

(1) On sait qu'il vécut ainsi pendant neuf années encore. Charles-Jean (Bernadotte) ne succéda à Charles XIII qu'en 1818.

dans toute la suite de l'histoire de Suède. La mort du prince royal, Charles-Auguste d'Augustenbourg, qui le termine, a certainement, quelle qu'en ait été la cause réelle, élevé d'une part un mur entre la Norvége et le Danemark et préparé de la sorte l'œuvre de Bernadotte; de l'autre, elle a augmenté l'éloignement des Suédois pour la Russie. Dès avant l'entrée de Charles-Auguste en Suède, des bruits sinistres avaient été répandus de toutes parts, annonçant sa mort prochaine et insultant aux espérances de ses partisans. Des placards et des billets anonymes, dans Stockholm et sur toute la route qu'il devait parcourir, depuis Gothenbourg jusqu'à la capitale, le représentaient comme entouré d'assassins. Adlersparre, qui était allé rejoindre le prince à Svinesund, un peu au nord de Gothenbourg, sur la frontière de Norvége, eut peut-être le tort d'ajouter une foi excessive à ces avis, qui pouvaient n'avoir d'autre but que d'empêcher le voyage. Il commit la faute d'en entretenir souvent Charles-Auguste, qui en devint soucieux et inquiet. Le prince traversa ainsi la Suède au milieu des acclamations populaires, mais accablé de craintes et de soupçons. Arrivé au château de Drottningholm, où il devait séjourner quelques jours avant de faire son entrée solennelle à Stockholm, il se vit entouré de personnes qu'il avait lieu de croire mal disposées à son égard. Comment en effet Charles XIII avait-il désigné pour faire partie de sa cour les deux frères Fersen, par exemple, que tout le monde savait dévoués à l'ancienne famille, et comment lui avait-on envoyé comme médecin le fils d'un opticien italien, le dentiste Rossi, que les Fersen avaient introduit jadis à la cour, qui avait fait fortune auprès de Gustave IV, et dont le caractère était suspect? Il était clair que ces choix avaient été dirigés par les ennemis du prince. Après l'entrée solennelle à Stockholm, la présentation au roi et à la diète, la cérémonie du serment, Charles-Auguste partit pour visiter les provinces du sud. Arrivé à Helsingborg, sur les bords du Sund, où il revit son frère le duc d'Augustenbourg, il sentit redoubler les douleurs de tête et d'entrailles auxquelles il était sujet depuis le commencement de son voyage en Suède. Tout à coup, le 28 mai, pendant une revue, il fut saisi d'un étourdissement et comme d'un vertige subit, tomba de cheval et expira quelques instans après.

Cette mort était un malheur public, car le prince n'était pas seulement l'élu des hommes de 1809, il était devenu celui de la nation tout entière. Sans oublier que l'esprit de parti était pour beaucoup dans les éloges peut-être exagérés qu'on faisait de lui et dans les espérances brillantes qu'on édifiait sur ses vertus, on doit se rappeler que Charles-Auguste, fort aimé des Norvégiens, semblait promettre un règne aussi indépendant des puissances étrangères que les complications des dernières années le permettaient, et glorieux

même par la réunion tant souhaitée de la Norvége. A ce double titre de candidat vraiment national et de réparateur présumé des pertes douloureuses qu'on avait récemment subies, le prince ralliait toutes les sympathies du peuple suédois, moins celles de la petite fraction aristocratique qui restait attachée à la famille de Gustave IV. Les rumeurs sinistres qui avaient précédé l'événement du 28 mai se réveillèrent. Là où il semble aujourd'hui prouvé qu'il y eut simplement une cause naturelle, une attaque d'apoplexie, l'opinion publique voulut trouver l'effet du poison. Les Norvégiens affirmèrent que Charles-Auguste, bien portant avant son arrivée en Suède, avait tout à coup perdu, après avoir passé la frontière, sa santé et son ardeur, et ils attribuaient ce prétendu changement à un poison lent qu'on lui aurait fait prendre dans un repas, au commencement du voyage. Ces soupçons, partagés par les Suédois, s'aigrirent de tout le venin que recèlent les passions politiques dans un temps d'anarchie et de désastre; la capitale devint une arène qui retentit de menaces sauvages et ne tarda pas à être ensanglantée. Des placards affichés par des mains inconnues excitaient l'effervescence populaire; en voici un :

« Au peuple, vengeur de Charles-Auguste. — Peuple, l'heure de la vengeance va sonner. Les vrais et bons Suédois ont juré ensemble de mourir ou de venger la mort de Charles-Auguste. Dimanche prochain, quand sonnera la prière du soir, rassemblez-vous sur la grand'place; vous y trouverez des chefs avec un plan que votre courage, votre force et votre union sauront exécuter. Mort et vengeance! voilà votre devise. »

Un autre désignait déjà les victimes :

« Suédois! notre prince est mort par le poison, et nous devons venger sa mémoire. Quelques grands personnages se sont faits les anneaux de cette chaîne de crimes. Réveillez-vous, Suédois! Il y a encore une lueur de salut; mais ne la laissez pas s'éteindre... Il faut que le *sang* soit versé. Vous ne devez plus souffrir les infamies des grands; la vraie force, vous l'avez dans vos bras fermement unis. Levez-vous, et bientôt vous verrez tomber *l'homme aux crachats;...* n'épargnez pas non plus la *malicieuse comtesse.* »

Et quelques jours après, le 20 juin, jour néfaste dans les annales de la Suède, le *beau* Fersen, le chevaleresque défenseur de Marie-Antoinette, devenu l'objet de l'exécration populaire, *l'homme aux crachats*, saisi par la foule furieuse pendant les obsèques du prince royal, était dépouillé, insulté honteusement, poursuivi dans la maison où il cherchait un refuge, jeté nu par les fenêtres, écrasé sous les pieds des furieux, déchiré et mis en pièces; puis les restes de son cadavre étaient jetés dans la fosse aux criminels. Tout cela se passait en présence d'une compagnie de soldats qui ne prit point

les armes et qu'il appela vainement à son secours. La comtesse Piper, sa sœur, *la malicieuse comtesse*, avait eu le temps de se sauver sur une embarcation; la foule perdit son temps à la chercher. La reine ne fut pas à l'abri des insultes. Stockholm tout entière fut pendant quelques jours sous la menace du pillage et de l'incendie... Que signifie aux yeux de l'historien tout ce désordre? Les récens mémoires publiés à Stockholm affirment qu'il était commandé par les hommes de 1809 en vue de l'élection prochaine d'un nouveau prince royal, et pour éloigner en l'effrayant le parti aristocratique. Quoi! Et les meurtres aussi? Évidemment non. Il arrivait ici ce qui arrive toujours en temps de désordre et de révolution; un parti modéré était dépassé par un parti violent dont il avait cru pouvoir se servir et contenir l'essor. Il est bien clair qu'on voyait poindre ici la démagogie effrénée. Il y a encore aujourd'hui sur cette journée du 20 juin, comme sur le genre de mort du prince royal, des incertitudes et des ténèbres qu'il n'est pas possible d'écarter complétement. Ce qui est sûr, c'est qu'après la mort du prince les accusations populaires avaient été à peu près exclusivement dirigées contre les hommes qu'on croyait devoir être les agens des influences étrangères, et, après avoir lu attentivement les nombreux documens suédois qui nous restent de cette époque, il est permis d'affirmer tout au moins que l'opinion publique avait vu dans cet événement le résultat d'un complot en partie danois, en partie russe, exécuté par les Fersen et les chefs de l'aristocratie, complices des intrigues étrangères.

Russie et Danemark, on l'a dit, ne pouvaient accueillir l'élection d'un prince dont les opinions libérales très connues étaient d'accord avec les nouvelles institutions sorties de la révolution de 1809, que ces deux puissances avaient ouvertement blâmée. Le Danemark en particulier redoutait la séparation de la Norvége. Alexandre s'intéressait naturellement au fils de Gustave IV, son neveu, et la conquête de la Finlande, en rapprochant ses frontières de celles de la Suède, lui avait rendu plus suspect encore le voisinage d'un gouvernement constitutionnel. On sait comment, dans les momens d'anxiété publique, les moindres circonstances, les analogies fortuites, les probabilités, les apparences prennent tout à coup un relief inattendu, sont recueillies et interprétées. Les chefs du parti aristocratique, les Fersen, les La Gardie, etc., avaient, cela est certain, d'incessantes relations avec la Russie; Armfelt, l'*Alcibiade suédois*, comme on l'a justement nommé, qui finit par prêter serment à Alexandre et devint Russe à la fin de sa vie, Armfelt fit à l'époque même où nous sommes arrivés un voyage à Saint-Pétersbourg pour engager Alexandre à rétablir la famille de Vasa, par les armes s'il le fallait.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg n'était certainement pas étranger à la conspiration formée par l'aristocratie, et dans laquelle il semble en vérité que le faible Charles XIII lui-même ne refusa pas d'entrer, dans l'espoir de renverser la constitution de 1809. Il est sûr enfin que l'hôtel du ministre russe à Stockholm, l'habile général Suchtelen, arrivé le 26 décembre 1809, et qu'on vit conduire avec tant de finesse et d'habileté pendant tout le règne de Bernadotte le jeu de la Russie dans le Nord, était devenu le rendez-vous, pour mieux dire le quartier-général de tout le parti. Les espions de nuit qu'entretenaient les hommes du gouvernement donnèrent cent fois la liste des personnes qui y passaient d'interminables et secrètes soirées : c'étaient les Ruuth, les Fersen, les Armfelt; à tort ou à raison, l'opinion publique était convaincue que c'était dans ces réunions-là que la réaction aristocratique et absolutiste, appuyée sur l'argent de la Russie, élaborait les préparatifs de la contre-révolution.

Il y a plus : non-seulement le cabinet de Saint-Pétersbourg ne resta pas étranger aux menées légitimistes en Suède malgré la promesse d'Alexandre de ne pas intervenir dans les affaires intérieures de ce pays, mais nous avons encore dans la correspondance d'Adlersparre des preuves que la Russie essayait de séduire les populations devenues voisines de ses nouvelles frontières. Comme le gouvernement suédois s'occupait beaucoup de coloniser la Laponie, Alexandre avait offert de lui prêter son concours à la condition que Russes et Finnois pourraient y acheter des terres; c'était un moyen d'envahissement pacifique. Un refus n'avait pas découragé les Russes; ils envoyaient dans les pauvres campagnes du nord de la Suède des agens qui, le dimanche après l'office, se mêlaient à la foule, déploraient le poids des impôts, distribuaient de la part de leur maître quelques secours en argent, promettaient de revenir bientôt, sous le prétexte d'assurer des terres gratuites à ceux qui passeraient dans les îles d'Aland. Ce n'est pas ici le seul exemple d'une pareille propagande de la part de la Russie dans les provinces les plus septentrionales de la presqu'île scandinave; elle ne dédaigne pas ces pauvres pays, qui sont la route de l'Océan. On devait plus tard la voir étendre ses intrigues jusque vers le pôle nord, jusque dans les pays glacés du Finmark, dont elle ambitionne aujourd'hui encore si ardemment les pêcheries abondantes et les ports qui ne gèlent jamais.

Déchirée par ces menées coupables au lendemain d'une révolution, la Suède, comme on l'a vu, s'était trouvée finalement réduite à redouter les derniers malheurs qu'entraîne l'anarchie; mais elle y reconnaissait sûrement la main de la Russie, et sa haine s'augmentait en raison des dangers que sa redoutable voisine accumulait sur

elle. Cette haine contribua certainement à l'élection de Bernadotte, qui amena de si singulières vicissitudes dans l'histoire des relations politiques que nous avons entrepris d'étudier.

II.

La mort du prince royal Charles-Auguste avait fait retomber la Suède dans un abîme d'incertitudes. Charles XIII était sans héritier; son extrême affaiblissement d'esprit et de corps livrait aux efforts des ambitieux le gouvernement et la succession royale : il fallait se hâter d'élire de nouveau un prince héréditaire. Les hommes de 1809, Adlersparre en tête, proposaient au vieux roi de remplacer immédiatement le prince d'Augustenbourg par le duc son frère, qu'on disait modeste comme lui. Charles XIII adopta volontiers cet avis. Toutefois il était douteux que le duc lui-même y consentît, car son souverain, le roi de Danemark, Frédéric VI, élevait de son côté des prétentions, et se présentait à Charles XIII et à la diète comme candidat à la triple couronne du Nord scandinave. Il y avait aussi des prétendans russes, le duc de Mecklenbourg-Schwerin et le duc d'Oldenbourg, parent du tsar, dont les partisans promettaient pour prix d'une élection la restitution de la Finlande; mais ce parti fut toujours peu nombreux et n'osa agir qu'en secret, tant il rencontrait peu de sympathies dans la nation, et tant l'appât paraissait trompeur et grossier.

Le grand point aux yeux des Suédois, c'était de rencontrer un candidat qui eût l'assentiment de Napoléon, et bien que l'empereur des Français eût absolument refusé, lors de la première élection, d'y intervenir par une manifestation quelconque, on eut encore cette fois recours à lui. Quatre jours après la mort du prince Charles-Auguste, Charles XIII lui écrivit : « Mon fils est mort. Je me vois obligé d'assembler vers la mi-juillet les états pour régler la succession au trône. Il me serait d'une grande importance d'avoir reçu la réponse de votre majesté avant cette époque. Il faudrait un prince déjà majeur, ayant une postérité. Si, comme j'aime à le croire, une union intime entre la Suède et le Danemark s'accorde avec les grandes vues politiques de votre majesté, ne pourrait-on pas atteindre ce but de la manière la plus conforme à la position géographique et à l'esprit national des deux peuples, si le duc d'Augustenbourg, beau-frère du roi de Danemark et ayant déjà deux fils, dont l'aîné a douze ans, était élu?... » M. Désaugiers, notre chargé d'affaires à Stockholm, écrivait en même temps : « L'attentat du 20 juin a fait sentir plus que jamais au gouvernement suédois la nécessité de rechercher

l'appui d'une volonté ferme qui réduise les séditieux au silence. Cette volonté, dont ils implorent le secours, est celle de sa majesté l'empereur. Quand même le public ne s'en expliquerait pas aussi ouvertement qu'il le fait, j'en aurais la preuve la moins équivoque dans une démarche qui vient d'être faite auprès de moi. Le roi m'envoya hier (21 juin) son premier aide-de-camp, M. de Suremain, à l'insu des ministres, pour me faire savoir que je pourrais m'adresser à lui toutes les fois que je le jugerais convenable; mais ce n'était pas là le principal objet de la visite de M. de Suremain. Il venait surtout me confirmer la résolution de recevoir avec reconnaissance le prince, quel qu'il soit, que notre souverain lui présentera. — Notre plus grand malheur, dit-il, serait d'être en ce moment abandonnés par l'empereur. Qu'il donne la couronne à un de ses rois, et la Suède se croira sauvée; qu'il écrive au roi : « Votre constitution ne vaut rien, » et ce seul mot suffira au roi pour la modifier sans que la diète ose s'y opposer (1). »

A vrai dire cependant, la lettre de Charles XIII ne laissait pas à Napoléon le choix du candidat; elle lui demandait seulement d'approuver une résolution déjà prise. L'empereur répondit en termes vagues et généraux qu'il désirait ne pas intervenir dans une telle élection, que le choix fait par le roi de Suède et la diète mériterait certainement et obtiendrait son approbation. Mais quelles étaient ses dispositions véritables? Sous la réserve de ces paroles, les Suédois crurent s'apercevoir qu'il désirait l'élection du roi de Danemark, Frédéric VI. Un article inséré dans le *Journal de l'Empire* du 17 juin semblait ne présenter comme candidats sérieux que ce prince et le duc d'Oldenbourg, et il était facile de voir, malgré une apparente impartialité, que la balance ne penchait pas vers celui-ci. Aussitôt que cet article fut connu à Saint-Pétersbourg, le duc de Vicence, notre ambassadeur en Russie, dit au ministre de Suède, Stedingk : « Remarquez le projet d'union avec le Danemark; il mérite toute votre attention. Réfléchissez combien votre situation est précaire, et que vous avez tout à craindre de la Russie, non pas du vivant de l'empereur Alexandre, mais sous ses successeurs. La réunion des trois couronnes vous ferait respecter et vous garantirait contre les envahissemens de vos voisins. Songez d'ailleurs qu'une occasion comme celle-ci de vous fortifier sans courir aucun risque ne se représentera sans doute jamais, si vous la négligez. » L'ambassadeur termina en faisant entendre à Stedingk que l'article n'avait pas été publié sans intention, et que le cabinet des Tuileries appuierait le projet, si le roi de Suède voulait s'y prêter. Quant au duc d'Oldenbourg (on se rappelle que c'était le prétendant russe), Stedingk put comprendre au langage du com-

(1) Archives des affaires étrangères, à Paris, volume 294.

mentateur qu'il n'avait été fait mention de lui que par ménagement pour Alexandre (1).

A Stockholm, M. Désaugiers tint le même langage et alla plus loin encore, tant l'article en question lui paraissait clair et sans voile. «... Un député de la bourgeoisie à la prochaine diète, M. Vestin, est venu, écrit-il dans sa dépêche du 6 juillet, m'entretenir de cette affaire et me questionner.... Je lui ai montré les résultats heureux d'une telle réunion, qui arracherait la Suède à l'influence funeste de la Russie, et son commerce à celle de l'Angleterre. Votre pays, lui ai-je dit, est aujourd'hui à la merci des Russes; il n'est pas impossible que la bonne intelligence vienne à cesser entre eux et nous; si alors vous n'êtes pas plus forts qu'à présent, c'en est fait de la Suède; quarante mille Russes suffiront à la conquérir, tandis qu'avec la réunion vous aurez facilement cent mille hommes à leur opposer. Si l'empereur est forcé de les combattre, il sera vainqueur, et la paix qu'il dictera vous rendra la Finlande, si vous ne l'avez pas déjà reconquise... Qui sait même si Pétersbourg ne dépendra pas un jour du royaume de Scandinavie? Pour ce qui est du commerce, la réunion scandinave permettrait de clore la Baltique. Alors la guerre la plus active avec l'Angleterre ne gênerait plus qu'en partie votre navigation, mais pas du tout votre commerce, la Baltique et tout le continent vous restant ouverts. Faites donc taire les préjugés. Vous ne trouverez pas d'objection raisonnable contre le grand projet de former un royaume de Scandinavie. Je le nomme ainsi parce qu'il ne s'agit pas, cette fois, de mettre un roi de Danemark et de Norvége sur le trône de Suède, mais de supprimer pour toujours ces dénominations de Suédois, Danois et Norvégiens, qui entretiennent parmi vous les haines et les divisions, et de former une grande puissance de trois peuples qui parlent la même langue et ont les mêmes intérêts. »

De son côté, le ministre de Suède à Paris, M. de Lagerbielke, avait transmis à son gouvernement ces paroles, que lui avait dites Napoléon en recevant de ses mains la lettre de Charles XIII : « Prenez garde; le colosse russe menace de vous renverser. D'un côté, je le vois déjà sur les rives de la Baltique; de l'autre, il regarde avec des yeux de convoitise le Danube. C'est une affaire très sérieuse. Vous êtes sans force. Peut-être pourrez-vous vous défendre actuellement; mais à la longue cela ne suffira pas. Il faut vous rapprocher du Danemark. Le moment est venu. Je désire que vous y réfléchissiez; il n'y a pas d'autre moyen pour vous faire respecter de la Russie. Moi je suis trop éloigné de vous. Oubliez toute vaine jalousie, et tout

(1) Dépêches de Stedingk, ministre de Suède à Saint-Pétersbourg.

ira bien. » M. de Lagerbielke, en transmettant cette dépêche, affirmait que le choix d'un prince de la maison d'Oldenbourg ne plairait nullement à l'empereur.

A n'en pas douter, Napoléon inclinait secrètement vers la réunion des trois couronnes, projet digne de son génie, et dont un rare concours de circonstances semblait devoir favoriser alors l'exécution. Sans parler des chances d'un avenir éloigné et des intérêts généraux du Nord, on pouvait déjà prévoir que l'alliance de la France avec la Russie ne durerait plus bien longtemps. Maintenant que la Russie avait tiré de si grands avantages de l'alliance conclue à Tilsitt, maintenant qu'elle avait élevé dans les Aland des fortifications qui rendaient ces îles imprenables, elle paraissait disposée à rompre avec Napoléon, après l'avoir trompé, et à se rapprocher de l'Angleterre. Toutefois Napoléon ne voulait pas donner à cette alliée suspecte une raison de l'accuser lui-même, et il se gardait bien de se prononcer tout haut contre les désirs d'Alexandre. M. Désaugiers fut rappelé pour s'être avancé aussi loin sans avoir reçu de son gouvernement des instructions qui l'y eussent autorisé. Napoléon croyait d'ailleurs avoir encore besoin de l'alliance de la Russie, et il ordonnait à ses agens diplomatiques de démentir tout bruit de mésintelligence entre le tsar et lui. Quoi qu'on dût penser néanmoins des avantages et de l'opportunité du projet tendant à réunir les trois couronnes, ce plan venait infailliblement échouer contre les haines mutuelles qui divisaient les trois peuples scandinaves, et nul n'aurait pu persuader à la Suède de se soumettre au roi de Danemark. Vainement Frédéric VI promit-il non-seulement de conserver la constitution suédoise de 1809, mais de l'étendre même au Danemark, de n'administrer la Suède que par des fonctionnaires suédois, de résider une moitié de l'année dans ce royaume : rien ne pouvait faire accepter aux peuples du Nord une réunion détestée.

C'est au milieu de ces cruelles incertitudes du gouvernement suédois, hésitant entre le duc d'Augustenbourg, sur lequel Napoléon ne s'expliquait pas, et Frédéric VI, repoussé par l'instinct national, que se déclara subitement une nouvelle candidature, tout à fait inattendue, amenée par les circonstances les plus bizarres, — celle de Bernadotte, ancien sergent au Royal-Marine, devenu maréchal de l'empire et prince de Ponte-Corvo.

Un simple lieutenant de l'armée suédoise, M. Mörner, chargé d'apporter des dépêches à M. de Lagerbielke, arrive à Paris au milieu de juin 1810. M. Mörner est jeune, ardent, inquiet de l'avenir pour sa patrie et pour lui-même. Ami de la France, admirateur de Napoléon et de ses compagnons d'armes, il conçoit l'idée d'offrir la couronne

à un de ces généraux, sûr de trouver dans la diète et dans la nation de nombreux échos pour une telle proposition, et persuadé que, s'il réussit, il aura sauvé son pays. L'esprit occupé de son hardi dessein, à peine a-t-il remis ses dépêches à M. de Lagerbielke, auquel il se garde bien, en diplomate habile, de confier son secret, qu'il court chez un de ses amis parisiens, le géographe Lapie, occupé alors comme officier au bureau topographique. Il lui fait part de ses rêveries politiques : « En Suède, dit-il, nous ne pensons qu'à réparer nos pertes. Il règne parmi nous un grand enthousiasme pour Napoléon; on attend tout de lui; on est prêt à accepter pour roi le candidat qu'il aura désigné. » Lapie, jeune et enthousiaste lui-même, épris de la gloire de la France, fier pour son compte de ces lointaines et vives sympathies, prévoyant d'ailleurs, parce qu'il la désirait, la lutte prochaine de Napoléon contre la Russie, saisit vivement toutes les conséquences d'un si hardi projet. Sans donner trop d'attention à l'invraisemblable, qui, dans ce temps-là, n'étonnait et n'arrêtait personne, il l'adopte tout d'abord. — Mais entre tous les maréchaux de l'empire, quel serait l'élu des deux jeunes officiers, et lequel feraient-ils roi? On se mit à les passer en revue. Mörner connaissait personnellement Macdonald. Il fut question d'Eugène Beauharnais, de Berthier, de Masséna, de Davoust. Lapie, fort indépendant et plus dévoué à la cause de la révolution qu'à celle de l'empereur, fut d'avis qu'à l'exception du premier, tous ces personnages ne seraient autre chose que des instrumens dociles entre les mains du maître. Mörner exprima finalement sa prédilection pour Bernadotte; Lapie n'y contredit pas. Parent de l'empereur, libre par caractère, aimé dans le nord de l'Allemagne pour son administration du Hanovre, déjà connu des Suédois, dont il avait bien traité les prisonniers en 1806 à Lübeck, enfant de la révolution, brave capitaine, ancien ministre de la guerre, ancien ambassadeur, pourvu enfin d'une grande richesse personnelle et d'un héritier de onze ans, Bernadotte réunissait, tout compte fait, les conditions désirables. La discussion fut close, et le choix des deux amis décidé en faveur du prince de Ponte-Corvo.

Telle fut la première scène du drame bizarre qui devait se dénouer dans la plaine de Leipzig en 1813. Le lendemain de son entretien avec Mörner, Lapie communiqua le projet au général Guilleminot, afin d'arriver par lui à connaître les dispositions de l'empereur, et Mörner prit le même jour pour second confident un compatriote, Signeul, consul-général de Suède à Paris. Celui-ci, qui échangeait déjà en perspective son consulat-général pour une légation, crut volontiers au parti déjà formé en Suède, aux dispositions bienveil-

lantes de Napoléon, à tout ce que l'éloquence du lieutenant lui proposa, et il fut convenu qu'on irait droit au maréchal sans rien dire à Lagerbielke.

Ce fut le 25 juin 1810 que Mörner eut sa première entrevue avec le prince de Ponte-Corvo. Il se présenta comme l'organe d'un parti déjà important en Suède. Membre de la diète, il affirmait que les sympathies de cette assemblée, qui lui étaient bien connues, rendraient facile l'élection du prince, et que Charles XIII n'aurait pas d'autre volonté que celle des représentans de la nation. Bernadotte l'écouta avec une attention qui ne semblait pas exempte de défiance, lui répondit avec une réserve polie qui embarrassa Mörner, et se rappela finalement la prédiction de M[lle] Lenormand, qui lui avait annoncé qu'il porterait une couronne, mais qu'il devrait passer les mers pour aller la recevoir. Le premier personnage d'importance à qui le secret fut confié fut le général Wrede, que Charles XIII avait chargé de présenter sa dernière lettre à Napoléon. Chef d'une famille ancienne et honorée à la cour de Stockholm, allié, par suite d'un premier mariage, au maréchal Macdonald et à la famille de Sémonville, alors en possession d'un grand crédit, Wrede jouissait d'une influence considérable et pouvait servir utilement la cause du nouveau candidat. Il venait d'avoir sa dernière audience de l'empereur, à qui naturellement, selon ses instructions et dans son ignorance du plan imaginé par Mörner, il n'avait nommé comme candidat sérieux que le duc d'Augustenbourg; il se préparait à partir pour la Suède. On imagine facilement sa stupéfaction quand Mörner, qui avait servi autrefois sous ses ordres, se présenta mystérieusement chez lui, le pria de fermer sa porte au verrou, lui demanda, sur sa parole d'honneur, de ne rien révéler prématurément de ce qu'il allait lui confier, et lui raconta, en invoquant son concours, comment il avait employé son temps à Paris depuis sa récente arrivée. Wrede, qui avait quitté la Suède avant la mort de Charles-Auguste, crut sans peine que l'état des esprits était tel que Mörner le représentait; il n'y avait là rien d'invraisemblable, tant l'opinion publique à Stockholm était depuis longtemps favorable à la France; il se rappela avec quelle indifférence Napoléon lui avait paru accueillir tous les candidats dont il avait été déjà question, et crut en pouvoir conclure qu'il désirait secrètement un choix semblable à celui-ci, peut-être celui-ci même. Personnellement Wrede adorait la France, il aimait en particulier le prince de Ponte-Corvo, dans la maison duquel il était familièrement admis; toutes ces circonstances le déterminèrent à ne pas rejeter les espérances de Mörner et à en parler franchement à Bernadotte. Cette nouvelle ouverture donnant un grand poids à la première, on convint que Mörner rédigerait lui-même par écrit sa proposition, afin que

Bernadotte pût se présenter à l'empereur avec ce témoignage ou cet indice de l'assentiment de tout un peuple.

Il s'agissait maintenant de savoir si Napoléon n'opposerait pas dès le commencement à cette ouverture un veto ou bien un manque de bonne volonté absolu. On sait que depuis le 18 brumaire, et peut-être depuis l'époque même du mariage de Bernadotte, il manifestait pour le maréchal un éloignement marqué. Toutefois il répondit avec une apparente indifférence, en disant qu'il fallait attendre ce que ferait la diète, dont il ne voulait, quant à lui, influencer en rien les déterminations. Après cette première audience, qui du moins ne compromettait rien, Bernadotte partit pour sa campagne de La Grange, d'où il écrivit une lettre à l'empereur sur ce même sujet. D'ailleurs il laissa faire ses amis, après leur avoir donné à entendre qu'il accepterait volontiers l'élection du peuple suédois; l'article de la religion, condition *sine quâ non* à laquelle Eugène Beauharnais, dit-on, ne voulut pas se soumettre, ne devait pas faire une difficulté; le maréchal avait dit à Wrede qu'étant du pays de Henri IV, il lui était bien permis sans doute de suivre son exemple.

On a vu ce qui s'était fait à Paris en faveur de la candidature improvisée. Avant de transporter la scène en Suède, où devait se consommer l'élection, n'oublions pas le malheureux ministre de Suède à Paris, M. de Lagerbielke, sous les yeux duquel toute cette intrigue avait été conduite sans qu'on lui en communiquât et sans qu'il en découvrît le premier mot. On se figure aisément son dépit d'avoir été négligé ou joué de la sorte. Ce fut le général Wrede qui le 30 juin, au moment où Mörner quittait Paris et où lui-même se préparait à partir, crut devoir informer enfin le représentant du cabinet suédois des nouvelles destinées qui se préparaient pour son pays. Quand Lagerbielke entendit toute cette incroyable histoire d'un lieutenant s'avisant de faire un roi et s'improvisant diplomate, quand il sut que la proposition de ce lieutenant était montée jusqu'à l'empereur et que la chose pouvait devenir sérieuse, il resta, disent les lettres du général Wrede, comme frappé de la foudre. Sa pâleur, ses lèvres tremblantes, ses regards égarés témoignaient de l'humiliation profonde que lui faisait ressentir une telle mystification. Son imagination effrayée, venant au secours de son amour-propre blessé, lui montrait mille fantômes, comme l'asservissement de la Suède à la France et l'anéantissement du commerce suédois après la rupture avec l'Angleterre; il se représentait d'un autre côté le ministre des affaires étrangères à Stockholm, le roi lui-même apprenant toutes ces intrigues sans que la correspondance officielle en eût saisi ou seulement soupçonné le moindre fil; derrière les nuages qui couvraient encore un si prochain avenir, il voyait le nouveau candidat triom-

phant sans le secours de son initiative ou bien écarté sans l'intervention de sa prévoyance, et des deux parts son crédit ruiné. Il offrait enfin la vivante et pitoyable image d'un diplomate pris au piége et, suivant le langage officiel, très fortement compromis.

Le général Wrede quittait Paris ce jour même, le 30 juin, laissant ce trait dans le cœur de M. de Lagerbielke. Le malheureux ministre passa, comme on pense, une mauvaise nuit. Il lui fallait à tout prix connaître les dispositions de l'empereur au sujet de la nouvelle candidature; on saurait ensuite comment se diriger et comment agir. Quelques heures plus tard précisément M. de Lagerbielke devait se rendre à la fête donnée par le prince de Schwarzenberg à l'occasion du mariage impérial. Le ministre des affaires étrangères s'y rendrait certainement. En effet, au milieu du bal, dont l'éclat était rehaussé par la présence de Napoléon, M. de Lagerbielke parvint à joindre le duc de Cadore; il l'aborda d'un air contraint et piteux, mais, forcé de rompre la glace et poussé par l'inévitable nécessité, il lui demanda ce que l'empereur pensait de l'affaire qu'il savait bien. Le duc répondit que le général Wrede l'avait seulement informé de la singulière entreprise du lieutenant Mörner et qu'il n'en savait pas beaucoup plus, que la manière dont cette proposition avait été faite ne pouvait ni ne devait être approuvée par l'empereur (paroles qui mettaient quelque baume sur la blessure du diplomate), que d'ailleurs sa majesté laisserait aller les choses... Ces derniers mots étaient bien vagues, et le duc détournait déjà la tête pour écouter ou saluer ailleurs; M. de Lagerbielke devint pressant et n'obtint d'autre réponse que celle-ci : « J'ignore complétement la pensée de l'empereur à ce sujet. Du reste, sa majesté impériale n'a pas été consultée avant le choix qu'a fait le roi votre maître du duc d'Augustenbourg; il n'est donc pas vraisemblable qu'elle croie convenable d'exprimer ses vues au sujet du prince de Ponte-Corvo, à la candidature duquel elle était fort peu préparée, et dont l'élection n'est encore qu'à l'état de projet... » Mais à peine le duc avait-il prononcé ces paroles, que retentit de toutes parts le cri : au feu (1) ! Déjà la flamme, avec une incroyable rapidité, se répandait dans tous les appartemens. Il ne fallut plus songer qu'à fuir, et M. de Lagerbielke dut renoncer à découvrir cette nuit-là les intentions qui se cachaient sous l'apparente réserve du ministre de Napoléon. Il conclut du silence qu'on lui opposait que l'empereur voulait ménager la Russie, dont Bernadotte serait sans doute plus tard, au profit de la France, le redoutable adversaire. Son

(1) On sait que dans cette triste soirée, au milieu d'un épouvantable désordre, un jeune officier suédois, le baron Ridderstolpe, arracha des flammes aux dépens de sa vie la princesse de Leyen... — Partout alors ces Suédois étaient à nos côtés, et cependant, d'alliés et amis qu'ils voulaient être, ils allaient devenir nos ennemis.

erreur était celle de beaucoup d'autres; 1812 allait montrer combien elle était profonde.

Le lieutenant Mörner venait cependant de rentrer dans sa patrie. De même qu'il avait affirmé à Paris que son candidat était celui d'un parti nombreux en Suède, dont il était seulement l'interprète, de même il revint à Stockholm en assurant que Napoléon n'avait d'autre désir que de voir le maréchal Bernadotte devenir le successeur de Charles XIII. Il fit plus : il écrivit à Signeul, qui était resté à Paris, que, l'opinion suédoise ne paraissant pas devoir se prononcer aussi promptement que cela était désirable, il fallait nécessairement faire agir sur elle *du dehors*, et il prévint le maréchal qu'il devait faire tous ses efforts pour gagner à sa cause le chef du cabinet suédois, le comte d'Engeström, intime confident de Charles XIII. Bientôt le témoignage du général Wrede fit prendre tout à fait au sérieux, à Stockholm de même qu'à Paris, cette proposition inattendue. On s'occupa de la répandre parmi les représentans des quatre ordres qui se réunissaient alors pour la diète d'OErebro. On la soumit aux principaux officiers de l'armée, à Stockholm et dans les provinces. On pressentit surtout ceux des Norvégiens ou des Suédois qui avaient déjà travaillé à la réunion de la Norvége, afin de s'autoriser de leur assentiment et de ménager au nouveau candidat les mêmes suffrages que l'espérance de cette réunion avait assurés naguère au premier prince royal. Toutefois, malgré la rapidité de cette propagande, et bien que quelques-uns des ministres de Charles XIII eussent promptement accueilli la perspective d'avoir un prince qui garantît enfin à la Suède l'alliance française, ni le roi ni ses plus habituels conseillers n'avaient encore renoncé au choix du duc d'Augustenbourg. Charles XIII voyait même avec beaucoup de mauvaise humeur cette agitation, sortie on ne savait d'où; il reprocha énergiquement au général Wrede et au général Adlercreutz de ne plus être avec lui, et alla jusqu'à exiger d'eux le serment de ne pas voter pour Bernadotte. En même temps le gouvernement suédois opposait au maréchal des bruits calomnieux : il avait, disait-on, fait ses premières armes dans les clubs les plus éhontés de la révolution française; il avait juré une haine éternelle à tous les rois; on allait jusqu'à dire qu'il avait pris part aux journées de septembre, quand chacun pouvait savoir qu'il était en ce moment aux armées.

Le 6 du mois d'août, trois semaines après le retour de Mörner, Charles XIII transmit au comité formé par la diète la proposition d'élire le duc d'Augustenbourg; le 11, une réponse favorable fut envoyée par le comité au roi. La proposition devait encore être examinée par le conseil secret; puis le roi devait l'adresser à la diète, qui en délibérerait définitivement. On voit qu'il était temps pour les

amis de Bernadotte de se presser et de faire un énergique appel à l'opinion publique. Ainsi firent-ils, et nous arrivons aux grands moyens qu'on imagina pour mener à bien l'entreprise.

Le jour même où le comité de la diète votait pour le duc d'Augustenbourg, arrive chez le comte d'Engeström, venant de France, un certain M. Fournier, ancien vice-consul à Gothenbourg; il remet au premier ministre une lettre d'introduction signée du consul-général de Suède à Paris. N'ayant aucun caractère officiel, il obtient l'autorisation de résider dans la ville d'OErebro, interdite pendant la réunion de la diète aux agens diplomatiques. Ce même envoyé, chargé de faire savoir aux députés que Bernadotte acceptera leurs votes avec reconnaissance, remet au général Wrede les portraits du prince, de la princesse de Ponte-Corvo et de leurs fils, pour qu'il les fasse présenter au roi. Une lettre rédigée par Signeul arrive en même temps, elle atteste que l'élection, désirée secrètement par l'empereur sans qu'il puisse ni veuille s'en exprimer tout haut, entraînera pour la Suède de nombreux avantages, comme le paiement de la dette publique, grâce à un don considérable prélevé sur la fortune particulière du prince. La même lettre insinue que les relations commerciales avec l'Angleterre ne seront pas rompues par cette élection. Le général Wrede et Mörner se mettent aussitôt à l'œuvre. La lettre de Signeul est communiquée au premier ministre avec les portraits; pendant la nuit du 11 au 12, on fait tirer de nombreuses copies de cette lettre, qui est aussitôt distribuée dans les rangs de la diète, dans les villes et les campagnes. On fait circuler parmi les députés de l'ordre des paysans une petite peinture représentant le jeune prince Oscar (aujourd'hui roi de Suède) jouant avec l'épée de son père, et l'on explique aux députés attendris que, suivant cet emblème, au règne d'un hardi guerrier succédera une heureuse paix; images, chansons, poésies, dialogues populaires, sont improvisés pour faire une active propagande. Dans un de ces petits poëmes, chaque ordre de la diète vient exprimer son enthousiasme et ses espérances, puis tous les quatre chantent en chœur : « Proclamons Bernadotte. Comme le fer vers l'aimant, nous sommes attirés vers lui. La Suède respirera à l'ombre de son glaive comme la terre aride sous la tiède pluie de l'été. Viens, courageux héros, viens, ami des hommes... tu seras l'âme toujours vivante qui relèvera le corps de la Suède. Nous t'avons choisi pour le prince du Nord. » Une autre de ces petites pièces, écrite en prose, et qui fut, comme la précédente, distribuée à grand nombre autour de Stockholm, ne laisse pas que de jeter une vive lumière sur la manière dont fut préparée l'élection. Elle est intitulée : *Dialogue entre deux patriotes :*

« A. Eh bien ! c'est donc demain qu'on verra qui sera notre prince royal? — B. Personne n'a de doute à ce sujet.... Toutefois j'ai appris qu'on a longtemps travaillé à nous vendre à la Russie. — A. Les russophiles ont perdu cette fois. L'empereur Napoléon a décidé la partie. — B. En nous donnant un de ses meilleurs maréchaux, voulez-vous dire? — A. Oui, par bonheur pour nous. — B. Mais, dites-moi, que diront les vieilles dynasties? — A. Elles ont perdu dans la paresse et la volupté leur droit de primogéniture, et le mérite personnel a réclamé sa place. — B. Je vous avoue franchement que ce prince de Ponte-Corvo dont on parle tant ici m'est tout à fait inconnu. Donnez-moi donc quelques renseignemens à son égard. — A. Très volontiers.... Vous n'ignorez certainement pas que, sorti des rangs du peuple, il a bravement combattu pour la liberté. — B. Oui, j'ai entendu dire qu'il avait porté le mousquet.... — A. Dix grandes années, assisté à cent batailles, passé par tous les grades jusqu'à celui de maréchal inclusivement. Il a été fait général à Fleurus, prince à Austerlitz. Il commandait en chef à Binch, Heinsberg, Juliers, Roer, Maestricht, Würzbourg, Gradisca, Schleitz, Saalfeld, Passarge, Lübeck, Elbing, Braunsberg et Mohrungen. Ministre de la guerre, il a rendu les plus grands services à son pays. Il créait des armées comme par enchantement; le soldat n'était plus en proie à toutes les misères; il avait ressuscité la garde nationale; l'ordre et l'économie régnaient dans l'administration. Modération dans la fortune, bonté à l'égard de l'ennemi vaincu, sollicitude paternelle pour le soldat, voilà les vertus qui ont jeté sur le nom de ce héros un éclat immortel. — B. Je vois bien à présent que c'est un grand homme. On ne m'avait pas exagéré sa gloire.... Mais une autre question? Est-ce qu'il nous faut pour roi un héros? La Suède est pauvre et peu peuplée. Nous avons eu des héros et nous savons ce qu'il nous en a coûté.... — A. Vous n'y êtes pas, mon ami. Le prince de Ponte-Corvo déteste la guerre : il l'appelle la honte de l'humanité. Plus d'une fois il a encouru la disgrâce de Napoléon parce qu'il le pressait de traiter avec ses ennemis. Un jour, entr'autres, que l'empereur, avec ce ton impérieux qui lui est trop ordinaire, ne voulait pas écouter ses avis, Bernadotte, assure-t-on, brisa son épée, en jeta les morceaux aux pieds de Napoléon, et prononça ces paroles magnanimes : « Sire, après avoir servi comme soldat votre majesté, j'ambitionne aujourd'hui un plus bel honneur, celui de servir mon pays par les conquêtes de la paix. » — B. (avec émotion). Voilà ce que j'appelle du vrai patriotisme, voilà ce que j'appelle un homme vertueux! C'est bien dommage que de si beaux traits ne soient pas plus généralement connus en Suède! — A. Nos russophiles ont fait tous leurs efforts pour empêcher que le prince fût connu comme il le mérite, ils ont voulu le faire confondre avec les aventuriers de toute espèce. — B. On dit aussi qu'il est fort riche et qu'il a l'intention de faire de grands sacrifices en faveur de la Suède? — A. Par son économie et sa bonne administration, le prince, il est vrai, s'est procuré une fortune indépendante, et l'on a beaucoup de preuves que l'argent, dans ses mains, n'est qu'un instrument pour faire de bonnes actions. Par exemple, il a consacré une bonne partie de ses revenus sur les mines d'Idria, en Carniole, à secourir les campagnes que la guerre avait ruinées dans le Frioul. Bernadotte est peut-être le seul des

maréchaux de l'empereur qui n'ait jamais permis le pillage, lors même que ses instructions le recommandaient, et la plus grande partie de sa fortune particulière provient de son mariage. »

Le dialogue continue de la sorte à énumérer chacune des qualités du prince, et se termine par cette conclusion, que Bernadotte est la personnification même de l'héroïsme et de la vertu.

Sans parler de la jolie anecdote de l'épée brisée, on a remarqué sans doute le soin qu'a pris l'auteur, — quel qu'il fût, — d'opposer le prince aux russophiles, curieux et incontestable indice de l'état des esprits. Pendant le même temps, M. Fournier répandait à OErebro le bruit que l'empereur de Russie était au désespoir de cette candidature, et qu'il s'épuisait en intrigues pour l'empêcher, parce que, préparant justement alors, assurait-on, une nouvelle invasion en Suède pour s'emparer du pays au nord de Gefle, il savait bien que la nomination du prince lui serait un obstacle insurmontable, qu'il n'oserait pas même affronter. On ajoutait que Napoléon, averti par ses espions des vues secrètes d'Alexandre et particulièrement de cette invasion prochaine, avait résolu de prendre les devans, et avait offert à Charles XIII de lui donner pour prince royal un de ses maréchaux; Charles XIII avait choisi Bernadotte. Telle est la fable qui courait sur l'origine de cette candidature, et qui fut accueillie par l'ordre entier des paysans. On voit que Bernadotte fut accepté par la Suède d'une part comme ami et parent de Napoléon, de l'autre comme ennemi des Russes. Lui-même s'est présenté comme tel. La promesse de payer la dette publique sur sa fortune particulière, l'insinuation plus ou moins directe que son élection, par quelques ménagemens qu'on ne devinait pas, n'entraînerait point la rupture des relations commerciales avec l'Angleterre, ont fait le reste.

En quelques jours, la candidature avait fait des progrès inouis. Le comte d'Engeström s'y était rangé dès qu'il avait pu se croire persuadé que la Suède y gagnerait l'alliance française; quant au vieux roi, la vue des portraits de famille l'avait attendri, et il les avait arrosés de ses larmes. Dans la diète, les paysans et la partie militaire de la noblesse étaient prêts à voter avec enthousiasme pour un maréchal de Napoléon, la bourgeoisie pour un enfant de la révolution française. Celui des membres du comité secret qui résista le plus longtemps fut le général Adlersparre, l'un des auteurs de la révolution de 1809, non pas qu'il dédaignât l'alliance française, mais parce qu'il prévoyait, avec une clairvoyance remarquable, que l'élection de Bernadotte ne serait pas le moyen de l'obtenir : « Votre majesté, dit-il à Charles XIII, qui le pressait maintenant de se déclarer pour le prince, est d'avis que la Suède ne doit plus res-

ter isolée, qu'il faut nous joindre à l'une des grandes puissances, et que la France est notre alliée naturelle. Je suis tout à fait de cet avis, et tout en me défiant de l'ambition de Napoléon, je fuis comme la peste tout rapprochement avec la politique orientale. Mais votre majesté est convaincue que Bernadotte contribuera à nous unir avec la France. J'ai une opinion toute contraire, par les raisons suivantes : Napoléon n'oubliera jamais que le prince de Ponte-Corvo a été son subordonné; il exigera la même obéissance du prince royal de Suède. Celui-ci, avec son coup d'œil exercé, a déjà sans aucun doute découvert les endroits faibles de l'édifice élevé par son maître. Il se croira facilement en mesure de s'opposer, même par la force, aux volontés et aux décrets de l'empereur, et ce sera le signal d'une guerre européenne. Où sera notre refuge alors, sinon dans l'alliance des hordes asiatiques?... » Malgré de telles prévisions, Adlersparre céda quand il vit que l'élection du duc d'Augustenbourg n'était plus possible, et comme il exerçait une grande influence dans la diète, son assentiment détermina l'unanimité.

Ce fut par acclamations et avec un empressement qui souffrait à peine la lenteur et l'embarras des formes légales que la diète vota le 21 du mois d'août 1810, sur la proposition du roi, l'élection du prince de Ponte-Corvo comme prince royal de Suède et présomptif héritier de la couronne.

Le maréchal reçut cette nouvelle le 3 septembre. Il avait ce jour-là plusieurs amis à dîner. Il ne leur fit point part du message qu'il avait reçu, et les étonna par son air inquiet et sombre, lui dont la gaieté était d'ordinaire vive et cordiale. De son côté, la maréchale semblait abattue, et des larmes avaient gonflé ses yeux. Elle s'affligeait en effet à la pensée de quitter la France et d'échanger une telle patrie contre le climat du Nord. Quant au prince, était-il seulement préoccupé du refus qu'il pouvait craindre de la part de Napoléon, ou bien pressentait-il les extrémités où l'allait réduire sa mauvaise étoile? Napoléon, lui, paraissait prévoir tous ces malheurs. Il lui sembla dans un rêve qu'il voyait errer sur une mer immense deux barques, dont il montait l'une, et dont l'autre portait Bernadotte. Les deux embarcations marchaient de concert afin de lutter heureusement. Tout à coup celle de Bernadotte, prenant une autre route, s'éloigna rapidement. Napoléon tentait avec sa lunette de suivre au moins des yeux la barque glissant sur les flots... Un brouillard subit s'était élevé; il devint un nuage épais, et Napoléon se trouva seul à la merci des vagues (1)...

Trois jours avant que le nouveau prince royal quittât Paris et la

(1) C'est du moins ce que raconte dans ses *Souvenirs* le colonel B. von Schinkel, t. V.

France, l'empereur le reçut une dernière fois avec une touchante bonté : « J'aime à espérer, lui dit-il, que vos nouveaux intérêts seront toujours d'accord avec vos anciens devoirs. Vous êtes appelé à de belles et honorables destinées; quel que soit votre avenir, votre cœur appartiendra toujours à la France. Mes souhaits vous accompagneront, et si je puis vous être utile, vous pouvez toujours compter sur moi. » Il rappela ensuite tous les hauts faits qui avaient rempli la vie du maréchal, et dont le souvenir, ajoutait-il, devait rattacher si étroitement les Suédois à la France. Comme la princesse royale était visiblement émue, il lui prit affectueusement la main, lui vanta l'avenir qui l'attendait, et lui dit qu'elle devait l'accepter avec joie par amour pour son fils. Puis, attirant à lui le jeune prince, son filleul, et caressant sa chevelure gracieuse : « Mon enfant, dit-il, vous voilà destiné à porter une couronne. Un jour vous en sentirez le fardeau. Aussi longtemps que le bonheur vous sourira, vous ne manquerez pas d'admirateurs. Je souhaite que vous ne connaissiez jamais l'adversité, afin que vous n'appreniez pas à mépriser les hommes! » Évidemment l'empereur luttait secrètement contre les pressentimens qui l'obsédaient, et cette lutte était pleine de grandeur.

Nous touchons à la date fatale de 1812. Les publicistes russes prétendent que 1812 a été pour la Suède l'heure de la délivrance, le signal d'une ère nouvelle et toute prospère, grâce à la protection de la Russie. Les deux épisodes que nous venons d'exposer, c'est-à-dire l'explosion du ressentiment national en Suède après la mort du premier prince royal et la nomination de Bernadotte, ont sans doute prouvé suffisamment que la Suède n'attendait pas alors son salut du côté de la Russie. Nous devrons examiner prochainement ce qu'a été *la politique de* 1812, quels reproches ou quelle justification l'expérience des destinées ultérieures de la Suède lui a mérités. Des renseignemens nouveaux sur ce curieux sujet nous viendront en aide; mais nous pouvons affirmer dès maintenant que les événemens de 1812, de quelque façon qu'on veuille les apprécier, sont rangés au nombre des plus pénibles souvenirs dans la double histoire de la France et de la Suède. Et quant aux résultats qu'ils ont amenés, nous devrons, — au nom de Bernadotte lui-même, que les correspondances diplomatiques nous montreront accablé sous le fardeau de l'amitié russe, — n'être pas d'accord avec ceux qui veulent exalter toute sa conduite en se donnant comme les plus désintéressés amis de la Suède contemporaine et de sa dynastie.

A. Geffroy.

NOUVEAU PRINTEMPS

Neuer Frühling (*Nouveau Printemps*), c'est le titre d'un ensemble de *Lieder* qui doit tenir une place à part dans les poésies de l'auteur d'*Atta-Troll*. Les traducteurs, les amis de M. Henri Heine craignaient de toucher à ces fleurs délicates. Comment transformer, sans les flétrir, ces tissus d'une trame si légère? Comment faire passer dans notre prose ces bizarres poèmes qui doivent surtout leur charme à un merveilleux mélange de la simplicité la plus naïve et de la science consommée du rhythme? C'est la tradition du *Lied* des *Minnesinger* et du *Lied* populaire qui revit dans ces vers de M. Heine, unie à des pensées toutes modernes. Ce charme d'une simplicité exquise, ces inspirations empruntées à des âges différens et ramenées sans effort à l'unité, en un mot toutes ces élégances de la pensée et du style laisseront-elles quelque trace dans le travail de l'interprète? Nous n'aurions osé confier à une traduction ces fragiles trésors de rhythme et de langage, si M. Heine, avec un sentiment très vif des finesses de notre idiome, n'avait composé lui-même une version qu'il a bien voulu combiner avec la nôtre. Ce n'est pas seulement une traduction : en reproduisant son œuvre sous une forme nouvelle, l'auteur l'a souvent refaite et corrigée, et l'Allemagne y trouvera des traits inattendus.

Quel est le sujet de ce petit poème, légèrement esquissé dans une série de *Lieder?* Un sujet bien simple, mais bien riche : le réveil de l'amour dans une âme qui se croyait vouée à la négation et à une perpétuelle ironie. Voyez-y, si vous le voulez, un symbole de M. Henri Heine lui-même et comme la poétique image des transformations que peut encore traverser son esprit. A les prendre au sens propre, ces gracieux vers nous peignent surtout le cœur régénéré de l'amant. Le poète allait partir pour la grande bataille de la liberté, mais soudain un amour jeune et frais le ramène aux printanières forêts du romantisme, comme ce chevalier de l'ancien temps que des génies lutins enchaînent avec des fleurs. Oui, ce ne sont que fleurs sous ses pas; il aime encore, lui qui se croyait guéri de l'illusion par tant de douleurs amères, il

aime, et l'amour qui remplit son cœur semble donner la vie à toutes les merveilles du printemps. Nouveau printemps du cœur, nouveau printemps de l'année, ces harmonies se combinent ensemble avec une singulière poésie. La prairie est verte et parfumée, le tilleul exhale ses suaves odeurs, le rossignol amoureux de la rose entonne sa longue chanson, où l'oreille du poète a surpris maints sanglots; tout l'orchestre de la forêt exécute la partition des matinées printanières, et l'on aperçoit derrière les châtaigniers sombres la blanche villa où repose la bien-aimée. Si le frais tableau se décolore vers la fin, si les brûlantes ardeurs de l'été et les brouillards de l'automne effacent les nuances délicates du pastel, l'ironie du moins n'apparait que sous une forme discrète; c'est une plainte surtout, une plainte amère et douce. Mais à quoi bon tant de commentaires? Si notre traduction, aidée du travail de M. Henri Heine, rend fidèlement le modèle, ce groupe de *Lieder* doit prendre l'essor comme une volée d'oiseaux et produire un accord musical qui se prolonge de lui-même dans l'esprit du lecteur.

Dans les galeries de tableaux du temps de la Pompadour, on voit souvent l'image d'un chevalier qui se dispose à partir pour le combat, armé de pied en cap, la lance à la main, le bouclier au bras.

Or de petits amours lutins le provoquent, lui dérobent son bouclier et sa lance, et l'enlacent avec des chaines de fleurs, malgré sa résistance et ses murmures.

Ainsi en de charmantes entraves je me débats, avec un mélange de joie et de peine, tandis que d'autres sont obligés de se battre dans la grande bataille de la liberté.

I.

Assis sous un arbre blanc de givre, tu entends au loin le vent siffler; tu vois là-haut les nuages muets s'envelopper d'un voile de brouillards.

Tu vois comme la forêt et la prairie sont mortes, comme elles sont rasées et chauves. L'hiver est autour de toi, en toi aussi est l'hiver, et ton cœur est glacé.

Tout à coup tombent sur toi de blancs flocons, et déjà tu te figures avec dépit que l'arbre a secoué sur ton front sa poussière de neige.

Mais ce n'est point de la poussière de neige, tu t'en aperçois bientôt avec un joyeux saisissement : ce sont les fleurs embaumées du printemps qui t'enveloppent et te lutinent.

Enchantement aux doux frissons! l'hiver se transforme en mois de mai, la neige se change en fleurs printanières, et ton cœur aime de nouveau.

II.

Dans la forêt, tout bourgeonne, tout verdit, comme oppressé d'une émotion de joie virginale. Le soleil dit en souriant du haut des cieux : Jeune printemps, sois le bien-venu!

O rossignol! toi aussi, déjà je t'entends filer de longs accens aux sanglots délicieusement tristes, et toute ta chanson n'est qu'amour.

III.

Les beaux yeux de la nuit printanière, comme ils laissent tomber des regards consolateurs! Si l'amour t'a bien abattu, l'amour va te relever.

Sur le vert tilleul se pose et chante le doux rossignol. A mesure que son chant pénètre dans mon âme, je sens toute mon âme qui se dilate.

IV.

J'aime une fleur, mais je ne sais pas laquelle; c'est de là que vient ma peine. Je regarde dans tous les calices, et j'y cherche un cœur.

Les fleurs exhalent leurs parfums dans le crépuscule du soir, le rossignol chante; je cherche un cœur aussi beau que le mien, aussi tendrement ému.

Le rossignol fait éclater son chant, et je comprends la douce mélodie. Tous les deux, nous sommes si oppressés et si inquiets, ah! si inquiets et si oppressés tous les deux!

V.

Mai est venu, les plantes et les arbres fleurissent, et dans les bleus espaces du ciel on voit passer les nuages roses.

Les rossignols chantent du haut de la feuillée, les blancs agneaux bondissent au milieu des vertes et tendres tiges de trèfle.

Moi, je ne puis ni chanter ni bondir; je suis couché malade dans l'herbe. J'écoute une sonnerie de clochettes lointaines, et je rêve... je ne sais à quoi.

VI.

Doucement, au fond de mon cœur, j'entends les tintemens d'une mélodie gracieuse. Résonne, petite chanson printanière, résonne et envole-toi dans l'espace.

Envole-toi dans l'espace, va jusqu'à la demeure où les plus belles fleurs s'épanouissent. Si tu aperçois une rose, dis-lui que je lui envoie mes plus empressés complimens.

VII.

Le papillon est amoureux de la rose, il voltige mille fois autour d'elle; lui-même, un rayon de soleil le caresse amoureusement de sa lumière d'or.

Mais la rose, qui aime-t-elle? Je voudrais bien le savoir. Est-ce le rossignol qui chante? est-ce l'astre silencieux du soir?

Je ne sais pas de qui la rose est amoureuse, mais moi je vous aime tous, rose, papillon, rayon de soleil, étoile du soir et rossignol!

VIII.

Tous les arbres retentissent, tous les nids chantent; quel est le maitre de chapelle du vert orchestre des bois?

Est-ce le vanneau au gris plumage qui sur sa branche cligne les yeux d'un air important? est-ce le pédant qui se balance avec satisfaction en glapissant son éternel *coucou?*

Est-ce la cigogne, ce grave animal, qui fait cliqueter sa longue patte, comme si elle dirigeait toute la bande des musiciens?

Non, c'est dans mon cœur qu'il siége, le maitre de chapelle de la forêt; je sens comme il y bat la mesure, et je crois qu'il s'appelle Amour.

IX.

« Au commencement était le rossignol, et il chanta le verbe : *Tsukut! tsukut!* Et pendant qu'il chantait, partout s'épanouissaient et le gazon, et la violette, et la marguerite.

« Il se donna un coup de bec dans la poitrine, le sang rouge coula, et du sang sortit un beau rosier : c'est à ce rosier qu'il chante son amour.

« Nous autres, oiseaux de cette forêt, le sang qui jaillit de la blessure du chantre de la rose nous a tous rachetés et réconciliés; mais lorsqu'un jour le rossignol rédempteur cessera de chanter son amour à la rose, c'en sera fait de nous et de la forêt entière. »

Ainsi parle à son moinillon le vieux moineau niché sur un chêne. La femelle du moineau jette çà et là ses *pieu pieu* à travers le récit; elle est là, bien installée à la place d'honneur.

C'est une bonne femme, une parfaite ménagère; elle couve bravement ses œufs et ne boude jamais. Le vieux, pour utiliser ses loisirs, distribue l'instruction religieuse aux enfans.

X.

La chaude nuit de printemps a fait épanouir toutes les fleurs, et si mon cœur n'y prend garde, il va redevenir amoureux.

Mais laquelle de toutes ces fleurs me prendra dans ses filets? Les rossignols en leurs chansons me conseillent de me défier des violettes, si timides, si modestes.

XI.

Le mal presse, les cloches sonnent; hélas! j'ai perdu la tête. Le printemps et deux beaux yeux ont conspiré de nouveau contre mon cœur.

Le printemps et deux beaux yeux entraînent mon cœur dans une nouvelle folie. Je crois que les roses et les rossignols sont profondément impliqués dans cette conspiration.

XII.

Ah! je voudrais pleurer, pleurer des larmes d'amour, des larmes pleines d'amertume et de délices, et je crains qu'à la fin mon désir ne soit exaucé.

Ah! la douce misère de l'amour, et la volupté amère de l'amour, je les sens qui se glissent, ô torture joyeuse! dans mon âme à peine guérie.

XIII.

Les yeux bleus du printemps regardent du milieu de l'herbe : ce sont les chères violettes que j'ai cueillies pour en faire un bouquet.

Je les cueille, et je pense, et toutes les pensées qui soupirent dans le fond de mon cœur, le rossignol les chante tout haut.

Oui, ce que je pense, il le dit dans ses chants et avec des notes sonores qui retentissent au loin. Mon tendre secret, la forêt tout entière le sait déjà.

XIV.

Quand tu passes auprès de moi, quand ta robe m'effleure seulement, mon cœur bondit de joie et se précipite sur tes belles traces.

Alors tu te retournes, tu me regardes avec de grands yeux, et mon cœur est si effrayé, qu'il peut à peine te suivre.

XV.

La svelte fleur des eaux se balance rêveuse au milieu du lac; l'astre des nuits la salue tout tremblant de langueur et de désir.

Confuse, elle incline sa tête vers les ondes; soudain elle y voit à ses pieds son pauvre amoureux à la face blême.

XVI.

Si tu as de bons yeux, et que tu regardes dans mes chansons, tu y verras une jeune belle qui s'y promène de çà, de là.

Si tu as l'oreille fine, tu peux même entendre sa voix, et ses soupirs, son rire, son chant, affoleront ton pauvre cœur.

Avec les lueurs de son regard, avec le timbre de sa voix, elle te troublera comme moi-même, et, rêveur amoureux, tu t'en iras errant par la forêt printanière.

XVII.

Qui te fait errer ainsi dans les nuits de printemps? Tu as rendu les fleurs folles. Les marguerites sont effarées, les roses sont rouges de honte, les lis

sont pâles comme la mort; elles se lamentent, elles sont toutes troublées, toutes confuses.

— O chère lune, quelle bégueule engeance que ces fleurs! elles ont raison, j'ai commis une faute grave; mais pouvais-je savoir qu'elles étaient là aux écoutes, lorsqu'enivré d'un amour brûlant, je causais avec les étoiles?

XVIII.

Avec tes yeux bleus tu me regardes doucement, et moi je deviens si rêveur que je ne puis parler.

C'est à tes yeux bleus que je pense toujours; un océan de pensées bleues inonde mon cœur.

XIX.

Encore une fois sous le joug est mon cœur récalcitrant, et toute sa vieille rancune s'est évanouie; encore une fois, avec la brise de mai, de tendres sentimens se sont glissés dans mon cœur.

Soir et matin, je me promène encore par les allées les plus fréquentées, et sous chaque chapeau de paille je cherche à apercevoir ma belle bien-aimée.

Encore une fois au bord des vertes ondes, encore une fois sur le pont, je m'arrête..... Ah! peut-être que sa voiture passera ici, et les regards bien-aimés rencontreront les miens.

Encore une fois, dans le murmure de la cascade, j'entends des avis salutaires, et mon cœur comprend ce que disent les blanches ondes.

Encore une fois, dans des sentiers qui s'entrelacent, je me suis perdu en rêvant, et les oiseaux dans les buissons se moquent du fol amoureux.

XX.

La rose embaume, — mais si elle sent les parfums qu'elle exhale, si le rossignol lui-même éprouve ce qui agite notre âme aux doux sanglots de son chant,

Je ne le sais pas. Mais la vérité nous attriste souvent, et lors même que la rose et le rossignol exprimeraient des sentimens qu'ils n'éprouvent point, un tel mensonge serait profitable, comme dans bien des cas.

XXI.

C'est parce que je t'aime que je suis forcé de te fuir, d'éviter ton visage... Ne te fâche pas! Ton visage si beau, si serein, comment s'accorderait-il avec ma triste figure?

C'est parce que je t'aime que ma figure est si pâle, si misérablement amaigrie... Tu finirais par me trouver laid; je veux t'éviter... Ne t'irrite pas!

XXII.

Je vais errant au milieu des fleurs, et moi-même je m'épanouis avec elles; je vais errant comme dans un rêve, et je chancelle à chaque pas.

Oh! soutiens-moi, ma bien-aimée! sans cela, l'ivresse d'amour va me précipiter à tes pieds, et le jardin est plein de monde.

XXIII.

Comme au sein des vagues impétueuses tremble l'image de la lune, tandis qu'elle-même chemine, d'un pas sûr et calme, en haut de la voûte céleste,

Ainsi toi, ma bien-aimée, tu poursuis ton chemin, calme et sereine, et c'est bien ton image seule qui tremble au fond de mon cœur, parce que mon cœur est ébranlé.

XXIV.

Nos cœurs ont conclu la sainte-alliance; pressés l'un contre l'autre, ils se comprenaient bien.

Seulement, hélas! la jeune rose qui ornait ta poitrine, cette pauvre alliée, a été presque écrasée par notre entente cordiale.

XXV.

Dis-moi, qui a inventé les horloges, la division du temps, les minutes et les heures? C'était un homme triste et froid. Il était assis pendant une nuit d'hiver, il réfléchissait, il comptait le trottement familier des souris et le bruit monotone du ver qui ronge le bois en mesure.

Dis-moi, qui a inventé les baisers? C'était une bouche tout enflammée de bonheur. Elle jetait ses baisers sans penser à autre chose. C'était dans le beau mois de mai; les fleurs sortaient de la terre, le soleil souriait, les oiseaux chantaient.

XXVI.

Comme les œillets embaument! comme les étoiles, essaim d'abeilles d'or, reluisent et scintillent à travers un ciel de couleur violette!

Dans l'ombre des châtaigniers brille la villa toute blanche et séduisante; j'entends le bruit de la porte vitrée, j'entends le murmure de la plus douce voix.

Frémissemens pleins de volupté! charmantes émotions! embrassemens tendres et timides! Et les jeunes roses sont aux écoutes, et les rossignols chantent.

XXVII.

N'ai-je pas autrefois rêvé du même bonheur? n'étaient-ce pas les mêmes arbres, les mêmes fleurs, les mêmes baisers, les mêmes regards?

La lune ne brillait-elle pas de la même manière à travers les feuilles du berceau qui abritait notre amour? Des dieux de marbre ne faisaient-ils pas au seuil, comme aujourd'hui, une garde silencieuse?

Hélas! je sais comme ils changent, ces beaux rêves trop charmans, et comme les fleurs se fanent, et comme les arbres s'enveloppent d'un froid vêtement de neige.

Je sais comment nous en viendrons à nous refroidir nous-mêmes, et à nous fuir, et à nous oublier, nous qui aujourd'hui nous aimons si tendrement, nous qui nous serrons si tendrement cœur contre cœur.

XXVIII.

Les baisers dérobés dans l'ombre et dans l'ombre rendus, ah! ces baisers si doux, comme ils enivrent de bonheur l'âme qui aime!

Bercée de doux souvenirs et de pressentimens plus doux encore, notre âme pense alors à maintes choses des jours passés, à maintes choses aussi des jours à venir.

Mais trop penser est fastidieux quand on s'embrasse; pleure plutôt, chère âme, et soulage-toi par des larmes.

XXIX.

Il y avait un vieux roi; son cœur était fatigué, sa tête était grise. Le vieux roi prit une jeune femme.

Il y avait un beau page; sa tête était blonde, son esprit léger. De la robe de soie de la jeune reine le beau page portait la queue.

La vieille chanson, la connais-tu? Elle résonne si doucement, si tristement elle résonne! Ils durent mourir tous deux, ils s'aimaient trop.

XXX.

Dans mon cœur refleurissent les images depuis longtemps éteintes..... Qu'est-ce qu'il y a dans ta voix qui fait tressaillir mon âme?

Ne dis pas que tu m'aimes! Je sais que tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre, le printemps et l'amour, doit misérablement périr.

Ne dis pas que tu m'aimes! embrasse-moi seulement et tais-toi; tais-toi et souris, si je te montre demain ce bouquet de roses fanées et flétries.

XXXI.

Enivrées du clair de lune, les fleurs du tilleul épanchent leurs parfums, et les bois et les airs retentissent des chants du rossignol.

« Il est doux, ô bien-aimé, de s'asseoir sous ce tilleul, quand les rayons d'or de la lune brillent à travers son feuillage protecteur.

« Regarde cette feuille, tu verras qu'elle a la forme d'un cœur; c'est pour cela qu'entre tous les arbres les amoureux choisissent de préférence le tilleul et aiment à deviser sous son ombre.

« Mais tu souris, comme perdu en des songes lointains. Parle, ô mon bien-aimé, quels sont les désirs qui germent dans ton cœur?

« — Ah volontiers, ma mignonne, je t'en ferai l'aveu. Je voudrais qu'une froide bise, venant du nord, soudain nous envoyât une blanche tombée de neige,

« Et que nous, des traîneaux peints de couleurs bariolées, au bruit des grelots sonores, aux claquemens des fouets, nous emportassent, bien enveloppés de fourrures, à travers les plaines et les rivières gelées! »

XXXII.

Dans la forêt, au clair de lune, la nuit dernière, je vis passer les elfes. J'entendais retentir leurs cors, j'entendais sonner leurs clochettes.

Ils chevauchaient sur de petits coursiers blancs qui portaient des ramures d'or, et ils fendaient les airs aussi rapidement qu'une troupe effarouchée de cygnes sauvages.

La reine, en passant au galop, me fit un signe de tête et me lança un sourire. Souriait-elle de me voir encore une fois amoureux? ou bien son sourire était-il un présage de mort?

XXXIII.

Le matin je t'envoie les violettes que j'ai trouvées dès l'aube dans la forêt, et le soir je t'apporte les roses que j'ai cueillies à l'heure du crépuscule.

Sais-tu ce que pourraient te dire ces belles fleurs dans leur langage symbolique? Sois-moi fidèle dès le matin, et aime-moi pendant toutes les nuits.

XXXIV.

La lettre que tu m'as écrite ne m'inquiète pas du tout. Tu ne veux plus m'aimer, mais ta lettre est bien longue.

Douze pages d'une écriture serrée et charmante! un petit manuscrit! On n'écrit pas avec tant de soin pour donner congé.

XXXV.

Ne crains pas que je trahisse mon amour devant le monde, lorsque mes lèvres, au sujet de ta beauté, débordent en métaphores.

Sous une forêt de fleurs, il est profondément et soigneusement caché, ce secret brûlant, ce feu profond et discret.

Si parfois des étincelles suspectes jaillissent du milieu des roses, — ne crains rien! le monde de nos jours ne croit pas aux flammes véritables, et il prendra tout cela pour de la poésie.

XXXVI.

Les bruits dont le printemps remplit le jour, il en remplit aussi mes nuits; ses échos et ses reflets se glissent jusque dans mes songes.

Seulement, comme en un pays de fées, les oiseaux alors chantent des mélodies plus gracieuses, les airs sont plus suaves, le parfum des violettes monte plus ardent, plus voluptueux.

Les roses aussi brillent d'un éclat plus vif; elles portent des gloires d'or, comme les petites têtes d'anges dans les tableaux d'église.

Moi-même il me semble alors que je suis un rossignol et que je chante mon amour à ces roses entourées d'auréoles. Je chante en rêvant de merveilleuses mélodies,

Et tout cela dure jusqu'au moment où je suis réveillé par les rayons de soleil ou par le tapage charmant de ces autres rossignols qui bourdonnent en face de ma fenêtre.

XXXVII.

A la voûte du ciel, les étoiles avec leurs petits pieds d'or cheminent tout doucement, tout doucement; elles craignent d'éveiller la terre, qui dort tranquille au sein de la nuit.

Les forêts silencieuses sont là qui écoutent : chaque feuille est une oreille verte! et la montagne, en rêvant, étend son long bras d'ombre.

Mais qui appelle? L'écho de ces accens a retenti dans mon cœur. Était-ce la voix de ma bien-aimée? ou était-ce seulement le rossignol?

XXXVIII.

Le printemps est sérieux, ses rêves sont tristes, chaque fleur semble pénétrée de douleur; il y a une mélancolie secrète dans le chant du rossignol.

Oh! ne souris pas, chère belle, ne souris pas si gaiement, si joyeusement! Oh! pleure plutôt: je voudrais avec un baiser essuyer une larme sur ta joue.

XXXIX.

Déjà je dois m'arracher du cœur que j'aime si tendrement, déjà je dois m'en arracher. Si tu savais combien il m'en coûte de partir!

La voiture roule sur le pont qui craque, le fleuve sous le pont coule morne et triste. Encore une fois, je dis adieu à mon bonheur, je dis adieu au cœur que j'aime tendrement.

Les étoiles filent au ciel comme si elles fuyaient devant ma douleur. Adieu, ô bien-aimée! dans les pays lointains, partout où je serai, ton image sera dans mon âme.

XL.

Les charmans désirs fleurissent et puis se fanent; ils fleurissent encore et se fanent encore; les choses vont ainsi jusqu'à la tombe.

Je sais cela, c'est ce qui me gâte tout amour et toute joie. Mon cœur est si intelligent, mon cœur a tant d'esprit, qu'il en est tout saignant dans ma poitrine.

XLI.

L'aspect du ciel est comme un visage de vieillard, avec un seul œil rouge et une chevelure flottante de gris nuages.

Abaisse-t-il son regard borgne vers la terre, fleurs et feuilles se flétrissent, et l'amour aussi et les chants doivent se flétrir au fond du cœur de l'homme.

XLII.

Ennuyé, morose, le cœur refroidi, je parcours le monde également froid et chagrin. L'automne touche à son terme. Un brouillard enveloppe comme d'un linceul humide les paysages à demi morts.

Les vents sifflent, fouettant de côté et d'autre les feuilles rouges et jaunes qui tombent des arbres. La forêt gémit, la bruyère est couverte d'une vapeur fumante. Voici le pire à présent : il pleut.

XLIII.

Les brouillards de la fin de l'automne, comme des songes glacés, s'abattent sur la vallée et sur la plaine. L'orage effeuille les arbres, ils sont nus et chauves comme des spectres.

Il n'y en a qu'un seul, un seul arbre silencieux et triste, qui reste là, couvert de son feuillage; humide de larmes de douleur, il secoue parfois sa tête verdoyante.

Ah! mon cœur ressemble à ce paysage désert, et cet arbre que je vois là aussi vert qu'aux jours d'été, c'est votre image, madame, l'image de votre inaltérable beauté.

XLIV.

Un ciel gris et vulgaire! La ville aussi est toujours la même, toujours se mirant dans l'Elbe, aussi gauche et aussi maussade.

De longs nez qu'on mouche aussi bruyamment et aussi ennuyeusement qu'autrefois! Et cela s'incline avec une dévotion hypocrite, ou cela se gonfle avec outrecuidance!

O contrées du midi! combien j'adore votre beau ciel et vos belles divinités, depuis que j'ai revu ces hommes affreux et cet affreux climat!

HENRI HEINE.

LA FIN DU MONDE

ET

LE RÉVÉREND D[r] CUMMING

The End (*la Fin*), by the rev. John Cumming, Londres 1855.

I.

De nos jours, les enfans même ont vu s'accomplir je ne sais combien de révolutions, et les perturbations de la nature se mêler à celles de la société et de l'histoire. En même temps que les fléaux des guerres et des discordes humaines, le vase de la colère céleste a versé sur notre monde les pestes, les maladies et les famines, et cette crise de la nature entière a été accompagnée par les plus prodigieux développemens de la science, de l'industrie et des lumières. A toutes les époques antérieures où le monde et l'humanité ont eu de semblables accès de fièvre, il y a eu uniformément une recrudescence de prophéties ou d'interprétations des prophéties; il ne faut pas s'étonner qu'il en soit de même aujourd'hui, et c'est pour cette raison que nous voulons dire ici quelques mots d'un homme qui est arrivé en Angleterre à une très grande influence ou, dans tous les cas, à une très grande popularité par ses prédications sur les prophéties. Le docteur Cumming est un ministre presbytérien de l'église d'Écosse, et résidant à Londres. Il a une congrégation nombreuse et enthousiaste, un auditoire plus nombreux encore et toujours curieux et avide de sa parole; ses sermons et ses livres ont une immense circulation; enfin c'est un personnage intéressant, ne fût-ce qu'à titre de phénomène.

Nous nous défendons, pour notre part, de toute intention de prophétiser ou d'interpréter les prophéties. Nous nous bornerons à donner, autant que possible, une idée de la manière dont le prédicateur écossais applique aux événemens contemporains les textes de l'Écriture, et en particulier des raisons qui lui font intituler son dernier livre : *La Fin.*

Il y a différentes manières d'envisager la fin du monde. Aux yeux de l'incrédule et du matérialiste, c'est la fin des jouissances terrestres, la fin de la richesse, la fin de la bourse, la fin du 3 pour 100. Aux yeux du croyant et du chrétien, c'est la fin du pèlerinage, c'est l'accomplissement des promesses divines, ou plutôt ce n'est pas la fin, c'est le commencement; ce n'est pas l'occident, c'est l'aurore. Nous rappelons qu'ici nous ne voulons pas dogmatiser, mais seulement exposer. « On croirait, dit notre prédicateur, que tous les hommes devraient naturellement se réjouir en voyant les signes de la fin. Pourquoi donc ont-ils l'air terrifié quand vous leur dites qu'elle est proche? Pourquoi disent-ils : Quelle chose effrayante! quelle chose terrible! Est-ce que jamais dans la Bible la fin s'est manifestée sous cet aspect? Êtes-vous donc si épris de la maladie que vous n'ayez point soif de la résurrection du corps, qui, au lieu de la décrépitude, vous donnera la robe incorruptible de l'immortalité? Êtes-vous tellement attachés à la souffrance, à la peine, à la douleur, à la bataille, à la famine, à la peste, que vous ayez peur d'en être débarrassés? Est-ce qu'au contraire chaque page du livre saint ne nous mène point à cette bienheureuse conclusion, que plus la grande délivrance approche, plus le peuple de Dieu devrait se réjouir? Est-ce qu'à travers la chute des nations, le bouleversement des trônes, la dissolution des dynasties et le bruit des batailles, il n'y a pas une voix consolante qui dit du haut des cieux : Levez la tête, car le jour de la rédemption est proche? Et si je parviens à vous montrer les quelques herbes flottant sur la mer qui indiquent que nous approchons du grand continent de la gloire, si je puis recueillir avec vous çà et là quelque petite fleur alpestre, qui, si fragile qu'elle soit, soit partout la douce messagère du printemps, tout vrai chrétien doit se réjouir de trouver les signes d'une nouvelle genèse meilleure et plus brillante que la première... »

Le docteur Cumming expose ensuite comment, dans l'accomplissement des prophéties, la terre que nous habitons doit être, non pas détruite, mais seulement purifiée et transformée. « Quand le Christ viendra, dit-il, cette terre, cette boule ronde sur laquelle nous marchons ne sera point détruite... Pourquoi donc le serait-elle?... Otez-en le péché, ôtez-en la corruption, ôtez-en les maux de tête, les maux de cœur, l'envie, la malice, la malveillance et tous les maux que le péché a engendrés, et je ne voudrais pas un autre ciel pour y vivre. Son mal, c'est la souillure originelle du péché d'Ève et d'Adam; faites-en sortir ce principe fiévreux, elle se rétablira : astre aujourd'hui tombé et obscurci, mais qui, racheté et restauré, reprendra sa place dans le cortége des mondes et des étoiles, le plus brillant, le plus beau, le plus noble

de tous, et le plus intéressant, parce qu'il portera témoignage, par la profondeur de sa chute, de la puissance de la rédemption.

« Quand ce jour viendra, il n'y aura plus de souffrance. L'ère de la foi sera close, car ce sera la jouissance; l'ère de l'espérance sera close, car ce sera la possession. Il n'y aura plus de sacremens, car on aura la substance; il n'y aura plus de ministres pour enseigner, car tous apprendront directement de Dieu, et tous les troupeaux seront absorbés en un seul. Les élus seront rassemblés des quatre vents du ciel; le verre à travers lequel nous ne voyons aujourd'hui que confusément sera brisé, et nous verrons face à face; les enfans de Dieu se manifesteront, et l'église apparaîtra brillante comme le soleil, belle comme la lune, et terrible comme une armée avec des bannières... »

Tel est le point de vue sous lequel le docteur Cumming envisage la fin prochaine de notre monde. Mais sur quelles données, sur quels faits s'appuie-t-il pour considérer comme si proches la restauration et la rédemption, nous ne disons pas des âmes, mais de la nature? Est-ce dans le spectacle des événemens contemporains qu'il puise le pieux espoir de voir la terre bientôt purgée du péché, de la malice, de la maladie, de la douleur, en un mot relevée de la chute? Que nous soyons les témoins, les instrumens, et même les victimes passagères d'une grande transformation sociale, que nous soyons à la veille d'une transformation plus grande encore, nous le croyons sans être prophète ni interprétateur de prophéties; mais il faudrait une bien monstrueuse ou bien puérile présomption pour imaginer que le monde va finir parce que nous finissons, et qu'il n'a pas d'autre lendemain que le nôtre, de même qu'il faudrait une fabuleuse confiance dans les mérites de notre génération pour croire qu'elle sera rachetée et restaurée ici-bas sans avoir passé par de terribles châtimens et d'épouvantables hécatombes. Et encore faudrait-il s'entendre sur ce mot de fin du monde, car le docteur Cumming tout le premier considère qu'il y en a déjà eu plusieurs depuis la chute. Ainsi le déluge en a été une, l'exode ou la sortie d'Égypte en a été une autre, la venue du Christ une autre. A ce compte, toutes ces fins du monde seraient des fins d'époques, et certainement aucun de nous ne prétendra que la nôtre ne doit pas finir. Un historien anglais, un homme pourtant très positif et très rationaliste, le docteur Arnold, disait, il y a une dizaine d'années : « L'histoire moderne semble être non-seulement un pas en avant sur l'histoire ancienne, mais le dernier pas; elle semble porter les marques de la plénitude du temps, comme s'il ne devait plus y avoir d'histoire au-delà. Si donc, sans excès de confiance, nous voyons des signes, si incertains qu'ils soient, que nous vivons dans la dernière période de l'histoire du monde, qu'il ne reste plus après nous d'autres races pour achever ce que nous avons laissé imparfait, ou rétablir ce que nous avons détruit, alors l'histoire moderne acquiert un intérêt incalculable. » Le docteur Arnold était professeur d'histoire moderne, et peut-être la préoccupation de son cours exerçait-elle une certaine

influence sur ses conclusions; mais nous aurions voulu le voir développer sa thèse — en Amérique, par exemple; nous aurions voulu voir le rire superbe des hommes des États-Unis s'entendant dire par un professeur de la vieille Europe que leur mission est accomplie, et que la race humaine est finie. A coup sûr ils auraient répondu : « La race humaine, c'est possible; mais la race américaine, jamais! »

Dans tous les cas, et en ce qui nous concerne, si nous voulons nous préparer à notre fin, nous n'avons pas de temps à perdre. Le docteur Cumming ne nous laisse pas beaucoup de marge pour faire pénitence, ou, si l'on veut bien nous passer le mot, pour faire nos paquets. Selon lui, les concordances des prophéties mèneraient notre triste monde jusqu'aux environs de l'année 1865. Nous n'avons pas de place ici pour citer tous les textes qu'il apporte à l'appui de son interprétation; ses calculs de probabilités nous paraissent d'ailleurs trop vagues et trop arbitraires pour être discutés. Nous nous en tiendrons donc à ce qu'on peut appeler ses preuves historiques, c'est-à-dire aux inductions qu'il tire des événemens contemporains; c'est la partie la plus intéressante de ses prédications et de son livre.

Il y a d'abord les signes matériels et physiques de la fin. Il est dit dans l'Évangile de saint Matthieu : « Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes... Car comme un éclair qui sort de l'orient paraît tout d'un coup jusqu'à l'occident, ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme. Partout où le corps se trouvera, les aigles se rassembleront... »

Et il est dit aussi dans l'Évangile de saint Luc : « Alors on verra se soulever peuple contre peuple et royaume contre royaume. Et il y aura en divers lieux de grands tremblemens de terre, des pestes et des famines, et il paraîtra des choses épouvantables et des signes extraordinaires dans le ciel... Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et sur la terre les nations seront dans l'abattement et dans la consternation, la mer faisant un bruit effroyable par l'agitation de ses flots; et les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver dans tout l'univers, car les vertus des cieux seront ébranlées, et alors ils verront le Fils de l'homme, qui viendra sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. Pour vous, lorsque ces choses commenceront à arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche. »

Le docteur Cumming est naturellement un ardent ennemi de Rome, et le pape est toujours pour lui une des bêtes de l'Apocalypse. Il est donc tout simple qu'il applique à l'église romaine le texte sur « les faux Christs et les faux prophètes. » Il admet du reste qu'avant que la grande apostasie de l'Occident, comme il l'appelle, disparaisse de la terre, il lui sera donné, et il sera donné à ses représentans d'accomplir des œuvres surnaturelles. Ils pourront faire, selon les termes de l'Écriture, de grands prodiges qui séduiront

les élus mêmes. Les miracles de l'église romaine au moyen âge n'ont point été de pures fables; Satan a le pouvoir de faire des choses qui surpassent la nature, et d'accomplir, pour séduire l'homme, de véritables miracles.

Quant aux signes plus visibles et plus palpables, voici les tremblemens de terre « en divers lieux. » Depuis seulement quelques mois, on les a vus se multiplier en Europe et en Asie. Celui de Brousse a été terrible et a vivement frappé l'esprit des populations de l'Orient. Là encore, la race condamnée des Juifs est celle qui a le plus souffert. « La citadelle, disait une relation, domine la ville, et c'est au-dessous que se pressent les habitations de cette race pacifique et souffrante. Au moment de la secousse, des masses énormes de murailles ont roulé sur ces masures comme des avalanches, et ont tout écrasé. On voit maintenant les Juifs, qui sont reconnaissables à leurs hautes coiffures, assis au milieu de leurs demeures écroulées, dans la désolation et dans l'abattement. Pas même de pareilles catastrophes n'ont le pouvoir d'adoucir la sombre aversion qui sépare ce malheureux peuple du reste des hommes. Qui s'inquiète d'un Juif? Il n'y a pas un Turc, ni un Grec, ni un Arménien, qui donnera un morceau de pain ou une goutte d'eau à l'israélite mourant, même dans ce moment où le jugement de Dieu les confond tous dans un commun malheur... » Nous citons ce passage uniquement parce que la destinée du peuple juif tient une grande place dans l'interprétation donnée par le docteur Cumming aux prophéties. Une autre correspondance d'Orient disait encore à propos des tremblemens de terre : « Ces événemens ont répandu dans la population de Constantinople une terreur superstitieuse, et chaque race interprète selon ses préoccupations particulières ces effrayantes convulsions. La population pauvre, et, à peu d'exceptions près, les Turcs sont pauvres, se croit sous le coup d'imminentes calamités. Les Turcs attendent peu d'avantages pour eux-mêmes de la lutte engagée en ce moment. Les chrétiens aussi sont las de ce conflit dans lequel ils avaient d'abord vu l'aurore de meilleurs jours... »

L'Évangile dit encore : « Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. » Or, dans l'Apocalypse et dans le songe de Joseph, ces expressions sont des figures des pouvoirs visibles de la terre; le soleil est le type du pouvoir souverain, la lune répond à l'autorité de l'église, les étoiles sont les ministres de cette église, et toutes ces puissances sont aujourd'hui dans la confusion et dans le désordre. Que dit encore la parole de Dieu? Qu'il y aura des pestes et des famines en divers lieux; c'est ce qui répond au choléra, à la maladie des pommes de terre, à la maladie de la vigne, enfin à l'état morbide du monde animal et du monde végétal.

« Et alors on verra se soulever peuple contre peuple, royaume contre royaume; les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver... » Ces paroles furent-elles jamais plus justifiées qu'elles ne le sont par l'état actuel du monde? Laissons parler ici le docteur Cumming : « En ce moment, dit-il, l'Italie est un volcan comprimé, mais non pas éteint; le repos

de la France dépend de la vie d'un homme puissant et toujours exposé; l'Autriche ne veut point faire la guerre et n'ose pas garder la paix; la Prusse est dans toutes les angoisses de l'irrésolution; la Hongrie, longtemps découragée, sent son cœur rebattre; la Pologne, ce remords vivant de l'Europe, est prête à rebondir sur ses pieds. Enfin la Russie, se figurant que la France avait assez à faire chez elle, et qu'il y avait entre la France et l'Angleterre une inimitié inconciliable, jetant un œil de convoitise sur la terre du soleil, a cru l'heure venue où elle pourrait jeter ses avalanches sur l'Occident, s'emparer de sa proie, planter ses aigles sur les mosquées de Constantinople, et installer une puissance formidable à laquelle la chrétienté occidentale ne pourrait pas offrir de résistance... Avons-nous jamais vu une décade aussi désastreuse qué les dix dernières années?... Il y a dans l'esprit des hommes d'état le pressentiment de calamités imminentes et d'une prochaine catastrophe. Les cabinets sont au bout de leur politique. L'Italie brûle, et l'Autriche le sait bien. L'immense population de la France est campée dans le monde, elle n'y est pas assise. Il n'y a qu'une nation élevée avec l'Écriture qui puisse être grande. Si seulement ce grand peuple, un des plus nobles de l'Europe, avait nos priviléges, c'est-à-dire nos bibles, nos temples, nos prédications, ce serait la plus belle race sous le soleil; mais la France aujourd'hui n'est qu'un camp, et non pas un foyer : elle ne demeure pas, elle bivouaque. La Russie, pendant tout le temps que nous cherchions à lui inspirer la paix, a grandi comme une gigantesque avalanche prête à tomber sur l'Europe chrétienne, et la voilà destinée, comme j'entreprendrai de le montrer, à remplir la redoutable mission qui, je le crains, est la sienne, de se frayer un chemin jusqu'aux plaines de la Palestine, et d'y périr alors dans son orgueil, dans la dernière et terrible convulsion qui arrachera le monde au scepticisme et l'église au sommeil... »

Du reste, les paroles de l'Écriture doivent aussi s'entendre dans le sens figuratif, et l'image du tremblement de terre s'applique surtout à la convulsion générale de l'année 1848; c'est pourquoi le docteur Cumming ajoute : « C'est cette secousse qui continue encore aujourd'hui ses vibrations; nous sommes encore sous le coup de l'explosion qui ébranla l'Europe dans ses fondemens en 1848. Regardez autour de vous : l'Italie est comme son Vésuve, prête à éclater... Rome, qui s'appelle la capitale de la chrétienté, repose sur les baïonnettes, non point de l'Autriche, qui serait au moins une fille fidèle, mais de la France républicaine, qui n'a jamais accepté l'ultramontanisme. Et que signifie ce dogme inepte de l'immaculée conception?... sinon que le pape, à bout de voies, tâche de se faire un peu mousser dans la chrétienté pour faire accroire aux nations, lasses de sa suprématie, qu'il a reconquis le pouvoir de faire de nouveaux dogmes... Et la France, cette brave, vaillante et noble France, au puissant et habile dominateur de laquelle nous souhaitons beaucoup d'années de règne prospère, parce que sa vie en ce moment, n'importe comment et trouvez-le mauvais si bon vous semble, est

d'un prix inestimable pour l'Europe et la chrétienté, — la France aujourd'hui, quoique sous cette égide puissante, est dans un camp et dans un bivouac, et non pas dans les demeures paisibles réservées au peuple de Dieu. L'Allemagne est déchirée, l'Espagne est en convulsions, l'Amérique est agitée par la lutte des indigènes contre les étrangers envoyés par les jésuites pour asservir la grande république au pape. La Turquie est épuisée, à peu près morte... »

Voici le tableau qui répond aux prophéties. Et parmi les autres signes il faut compter encore l'anarchie des églises nationales, des églises établies, dont le docteur Cumming montre la dissolution comme aussi imminente que celle de l'église de Rome; il faut compter aussi le développement illimité de l'industrie, de la locomotion, des communications, la diffusion de la science et de l'éducation, toutes choses annoncées figurativement dans l'Écriture, et dont, il y a seulement quelques années, la réalisation paraissait impossible. Sans doute, à toutes les autres époques de l'histoire, il y a eu des guerres, des pestes, des fléaux et des tremblemens de terre; mais la thèse du prédicateur écossais, c'est que toutes les prophéties se trouvent en ce moment à leur point de jonction, et que la concordance extraordinaire des dates, combinée avec les phénomènes visibles qui éclatent sur toute la terre, indique l'approche et l'imminence de la fin.

II.

Nous avons vu comment le docteur Cumming avait trouvé que toutes les prophéties arrivaient en ce moment à leur point d'intersection, et que la concordance des dates annonçait le prochain accomplissement des temps. Nous avons dit aussi que dans son interprétation des prophéties, la destinée du peuple juif tenait une grande place. En effet, le terme de la confusion actuelle du monde doit être, selon lui, la disparition de la domination musulmane et la rentrée du peuple juif dans la Terre-Sainte, et même le triomphe momentané de la Russie, qu'il faut admettre comme nécessaire, ne doit avoir pour but que de rouvrir le chemin au peuple d'Israël.

Il est dit dans le seizième livre de l'Apocalypse : « Et le sixième ange répandit sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, et ses eaux furent séchées pour préparer un chemin aux rois d'Orient. » Disons tout de suite que dans les explications du docteur Cumming, le desséchement de l'Euphrate figure l'épuisement et la mort de l'empire turc. Le mot de « fleuve » est employé communément, dans l'histoire comme dans la Bible, pour signifier une nation, une dynastie, une puissance. Le prophète Daniel prédit la chute de l'empire de Mahomet en des termes si clairs, qu'il est impossible de s'y méprendre, « tellement, dit le docteur Cumming, que si on publiait par toute l'Europe la peinture que traçait Daniel, à coup sûr, et nos braves alliés et

nous-mêmes, nous prendrions immédiatement possession de la Turquie en vertu de cette prédiction. »

Que l'empire turc soit en effet condamné dans sa forme actuelle, c'est un point sur lequel nous sommes, pour notre compte, suffisamment édifié; mais il est curieux de voir comment un homme placé en dehors de la politique active, préoccupé seulement du point de vue spirituel et scriptural, arrive à ces conclusions. Le docteur Cumming considère, et il le répète souvent, les journaux comme les commentateurs involontaires et les plus fidèles des prophéties, et il cite des extraits de correspondances d'Orient trop nombreux pour que nous puissions les reproduire ici. Or de cette masse de témoignages il résulte que les Turcs, avec leur fatalisme ordinaire, regardent eux-mêmes comme imminent l'accomplissement des prophéties qui prédisent la fin de leur puissance en Europe. Ils reculent à leur tour devant le flot envahissant des chrétiens, et ils s'en retournent en Asie. Voici ce que disait, entre autres, une correspondance de Constantinople de cette année : « Maintenant que le danger immédiat du côté de la Russie a cessé, et que l'enthousiasme des premiers temps s'est calmé, les sentimens de la race turque ont considérablement changé. Tout autre désir a fait place à celui d'être débarrassé des armées de l'Occident. La terrible perspective toujours placée devant les yeux des musulmans est l'avénement des races chrétiennes à l'égalité... Quiconque a les moindres rapports avec les Turcs ne peut douter de l'absolu découragement avec lequel ils envisagent l'occupation actuelle, et de leur désir de la voir finir à tout prix... On est sûr qu'à l'avenir jamais les Turcs ne rappelleront des alliés... Aussi, depuis le siége de Sébastopol, le parti russe chez les Turcs a repris de l'influence. Ce n'est point un parti qui ait une prédilection réelle pour la Russie, ni qui désire voir le tsar à Constantinople,... mais ce sont ceux qui croient plus prudent de s'appuyer sur la protection de la Russie, et de laisser au tsar la prépondérance dans les conseils de l'empire, dans la confiance que pour son propre intérêt, et au au moins pendant leur vie, il laissera durer le système actuel. Le Turc d'aujourd'hui a cessé de voir devant lui au-delà de sa propre génération. L'absence de l'idée de la famille entretient cet état des esprits, qui s'exprime par ces mots : Après moi le déluge. La plupart des Turcs sont sans enfans; leurs femmes pratiquent régulièrement l'avortement... Ces gens-là ne voient donc rien au-delà de la mesure de leur temps, et ils espèrent que la domination russe les laisserait jouir encore de ce qu'ils ont pendant une vingtaine d'années, tandis que l'Occident réformateur et civilisateur détruira le système qui les a enrichis, et élèvera à une alarmante égalité les races énergiques qu'ils redoutent... »

L'auteur, que nous nous bornons à suivre, démontre ainsi par tous les témoignages que l'occupation de la Turquie, l'introduction des chemins de fer et du télégraphe électrique et l'invasion de la civilisation occidentale achèvent de détruire ce qui restait de la domination musulmane en Europe,

et que les nations semblent convoquées à Constantinople comme à de grandes funérailles. Et lui-même, ayant une foi positive et définie dans les prophéties, il paraît prendre à l'Orient une part de son fatalisme. C'est ainsi qu'il dit : « La lutte engagée aujourd'hui dans la Crimée n'est que le premier acte d'une tragédie plus solennelle qu'aucune qu'on ait jamais vue dans la chrétienté. Soyez attentifs, et regardez si cela n'arrivera pas comme je vous le dis. Les probabilités sont que la Russie sera refoulée pour un temps; mais ma conviction, et cela ne touche en rien à nos devoirs, est que, pendant que la Grande-Bretagne sera épargnée et soustraite à la dévastation, la Russie marchera par-dessus toute l'Europe, balaiera tout devant elle, et ira finir sa carrière où la prophétie a prédit qu'elle la finirait : dans les plaines de la Palestine, et dans la grande lutte qui doit ramener le Juif dans sa patrie et Israël dans ses foyers. »

Puisque nous en sommes aux prophéties, mentionnons aussi les prédictions. L'auteur en cite une assez curieuse, qui, dit-il, est empruntée à un vieux livre qui se trouve dans la bibliothèque augustinienne à Rome, et qui porte la date de 1675 (1).

« Avant le milieu du XIXe siècle, il y aura des séditions de toutes parts en Europe. Il s'élèvera des républiques; il y aura des rois, des grands et des prêtres mis à mort, et les religieux abandonneront leurs couvens. Des famines, des pestes et des tremblemens de terre dévasteront les villes en grand nombre. Rome perdra le sceptre par la persécution des faux philosophes. Le pape deviendra le captif de ses sujets, l'église de Dieu sera soumise au tribut et dépouillée de ses biens temporels. Après un peu de temps, il n'y aura plus de pape. Un prince de l'aquilon (ou du nord) parcourra l'Europe avec une grande armée, il renversera les républiques et exterminera tous les rebelles. Son épée, tenue par Dieu, défendra vigoureusement l'église du Christ, exaltera la foi orthodoxe, et soumettra l'empire de Mahomet. Un nouveau pasteur, celui de la fin, appelé du rivage par un signe céleste, viendra dans la simplicité du cœur et la science du Christ, et la paix sera rendue au monde. »

Nous avons reproduit ce singulier passage à titre de curiosité, et nous retournons aux prophéties de l'Écriture. C'est surtout dans Ézéchiel que le

(1) Voici le texte latin : « *De Fluctibus misticæ navis*, auctore Ridolpho Gelthier; Augustæ, 1675. — Ante medium sæculi XIX, seditiones undique in Europa. Erigentur respublicæ, occidentur reges, optimates, ecclesiastici, et regulares sua cœnobia deserent. Fames, pestilentia et terræmotus plures devastabunt civitates. Roma amittet sceptrum propter obsessiones pseudophilosophorum. Papa a suis captivabitur, et sub tributo ponetur ecclesia Dei quæ bonis temporalibus exspoliabitur. Post breve tempus papa non erit. Princeps aquilonarius cum ingenti exercitu percurret Europam, respublicas evertet, rebellesque omnes exterminabit. Ejus gladius motus a Deo ecclesiam Christi acriter defendet, fidem orthodoxam propugnabit, et imperium mahometanum sibi subjiciet. Novus pastor finalis e littore per signum cœleste veniet in cordis simplicitate et doctrina Christi, et pax erit reddita sæculo. »

docteur Cumming trouve la désignation de la mission de la Russie, et nous devons renvoyer le lecteur au chapitre 38 de ce livre, trop long pour pouvoir être cité tout entier. C'est là que se trouve prédite la grande ligue du Nord; les races désignées dans la Genèse et dans Ézéchiel sous les noms de Gog, Magog, Rosch, Mosoch, Tubal, etc., sont les mêmes que les Scythes, les Russes, les Moscovites, de même que Gomer veut dire la race germanique, et que Tyr signifie l'Angleterre. Or il est dit que la Russie et l'Allemagne formeront la grande conjuration; laissons parler le docteur Cumming :

« La prophétie d'Ézéchiel est que Gomer, c'est-à-dire l'Allemagne, qui est la nation-mère des autres, se réunira au prince de Rosch, Mosoch et Tubal, et que cette union de l'Allemagne et de la Russie sera le trait principal de la grande ligue ou conspiration des derniers jours, qui se fera son chemin jusqu'en Palestine, pour y périr alors à cause de ses crimes sous le jugement de Dieu. Je ne veux pas dire que les complications actuelles en soient l'accomplissement, car je n'aime pas à dogmatiser; mais n'est-il pas remarquable qu'il soit dit que Rosch, Mosoch, Tubal, c'est-à-dire toutes les races de la Russie et les descendans de Gomer, c'est-à-dire les Allemands, se coaliseront et formeront cette grande ligue? Cela n'a-t-il pas l'air de se passer devant nous? Est-ce que la Prusse n'est pas virtuellement l'alliée de la Russie? Est-ce que l'Autriche, neutre en apparence, n'a pas été l'auxiliaire de la Russie en laissant dans les principautés l'autocrate libre et lui donnant la faculté de concentrer ses troupes sur la Crimée? Et en ce moment n'est-ce pas l'opinion de tout homme réfléchi qu'après tout l'Allemagne n'est pas et ne sera pas avec nous? N'est-ce pas une remarquable coïncidence... que la prédiction d'Ézéchiel soit en ce moment un fait historique? »

Nous hésitions à reproduire cette opinion un peu libre sur l'alliance autrichienne, mais on voudra bien considérer qu'elle est d'Ézéchiel.

Nous avons dit que Tyr était, par tous les signes, la figure de la Grande-Bretagne, de la nation qui doit résister à la grande ligue du Nord. Cette résistance toutefois ne pourra que suspendre le cours des choses, et la Russie, momentanément arrêtée, reprendra sa course d'avalanche. « Le dernier acte du drame, dit-il, est dans ce chapitre et dans le suivant, le trente-neuvième, qu'il faut lire aussi, et dans lequel, malgré Tyr, et ses vaisseaux, et ses soldats, et toutes ses ressources, la puissance du Nord se fraie son chemin à travers l'Europe, envahit la Palestine pour intercepter le retour du Juif dans ses foyers, et là, au sommet de sa carrière impie, Dieu verse sur elle les pestes, le sang, les pluies, le feu et le salpêtre. Ce dernier acte de la tragédie solennelle n'est pas encore commencé...; mais si je suis exact dans mes déductions, vous verrez qu'après la halte qui aura lieu, que ce soit un moment de repos ou une paix, ou que le tsar ait été rejeté dans ses retraites glacées, il arrivera que la Russie se précipitera de nouveau, écrasera toute résistance et marchera jusqu'en Palestine..., et que là Dieu exercera sa vengeance par les plus terribles jugemens... »

On remarquera que, dans cette classification des nations, il n'y a point la place de la France. Il est clair que le docteur Cumming est embarrassé par les événemens actuels, et qu'il lui semble difficile de concilier l'alliance française avec la prophétie. Un autre interprétateur auquel il en réfère souvent, M. Chamberlain, démontre résolument que la France est sans contredit de la race de Gomer, et que par conséquent elle fera partie de la grande ligue, et alors le docteur Cumming se borne à dire : « Il n'en est pas ainsi aujourd'hui, il n'y en a aucun symptôme; que Dieu nous préserve que cela soit!... Mais il y a une très grande probabilité que l'Autriche, c'est-à-dire Gomer, fils aîné de l'église, que la sœur de Rome, ou l'apostasie grecque, et enfin les mahométans se coaliseront tous les trois, et que d'autre part sera notre noble patrie, pour défendre jusqu'à la fin Dieu, la Bible, la liberté et la vie... »

Quoi qu'il en soit, le dernier résultat doit toujours être la rentrée des Juifs en Palestine, et les événemens contemporains ne font que frayer la voie à cette restauration. Tout le monde connaît l'incomparable chapitre d'Ézéchiel, le trente-septième, qui a été appliqué aussi à la résurrection des corps, celui où les cadavres se recomposent et se relèvent sur leurs pieds, et où le Seigneur dit : « Ces os sont la maison d'Israël... Voici la parole du seigneur Dieu : — J'ouvrirai vos tombeaux, et je vous tirerai de vos sépulcres, et je vous conduirai dans la terre d'Israël... Je prendrai les enfans d'Israël au milieu des nations vers lesquelles ils sont allés, je les rassemblerai de toutes parts, je les ramènerai dans leur terre... »

Qu'on lise aussi ce chant de triomphe, ce cantique d'allégresse et de victoire, le chapitre 60 d'Isaïe. Ce sont là les prophéties; quant aux signes historiques, ils sont dans la durée invincible de la personnalité du peuple juif, dans la convoitise indestructible qu'il entretient pour la terre de ses aïeux, enfin dans l'histoire tout entière de cette race, qui est dans tous les pays et qui n'est d'aucun, qui n'a que des tentes et non des demeures parmi les nations, qui en général ne possède point ce qui est immobile, comme la terre, mais possède tout ce qui est mobile, comme l'or et le papier, afin d'être toujours prête pour l'exode.

Du reste, il n'y a peut-être pas de peuple au monde chez lequel se retrouvent ces signes distinctifs du peuple juif autant que chez le peuple britannique. L'Anglais a un caractère aussi isolé, aussi individuel, aussi insulaire que sa géographie. Nous n'en voudrions d'autre preuve que le rôle qui lui est assigné ici même, dans l'accomplissement des prophéties, par le docteur Cumming. Ainsi tout le genre humain doit être châtié, excepté une seule nation, et naturellement c'est la nation anglaise. Les Anglais représentent les dix justes nécessaires pour sauver le monde; ils sont une race mise à part : « Notre pays, dit ce charitable et modeste prêcheur, notre pays a été séparé des dix tribus, parce qu'il a renoncé au papisme à l'époque de la réformation, et qu'il est resté, malgré toutes ses fautes, un pays protestant; c'est pourquoi il ne subira point les châtimens qui attendent les autres. » Ailleurs en-

core il dit : « J'induis d'autres passages de la Bible que notre pays, qui s'est séparé de l'apostasie à la réformation et a cessé d'être une des dix tribus, et qui est la grande patrie du protestantisme, sera épargné par la colère de Dieu; qu'il pourra être châtié comme un enfant par son père, mais non point supprimé comme un criminel par un juge irrité... »

Voilà le pied fourchu; le docteur Cumming est un prophète plus anglais que chrétien. Nous nous souvenons d'avoir autrefois blessé les susceptibilités britanniques en disant que le duc de Wellington était un grand Anglais plutôt qu'un grand homme. Cette personnalité nationale est un des indestructibles caractères de la race. Ainsi, même à la catastrophe finale, quand tous les troupeaux ne feront qu'un seul troupeau, il faudra que les Anglais soient parqués séparément. Vous verrez que jusque dans la vallée de Josaphat ils auront un cimetière particulier avec leurs couleurs, gardé par leurs *policemen*, et qu'ils se lèveront tous avec le mot d'ordre : « *England expects every man to do his duty;* l'Angleterre compte que chacun fera son devoir. »

Cela seul suffirait pour affaiblir un peu notre foi, si nous en avions, dans les prédictions du docteur Cumming. Dans tous les cas, le monde dût-il effectivement finir en 1865, il n'y en aura jusque-là ni plus ni moins de vertus ou de crimes, de prières ou de blasphèmes, de maisons bâties ou de maisons démolies, de fortunes édifiées ou de fortunes renversées; le genre humain n'en continuera pas moins à naître, à vivre et à mourir. Et, pour ce qui est de la fin des fins, quelqu'un qui est au-dessus des prophètes a dit : « Quant à ce jour et à cette heure, personne n'en a connaissance, non pas même les anges du ciel, mais seulement mon père. Et il arrivera à l'avénement du Fils de l'homme ce qui arriva au temps de Noé; car comme dans les derniers jours avant le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfans jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne connurent le moment du déluge que lorsqu'il survint et emporta tout le monde, il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme... Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas... »

JOHN LEMOINNE.

SCIENCES

DE LA CONSTITUTION INTÉRIEURE DU GLOBE.[1]

RECHERCHES SUR LA FORME ET LES MOUVEMENS DE LA TERRE.

La réponse à la question : « Pourquoi la terre ne tremble-t-elle pas tous les jours? » c'est l'affirmative. En prenant le monde dans son ensemble, il n'est pas un jour où quelque contrée n'éprouve un de ces ébranlemens provenant d'un tassement et d'une rechute des masses continentales vers le centre de la planète. Ces légers brisemens de l'écorce du globe ne sont qu'une miniature de la grande catastrophe qui, il y a un petit nombre de mille ans, déprimant et noyant les anciens continens, soulevant et desséchant les continens actuels, circonscrivant le bassin des mers, élevant par entassement les montagnes, établit l'ordre actuel des choses à la surface de la terre, et, par suite du changement de l'état météorologique de la nature entière, substitua un autre règne animal et un autre règne végétal aux anciens règnes organiques, enfin introduisit ce qu'on commence à appeler le *quatrième règne*, savoir celui des êtres doués d'intelligence.

On sait que tout le littoral de la Baltique continue à se soulever graduellement, et j'ai moi-même constaté que toute la côte de France qui borde l'Atlantique s'élève de siècle en siècle d'une quantité sensible. Les cales des vaisseaux établies à Rochefort, du temps de Louis XIV, sont aujourd'hui de plus d'un mètre au-dessus des cales modernes. Les marais salans du litto-

(1) Voyez les livraisons du 15 août et 1er septembre dernier.

ral de l'Aunis passent successivement à l'état de *marais-gâts*, c'est-à-dire abandonnés par la mer, non pas que celle-ci se retire, mais bien parce que le sol se soulève réellement. C'est le contraire du sens exprimé par le fameux vers d'Ovide

Crescunt terræ decrescentibus undis.
Et la terre s'accroît par le décroît des eaux.

Le vers français est, je crois, de Chapelain. Je le répète, le sol mobile s'est soulevé. Il en est de même à Brouage, petite ville forte du temps de Richelieu, et d'où la *malaria* a chassé tous les habitans. Les murs de la ville portent encore les anneaux où s'amarraient les vaisseaux de Louis XIII; mais les fossés ne pourraient admettre aujourd'hui que de faibles barques, et encore au moment de la haute mer. Parmi les innombrables autorités que je pourrais invoquer sur l'Océan comme sur la Méditerranée, je prends le passage du continent dans l'île de Noirmoutiers, passage facile aujourd'hui même avec un cheval ou un âne, et qui, du temps de Henri IV, était parfois fort dangereux. C'était au point qu'un soir, se disposant à s'embarquer pour l'île, où l'attendaient une société choisie de dames et de seigneurs, une chère excellente et une belle partie de jeu, le roi fut forcé de passer la nuit très mal à l'aise dans la cabane du batelier, malheureux de l'incommodité présente comme du regret des jouissances qu'il n'avait qu'en perspective. Le fait géologique du changement d'état de ce passage acquiert une certitude complète par la connaissance du caractère du personnage, que tout le monde sait avoir été aussi brave que vicieux.

On ne saurait trop répéter du reste que les grandes catastrophes, les changemens universels n'ont lieu qu'à des époques prodigieusement éloignées les unes des autres. Pour former les dépôts qui séparent les époques antérieures à la nôtre, il a fallu des millions de siècles, et comme la dernière catastrophe ne date que de six mille ans, le genre humain peut être rassuré pour longtemps encore, sauf les petits soulèvemens, les petites rechutes, les petites dislocations locales, les petits retours à l'équilibre, qui ne sont rien pour l'immense nature, mais qui sont beaucoup pour l'homme, qui n'est grand que par l'intelligence.

Les astronomes et les physiciens, qui ont conquis le monde des infiniment grands et celui des infiniment petits par la précision inconcevable de leurs moyens d'observation, se plaignent universellement de *l'instabilité de la terre*. Depuis l'Allemagne jusqu'en Amérique, depuis l'Inde jusqu'à la pointe méridionale de l'Afrique, en Angleterre, en France, en Italie, les lunettes et les niveaux décèlent un sol flottant, comme le serait le vaste pont d'un vaisseau de guerre dans un port calme. On voit l'étoile polaire troublée dans sa distance au pôle par d'inexplicables oscillations, dont l'instabilité bien avérée de nos continens nous dévoile aujourd'hui la cause. Et qu'on ne croie pas que ces minimes causes d'erreurs soient de peu de conséquence pour les

astronomes, au moral comme au physique. J'ai parlé, à l'occasion des comètes, de ces passions froides qui sont plus puissantes encore que les passions fougueuses. Sans rappeler le conte de l'antiquité sur Aristote, que l'on prétend s'être jeté de dépit dans l'Euripe, parce qu'il ne pouvait pénétrer le secret des marées de ce détroit, nous avons dans ce siècle l'exemple de deux astronomes morts *littéralement* de chagrin pour cause de discordance dans leurs observations. Quand les astronomes sentent osciller la terre au moyen de leurs lunettes, qui semblent osciller dans le ciel étoilé, on peut être assuré qu'elle oscille bien réellement et d'une manière tout à fait irrégulière. Nous retrouverons tout à l'heure ces curieuses observations, quand nous examinerons si les pôles ou pivots de la terre ne sont point ébranlés par les secousses du sol, ou si l'effet de ces commotions qui nous paraissent si fortes n'est point comme insensible par rapport à la masse entière du globe.

Ceux à qui l'on montre par la pensée un abîme de feu sous nos pieds, avec la seule épaisseur de l'écorce du globe qui nous en sépare, sont préoccupés tout de suite de la sensation de chaleur que nous devrions sentir par ce voisinage. Plusieurs auteurs ont cru que la végétation était activée par ce feu souterrain; il n'en est pourtant rien. On a cultivé un terrain placé sur une couche de glace permanente faisant glacière, et le blé y a cru comme sur un terrain ordinaire. Dans la Sibérie du nord, où le sol ne dégèle jamais, la croissance rapide des plantes dans la couche dégelée, qui n'excède pas deux mètres de profondeur, montre bien que la chaleur centrale n'est pour rien dans la cause qui produit la végétation, et qui n'est exclusivement que la chaleur solaire. La chaleur traverse rapidement les corps minces; mais quand l'épaisseur devient considérable, le passage de cette chaleur devient fort lent, même au travers des masses métalliques. J'ai vu dans les fonderies d'artillerie des blocs de cuivre qu'on venait de fondre, et qui n'avaient pas plus d'un demi-mètre en tous sens, conserver plusieurs jours leur chaleur centrale, en sorte qu'au moment même où ils semblaient assez refroidis pour qu'on pût les toucher impunément, si on les couvrait d'une substance qui arrêtât le refroidissement de la surface, ce corps posé dessus prenait feu. Je citerai encore un exemple curieux. — Des voyageurs égarés dans les hautes régions désertes de l'Etna, au milieu des poussières volcaniques, étaient tourmentés de la soif, comme cela semble naturel dans une contrée qui est le domaine exclusif des feux et des matières ignées. Un des guides, enfonçant par hasard un bâton ferré dans le sable brûlé et croulant, s'aperçoit que la pointe de fer mord dans quelque chose d'inaccoutumé : c'était une couche de neige et de glace que les éruptions du volcan avaient recouverte de matière volcanique *sans la fondre entièrement*, tant la chaleur envahit lentement les masses épaisses. Il est bien entendu que nos voyageurs profitèrent de l'utile dépôt respecté par les feux du dedans et du dehors de la montagne. Tous ceux qui arrivent aujourd'hui du Vésuve ne tarissent pas sur le peu d'épaisseur qu'il faut mettre entre le fleuve de feu et la chaussure du voyageur pour que celle-ci reste intacte. Fourier, d'après les notions

de la physique moderne, a calculé que la chaleur qui peut traverser l'écorce du globe, même en la supposant aussi perméable que les métaux, ne ferait pas, à beaucoup près, un millième de degré de notre thermomètre, et qu'ainsi, météorologiquement parlant, l'effet en est complétement nul.

Voici quelque chose de moins sérieux pour ceux qui voudront bien comprendre comment il est possible qu'une très petite couche de substance interposée arrête le progrès de la chaleur. L'historien Mézeray, homme grave et penseur, quoique assez excentrique dans ses manières, voit un jour entrer dans son cabinet une toute petite fille qui vient lui demander du feu. Il n'y avait peut-être pas à cette époque une seule maison, un seul ménage en France où il n'y eût un vieux sabot cassé destiné à aller chercher du feu chez les voisins en cas d'extinction de celui qu'on couvrait de cendre tous les soirs. « Volontiers, ma petite, mais tu n'as pas de sabot? — Oh! monsieur, si vous voulez le permettre, j'en prendrai bien tout de même. — Fais. — Alors l'enfant, s'accroupissant près du foyer, couvrit sa petite main gauche de cendre, et de la droite elle chargea cette cendre de charbons allumés qu'elle emporta en remerciant et sans aucune crainte de brûlure. — Tout philosophe que je suis, dit tout haut l'atrabilaire collaborateur du *Dictionnaire de l'Académie*, je ne me serais jamais avisé d'un tel expédient! »

Comme la cendre et le sable, on trouve que le charbon pilé, le duvet de cygne, celui de l'édredon, et plusieurs espèces de fourrures, sont presque imperméables à la chaleur. Les moules de sable, où l'on fond et coule les boulets et les bombes, sont froids à une petite distance du fer fondu, et les pauvres ramoneurs de la Savoie et de l'Auvergne trouvent dans un sac de suie l'équivalent du somptueux édredon enfermé dans la soie qui recouvre les lits de l'opulence.

Une dame qui avait suivi avec attention les considérations que je développe ici me fit cette observation : « Je suis enchantée de savoir qu'il passe si peu de chaleur au travers de l'écorce terrestre, et que par conséquent il faille tant d'années au globe pour se refroidir! — Et pourquoi donc, puisque la chaleur que nous recevons de l'intérieur de notre planète ne peut influer en rien sur les saisons et sur les productions de la nature? — Le voici : c'est que la terre mettant très longtemps à se refroidir, le noyau fondu et élastique qui porte nos continens sera extrêmement longtemps à perdre sa force par le refroidissement, et qu'il sera encore pendant bien des millions de siècles capable de porter nos continens actuels. Cela me rassure pour l'avenir. — Parfaitement raisonné, madame, et je ferai part de votre observation au public. »

A l'époque qui a précédé la nôtre, y avait-il plus ou moins de terrain à découvert? En un mot, les mers occupaient-elles plus ou moins d'espace qu'elles n'en occupent maintenant? Je crois qu'on peut présumer que les saillies du sol étaient moins prononcées quand l'épaisseur des continens était moindre, et que les primitives rechutes de la surface du globe, s'opérant

dans un terrain moins épais, avaient dû enfoncer et creuser beaucoup moins les bassins des mers. Au reste, la science moderne marche vers la solution de ces questions, que l'on ne peut atteindre avant d'avoir recueilli les données qui nous manquent encore. On a placé sur nos cartes modernes de géographie physique non-seulement les diverses races d'hommes, mais encore toutes les races d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, de végétaux, tant ceux de la terre que ceux de la mer. Si nous avions ces mêmes renseignemens pour les habitans de notre globe à l'époque antérieure à l'homme, nous pourrions poser les limites de la terre et des eaux, ou, comme disaient les Grecs, *du sec et du mouillé* (ξηρον και ὑγρον) à cette même époque. Les géologues travaillent activement à cette belle œuvre d'après la distribution géographique des restes fossiles des diverses races éteintes. Malheureusement, comme l'Océan occupe sans doute aujourd'hui une grande partie des terrains qui étaient à découvert dans la période qui a précédé la nôtre, il est à craindre que les notions que peut atteindre la science de l'homme ne restent toujours incomplètes.

On m'a demandé de préciser l'observation de M. de Humboldt relative à un terrain soulevé en Amérique de la même manière que celui de Trézène dans l'Attique. Voici des détails. C'est en 1757, au Mexique, qu'un terrain de trois à quatre milles carrés se souleva en forme de vessie qui se gonfle. On reconnait encore aujourd'hui par les couches disloquées les limites où le soulèvement s'arrêta. Sur ces limites, l'élévation du terrain au-dessus de son niveau primitif, ou bien au-dessus de la plaine environnante, n'est que de 12 mètres; mais, vers le centre de l'espace soulevé, l'exhaussement total n'a pas moins de 160 mètres. Ce phénomène avait été précédé de tremblemens de terre qui avaient duré deux mois; mais quand le soulèvement s'opéra, tout était tranquille. Il se forma des milliers de petits volcans d'une à deux fois la hauteur d'un homme. Ces petits volcans microscopiques sont célèbres sous le nom de *fours* (*hornitos*) que leur donnèrent les indigènes. Enfin, au bout d'une longue crevasse du terrain, un véritable volcan, le Jorullo, de 4 à 500 mètres de hauteur, annonça son existence en vomissant des laves basaltiques. En 1822, à la suite du tremblement de terre qui détruisit en trois minutes les villes de Valparaiso, de Mélipilla, de Quillota et de Casablanca, au Chili, toute la côte américaine fut soulevée de 1 à 2 mètres. Les bancs d'huitres qui affleuraient la surface de la mer étaient soulevés de cette quantité hors de l'eau.

Il y a des faits géologiques qui ont été tant de fois cités, qu'ils font l'effet de ces anecdotes que tout le monde sait, et dont il suffit de prononcer le premier mot pour qu'on puisse se dispenser de conter l'histoire entière. Telle est l'apparition de l'île voisine de Santorin (Saint-Irénée) en 1707, telle aussi l'apparition momentanée de l'île Julia ou Graham en 1831 (1). Cette

(1) Voyez, sur *l'île Julia*, un article de M. Constant Prévost, *Revue des Deux Mondes* de 1831, vol. III-IV.

île, pendant le peu de mois de son existence éphémère (de juillet à décembre), reçut la visite de Walter Scott presque mourant qui se rendait à Naples. Cependant le romancier survécut à l'île. Enfin on n'est pas moins las des redites sur le temple de Sérapis, dans la baie de Baïa, lequel, entre le IIIe et le XVIe siècle, s'est à une époque inconnue enfoncé sous la mer avec le sol qui le portait pour reparaître plus tard avec ses colonnes percées par les coquillages qui attaquent la pierre et s'y logent. On ne sait si la catastrophe a été subite ou si la dépression a été graduelle et lente. Le terrain paraît aujourd'hui s'abaisser un peu d'année en année. Au reste ce prétendu temple de Sérapis n'est pas plus, dit-on, un temple de Sérapis que la colonne d'Alexandrie n'est la colonne de Pompée, dont elle porte le nom. Si le lecteur se souvient de ce que j'ai dit sur la catastrophe de la Jamaïque (1), où le sol du quai fut tellement abaissé, que la mer atteignait le faîte des maisons, il lui est facile de juger que si une future commotion relève quelque église engloutie, on observera sur ses murs l'empreinte des animaux marins et des mollusques qui s'y seront attachés. Un fait moins banal est celui des massives pagodes de Mélien-Warom, sur la côte de l'Inde, lesquelles, avec le sol qui les portait, sont descendues presque entièrement au-dessous du niveau de la mer, dont les vagues se brisent contre ces singuliers écueils faits de main d'homme.

En voilà assez sur ce qu'on sait. Voyons maintenant ce qui nous reste à savoir, ou du moins ce qu'on peut espérer de savoir un jour. M. Biot a dit fort éloquemment : « Rien n'est aussi facile que ce que l'on a trouvé hier, mais rien n'est si difficile que ce qu'on trouvera demain. » C'est aussi de cette manière que raisonne la curiosité, toujours avide de l'inconnu. Une fois satisfaite, le prix des objets baisse sensiblement pour elle. L'esprit humain vient à peine d'enregistrer ses récentes découvertes, qu'il aspire à de nouveaux succès. Horace l'a dit dans un beau vers :

Transvolat in medio posita et fugientia captat.

La première de toutes les conséquences qui découlent de la constitution de la terre, c'est sa forme extérieure, qui est exactement celle d'un corps fluide tournant sur lui-même, et par suite se renflant à l'équateur et s'aplatissant au pôle dans la forme d'une orange qui tournerait sur des pivots placés à l'extrémité de sa plus petite épaisseur. La France a eu l'initiative et l'honneur des expéditions destinées à la détermination de la figure de la terre, et dans le siècle dernier, tandis qu'une société d'académiciens partait pour le Pérou et l'équateur, d'autres, s'acheminant vers le sud, allaient, suivant Voltaire,

Geler auprès du pôle aplati par Newton.

Il est juste de dire que Newton n'était pas le premier qui eût aplati la terre.

(1) Voyez la livraison du 15 août dernier.

Huygens l'avait fait avant lui, mais la cause d'aplatissement qu'il alléguait n'était pas la seule agissante. Depuis Louis XIV, il ne s'est pas écoulé cinquante ans de suite sans une expédition, en France ou au dehors, ayant pour but la détermination de la figure de notre globe. Les travaux des académiciens sur ce sujet sont aujourd'hui remplacés par ceux des officiers d'état-major, auxquels on doit la nouvelle carte de France et un grand nombre de travaux géodésiques du premier ordre, qui, avec l'intervention du directeur actuel de l'Observatoire de Paris et les longitudes électriques, vont atteindre le dernier degré de la perfection.

C'est à Louis XIV qu'il faut faire remonter l'honneur de la première mesure exacte de la terre. Il confia ce travail à l'abbé Picard, dont la réputation dans le monde littéraire n'est pas à la hauteur de son mérite. Cet excellent observateur adapta le premier des lunettes à ses instrumens géodésiques. Il poussa ses triangles jusqu'à Amiens, et pour point de départ il mesura exactement une distance de dix kilomètres sur la route de Paris à Fontainebleau. Cette localité doit être à jamais célèbre dans les fastes de la géodésie. Au-dessus de Villejuif commence une plaine immense, élevée de quatre-vingts à cent mètres au-dessus du niveau de l'océan, et qui atteint à son extrémité les premières maisons de Juvisy. La route traverse en ligne droite cette vaste étendue, qui n'offre aux regards rien de pittoresque. Pour toute contemplation, le vent y fait l'été onduler les épis d'un sol d'une fertilité rare. L'hiver, ce plateau se couvre d'un tapis de neige non moins monotone. La verdure du printemps, les guérets de l'automne qui nous y montrent homériquement *la terre noircissant sous le travail de la charrue*, tout y est réglé et normal. C'est là le domaine exceptionnel de la météorologie pour les pluies, les rosées, les orages, les vents, la chaleur et les influences agricoles. Au milieu de cette *base* de l'abbé Picard, à la rencontre de la route qui vient de Versailles, quelques maisons formant le hameau de la Belle-Épine marquent l'origine des eaux qui vont sourdre plus bas, à quelques centaines de mètres, et qui alimentent l'aqueduc d'Arcueil. Là, loin de l'influence de la capitale, les saisons conservent leur type normal. Les nuits, peu semblables à celles de Paris, sont calmes et obscures.

On n'y voit que la nuit, n'entend que le silence,

pour emprunter l'expression de ce Delille auquel on refuse aujourd'hui le titre de poète. Là sans doute on élèvera quelque jour un monument à l'abbé Picard. Ce fut sa mesure de la terre qui révéla à Newton qu'il tenait le secret de l'univers, l'attraction. La mesure de la terre par Picard lui disait : *Tu l'as trouvé!*

Voilà la terre définie dans son ensemble, mais les mesures modernes sont si précises, qu'on aperçoit mille petites irrégularités dans cette figure. J'ai hasardé depuis bien des années l'idée que cette vaste masse fluide ne tournait pas uniformément sur elle-même, et que les parties centrales tournaient un

peu moins vite que les continens qui en constituent la surface. Cette théorie est d'accord avec l'idée des rechutes successives de l'enveloppe extérieure vers le centre, lesquelles ont dû donner aux masses rapprochées du centre un surcroît de vitesse de rotation. Le calcul appliqué à cette hypothèse montre que vers les latitudes moyennes il doit se produire un renflement additif à la figure que prendrait une masse fluide tournant tout d'une pièce. Le fait du renflement semble mis hors de doute par les mesures géodésiques. Ainsi, tandis qu'en général la terre est une sphère aplatie d'un trois-centième, l'Europe et les latitudes moyennes semblent appartenir à une sphère d'un aplatissement presque double, et que le docteur Young évalue à un cent-cinquantième. Les mesures des parallèles conduisent à des conclusions analogues; toutes donnent, à moitié distance entre l'équateur et le pôle, la ceinture de la terre plus grande qu'il ne convient à sa forme générale. Notre XIXe siècle laissera encore sans doute bien des choses à trouver là-dessus au XXe, qui nous arrive à grands pas.

Si l'hypothèse hardie que je viens d'indiquer est réellement la cause efficace de ce qu'on observe, on voit que les continens, tournant plus vite vers l'orient que le noyau central qu'ils devancent, feront de la terre une véritable machine électrique qui aura ses courans de l'est à l'ouest, et qui, par suite, dirigera l'aiguille aimantée du nord au sud avec toutes les irrégularités que comportent naturellement l'inégalité des épaisseurs de la croûte terrestre, les accidens de température et le déplacement intérieur de la lave et du fluide central. La seule conclusion générale que l'on puisse tirer de cette idée théorique, c'est que nos continens, marchant plus vite que le noyau central, laisseront quelque peu en retard les lignes magnétiques dont le globe est couvert, et que par suite tout le système de ces lignes semblera marcher vers l'occident. C'est aussi très expressément ce qui a lieu et qui jusqu'ici n'a point été expliqué. Pour éclaircir ce fait, il faut savoir qu'à Paris, en 1666, année de la fondation de l'Académie des Sciences, l'aiguille aimantée pointait juste au nord, et qu'ainsi elle indiquait exactement le sens du méridien. Il n'en fut pas de même les années suivantes. L'aiguille aimantée faussa sa direction polaire, et quelques années plus tard ce fut Londres, à l'occident de Paris, qui jouit du privilége de voir la boussole indiquer le vrai nord. Plus tard, ce fut l'Irlande, et de nos jours il faut franchir l'Atlantique et même pénétrer assez avant dans les États Unis pour trouver l'aiguille nord et sud comme elle était à Paris en 1666. Je crois me souvenir que c'est en quatorze cents ou quinze cents ans que les lignes magnétiques font le tour du globe, ce qui indiquerait que les continens feraient une révolution de plus que le noyau central en quinze cents ans environ. Ce serait un tour de plus au bout de cinquante mille tours, ce qui n'a rien d'improbable. Ce résultat est-il d'accord avec le suraplatissement de la terre en Europe? C'est ce qu'il faudra calculer.

Avant d'aller plus loin dans le champ de ces conjectures, remarquons

que cette constitution a fait de notre globe une vaste machine électrique par le frottement des continens solides sur le noyau fluide intérieur, et que dès lors nous avons en main une cause qui peut-être rendra raison des aurores boréales et australes, si complétement inexpliquées jusqu'ici. Tout ce qu'on sait de ces brillans météores, c'est qu'ils tirent leur origine de l'électricité en mouvement, et que par suite ils illuminent le ciel en agissant sur l'aiguille aimantée, qu'ils tourmentent pendant toute la durée de leur apparition. C'est certes un phénomène bien extraordinaire que de voir un léger barreau aimanté, délicatement suspendu sous les voûtes de l'Observatoire de Paris, trembler et s'agiter aux lueurs d'un météore qui n'illumine que le nord de la Suède. Ces belles observations sont de M. Arago. Voici un fait dont j'ai été témoin. Un savant voyageur, M. Fiedler, lui parlait de ses voyages dans le Nord à la recherche des mines. — Avez-vous observé de belles aurores boréales? lui dit M. Arago. — Sans doute, lui répondit M. Fiedler, et au commencement de 1825 j'en ai vu une d'un éclat éblouissant... — Arrêtez, lui dit M. Arago, ne me dites pas la date, je vais la trouver sur mon registre d'observations de l'aiguille aimantée. Pendant la sortie de M. Arago, M. Fiedler me donna exactement la date de son aurore boréale, qui coïncidait avec le jour de la naissance de son premier fils. Sur ces entrefaites, M. Arago descendit avec son registre, et nous montra une perturbation très grande de l'aiguille magnétique au jour précis indiqué par M. Fiedler, date qu'il avait, à la demande de M. Arago, inscrite sur mon portefeuille. Ici comme partout, c'est la même remarque : si nous ne savons pas, la postérité saura.

Depuis Laplace, les mathématiciens, rebutés par les difficultés de l'entreprise, semblent avoir déserté le champ des spéculations relatives à la forme de la terre, à la stabilité des mers, à l'équilibre général ou plutôt à la constance des mouvemens de rotation du globe sur lui-même. Un jeune mathématicien anglais, M. Hennessy, me paraît être entré dans la bonne voie de l'école française et avoir posé les bases de la solution de bien des problèmes aussi importans que nouveaux. Malheureusement le nombre de ceux qui peuvent apprécier des travaux d'un tel ordre est très petit. Laplace, qui dédia à Napoléon sa célèbre *Mécanique céleste*, en reçut une lettre de félicitations aussi noble que profondément pensée, et qui confirme ce que je viens de dire.

De toutes les périodes naturelles, à savoir le mois lunaire, l'année solaire, les révolutions des planètes, aucune n'est fixe. Le jour seul est invariable; c'est la seule mesure exacte du temps. L'année est aujourd'hui plus courte de quelques secondes qu'au commencement de notre ère. Le mouvement de la lune est on ne peut plus irrégulier. C'est donc au jour qu'il faut tout rapporter. Or, physiquement parlant, peut-on admettre que la rotation de la terre, qui donne cette période, est tout à fait constante?

Oui, si l'on pense que dans les commotions du globe les masses qui retombent sont de très petite importance par rapport au globe entier; autre-

ment le mouvement de rotation de la terre serait accéléré, et le jour diminuerait dans sa durée. Or nous savons, sans crainte d'erreur aucune, que la durée du jour est restée invariable depuis la naissance de l'astronomie jusqu'à nous, car les anciens ont mesuré plusieurs périodes astronomiques avec le jour de leur époque, et comme ces durées se trouvent exactement les mêmes quand on les mesure avec notre jour du XIXe siècle, il faut nécessairement en conclure que le jour est resté le même, puisqu'en se servant de cette mesure pour le même objet, on trouve le même résultat. Cependant, à l'époque des grandes catastrophes et des grandes chutes des matériaux de la surface du globe vers son centre, la rotation a dû être sensiblement accélérée. Il est facile du reste de calculer l'effet produit sur la durée du jour par un rapprochement du centre égal à dix, à vingt, à trente mètres pour toute l'écorce du globe. La communication du mouvement de la partie extérieure à la partie intérieure, en changeant les vitesses primitives, doit être aussi une cause de changement lent dans la forme du globe et dans la durée de sa révolution. Enfin, en admettant une vitesse plus grande des masses continentales, il devra résulter plusieurs effets curieux de réaction entre les continens et le noyau central, suivant que les continens passeront sur telle ou telle partie du noyau, accidentellement plus chaude ou plus élastique, plus légère ou plus compacte.

Il n'est guère personne qui ne sache que la terre tourne autour d'un axe passant par deux pôles ou pivots qui sont fixes dans le ciel comme sur la terre. C'est ce qu'on voit quand on fait tourner un globe géographique ordinaire sur les supports qui le dirigent. Or ce cas de la fixité des pôles est en mécanique un cas exceptionnel. Un corps en rotation pourrait, comme la toupie, tourner en se balançant circulairement, et l'axe de rotation tournerait lui-même dans un cercle autour d'un axe fixe. Tout ce qui trouble la rotation d'un corps tournant produit cet effet du balancement en rond de l'axe du corps. Ainsi cet *effet* a dû se produire au moment de la dernière catastrophe du globe, car il n'est guère possible d'admettre que la précipitation des matériaux vers le noyau intérieur ait été assez régulière pour ne donner aucun balancement à l'axe et aux pôles de la terre. Voici tout ce que nous savons, ou plutôt tout ce que nous pouvons présumer là-dessus. L'excellent astronome M. Peters a cru reconnaitre un petit balancement de huit centièmes de seconde dans la ligne des pôles autour d'un état moyen. La période de ce mouvement est d'environ dix mois ou 304 jours. Ce déplacement, mesuré sur la surface terrestre, ne serait que d'à peu près cinq mètres, quantité bien minime. Le travail de M. Peters a donné l'éveil, et dès lors il est fort utile. L'exactitude de cet excellent observateur est connue de tout le monde astronomique.

Pour avoir quelque chose de moins sérieux sur ces mouvemens de rotation qui ont épuisé la force intellectuelle de Newton, de d'Alembert, de Laplace, de Poisson, nous dirons qu'à la visite de la reine d'Angleterre, conduite par l'empereur à l'exposition universelle, les deux souverains se sont

arrêtés plus de vingt minutes auprès du merveilleux appareil de M. Léon Foucault. La terre (pour me servir d'une assez méchante plaisanterie polytechnique) *a eu l'honneur de tourner devant leurs majestés;* mais un autre instrument du même physicien pour la rotation des corps, le gyroscope, n'a pas moins attiré l'intelligente attention des illustres visiteurs. Un lourd anneau tournant, mis en mouvement circulaire, s'est montré presque doué de volonté; il s'est dirigé comme l'aiguille aimantée, il a résisté aux caprices des mains qui le tenaient; enfin il a semblé voler circulairement autour du fil qui le portait, exactement comme si la pesanteur eût perdu tout empire sur lui. — Incroyable! ce mot sortait en français et en anglais de toutes les bouches.

Au moment de l'exposition universelle de l'industrie du genre humain, ce ne serait guère être de son temps que de ne pas considérer au point de vue *industriel* la question de la constitution intérieure du globe terrestre; mais on me demandera quel rapport il y a entre cette constitution et une opération industrielle quelconque, et si je veux mettre en exploitation le feu central de la terre? A cela je réponds sans hésiter : oui, et je déclare que l'entreprise n'offre aucune difficulté insurmontable. Passons à la preuve.

Chacun sait qu'on fait tout avec de la chaleur. On substitue le travail de quelques centimes de charbon au travail de l'homme pendant toute une journée. Avec le feu, on pare aux inconvéniens des climats, on modifie les substances alimentaires, on active la croissance des plantes, et on rend possibles des cultures que refuserait le climat; enfin on compose et on décompose tous les corps. Prométhée, en donnant le feu à l'homme, lui donna l'empire du monde et la multiplication indéfinie de sa race. Eh bien! il faut aller prendre au sein de la terre cet élément précieux, qui s'y trouve en si grande abondance. La terre a ses mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de sel, de charbon, mais elle est tout entière pour ainsi dire elle-même une vaste mine de chaleur.

Il ne s'agit point ici de percer le fameux puits de Maupertuis, qui, suivant Voltaire, voulait traverser la terre de part en part pour que nous pussions voir nos antipodes en nous penchant sur le bord de ce puits profond d'environ six mille quatre cents kilomètres. Il ne s'agit aujourd'hui que de s'enfoncer sous terre de quatre kilomètres au plus. Déjà à trois mille mètres on aurait la température de l'eau bouillante. Une capacité souterraine à cette profondeur serait donc un véritable magasin de chaleur qu'on pourrait regarder comme inépuisable.

Rappelons, avant de finir, que c'est ainsi qu'agit la nature dans la production des eaux thermales : elle précipite des sources froides dans de profondes cavités dont le fond est par suite à une haute température, et dès lors l'eau, qui tombe froide dans ces cavités souterraines, en fait déborder l'eau chaude qui les remplissait d'abord. Or des eaux venant de quatre mille mètres de profondeur seront plus que bouillantes et propres à mille usages

industriels. Est-ce donc la difficulté de pénétrer à quelques kilomètres de profondeur qui pourra nous arrêter, quand nous avons vu les Américains forer à la vapeur des tunnels immenses dans le roc siliceux? Au lieu d'un tunnel horizontal, il faudra seulement forer un tunnel en pente; voilà tout. On formera un escalier tournant suivant une vaste hélice d'une inclinaison convenable pour une descente aisée et surtout pour la construction des ouvrages préservatifs des infiltrations et des éboulemens. Le résultat sera une source de chaleur inépuisable, et pendant le forage, avec une aération bien entendue, les travailleurs et les machines ne craindraient guère la chaleur du sol. Bien plus, à une certaine profondeur, on ferait travailler la chaleur même du terrain au forage ultérieur et à l'agrandissement de la cavité souterraine. On aurait à sa disposition le choix du local et le temps : rien d'impossible dès lors. Il y a en Suisse telle galerie percée dans des rochers qui a demandé plusieurs siècles de travaux. Il n'en faudrait pas à beaucoup près autant ici, si l'on pense qu'il ne s'agit au total que d'un tunnel de quelques kilomètres, ouvrage exécuté bien des fois dans les percemens des voies de fer. Je ne crains pas d'affirmer que les travaux qui créeraient ainsi des *sources thermales artificielles* seraient tout aussi profitables à la science qu'à l'industrie. Par exemple, à quatre kilomètres de profondeur, le baromètre se tiendrait à une hauteur de trois mètres et demi au lieu de soixante-seize centimètres, qui est sa hauteur moyenne à Paris.

Au moment où je termine cette étude, un grand événement met en fête la France et l'Angleterre. Entre ces deux pays alliés pour la cause de la justice et de la civilisation, *il n'y a plus de détroit*. Si les deux nations sont unies pour les conquêtes politiques, elles doivent être unies aussi pour les conquêtes scientifiques. Serait-ce être trop exigeant que de demander qu'à l'exemple de l'expédition d'Égypte et de celle de Morée une commission de savans fût bientôt adjointe à l'expédition de la Mer-Noire, que le merveilleux câble électrique de 600 kilomètres qui nous a transmis les nouvelles de nos victoires nous donnât l'importante longitude de Sébastopol, qui autrefois avait été forcément conclue de celle de Malte, que ce Gibraltar anglo-français devînt pour la civilisation ce qu'il était contre elle, que le degré de salure des mers environnantes fût fixé dans les diverses saisons et à diverses distances des embouchures des fleuves, — enfin tout ce que peut apprendre une région si nouvelle et si exceptionnellement située entre le Caucase et le Danube, le Tanaïs et le Bosphore? Jusqu'ici, les graves préoccupations de la guerre ont dû écarter l'idée d'une commission scientifique du Pont-Euxin. Rien aujourd'hui sans doute ne peut s'opposer à cette création. Qu'on se souvienne de tout ce que l'expédition scientifique d'Égypte a ajouté d'éclat à la campagne militaire, et quel prix y attachait le grand capitaine qui mettait en tête de tous ses titres celui de membre de l'Institut. Aujourd'hui comme alors, la science n'est-elle pas une des gloires de la France?

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre 1855.

Un seul fait domine l'attention universelle aujourd'hui et parle à tous les esprits, à toutes les imaginations : c'est la chute de Sébastopol, la prise de la ville assiégée depuis près d'un an par les armées alliées. Il est venu surprendre par sa rapidité et émouvoir par sa grandeur, ce dénoûment espéré et attendu, préparé avec une infatigable patience et précipité par l'héroïsme de nos soldats. L'opinion publique en Angleterre comme en France est passée par des phases singulières durant ce long drame militaire. Le malheur de ce siége mémorable et unique peut-être dans l'histoire de la guerre, c'est qu'on l'a cru fini avant qu'il fût commencé. Depuis l'heure où un malheureux et ironique Tartare jetait en Europe le bruit de la reddition soudaine de Sébastopol, il a semblé pendant longtemps que chaque jour de retard laissât un poids sur la conscience publique. On ne doutait pas de la constance et du courage de nos soldats. Deux ou trois batailles sanglantes, les maladies bravées, un hiver cruel stoïquement supporté, plus de dix lieues de tranchées creusées sur un sol ingrat, des combats de toutes les nuits, des positions conquises pas à pas, disaient assez ce qu'il y a d'inépuisable vertu militaire dans ces armées. Cependant on s'irritait de cette résistance dont nul ne songera à amoindrir la valeur. Bientôt, par une évolution nouvelle, on se résignait aux nécessités et aux lenteurs de la guerre; on s'accoutumait presque même à la perspective d'un hiver de plus passé devant Sébastopol. Peut-être quelque savant stratégiste allait-il jusqu'à dire la ville imprenable, lorsque le dernier coup a été frappé victorieusement, de façon à retrouver l'éclat merveilleux de l'imprévu. Depuis quelques jours néanmoins, on peut mieux l'apercevoir aujourd'hui, une situation nouvelle se dessinait en Crimée. La bataille livrée sur la Tchernaïa, par son caractère même, dénotait l'extrémité où se sentait poussée l'armée russe. Les travaux de siége se rap-

prochaient des principales positions ennemies au point de ne plus pouvoir avancer. Les moyens d'attaque des alliés s'étaient accrus, et au commencement du mois le feu prenait une intensité formidable, à chaque instant plus meurtrière. Quelques aveux échappés au chef de l'armée du tsar et divulgués pour la première fois, avec calcul sans doute, révélaient les dommages éprouvés par les travaux russes, comme pour préparer à un dénoûment dès lors prévu par les assiégés. Tout semblait indiquer ainsi l'épuisement de la garnison et l'imminence d'une lutte décisive. C'est le 8 septembre à midi que le signal de l'assaut a été donné contre le bastion Malakof et le redan du carénage d'abord, contre le grand redan et le bastion central ensuite.

Ces travaux, armés d'une façon formidable, défendaient la ville sur un front étendu de la gauche du siége à l'extrême droite, qui va aboutir à la grande baie de Sébastopol. Les troupes françaises avaient à faire face à trois des ouvrages russes, Malakof, le redan du carénage et le bastion central. L'attaque des Anglais était dirigée contre le grand redan seulement. De ces diverses positions, Malakof est la plus forte, on le sait; c'est là qu'échouait une première fois l'assaut du 18 juin. Par une circonstance merveilleuse, c'est l'entreprise la plus difficile qui a été couronnée du plus éclatant succès aujourd'hui. Nos soldats ont emporté la position russe avec une indomptable bravoure, et ils ont pu s'y établir solidement. L'assaut du redan du carénage ne réussissait pas à un égal degré. Après s'en être rendus maîtres, ceux qui l'occupaient ont été obligés de céder devant un feu meurtrier. Il en était de même du côté de l'attaque anglaise. Nos intrépides alliés ont enlevé le saillant du grand redan, mais ils n'ont pu s'y retrancher convenablement. Après ce premier succès, ils se sont trouvés en face d'une immense artillerie et de puissantes réserves, devant lesquelles ils ont dû se replier. Enfin, au bastion central, l'attaque était renouvelée deux fois, et deux fois elle échouait.

Ce qui a été déployé d'énergie et d'héroïsme dans ces luttes terribles, où nos généraux ont marché au premier rang, ce qu'il y a eu aussi de pertes douloureuses, on peut le pressentir sans doute. Le prince Gortchakof dit dans ses dépêches, publiées à Saint-Pétersbourg, que l'armée russe a eu à soutenir six assauts successifs. Il parle évidemment des attaques dirigées sur les divers points. Toujours est-il qu'à l'issue de ces sanglantes mêlées Malakof restait la conquête définitive de nos soldats, et l'expérience n'a point tardé à montrer que là était le point vulnérable de la défense russe, la clé de la ville. Malakof une fois pris, en effet, la pensée d'évacuer Sébastopol semble être née instantanément dans l'esprit du chef de l'armée russe. Pendant la nuit, il faisait sauter les défenses, les magasins, les principaux édifices publics; il ajoutait son feu à celui de nos bombes. Il ne se bornait pas là; il coulait ou incendiait les navires restés dans le port, de telle sorte, on peut le dire, que la ville et la flotte disparaissaient à la fois. Le matin du 9 septembre, le prince Gortchakof faisait passer la garnison du côté du fort du Nord par le pont établi sur la baie; puis il coupait le pont, ne laissant aux alliés, suivant son expression, que des ruines ensanglantées. Les alliés ne pouvaient évidemment s'attendre à trouver une cité florissante; ils paraissent avoir trouvé du moins encore un matériel et des établissemens immenses,

et ils ont planté leur drapeau victorieux sur cette ville réputée inexpugnable. Ainsi se précipitait cette catastrophe. L'énergie du général Pélissier a singulièrement contribué à ce prompt dénoûment, on n'en peut douter, et il vient de recevoir justement le grade de maréchal de France. D'autres chefs de notre armée se sont illustrés déjà dans cette guerre. L'un des plus éminens, sans contredit, est le général Bosquet, qui a eu l'habileté ou la fortune de décider la victoire partout où il a été, à l'Alma, à Inkerman, au mamelon Vert, au dernier assaut, tandis qu'il n'était point à la première attaque de Malakof.

Maintenant quelles seront les conséquences immédiates de cette soudaine péripétie de la guerre? On ne peut certes rien prévoir encore. L'armée russe, se sentant menacée, abandonnera-t-elle le nord de Sébastopol, où elle s'est réfugiée, comme elle a abandonné le sud, et se repliera-t-elle vers Perekop? Alors la Crimée tombe tout entière par le fait entre les mains des alliés. L'armée du prince Gortchakof se renfermera-t-elle, au contraire, dans les positions du nord pour s'y défendre jusqu'au bout? Ici, c'est un autre ordre d'opérations qui commence; la situation des Russes peut devenir critique, et ils seront probablement contraints à la retraite, qu'ils n'auront point opérée volontairement. Il resterait, il est vrai, une autre hypothèse. Éclairée par les derniers événemens, la Russie ne sentira-t-elle pas la nécessité de souscrire à une paix telle que l'Europe puisse l'accepter aujourd'hui après ses sanglans sacrifices? Si elle ne consultait que les résultats de la guerre jusqu'ici, elle ne pourrait évidemment être très encouragée à poursuivre cette lutte terrible. Qu'on résume un instant ce que lui a valu sa tentative audacieuse contre l'empire ottoman et mieux encore contre le droit européen. Elle a commencé la guerre en envahissant les principautés, et là elle a eu l'humiliation d'être vaincue par les Turcs; elle a échoué devant Silistrie, et finalement elle a été obligée de se retirer derrière le Pruth. La campagne de Crimée une fois commencée, la Russie a eu à essuyer les défaites de l'Alma, d'Inkerman, de la Tchernaïa; la ville de Sébastopol n'est plus qu'un débris fumant. Eupatoria, Kertch, Ieni-kalé, sont au pouvoir des alliés. Nos escadres sont maîtresses de la Mer-Noire et de la mer d'Azof: la flotte russe n'existe plus. Dans la Baltique, l'an dernier c'était Bomarsund qui tombait devant nos armes, cette année c'est Svéaborg qui est livré à la destruction. Dans l'Océan-Pacifique, les vaisseaux et les soldats du tsar viennent récemment encore d'être contraints d'évacuer Petropaulowski, dont les fortifications ont été détruites par les escadres alliées.

La Russie est cernée de toutes parts. Plus que toute autre puissance, elle est atteinte par la guerre dans ses intérêts paralysés, dans son commerce, auquel le monde est fermé. En Finlande, dit-on, les populations ont cruellement souffert durant cette campagne. Voilà de quel prix la Russie a payé jusqu'ici l'impatience d'ambition de l'empereur Nicolas et l'opiniâtreté dans une faute! Ces ruines ensanglantées dont parle le prince Gortchakof ne rendent-elles pas plus palpable la fatalité qui a conduit le cabinet de Saint-Pétersbourg à refuser la paix proposée à Vienne avant que sa ville de la Mer-Noire fût détruite, avant que sa flotte tout entière eût disparu? Aujourd'hui cette question de la paix se présente de nouveau à la réflexion des hommes d'état

russes. Ce n'est pas qu'il faille se hâter de concevoir des illusions. Un grand pays, un pays qui s'attribue une vocation de conquête ne courbe point facilement son orgueil et des desseins séculaires sous le dur niveau de la défaite. En définitive cependant, la Russie n'est-elle pas la première intéressée à faire cesser cette lutte gigantesque où elle a attiré l'Europe? Quant aux puissances occidentales, elles ont atteint, on peut le dire, le premier but qu'elles poursuivaient dans cette guerre : elles ont soustrait l'Orient à cette suzeraineté onéreuse qui le menaçait sans cesse; elles ont frappé la Russie dans sa prépondérance, dans son ambition, dans tous ses moyens d'influence et d'action vis-à-vis de l'empire ottoman. Si la paix peut consacrer ces résultats aujourd'hui, l'Angleterre et la France n'hésiteront point certainement à déposer les armes. Si les événemens qui viennent de s'accomplir en Crimée n'ont point pour effet de régler en Orient cette grande question d'ordre européen, il faut inévitablement s'attendre à voir la lutte entrer dans une phase nouvelle et se dérouler tout au moins sur un autre terrain. La Russie a-t-elle bien réfléchi aux redoutables questions qui peuvent surgir, si elle ne consent pas à signer la paix?

Quoi qu'il en soit, cette chute de Sébastopol est faite pour retentir profondément en Europe et exercer son influence sur toutes les situations. Elle a eu déjà son effet en décourageant les partisans de la Russie et en relevant l'espoir de tous ceux qui suivent de leurs sympathies les puissances occidentales. A la lumière de cette vigoureuse et décisive action, la politique des gouvernemens allemands paraît assez peu brillante, il faut le dire. Depuis le commencement de la guerre, l'Allemagne est occupée à former des vœux en faveur de la paix, et elle suit la politique la moins propre assurément à rendre cette paix plus facile et plus prompte. Elle prend complaisamment pour un signe de force ce qui n'est qu'une neutralité indécise et impuissante. Elle assiste à toutes les péripéties d'une question où ses intérêts les plus essentiels sont engagés sans rien faire pour les soutenir, déclinant au contraire cette part d'action qui revient à toute grande puissance. Quel a été le suprême effort de son activité dans ces derniers temps? Il s'est agi de savoir dans quelles limites elle souscrirait à ce qu'on a nommé les quatre garanties, la Prusse ne voulant nullement de ces conditions, l'Autriche persistant à les maintenir, et la diète s'efforçant de trouver un moyen évasif. L'Allemagne n'était point très sûre de s'entendre encore, lorsque la reddition de Sébastopol est survenue tout à coup. L'effet a été grand à Berlin, et la Prusse ne serait point éloignée, assure-t-on, de chercher de nouveau à peser sur la Russie pour l'amener à la paix. On ne saurait demander beaucoup à cette flottante politique. Ce que le cabinet de Berlin redoute le plus, c'est de se trouver engagé d'une façon quelconque par des événemens qui semblent dépasser la mesure de sa fermeté et de sa décision. C'est ainsi qu'il a laissé décliner progressivement son influence dans les délibérations des cabinets au moment où s'agite la destinée de l'Europe. Quant à l'Autriche, elle a applaudi aux récens succès de nos armes, il n'en faut point douter. Elle conserve des relations amicales avec les puissances occidentales; elle reste leur alliée, et adhère aux principes de leur politique. Elle a refusé de souscrire à toute interprétation de nature à faire considérer sa position dans les

principautés comme une occupation neutre. En un mot, l'Autriche vise à demeurer une grande puissance en faisant le moins possible, afin de n'être point étrangère aux solutions qui interviendront. Elle y a réussi évidemment jusqu'ici. Est-ce là cependant tout ce qu'on pouvait attendre de l'état qui a signé le traité du 2 décembre, et qui se considère encore à juste titre comme lié par cette transaction? On disait, il y a quelque temps, à Vienne que l'Autriche n'avait rien à voir dans la campagne de Crimée, que cette expédition s'était faite sans sa coopération et sans son aveu. Oui, sans doute, les armées alliées n'ont point eu à obtenir l'aveu de l'Autriche pour aller débarquer en Crimée et mettre le siége devant Sébastopol ; mais quel était le but de cette expédition? N'était-ce point de faire prévaloir ces garanties auxquelles le cabinet de Vienne a adhéré? Et qu'a fait l'Autriche pour concourir à l'œuvre commune? Par l'attitude qu'elle prenait au lendemain des conférences de Vienne, ne permettait-elle pas une fois de plus à la Russie de disposer de ses troupes de Pologne pour les envoyer en Crimée, où elles prenaient part à la dernière bataille de la Tchernaïa? C'était une raison de finances, a-t-on dit, qui imposait à l'Autriche un désarmement. Elle ne pouvait, d'un autre côté, intervenir plus activement en présence des difficultés qu'elle rencontrait en Allemagne. Par malheur, les motifs ne manquent jamais. L'Autriche cependant est peut-être la puissance qui retirera les plus grands avantages de cette lutte, et si les événemens actuels ne font point renaître la paix, elle sera conduite à donner à son alliance avec l'Angleterre et la France un caractère plus effectif. De quelque côté que se dirigent les opérations, l'Autriche doit y avoir nécessairement une place.

Qu'on jette d'ailleurs un coup d'œil sur l'ensemble de l'Europe aujourd'hui : les sympathies pour la cause occidentale dominent évidemment, et le jour où les puissances maritimes auront à chercher des alliances, elles les trouveront infailliblement, comme elles ont trouvé déjà celle du Piémont, qui a sa part dans nos victoires. C'est un fait singulier, l'Allemagne a laissé le rôle qu'elle devait prendre à un pays petit par le territoire, et qui a su saisir l'occasion de se grandir en entrant résolument dans l'alliance européenne. L'exemple donné par le Piémont sera-t-il suivi? Cela dépend évidemment de l'aspect que va prendre la situation générale. Toujours est-il que l'ascendant de la politique occidentale ne fait que s'affermir. Au nord, en Suède et en Danemark, le bombardement de Svéaborg paraît avoir causé une véritable effervescence. Il n'en faut pas conclure sans doute que ces deux pays soient prêts à joindre leurs armes aux nôtres. Ce ne serait pas d'ailleurs le moment — à la fin de la campagne dans la Baltique. Il n'est pas moins vrai qu'en dehors des gouvernemens l'esprit public se prononce avec une force singulière en faveur de l'Europe et contre la Russie. En Espagne, cette question de l'alliance avec la France et l'Angleterre est l'aliment de toutes les polémiques depuis quelques mois déjà. Il y a d'habiles politiques, il est vrai, qui proposent de faire de la reddition de Gibraltar par l'Angleterre la condition de l'accession de la Péninsule. La France n'y verrait rien à redire sans doute. Il est peu probable cependant que l'Espagne soit admise à poser des conditions là où personne n'en fait. C'est là du reste une pensée jetée dans la polémique. La seule chose sérieuse, c'est que le gouver-

nement lui-même s'est préoccupé de cette question. L'état des finances de l'Espagne serait un grand obstacle, mais d'un autre côté ne serait-ce point un moyen d'arracher le pays à cette confusion stérile où il vit, en lui proposant une action virile dans les conflits actuels de l'Europe? L'Angleterre et la France ne trouvent donc que de sérieuses sympathies chez la plupart des peuples, qui ont l'instinct de cette solidarité qui les unit dans la défense de la civilisation européenne. Il est deux pays cependant où les deux puissances n'ont pas le privilége d'obtenir la même faveur. Ces deux pays sont la Grèce et Naples. En Grèce, c'est toujours une grande question de savoir quelles influences domineront, et cette lutte d'influences est venue s'aggraver de l'incident qui a rendu assez difficile le maintien au pouvoir du ministre de la guerre, le général Kalergi. Le roi persiste à ne point vouloir de son ministre, et la difficulté n'est pas résolue. Au fond, la véritable et grave complication d'où naît le péril du royaume hellénique, c'est cette espèce de fascination à laquelle se laisse aller le roi Othon en inclinant toujours vers une politique qui veut être grecque, et qui n'est que russe.

Le gouvernement napolitain ne semble-t-il pas céder au même penchant en élevant toute sorte de difficultés puériles? Qu'en résulte-t-il? C'est qu'il doit nécessairement contraindre l'Angleterre et la France à surveiller sa politique. Les autorités napolitaines se sont mises dans une sorte d'hostilité contre la légation anglaise. Il est à croire que cet étrange système cessera avant que les deux puissances aient à prendre quelque mesure sévère; l'influence de l'Autriche peut agir ici utilement en ramenant le cabinet de Naples à une conduite plus conforme à ses intérêts. Ce ne sont point là en réalité des difficultés sérieuses; ce ne sont que des côtés fort secondaires d'une situation qui dans son ensemble est dominée par ces grands faits : la prise de Sébastopol, l'éclatante victoire des armées alliées, l'ascendant croissant de l'Occident. Ces résultats acquis dès ce moment sont le fruit d'une politique sagement hardie pratiquée en commun par l'Angleterre et par la France.

Le bruit de ces succès, achetés malheureusement trop cher, est venu remplir ces derniers jours. Paris s'est illuminé spontanément, un *Te Deum* a été chanté. Il en est de même sur tous les points de la France, où l'héroïsme de nos soldats ne peut provoquer qu'un sentiment unique, un patriotique orgueil. Tout ce qui ressort de la vie intérieure s'effacerait entièrement devant les grandes choses qui viennent de s'accomplir, s'il ne s'était produit en peu de jours deux tristes incidens où semblent se révéler encore toutes les passions révolutionnaires. Une nouvelle tentative de meurtre a été dirigée contre l'empereur au moment où il se rendait au Théâtre-Italien. L'auteur de ce crime, après examen, paraît avoir été reconnu atteint d'aliénation mentale. Quelques jours avant, il éclatait à Angers une sorte de mouvement socialiste qui prenait pour prétexte la cherté des subsistances, et qui en réalité était l'œuvre de sociétés secrètes. Un matin, il s'est trouvé qu'une bande de six ou sept cents hommes pourvus de munitions, armés, enrégimentés, se sont portés sur la ville. Ces malheureux étaient, dit-on, dans la persuasion que le même mouvement s'accomplissait à pareille heure sur tous les points de la France, et qu'ils obéissaient à un signal

de révolution universelle. Les autorités ont rapidement agi, et l'émeute était comprimée quand les habitans d'Angers ont pu apprendre qu'elle avait existé. C'est là par malheur le symptôme d'un travail permanent des passions démagogiques qui pervertissent les populations ouvrières attirées dans les sociétés secrètes. Qu'on compare ces passions envieuses et grossières excitées par des tribuns de taverne à l'entrainant héroïsme de ces soldats qui viennent d'emporter les redoutes de Sébastopol, et qu'on dise où est le vrai peuple, le peuple sain et viril, qui fait la force de la France.

L'histoire des événemens, l'histoire qui se renouvelle et change tous les jours, a certes un intérêt singulier, avec ses accidens glorieux ou tristes. C'est le mouvement réel et contemporain des choses, auquel l'intelligence vient se mêler sous toutes ses formes comme un élément de plus. La littérature elle-même, à vrai dire, n'est que l'expression morale de cette partie intime d'un siècle que les événemens mettent en relief dans la vie active. La littérature est, suivant les époques, correcte et grandiose ou confuse, passionnée ou sceptique, féconde ou stérile. Il y a surtout de notre temps un besoin de connaître qui se traduit en une multitude de travaux et de recherches. Quelle est l'utilité, quel est l'attrait de ces recherches? Elles font revivre des époques et des figures oubliées, mettent en pleine lumière le contraste des mœurs, des intérêts et des caractères, dégagent ce mouvement mystérieux des rapports de tous les pays et des influences qui prédominent tour à tour. En dehors même des grandes lignes de l'histoire, il y a des faits que les curieux seuls vont rechercher, et qui, une fois dégagés de leur obscurité, éclairent aussi à leur manière certaines époques. N'en est-il point ainsi de cet *Épisode de l'Histoire du Hanovre* dont on a pu apprécier ici l'intérêt, et que M. Blaze de Bury raconte avec un art libre et attachant? L'épisode hanovrien qu'a choisi l'auteur peint la vie allemande à un certain moment de la fin du XVIIe siècle; il touche à l'histoire de la France et va se mêler à l'histoire d'Angleterre. Qui ne se souvient de la tragique destinée de cette princesse Sophie-Dorothée, qui subit une longue captivité et mourut après un séjour de trente-deux ans dans la forteresse d'Ahlden? Sophie-Dorothée, on ne l'a point oublié, était Française par sa mère, Éléonore d'Olbreuse; elle était fille du duc de Lunebourg-Celle et femme de l'électeur George-Louis de Hanovre, qui devint plus tard roi d'Angleterre sous le nom de George Ier. Ainsi se nouent les fils mystérieux de l'histoire. D'où vinrent tous les malheurs de Sophie-Dorothée? Ici apparaît cette originale et vigoureuse famille des Kœnigsmark. Or cette famille est à elle seule toute une galerie de types et de caractères de la vie allemande. A côté du farouche soldat de la guerre de trente ans se dessine la belle et enivrante figure d'Aurore de Kœnigsmark, qui fut la favorite de Frédéric-Auguste de Saxe, et qui eut pour fils le maréchal de Saxe. Ce fut un de ces Kœnigsmark, le beau et aventureux Philippe, qui vint par son amour traverser la destinée de Sophie-Dorothée. Il périt lui-même assassiné, et la princesse resta captive, au lieu de monter sur le trône d'Angleterre. Tel est l'épisode que M. Blaze de Bury ranime dans son récit, qui, en restant exact, a l'attrait d'un roman.

S'il est un pays qui se rattache à la France par tous les liens intellectuels

aussi bien que par les liens politiques, c'est l'Italie. Aujourd'hui comme à toutes les époques, les affaires de la péninsule se mêlent aux affaires générales, et sont un des élémens permanens de cette situation, qui se déroule en embrassant toutes les forces et tous les intérêts de l'Europe. Pour l'Italie, au milieu de ses aspirations et de ses incertitudes, les révolutions dernières marquent en quelque sorte un nouveau point de départ; elles ont laissé des questions intérieures aggravées par l'entraînement des partis et des passions mal apaisées, en un mot tout un travail à recommencer par des générations qui grandissent. Politiquement il en est ainsi, et n'en est-il pas de même dans les choses de l'intelligence? Les événemens accomplis il y a quelques années semblent avoir été le terme où est venu expirer pour ainsi dire tout un mouvement intellectuel. C'est le mouvement qui a rempli la première partie de ce siècle, qui s'est étendu à tous les domaines de la poésie, de la littérature ou de la science, et qui a compté dans les divers pays de l'Italie une foule d'esprits brillans ou vigoureux. A cette virile génération appartenaient des hommes connus hors de l'Italie, et d'autres qui le sont moins, le religieux Manzoni, le doux et résigné Silvio Pellico, le pathétique et sombre Leopardi, le savant Romagnosi, l'éloquent et disert écrivain Pietro Giordani, dont la correspondance se publie en ce moment à Milan, Gioberti, plus éminent par l'ingénieuse puissance de l'esprit que par la rectitude de toutes ses vues, et enfin, sans compter les noms qu'on y pourrait joindre, un des plus remarquables philosophes de l'Italie contemporaine, Antonio Rosmini. A travers les diversités de leurs origines, de leurs talens ou de leurs tendances, ces esprits avaient le mérite d'exprimer la pensée italienne, et même en se retranchant dans les œuvres purement littéraires, ou en nourrissant des idées différentes, ils concouraient à ce mouvement de nationalité qui fermente toujours au sein de l'Italie; ils travaillaient à maintenir la nationalité idéale de l'intelligence et de l'imagination. C'est cette période qui semble s'achever aujourd'hui. En peu de temps, l'Italie a vu disparaître bien des hommes de cette génération, Gioberti, le physicien Melloni, Balbo, — Grossi, le poétique auteur de *Marco Visconti*, — le lyrique Berchet, et récemment encore c'était le tour de Rosmini, qui mourait près de Milan, où il s'était retiré depuis quelques années.

L'influence de Rosmini a été considérable en Italie, bien que son nom soit plus connu que ses œuvres en Europe. Antonio Rosmini Serbati était né à Rovereto, dans le Tyrol italien, le 24 mars 1797. Issu d'une famille patricienne et riche, sous les auspices de laquelle il pouvait entrer facilement dans le monde, il était entraîné par une piété fervente vers la vie ecclésiastique. Il allait à l'université de Padoue en 1817, et là s'éveillait son goût pour les études philosophiques. Il se liait avec Manzoni et se faisait distinguer des papes Pie VII et Léon XII, étant déjà en relations d'amitié avec Mauro Capellari, qui devait être Grégoire XVI. C'est en 1830 seulement, après dix années de méditations et de recherches, qu'il se révélait sérieusement par la publication de son *Essai nouveau sur l'origine des Idées*. Là commençait son action publique. A dater de ce moment, il abordait dans des œuvres successives toutes les questions de psychologie, de logique, de morale, de théodicée, de politique même; en un mot, il y avait ce qu'on a appelé en

Italie une doctrine rosminienne, qui avait ses disciples et ses ardens adversaires. Les théories de Rosmini, comme tout ce qui est système, peuvent être défectueuses dans ce qu'elles ont de systématique; elles procédaient du moins d'une intention élevée, celle de concilier la raison et la foi, la religion et la philosophie. Rosmini s'est trouvé souvent en opposition d'idées avec Gioberti; mais quand l'auteur du *Primato* était dans l'exil, le philosophe de Rovereto ne se souvenait plus de ses démêlés, et cherchait, avec une délicatesse extrême, à venir en aide à son ancien adversaire.

Rosmini ne faisait pas seulement des livres; il avait fondé près de Milan un ordre religieux nouveau, l'Institut de la Charité, dont il avait été nommé général, et qu'il destinait à l'éducation de la jeunesse. Sa pensée peut-être était de former de jeunes prêtres sous l'inspiration de ses idées et de ses doctrines. Bien que strictement fidèle aux dogmes catholiques et à l'autorité du saint-siége, il ne put échapper à l'inimitié des jésuites, et ce fut surtout à l'occasion de son livre sur *les cinq plaies de l'Église*. On était déjà en 1848; Rosmini était environné d'une considération universelle. Attiré un moment dans la vie politique, il fut choisi par le cabinet piémontais pour aller en négociateur à Rome, et le pape le reçut avec une grande faveur; il voulut même l'élever au cardinalat et le nommer son ministre de l'instruction publique sous M. Rossi. Rosmini, on peut le dire, fut cardinal sans avoir jamais revêtu la pourpre : entre le choix et la confirmation, il y avait eu la révolution romaine et la fuite du pape. Rosmini ne voulut rien accepter de la révolution; il suivit Pie IX à Gaëte, mais en même temps il restait fidèle à des idées plus libérales que celles qui dominaient autour du pape. Dès lors il était à peu près disgracié, et il se réfugiait dans sa retraite de Stresa, près du Lac-Majeur, où il a vécu pendant ses dernières années, consacré aux devoirs du sacerdoce et aux travaux philosophiques. Lorsque la mort venait le surprendre récemment, il mettait la dernière main à un livre sur l'ontologie et à un ouvrage sur Aristote. Rosmini était sans nul doute un des hommes les plus remarquables de cette période dont nous parlions et qui tend à se clore pour l'Italie. Maintenant ce mouvement où le philosophe de Rovereto a eu sa place continuera-t-il? conservera-t-il sa force en se transformant? Il en est un peu au-delà des Alpes comme partout : entre les esprits marquans de la première partie de ce siècle et leurs successeurs, qui viendront sans doute, il y a une sorte de halte où se révèle plus de lassitude que d'activité.

Un des caractères de la situation intellectuelle de l'Italie aujourd'hui, c'est une certaine confusion dans les esprits et dans les œuvres. Dans la philosophie, dans le roman, dans les études historiques comme dans la poésie, peu d'essais nouveaux et sérieux se produisent, et le dernier roman de M. Guerrazzi, *Beatrice Cenci*, ne fait que reproduire cette âcre et déclamatoire violence d'inspiration qui se trouve dans les autres ouvrages de l'ancien dictateur de Florence. Il est cependant deux points de l'Italie où l'activité littéraire se manifeste assez pour qu'on puisse observer ce qui manque à la pensée italienne et ses efforts pour entrer dans une voie nouvelle. Ces deux points sont la Toscane et le Piémont. La Toscane a toujours eu le privilége d'être plus libérale par ses mœurs et par ses habitudes intellectuelles que par le

principe de ses institutions politiques. C'est à Florence, on le sait, que se publiait en 1825 un journal remarquable, l'*Antologia*. Il n'a pas cessé d'y avoir dans ce pays un certain foyer d'études historiques et littéraires. Pendant longtemps, des esprits laborieux se sont réunis pour mettre au jour une collection de documens intéressans, sous le titre de *Archivio storico italiano*. L'éditeur de ces travaux, comme de l'*Antologia*, était M. Vieusseux, qui faisait de sa maison le lieu de réunion des savans italiens, une sorte d'académie libre et indépendante. Les révolutions dernières ont jeté naturellement quelque désordre dans ce groupe d'hommes rapprochés par la science. M. Vieusseux cependant s'est remis à l'œuvre et a commencé la publication d'une nouvelle série de son *Archivio*, où à côté de documens anciens se trouvent des appréciations des ouvrages les plus récens parus au-delà des Alpes ou intéressant l'Italie. C'est une entreprise scientifique et critique qui réunit de nouveau quelques-uns des hommes les plus distingués, les Capponi, les Centofanti, les Salvagnoli, et qui peut exercer une influence utile sur les esprits, en ranimant le goût des études sérieuses.

L'activité littéraire a nécessairement un autre caractère à Turin. Le Piémont doit à ses institutions politiques actuelles, au régime constitutionnel qui a survécu aux catastrophes de 1848, de pouvoir devenir plus aisément le centre d'une certaine vie intellectuelle. En outre, par la force des choses, après les réactions qui ont prévalu dans les autres états, il a été le refuge de tous les esprits dévoués aux idées libérales et distingués par leur culture littéraire. Récemment encore, M. Mamiani était naturalisé Piémontais, et on publiait de lui à Gênes des *Essais de Philosophie civile*. M. Tommaseo écrit dans des journaux de Turin. Le Piémont réunit ainsi des forces éparses, qui, sagement dirigées, peuvent contribuer à son ascendant intellectuel en Italie. La littérature piémontaise, même avec la liberté qui lui est donnée, ne produit point sans doute encore bien des œuvres saillantes. Ce qui lui manque aujourd'hui, il faut le dire, c'est moins la latitude qu'une force intime et féconde. Il y a cependant parfois dans la poésie, dans le roman, des travaux où se révèlent l'inspiration et le talent. M. Prati est en ce moment le poète du Piémont. Originaire de Trente, M. Prati se naturalisait en quelque sorte Piémontais en se faisant le chantre de Charles-Albert. Ses poésies nombreuses ont la grâce et la facilité plutôt que l'énergie. Un autre jeune écrivain, M. Vittorio Bersezio, marquait récemment sa place dans le roman par un livre qui a paru sous le titre : *il Novelliere contemporaneo*. L'auteur se propose, comme il le dit dans quelques pages spirituelles qui précèdent son livre, de raconter ses contemporains à eux-mêmes, d'analyser les passions et les sentimens humains, en les mettant en action dans une série de nouvelles qui forment comme un décaméron de la société actuelle. Il commence cette fois par ce thème éternel de l'inspiration romanesque, l'amour, — l'amour observé dans les mœurs de notre temps. Cette première tentative, où se fait sentir encore l'influence du roman français, dénote pourtant un vif et ingénieux talent. Enfin le Piémont compte aujourd'hui des journaux et des *revues* qui sont l'expression permanente de la pensée dans un pays où tout se dit et où tout s'imprime. L'un des plus remarquables recueils qui voient le jour à Turin est la *Rivista contempora-*

nea, où il y a des travaux de MM. Mamiani, Tommaseo, Revere, Paravia, etc. Il peut y avoir parfois dans ces recueils italiens quelque confusion; une chose est remarquable cependant, c'est l'effort persévérant pour rassembler des élémens d'intérêt. Or le plus vrai, le plus essentiel de ces élémens, sans contredit, est dans toutes les notions que les écrivains italiens peuvent donner, sans animosités puériles, sur les intérêts moraux et politiques de l'Italie, sur le travail incessant qui s'accomplit au-delà des Alpes. Par là ils contribueraient à rapprocher les esprits dans leur pays et à révéler au dehors l'Italie dans son unité morale et intellectuelle, la seule dont la réalisation ne promette point de déceptions terribles.

Un fait d'une certaine portée et d'un caractère tout intérieur se produit en ce moment en Suède. Le fils aîné du roi, le prince royal, est nommé vice-roi de Norvége. Le grand-gouverneur, M. de Löwensköld, déjà fort âgé, demandait depuis longtemps à se retirer. Le choix de son successeur était embarrassant. Le dernier *storthing* norvégien avait paru disposé à se prononcer pour l'abolition de la dignité de grand-gouverneur. Le gouvernement suédois tenait au contraire à ne pas laisser disparaître ce lien entre les deux pays, déjà faiblement unis. La constitution norvégienne permettant de nommer vice-roi de Norvége l'héritier présomptif des deux couronnes, le roi Oscar a pris ce dernier parti. Le prince royal et sa cour résideront à Christiania à partir de l'hiver prochain. Le prince royal est jeune, ardent, assez irrité contre la démocratie norvégienne. Il lui faudra beaucoup de prudence et de tact pour ne pas choquer les susceptibilités presque républicaines de la Norvége, pour habituer le pays à la présence et à l'influence constante d'une cour; il devra ne pas permettre à la noblesse suédoise de venir étaler ses priviléges dans ce pays libre, qui, malgré Charles-Jean, a voulu abolir la noblesse. Les journaux norvégiens semblent toutefois adopter volontiers cette innovation, dans la pensée que le futur roi de Suède et de Norvége connaîtra mieux ainsi les intérêts de leur pays.

Franchissons un instant l'Océan Atlantique : tandis que l'agitation semble commencer aux États-Unis pour la prochaine élection présidentielle, le Mexique vient d'être le théâtre d'une péripétie nouvelle. Le dictateur Santa-Anna a été contraint d'abdiquer, et il s'est embarqué le mois dernier pour la Havane. Il y avait deux ans que Santa-Anna avait été élevé au pouvoir pour sauver le Mexique. Pendant ces deux années, quel usage a-t-il fait de cette autorité suprême et absolue qu'il concentrait en ses mains? Il a changé, il est vrai, la forme du gouvernement, il a aboli le régime fédéral, il a suspendu la liberté de la presse, il a été le défenseur de l'autorité; mais en fait d'améliorations positives et d'œuvres pratiques, il n'a rien tenté et rien accompli. Le général Santa-Anna semble s'être principalement préoccupé de satisfaire sa vanité. Après s'être fait décerner la dictature, il avait pris le titre d'*altesse sérénissime;* il s'était créé une garde et avait institué une décoration, l'ordre de Notre-Dame-de-Guadalupe, on dit même qu'il visait à rétablir l'empire d'Iturbide. Cela ne lui eût point été plus difficile que de se transformer en altesse, et cela n'eût pas duré davantage. Il y a dix-huit mois déjà, on le sait, qu'une révolution éclatait dans le port d'Acapulco, et cette révolution n'a cessé de se développer jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à

son dénoûment ordinaire. Santa-Anna s'est trouvé sans doute à bout de ressources; de plus, il s'était fait une nouvelle querelle avec les États-Unis; enfin sur tous les points les insurrections éclataient à la fois, et c'est probablement dans l'impossibilité de faire face à toutes ces complications qu'il quittait Mexico le 9 août; il signait son abdication à Perote, et il s'embarquait le 17. Les troupes se sont unies aux insurgés. Le départ de Santa-Anna de Mexico était le signal des désordres les plus graves. Quarante maisons ont été pillées. Par le fait, la révolution reste maîtresse du Mexique.

Ainsi finit cette dictature de Santa-Anna, qui n'a été pour la république mexicaine qu'un assez dur régime sans nul profit. Ce n'est pas que Santa-Anna manque d'un certain instinct politique; mais il a surtout le goût du pouvoir pour les jouissances qu'il donne. Il a tous les instincts et toutes les passions de cette nature américaine, mélange de sang espagnol et de sang indien. Ce personnage singulier était très accessible à toutes les haines et à toutes les jalousies contre l'Europe. Il n'était rien moins que favorable à l'Angleterre et à la France dans la lutte qu'elles soutiennent contre la Russie. On dit qu'un jour il avait fait le pari avec un de ses familiers que Sébastopol ne serait pas pris. La chute de Santa-Anna a précédé celle de la ville russe. Ce sentiment d'hostilité contre l'Europe est du reste malheureusement fort répandu dans l'Amérique du Sud. Au sujet de la lutte qui tient le monde en suspens, Carrera, ce dictateur de l'Amérique centrale, ne pense point autrement que Santa-Anna. Depuis le commencement de la guerre, il a paru dans la gazette de Guatemala divers articles entièrement favorables à la Russie, et ces articles étaient l'œuvre de M. Pavon, principal ministre du général Carrera. Ce qu'il y a de mieux, c'est que les démocrates de l'Amérique du Sud nourrissent la même haine contre l'Europe; ils partagent ce sentiment d'aversion avec les dictateurs qui se succèdent dans ces tristes républiques. Les opinions que le ministre de Carrera exprimait dans la gazette de Guatemala, les journaux radicaux de la Nouvelle-Grenade les ont exprimées. Ils sont assez ouvertement russes. Ainsi ces faibles et anarchiques populations se laissent aller à la haine la plus inintelligente contre les puissances européennes, qui seules peuvent les sauver cependant de l'invasion dont les menacent sans cesse les Américains du Nord.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE. — JUILLET. — AOUT. — SEPTEMBRE 1855.

FIN DE LA TABLE.

